MIRIFIQUES AVENTURES DE MAîTRE ANTIFER

Par Jules Verne



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Mirifiques aventures de maître Antifer Par Jules Verne

I

Dans lequel un navire inconnu, capitaine inconnu, est à la recherche, sur une mer inconnue, d'un îlot inconnu

Ce matin-là – 9 septembre 1831 – le capitaine quitta sa cabine à six heures et monta sur la dunette.

Le soleil pointait déjà à l'est, ou plus exactement la réfraction l'élevait au-dessus des basses couches de l'atmosphère, car son disque se traînait encore au-dessous de l'horizon. Une longue effluence lumineuse caressait la surface de la mer, largement ridée d'un léger clapotis avec la brise matinale.

Après une nuit calme, il y avait apparence que la journée serait belle – une de ces journées de septembre dont la zone tempérée bénéficie parfois au déclin de la saison chaude.

Le capitaine ajusta sa longue-vue à son œil droit, et, faisant demi-tour, il promena l'objectif sur une circonférence où se confondaient le ciel et la mer.

La longue-vue rabaissée, il s'approcha de l'homme de barre, un vieux à barbe hirsute, dont le vif regard perçait sous une paupière clignotante.

« Quand as-tu pris le quart ? demanda-t-il.

– À quatre heures, capitaine. »

Ces deux hommes parlaient une langue assez rude, que nul Européen, Anglais, Français, Allemand ou autre, n'aurait reconnue, à moins d'avoir fréquenté les Échelles du Levant. Ce devait être une sorte de patois turc mélangé de syriaque.

« Rien de nouveau ?...

– Rien, capitaine.

– Et depuis ce matin, pas un navire en vue ?...

– Un seul... un grand trois-mâts, qui venait à contre-bord de nous sous le vent. J'ai lofé d'un quart pour en passer aussi loin que possible.

– Tu as bien fait. Et maintenant ?... »

Le capitaine observa circulairement l'horizon avec une attention extrême. Puis :

« Paré à virer ! » cria-t-il d'une voix forte.

Les hommes de quart se levèrent. La barre fut mise dessous, les écoutes de foc furent filées, en même temps que l'on bordait la brigantine. Le navire évolua et se remit en marche vers le nord-ouest, bâbord amures.

C'était un brick-goélette de quatre cents tonneaux, un bâtiment de commerce dont on eût fait avec quelques modifications un yacht de plaisance. Le capitaine avait sous ses ordres un maître et quinze hommes – équipage suffisant pour la manœuvre, composé de vigoureux matelots, dont le costume, vareuse et bonnet, large pantalon et bottes de mer, rappelait celui des marins de l'Europe orientale.

Aucun nom au tableau d'arrière de ce brick-goélette, ni sur les bastingages extérieurs de l'avant. Pas de pavillon. D'ailleurs, pour éviter d'avoir un salut à faire ou à rendre, du plus loin

que la vigie signalait un bâtiment, il changeait sa route.

Était-ce donc un pirate – il s'en rencontrait encore à cette époque dans ces parages – qui craignait d'être poursuivi ?... Non. On eût vainement cherché des armes à son bord, et ce n'est pas avec un si faible équipage qu'un bâtiment se hasarderait à courir les risques d'un métier pareil.

Était-ce donc un contrebandier, faisant la fraude le long d'un littoral ou d'une île à une autre ? Pas davantage, et le plus avisé des officiers de douane eût visité sa cale, déplacé sa cargaison, sondé ses ballots, fouillé ses caisses, sans découvrir une marchandise suspecte. À dire vrai, il ne portait aucune cargaison. Des vivres pour plusieurs années, des fûts de vin et d'eau-de-vie au fond de sa cale, à l'arrière, sous la dunette, trois barils en douves de chêne, solidement cerclés de fer... On le voit, il restait de la place pour le lest – un bon lest en fonte, qui permettait à ce navire de porter une forte voilure.

Peut-être aura-t-on l'idée que ces trois barils

contenaient de la poudre ou toute autre substance explosive ?...

Non, évidemment, car on ne prenait aucune des précautions indispensables en entrant dans la soute qui les contenait.

Du reste, pas un des matelots n'aurait pu donner de renseignements à ce sujet – ni sur la destination du brick-goélette, ni sur les motifs qui l'incitaient à changer sa direction dès qu'il apercevait un navire, ni sur les marches et contremarches qui caractérisaient sa navigation depuis quinze mois, ni même sur les parages où il se trouvait à cette date, courant tantôt à pleines voiles, tantôt sous une allure réduite, soit à travers une mer intérieure, soit sur les flots d'un océan sans limites. Durant cette inexplicable traversée, quelques hautes terres avaient été aperçues, mais le capitaine s'en éloignait au plus vite. Quelques îles avaient été signalées, mais il s'en écartait d'un rapide coup de barre. À consulter le livre de bord, on eût relevé d'étranges changements de route que ne justifiaient ni les sautes de vent ni les apparences

du ciel. C'était un secret entre ce capitaine – un homme de quarante-six ans, à chevelure hérissée – et un personnage de haute mine qui apparut en ce moment à l'orifice du capot.

« Rien ?... demanda-t-il.

– Rien, Excellence... » fut-il répondu.

Un mouvement des épaules annonçant quelque dépit termina cette conversation qui avait tenu en trois mots. Puis, le personnage, auquel le capitaine venait de donner cette qualification honorifique, redescendit l'escalier du capot et regagna sa chambre. Là, étendu sur un divan, il sembla s'abandonner à une sorte de torpeur. Bien qu'il fût immobile comme si le sommeil eût été en possession de tout son être, il ne dormait pas cependant. On sentait qu'il devait être sous l'obsession d'une idée fixe.

Ce personnage pouvait avoir une cinquantaine d'années. Sa taille élevée, sa tête forte, sa chevelure abondante, grisonnante déjà, sa large barbe se ramifiant sur sa poitrine, ses yeux noirs animés d'un regard vif, sa physionomie fière mais visiblement attristée – découragée plutôt –

la dignité de son attitude, indiquaient un homme de noble origine. Son costume, impossible de le reconnaître. Un large burnous, de couleur brune, soutaché aux manches, frangé de paillettes multicolores, l'enveloppait des épaules aux pieds, et sa tête était coiffée d'un bonnet verdâtre à gland noir.

Deux heures plus tard, son déjeuner lui fut servi par un jeune garçon sur une table de roulis, fixée au plancher de la cabine que recouvrait un épais tapis diapré de fleurs à haute lisse. À peine s'il fit honneur aux mets délicatement apprêtés dont se composait le menu, si ce n'est au café brûlant et parfumé que contenaient deux petites tasses en argent finement ciselées. Puis, la cassolette d'un narghilé, couronnée de fumées odorantes, fut placée devant lui, et, le bouquin d'ambre entre ses lèvres relevées sur une denture d'éclatante blancheur, il reprit le cours de sa rêverie, au milieu des suaves vapeurs du latakié.

Une partie de la journée s'écoula ainsi, tandis que le brick-goélette, légèrement bercé aux ondulations de la houle, poursuivait sa marche

incertaine à la surface de cette mer.

Vers quatre heures, Son Excellence se releva, fit quelques pas, s'arrêta devant les hublots entrouverts à la brise, promena son regard jusqu'à l'horizon, et vint s'arrêter devant une sorte de trappe que dissimulait un pan du tapis. Cette trappe, qui basculait en la pressant du pied à l'un de ses angles, dégagea l'ouverture de la soute située sous le plancher de la cabine.

Là étaient accotés les uns près des autres les trois barils cerclés dont il a été fait mention. Le personnage, penché sur la trappe, garda cette attitude quelques instants, comme si la vue de ces barils l'eût hypnotisé. Se redressant alors :

« Non... pas d'hésitation ! murmura-t-il. Si je ne trouve pas un îlot inconnu où je puisse secrètement les enfouir, mieux vaut qu'ils soient jetés à la mer ! »

Il referma la trappe sur laquelle retomba le pan du tapis, et, se dirigeant vers l'échelle de capot, monta sur la dunette.

Il était cinq heures de l'après-midi. Nulle

modification dans l'apparence du temps. Un ciel pommelé de légers nuages. À peine incliné sous une petite brise, tout dessus, ses amures à bâbord, le bâtiment laissait traîner à l'arrière une fine dentelle de sillage qui se fondait aux caprices du clapotis.

Son Excellence parcourut lentement du regard l'horizon tracé d'un trait de compas sur un fond d'azur très clair. De la place qu'il occupait, une terre de moyenne hauteur eût été visible à une distance de quatorze ou quinze milles. Mais nul profil n'accidentait la ligne de ciel et d'eau.

Alors le capitaine, s'avançant vers lui, fut accueilli par cette inévitable demande :

« Rien ?... »

Ce qui amena l'inévitable réponse :

« Rien, Excellence. »

Le personnage demeura silencieux pendant quelques minutes. Puis, il alla s'asseoir sur un des bancs de l'arrière, tandis que le capitaine se promenait au vent, manœuvrant sa longue-vue d'une main fébrile.

« Capitaine ?... dit-il bientôt, lorsque son regard eut observé l'espace une dernière fois.

– Que désire Votre Excellence ?

– Savoir où nous sommes exactement. »

Le capitaine prit une carte marine à grands points, et la déployant sur le plat-bord :

« Ici, répondit-il en indiquant au crayon l'endroit où un méridien et un parallèle s'entrecroisaient.

– À quelle distance de cette île... dans l'est ?...

– À vingt-deux milles.

– Et de cette terre ?...

– À vingt-six environ.

– Personne, sur le navire, ne sait dans quels parages nous naviguons en ce moment ?...

– Personne, si ce n'est vous et moi, Excellence.

– Pas même quelle est la mer que nous traversons ?...

– Depuis si longtemps nous courons tant de

bords différents, que le meilleur marin ne saurait le dire.

– Ah ! pourquoi la mauvaise fortune m'empêche-t-elle de rencontrer une île qui ait échappé aux recherches des navigateurs, à défaut d'une île, rien qu'un îlot, rien qu'un rocher dont je serais seul à connaître le gisement ? J'y aurais enfoui ces trésors, et quelques jours de traversée m'eussent suffi, lorsque le temps serait venu de les reprendre... si ce temps doit jamais revenir ! »

Cela dit, le personnage retomba dans un profond silence et alla se pencher au-dessus des bastingages. Après avoir observé les profondeurs liquides si transparentes que le regard pouvait les sonder jusqu'à plus de quatre-vingts pieds, il se retourna avec une certaine véhémence :

« Eh bien... s'écria-t-il, voici l'abîme auquel je confierai mes richesses...

– Il ne les rendra jamais, Excellence !

– Eh ! qu'elles périssent plutôt que de tomber entre des mains ennemies ou indignes !

– Comme il vous plaira.

– Si, avant ce soir, nous n'avons découvert aucun îlot inconnu dans ces parages, les trois barils seront jetés à la mer.

– À vos ordres ! » répondit le capitaine, qui commanda de virer vent devant.

Le personnage retourna à l'arrière de la dunette, et, s'accoudant sur le plat-bord, il reprit cet état de somnolence rêveuse qui lui était habituel.

Le soleil baissait rapidement. À cette date du 9 septembre, qui précède d'une quinzaine de jours l'équinoxe, son disque allait disparaître à quelques degrés de l'ouest, c'est-à-dire sur un point de l'horizon qui venait d'attirer l'attention du capitaine. Existait-il en cette direction quelque haut promontoire, rattaché au littoral d'un continent ou d'une île ? Hypothèse inadmissible, puisque la carte n'indiquait aucune terre dans un rayon de quinze à vingt milles sur ces parages très fréquentés des navires de commerce et par conséquent très connus des navigateurs. Était-ce donc un rocher isolé, un écueil dominant de

quelques toises la surface des flots, et qui eût fourni l'emplacement vainement cherché jusqu'alors par Son Excellence pour y enterrer ses richesses ?... On ne voyait rien de semblable sur les relèvements hydrographiques, très précis, de cette portion de mer. Un îlot, avec les brisants dont il devait être entouré, avec sa ceinture désordonnée d'embruns et de ressacs, n'aurait pu échapper aux investigations des marins. Les cartes en auraient porté le gisement vrai. Or, d'après la sienne, le capitaine était en mesure d'affirmer qu'il ne se trouvait pas même un écueil sur cet espace dont son regard embrassait le vaste périmètre.

« C'est une illusion ! » pensa-t-il, lorsqu'il eut de nouveau braqué sa longue-vue vers l'endroit soupçonné, et bien qu'il l'eût exactement mise au point.

En effet, aucun linéament ne s'était dessiné si faiblement que ce fût dans le cadre de l'objectif.

En ce moment – six heures et quelques minutes – le disque solaire commençait à mordre l'horizon, en sifflant au contact de la mer, s'il

faut en croire ce que disaient jadis les Ibériens. À son coucher comme à son lever, la réfraction le laissait encore apparaître alors qu'il avait déjà disparu sous l'horizon. La matière lumineuse, obliquement projetée à la surface des flots, s'étendait comme un long diamètre, de l'ouest à l'est. Les dernières rides, semblables à des raies de feu, tremblotaient sous la brise mourante. Cet éclat s'éteignit soudain, lorsque le bord supérieur du disque, affleurant la ligne d'eau, lança son rayon vert. La coque du brick-goélette s'assombrit, tandis que ses hautes voiles s'empourpraient des dernières lueurs.

À l'instant où les rideaux du crépuscule allaient retomber, une voix se fit entendre dans les barres de misaine.

« Ohé !...

– Qu'y a-t-il ? demanda le capitaine.

– Une terre par tribord devant ! »

Une terre, et dans la direction où le capitaine avait cru saisir de vagues contours quelques minutes avant ?... Il ne s'était donc pas trompé.

Au cri de la vigie, les hommes de quart s'étaient élancés sur les bastingages, et regardaient vers l'ouest. Le capitaine, sa lunette en bandoulière, saisit les haubans du grand mât, gravit lestement les enfléchures, se mit à cheval sur les barres au point d'amure de la voile de flèche, et, l'oculaire à l'œil, fouilla l'horizon à l'endroit indiqué.

La vigie n'avait point fait erreur. À une distance de six à sept milles, émergeait une sorte d'îlot, dont les linéaments se profilaient en noir sur les extrêmes colorations du ciel. On eût dit d'un écueil, de médiocre altitude, que couronnait une buée de vapeurs sulfureuses. Cinquante ans plus tard, un marin eût assuré que c'était la fumée d'un grand steamer passant au large. Mais, en 1831, on n'imaginait guère que les océans seraient un jour sillonnés par ces énormes engins de navigation.

Du reste, le capitaine n'eut que le temps de voir, non celui de réfléchir. L'îlot signalé s'effaça presque aussitôt derrière les brumes du soir. N'importe, il avait été vu. À cet égard, aucun

doute n'était permis.

Le capitaine redescendit sur la dunette, et le personnage que cet incident avait tiré de sa somnolence, lui fit signe de s'approcher. Toujours la même formule interrogative :

« Eh bien ?...

– Oui, Excellence.

– Une terre en vue ?...

– Un îlot tout au moins.

– À quelle distance ?...

– À six milles dans l'ouest environ.

– Et la carte ne porte rien en cette direction ?...

– Rien.

– Tu es sûr de ton point ?...

– Sûr.

– Ce serait donc un îlot inconnu ?...

– Je le pense.

– Est-ce admissible ?...

– Oui, Excellence, si cet îlot est de formation récente.

– Récente ?...

– Je le croirais volontiers, car il m'a paru enveloppé de vapeurs volcaniques. Dans ces parages, les forces plutoniennes s'exercent fréquemment et se manifestent par des poussées sous-marines.

– Puisses-tu dire vrai, capitaine ! Je ne pourrais désirer mieux qu'un de ces blocs sortis soudainement de la mer ! Il ne serait à personne celui-là...

– Ou tout au moins, Excellence, il appartiendrait au premier occupant.

– Ce serait moi alors.

– Oui... vous.

– Fais porter droit sur la terre.

– Droit... mais prudemment ! répondit le capitaine. Notre brick-goélette risquerait de se briser, si des écueils s'étendent au large. Je propose d'attendre le jour pour reconnaître le gisement et accoster l'îlot...

– Attendons... en gagnant vers lui...

– À vos ordres ! »

C'était agir en marin. Un navire ne peut s'aventurer sur des hauts-fonds qu'il ne connaît pas. Aux approches d'une terre nouvelle, il ne doit marcher qu'à la sonde, se défier de la nuit.

Le personnage regagna donc sa cabine, et, quand bien même le sommeil parviendrait à clore ses paupières, le mousse n'aurait pas besoin de le réveiller aux premières blancheurs de l'aube : il serait sur la dunette avant le lever du soleil.

Le capitaine, lui, ne voulut ni quitter le pont, ni laisser au maître d'équipage le soin de veiller jusqu'au matin. La nuit se fit avec lenteur. L'horizon devint peu à peu indécis, tandis que son périmètre se rétrécissait graduellement. Au zénith, les derniers flocons, encore gonflés de lumière diffuse, ne tardèrent pas à s'éteindre. Depuis une heure, la brise soufflait à peine. On ne garda que la voilure nécessaire pour conserver l'action du gouvernail et maintenir le brick-goélette en direction.

Cependant le firmament s'était allumé de ses premières constellations. Au nord, la Polaire regardait comme un œil immobile et sans vif éclat, tandis qu'Arcturus resplendissait en continuant la courbe de la Grande Ourse. À l'opposé de la Polaire, Cassiopée traçait son double V étincelant. Au-dessous, Capella apparaissait exactement à la place où elle s'était levée la veille, où elle se lèverait le lendemain, avec les quatre minutes d'avance qui commencent son jour sidéral. Il régnait à la surface endormie de la mer cette sorte d'inexprimable torpeur, due à la tombée de la nuit.

Le capitaine, accoudé sur l'avant, ne bougeait pas plus que le montant du guindeau auquel il s'appuyait. La tête fixe, il ne songeait qu'à ce point observé dans le vague du crépuscule. Des doutes lui venaient à présent, de ces doutes que l'obscurité rend plus obsédants. Ne s'était-il pas laissé prendre à une illusion ? Était-ce vrai qu'un nouvel îlot eût émergé à cette place ? Oui... certainement. Ces parages, il les connaissait pour les avoir cent fois parcourus... Le point lui avait

donné sa position à un mille près, et huit ou dix lieues le séparaient des terres les plus rapprochées... Mais, s'il ne s'était point trompé, si, en cet endroit, une île était sortie des entrailles de la mer, ne se pouvait-il qu'elle fût occupée déjà ?... Quelque navigateur n'y avait-il pas planté son pavillon ?... Les Anglais, ces chiffonniers de l'Océan, ont vite fait de ramasser un îlot qui traîne sur les routes maritimes et de le jeter dans leur hotte !... Un feu n'allait-il pas luire, qui indiquerait une prise de possession ?... Il était possible que la naissance de cet amas rocheux remontât à quelques semaines, à quelques mois, et comment eût-il échappé au regard des marins, au sextant des hydrographes ?...

De là, au milieu de cette fluctuation d'inquiétudes, le désarroi du capitaine, et son impatience en attendant le jour. Rien d'ailleurs n'indiquait plus la direction de l'îlot – pas même un reflet de ces vapeurs dont il avait paru enveloppé, et qui auraient pu colorer les ténèbres d'une teinte fuligineuse. Partout, l'air et l'eau confondus dans la même obscurité.

Les heures s'écoulaient. Déjà les constellations circumpolaires avaient décrit un quart de cercle autour de l'axe du firmament. Vers quatre heures, les premières clartés blanchirent à l'est-nord-est. Cette lueur permit d'apercevoir quelques légers nuages accrochés au zénith. Il s'en fallait encore de plusieurs degrés que le soleil eût affleuré l'horizon. Mais tant de lumière n'était pas indispensable pour permettre à un marin de retrouver l'îlot signalé, s'il existait.

En ce moment, le personnage sortit du capot, et alla prendre place sur la dunette, où le capitaine se trouvait alors.

« Eh bien... cet îlot ?... demanda-t-il.

– Le voici, Excellence, répondit le capitaine, en montrant un amoncellement de roches à moins de deux milles.

– Accostons...

– À vos ordres. »

II

Dans lequel sont données quelques explications indispensables

Que le lecteur veuille bien ne point s'étonner outre mesure si Méhémet Ali entre en scène au début de ce chapitre. Quelle qu'ait été l'importance de l'illustre pacha dans l'histoire du Levant, il ne fera qu'apparaître en ce récit, par suite des rapports, désagréables d'ailleurs, que le personnage, embarqué sur le brick-goélette, avait eus avec ce fondateur de l'Égypte moderne.

À cette époque, Méhémet Ali n'avait pas encore entrepris de conquérir, grâce à l'armée de son fils Ibrahim, la Palestine et la Syrie qui appartenaient au sultan Mahmoud, le souverain des deux Turquies d'Asie et d'Europe. Au contraire, le sultan et le pacha étaient bons amis, celui-ci ayant prêté à celui-là son assistance

effective pour réduire la Morée et mettre à néant les velléités d'indépendance de ce petit royaume de Grèce.

Durant quelques années, Méhémet Ali et Ibrahim se tinrent tranquilles dans leur pachalik. Mais, sans doute, cet état de vassalité, qui les faisait de simples sujets de la Porte, pesait à leur ambition, et ils ne cherchaient que l'occasion, quitte à l'aider, de briser ces liens étroitement serrés depuis des siècles.

En Égypte vivait alors un personnage dont la fortune, accumulée sur sa tête par de nombreuses générations, comptait parmi les plus considérables du pays. Ce personnage habitait le Caire. Il s'appelait Kamylk-Pacha, et c'est à celui-là même que le capitaine du mystérieux brick-goélette donnait le titre d'Excellence.

C'était un homme instruit, très porté aux sciences mathématiques et à l'application pratique ou même fantaisiste qu'elles présentent. Mais, avant tout, très entiché d'orientalisme, il était ottoman de cœur, quoique Égyptien de naissance. Aussi, comprenant que la résistance

aux tentatives de l'Europe occidentale pour asservir les populations du Levant serait plus tenace chez le sultan Mahmoud que chez Méhémet Ali, se jeta-t-il corps et âme dans la lutte. Né en 1780, d'une famille de soldats, à peine avait-il vingt ans quand il s'engagea dans l'armée de Djezzar, où il acquit promptement par son courage le titre et le grade de pacha. En 1799, il risqua cent fois sa liberté, sa fortune, sa vie, en se battant contre les Français sous les ordres de Bonaparte, aidé des généraux Kléber, Régnier, Lannes, Bon et Murat. Après la bataille d'El-Arish, fait prisonnier avec les Turcs, il eût pu redevenir libre, s'il avait voulu souscrire l'engagement de ne plus s'armer contre les soldats de la France. Mais, résolu à lutter jusqu'au bout, comptant sur un invraisemblable retour de la fortune, opiniâtre dans ses actes comme il l'était dans ses idées, il refusa de donner sa parole. Il parvint à s'échapper, et on le retrouva plus acharné que jamais dans les diverses rencontres qui marquèrent les conflits des deux races.

Après la reddition de Jaffa, le 6 mars, il fut de

ceux que la capitulation livra sous promesse d'avoir la vie sauve. Lorsque ces prisonniers, au nombre de quatre mille, pour la plupart Albanais ou Arnautes, eurent été conduits devant Bonaparte, celui-ci fut très gêné de cette capture, craignant que ces redoutables soldats n'allassent renforcer la garnison du pacha de Saint-Jean-d'Acre. Aussi, montrant déjà qu'il était de ces conquérants que rien n'arrête, donna-t-il l'ordre de les fusiller.

Cette fois, on ne leur offrait pas, comme aux prisonniers d'El-Arish, de les renvoyer à la condition de ne plus servir. Non ! on les condamnait à mourir. Ils tombèrent sur la grève, et ceux que les balles n'avaient pas atteints, croyant qu'on leur faisait grâce, trouvèrent la mort à mesure qu'ils avançaient vers le rivage.

Ce n'était ni à cette place ni de cette façon que Kamylk-Pacha devait périr. Il se rencontra des hommes, des Français – il convient de le rappeler à leur honneur –, auxquels répugna cet épouvantable massacre, nécessité peut-être par les exigences de la guerre. Ces braves gens

parvinrent à sauver plusieurs prisonniers. Ce fut l'un d'eux, un marin de la marine marchande, qui, la nuit, rôdant autour des récifs sur lesquels pouvaient se trouver quelques malheureux, recueillit Kamylk-Pacha, grièvement blessé d'une balle. Il le transporta en lieu sûr, il le soigna, il le guérit. Celui-ci pourrait-il jamais oublier un tel service ? Non... Comment il le reconnut, et dans quelles circonstances il le fit, c'est l'objet de cette curieuse et véridique histoire.

Bref, trois mois après, Kamylk-Pacha était sur pied.

La campagne de Bonaparte venait d'échouer devant Saint-Jean-d'Acre. Sous le commandement d'Abdallah, pacha de Damas, l'armée turque avait passé le Jourdain le 4 avril, et, d'autre part, l'escadre anglaise de Sydney-Smith croisait dans les parages de la Syrie. Aussi, bien que Bonaparte eût expédié la division Kléber avec Junot, bien qu'il se fût transporté de sa personne sur le lieu du combat, bien qu'il eût écrasé les Turcs à la bataille du Mont-Thabor, il était trop tard, lorsqu'il accourut menacer de

nouveau Saint-Jean-d'Acre. Un renfort de douze mille hommes était arrivé. La peste apparaissait, et, le 20 mai, Bonaparte se décida à lever le siège.

Kamylk-Pacha crut pouvoir se hasarder alors à retourner en Syrie. Revenir en Égypte, pays si profondément troublé à cette époque, eût été de la dernière imprudence. Il convenait d'attendre, et Kamylk-Pacha attendit pendant cinq années.

Grâce à sa fortune, il put vivre très largement dans les diverses provinces à l'abri encore de la convoitise égyptienne. Ces années-là furent signalées par l'entrée en scène du simple fils d'un aga, dont la bravoure avait été remarquée à la bataille d'Aboukir en 1799. Méhémet Ali jouissait déjà d'une telle influence qu'il sut entraîner les Mameluks à se révolter contre le gouverneur Khosrew-Pacha, les exciter contre leur chef, déposer Khourschid, le successeur de Khosrew, et, finalement, se faire proclamer vice-roi en 1806, avec le consentement de la Sublime Porte.

Deux ans auparavant, Djezzar, le protecteur de Kamylk-Pacha, était mort. Se voyant isolé dans

ce pays, celui-ci pensa qu'il ne courait plus aucun risque à regagner le Caire.

Il avait vingt-sept ans alors, et, de nouveaux héritages en avaient fait l'un des personnages les plus riches de l'Égypte. Ne se sentant aucune propension pour le mariage, étant d'un caractère peu communicatif, aimant la vie retirée, il avait conservé un goût très vif pour le métier des armes. Aussi, en attendant que l'occasion se présentât d'utiliser ses aptitudes, voulut-il dépenser en longs et lointains voyages l'activité si naturelle à son âge.

Mais, puisque Kamylk-Pacha ne devait pas avoir d'héritiers directs, à qui reviendrait cette immense fortune ? N'existait-il pas de collatéraux qui seraient aptes à la recueillir ?

Un certain Mourad, né en 1786, de six ans plus jeune que lui, était son cousin. Séparés par leurs opinions politiques, ils ne se voyaient pas, bien que tous les deux résidaient au Caire. Kamylk-Pacha était dévoué aux intérêts ottomans, et ce dévouement, on le sait, il l'avait prouvé. Mourad, lui, luttait contre l'influence

ottomane autant par ses paroles que par ses actes, et il ne tarda pas à devenir le plus fougueux conseiller de Méhémet Ali lors de ses entreprises contre le sultan Mahmoud.

Or, ce Mourad, unique parent de Kamylk-Pacha, aussi pauvre que l'autre était riche, ne pouvait compter sur la fortune de son cousin que si une réconciliation s'opérait. Cela ne devait pas arriver. Au contraire, l'animosité, la haine même avec tous les procédés de la violence, allait creuser un abîme plus profond encore entre les deux seuls membres de cette famille.

Dix-huit ans s'écoulèrent de 1806 à 1824, durant lesquels le règne de Méhémet Ali ne fut point troublé par les guerres extérieures. Cependant il eut à lutter contre l'influence croissante et les agissements redoutables des Mameluks, ses complices, auxquels il devait le trône. Un massacre général, accompli en 1811 dans toute l'Égypte, le délivra de cette gênante milice. Depuis lors, de longues années de tranquillité furent assurées aux sujets du vice-roi,

dont les relations avec le Divan restaient excellentes – en apparence du moins, car le sultan se défiait de son vassal, et non sans raison.

Kamylk-Pacha fut souvent en butte au mauvais vouloir de Mourad. Celui-ci, s'autorisant des témoignages de sympathie qu'il trouvait près du vice-roi, ne cessait d'exciter son maître contre le riche Égyptien. Il lui rappelait que c'était un partisan de Mahmoud, un ami des Turcs, qu'il avait versé son sang pour eux... À l'en croire, c'était un personnage dangereux, un homme à surveiller... peut-être un espion... Cette énorme fortune dans une seule main constituait un péril... Enfin il disait tout ce que l'on peut dire qui soit de nature à éveiller les convoitises d'un potentat sans principes ni scrupules.

Kamylk-Pacha ne voulut point s'en préoccuper. Au Caire, il vivait dans l'isolement, et il eût été difficile de lui tendre un piège auquel il se fût laissé prendre. Quand il quittait l'Égypte, c'était pour de longs voyages. Alors, sur un navire lui appartenant, que commandait le capitaine Zô, de cinq ans plus jeune que lui et

d'un dévouement à toute épreuve, il promenait sur les mers de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, son existence sans but, marquée par une indifférence hautaine pour l'humanité.

À ce propos, il y a même lieu de se demander s'il avait oublié le marin français qui l'avait sauvé des fusillades de Bonaparte ? Oublié ?... non, sans doute. De tels services ne s'oublient pas. Mais ces services avaient-ils reçu leur récompense ?... Ce n'était pas probable. Entrait-il dans la pensée de Kamylk-Pacha de les reconnaître plus tard, et n'attendait-il que l'occasion de le faire, si jamais l'une de ses excursions maritimes le conduisait jusque dans les eaux françaises ?... Qui l'eût pu dire ?

D'ailleurs, vers 1812, le riche Égyptien ne put se dissimuler qu'il était étroitement surveillé pendant ses séjours au Caire. Plusieurs voyages qu'il voulut entreprendre lui furent alors interdits par ordre du vice-roi. Grâce aux suggestions incessantes de son cousin, sa liberté était menacée sérieusement.

En 1823, celui-ci, à l'âge de trente-sept ans,

venait de se marier dans des conditions peu propres à lui assurer une grande situation. Il avait épousé une jeune fellah, presque une esclave. On ne s'étonnera donc pas qu'il voulût continuer les tortueuses menées par lesquelles il espérait compromettre la situation de Kamylk-Pacha, en exploitant l'influence qu'il possédait auprès de Méhémet Ali et de son fils Ibrahim.

Cependant l'Égypte allait commencer une période militante où ses armes devaient briller d'un vif éclat. En 1824, la Grèce venait de se soulever contre le sultan Mahmoud, et celui-ci avait fait appel à son vassal pour l'aider contre la rébellion. Ibrahim, suivi d'une flotte de cent vingt voiles, se dirigea vers la Morée où il opéra son débarquement.

L'occasion s'offrait donc à Kamylk-Pacha de redonner un peu d'intérêt à sa vie, de se retremper dans ces périlleuses expéditions depuis vingt ans abandonnées, et avec d'autant plus d'ardeur qu'il s'agissait de maintenir les droits de la Porte, compromis par le soulèvement du

Péloponnèse. Il voulut prendre rang dans l'armée d'Ibrahim : premier refus. Il voulut servir comme officier parmi les troupes du sultan : second refus. N'était-ce pas là une conséquence de l'intervention néfaste de ceux qui avaient intérêt à ne point perdre de vue le parent millionnaire ?

La lutte des Grecs pour leur indépendance devait cette fois se terminer à l'avantage de cette héroïque nation. Après trois années, pendant lesquelles ils furent inhumainement traqués par les troupes d'Ibrahim, l'action combinée des flottes française, anglaise et russe, détruisit la marine ottomane à la bataille de Navarin en 1827, obligea le vice-roi de rappeler en Égypte ses vaisseaux et son armée. Ibrahim revint alors au Caire, suivi de ce Mourad, qui avait fait la campagne du Péloponnèse.

De ce jour, la situation de Kamylk-Pacha empira. La haine de Mourad se déchaîna d'autant plus violemment qu'au début de l'année 1829, il eut un fils de son mariage avec la jeune fellah. La famille était en voie d'accroissement, non la fortune. Il fallait que celle de son cousin passât

entre les mains de Mourad. Le vice-roi ne refuserait pas de se prêter à cette spoliation. Pareilles complaisances se sont vues en Égypte, se voient encore en des pays d'une civilisation moins orientale.

Qu'on veuille bien ne pas oublier que cet enfant de Mourad fut nommé Saouk.

En face de cet état de chose, Kamylk-Pacha comprit qu'il n'avait qu'un parti à prendre : réunir sa fortune, dont la plus grande part se composait de diamants et de pierres précieuses, et l'emporter hors d'Égypte. C'est ce qui fut exécuté avec autant de prudence que d'habileté, grâce à l'intervention de quelques étrangers habitant Alexandrie, auxquels l'Égyptien n'hésita pas à se fier. Sa confiance était bien placée, d'ailleurs, et l'opération s'accomplit dans le plus grand mystère. Quels étaient ces étrangers, à quelle nationalité appartenaient-ils ?... Kamylk-Pacha était seul à le savoir.

Du reste, trois barils à double enveloppe, cerclés de fer, qui ressemblaient à ces fûts où l'on met les vins d'Espagne, avaient suffi à contenir

toutes ces richesses. Ils furent embarqués secrètement à bord d'un speronare napolitain, et leur propriétaire, accompagné du capitaine Zô, parvint à y prendre passage à son tour, non sans avoir échappé à mille dangers, car il avait été suivi du Caire à Alexandrie, et il était épié depuis son arrivée en cette ville.

Cinq jours après, le speronare le déposait au port de Latakieh, et, de là, il gagnait Alep, dont il avait fait choix pour sa nouvelle résidence. Maintenant, en Syrie, que pouvait-il redouter de Mourad, sous la protection de son ancien général Abdallah, devenu pacha de Saint-Jean-d'Acre ? Comment Méhémet Ali, si audacieux qu'il fût, aurait-il pu l'atteindre au fond d'une province sur laquelle la Sublime Porte étendait sa toute-puissante juridiction ?

Cela allait pourtant devenir possible.

En effet, cette année même – 1830 – Méhémet Ali rompait ses relations avec le sultan. Briser le lien de vassalité qui le rattachait à Mahmoud, ajouter la Syrie à ses possessions de l'Égypte, peut-être devenir souverain de l'Empire ottoman,

ces idées n'étaient pas trop hautes pour l'ambition du vice-roi. Le prétexte ne fut pas difficile à trouver.

Des fellahs, tyrannisés par les agents de Méhémet Ali, avaient dû chercher refuge en Syrie, sous la protection d'Abdallah. Le vice-roi réclama l'extradition de ces paysans. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre refusa. Méhémet Ali sollicita du sultan l'autorisation de réduire Abdallah par les armes. Mahmoud répondit d'abord que les fellahs étant des sujets turcs, il n'avait point à les rendre au vice-roi d'Égypte. Mais, à peu de temps de là, désireux de se ménager l'aide de Méhémet Ali ou tout au moins sa neutralité au lendemain de la révolte du pacha de Scutari, il accorda l'autorisation demandée.

Divers incidents, entre autres l'apparition du choléra sur les Échelles du Levant, retardèrent le départ d'Ibrahim à la tête d'une armée de trente-deux mille hommes et de vingt-deux navires de guerre. Kamylk-Pacha eut donc le loisir de réfléchir sur les dangers que devait lui créer le débarquement des Égyptiens en Syrie.

Il avait cinquante et un ans alors, et cinquante et un ans d'une vie assez tourmentée, cela met un homme presque au seuil de la vieillesse. Très fatigué, très découragé, très désillusionné, n'aspirant plus qu'au repos qu'il avait espéré dans cette tranquille ville d'Alep, voici que les événements tournaient encore contre lui.

Était-il prudent qu'il restât à Alep, au moment où Ibrahim se disposait à envahir la Syrie ? Sans doute, il ne s'agissait que d'une action contre le pacha de Saint-Jean-d'Acre. Mais, après avoir dépossédé Abdallah, le vice-roi arrêterait-il son armée victorieuse ? Son ambition se bornerait-elle au châtiment d'un coupable ? Ne profiterait-il pas de l'occasion pour tenter la conquête définitive de cette Syrie, objet constant de ses désirs ? Et, après Saint-Jean-d'Acre, les villes de Damas, de Sidon, d'Alep, ne seraient-elles pas menacées par les soldats d'Ibrahim ? C'était à tout le moins fort à craindre.

Kamylk-Pacha prit, cette fois, une résolution définitive. Ce n'était pas à lui qu'on en voulait, c'était surtout à sa fortune convoitée par Mourad,

et que ce parent cherchait à lui arracher, dût-il en abandonner une grande part au vice-roi. Eh bien, il fallait faire disparaître cette fortune, il fallait la déposer en un si secret endroit que personne ne pût l'y découvrir. Puis, on verrait venir les événements. Plus tard, soit que Kamylk-Pacha se décidât à fuir ce pays d'Orient malgré qu'il y fût si vivement attaché, soit que la Syrie redevînt assez sûre pour qu'il pût s'y établir en toute sécurité, il irait reprendre son trésor là où il l'aurait enfoui.

Le capitaine Zô approuva les projets de Kamylk-Pacha et offrit de les exécuter d'une telle façon que ce secret ne pût jamais être dévoilé. Un brick-goélette fut acheté. On forma un équipage composé d'éléments divers, de marins qui n'avaient aucun lien entre eux – pas même le lien de nationalité. Les barils furent embarqués sans que personne pût soupçonner ce qu'ils renfermaient. À la date du 13 avril, le bâtiment sur lequel Kamylk-Pacha prit passage au port de Latakieh avait mis en mer.

On le sait, sa volonté bien arrêtée était de

découvrir un îlot dont le gisement ne serait connu que du capitaine et de lui. Il importait donc que l'équipage fût tellement dérouté qu'il ne pût estimer la direction suivie par le brick-goélette. Le capitaine Zô agit en conséquence pendant quinze mois, modifiant la route en tous les sens. Était-il sorti de la Méditerranée, et s'il en était sorti, y était-il rentré ? N'avait-il pas couru à travers les autres mers de l'Ancien Continent ? Était-ce même en Europe qu'il naviguait, lorsque ce nouvel îlot avait été aperçu ? Ce qui est certain, c'est que le brick-goélette avait été successivement entraîné sous des climats très différents, sous des zones très diverses, et que le meilleur marin du bord n'aurait pu dire où il se trouvait actuellement. Approvisionné pour plusieurs années, il n'avait jamais atterri que pour faire de l'eau, puis s'éloignait de cette aiguade que le capitaine Zô était seul à connaître...

On le sait, Kamylk-Pacha avait dû longtemps naviguer avant de trouver un îlot à sa convenance, et, alors qu'il se disposait à jeter ses richesses à la mer, l'îlot si impatiemment cherché venait enfin d'apparaître.

Tels étaient les événements se rattachant à l'histoire de l'Égypte et de la Syrie qu'il importait de mentionner. À peine en sera-t-il question désormais. Le récit va prendre une allure plus fantaisiste que ce grave début ne pourrait le donner à croire... Mais il fallait l'appuyer sur une base solide, et c'est ce que l'auteur a fait – ou du moins a tenté de faire.

III

Où l'îlot inconnu est transformé en un coffre-fort incrochetable

Le capitaine Zô donna ses ordres à l'homme de barre, et fit diminuer la voilure de manière à être maître de son navire. Une légère brise matinale soufflait du nord-est. Le brick-goélette allait pouvoir s'approcher de l'îlot sous le grand foc, le hunier et la brigantine, les autres voiles étant sur leurs cargues. Si la mer se levait, le bâtiment trouverait abri contre la houle au pied même de l'îlot.

Tandis que Kamylk-Pacha, accoudé aux rambardes de la dunette, regardait avec attention, le capitaine, posté à l'avant, manœuvrait en marin prudent à l'approche d'un îlot dont ses cartes ne lui indiquaient point le gisement.

Là était le danger, en effet. Sous ces eaux

calmes, sans brisants, il est malaisé de reconnaître les roches qui les affleurent. Nul indice ne désigne le chenal à suivre. Il semblait que les abords fussent très francs. Aucune apparence de récifs. Le maître d'équipage, qui jetait la sonde, ne constatait nulle part un relèvement brusque du fond de la mer.

Voici, au surplus, l'aspect que présentait l'îlot, vu à un mille de distance, à cette heure où le soleil l'éclairait obliquement de l'est à l'ouest, après s'être dégagé des quelques brumes dont il était baigné au lever du jour :

C'était bien un îlot, et rien qu'un îlot, dont un État n'eût point songé à revendiquer la possession, car il n'en valait pas la peine – sauf l'accapareuse Angleterre, cela va sans dire. Et, ce qui prouvait surabondamment que cet amas rocheux était inconnu des navigateurs et des hydrographes, qu'il ne pouvait figurer sur les cartes les plus modernes, c'est que la Grande-Bretagne n'en avait pas encore fait un autre Gibraltar pour commander ces parages. Sans doute, il était situé en dehors des routes

maritimes, et d'ailleurs, c'est à peine s'il venait de naître.

Comme conformation générale, l'îlot offrait l'apparence d'un plateau assez uni, dont le périmètre mesurait à peu près trois cents toises, un ovale irrégulier de cent cinquante toises dans sa longueur, de soixante à quatre-vingts dans sa largeur. Ce n'était point une agglomération de ces roches tourmentées, entassées les unes sur les autres, et qui semblent défier les lois de l'équilibre. Nul doute qu'il provînt d'un soulèvement tranquille et graduel de l'écorce tellurique. Il y avait lieu de rapporter son origine non à quelque poussée subite, mais à une lente émersion des profondeurs de la mer. Ses bords ne se découpaient point en criques plus ou moins profondes, en indentations multiples. Sans aucune ressemblance avec l'un de ces coquillages où la nature prodigue les mille fantaisies de son caprice, il présentait cette sorte de régularité de la valve supérieure d'une huître ou plutôt d'une carapace de tortue. Cette carapace s'arrondissait en s'exhaussant vers le centre, de telle façon que son point culminant s'élevait de cent cinquante

pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

Y avait-il des arbres à sa surface ?... Pas un seul. Des traces de végétation ?... Aucune. Des vestiges d'exploration ?... En nul endroit. Cet îlot n'avait jamais été habité – pas d'hésitation à cet égard – et ne pouvait l'être. Étant donnés son gisement qui n'avait pas été relevé, et son aridité marmoréenne, Kamylk-Pacha n'aurait su mieux trouver pour la garantie, la sécurité, le secret du dépôt qu'il voulait confier aux entrailles de la terre.

« C'est à croire que la nature l'a fait exprès ! » se disait le capitaine Zô.

Cependant le brick-goélette naviguait lentement, diminuant peu à peu ce qui lui restait de voilure. Puis, lorsqu'il ne fut plus qu'à une encablure de l'îlot, l'ordre de mouiller retentit. Aussitôt l'ancre, détachée du bossoir, entraînant la chaîne à travers l'écubier, alla mordre le fond par une profondeur de vingt-huit brasses.

On le voit, les pentes de cette masse rocheuse étaient singulièrement accores, sur ce côté du moins. Un navire aurait pu s'en approcher

davantage, peut-être même jusqu'à la côtoyer, sans risque de toucher. Cependant mieux valait s'en être tenu à cette distance.

Lorsque le brick-goélette fut venu à l'appel de son ancre, le maître d'équipage fit carguer les dernières voiles, et le capitaine Zô remonta sur la dunette :

« Dois-je faire armer le grand canot, Excellence ? demanda-t-il.

– Non... la yole. Je préfère que nous soyons tous deux seuls à débarquer.

– À vos ordres. »

Un moment après, le capitaine, deux légers avirons en main, était assis à l'avant de la yole, Kamylk-Pacha à l'arrière. En quelques instants la petite embarcation eut accosté au revers d'une entaille, où le débarquement était facile. Le grappin fut solidement fixé dans un interstice de roche, et son Excellence prit possession de l'îlot.

Il n'y eut point de pavillon déployé, ni de coup de canon tiré en cette circonstance. Ce n'était pas

un État qui faisait acte de premier occupant : c'était un particulier qui débarquait avec la pensée de partir après trois ou quatre heures.

Kamylk-Pacha et le capitaine Zô remarquèrent tout d'abord que les flancs de l'îlot, ne reposant pas sur une base sablonneuse, sortaient de la mer avec une inclinaison de cinquante à soixante degrés. Donc, nul doute que sa formation fût due au relèvement du fond sous-marin.

Ils commencèrent leur exploration circulairement, foulant du pied une sorte de quartz cristallisé, vierge de toute empreinte. En aucun point, le littoral ne paraissait avoir été corrodé par l'acide des lames. À la surface, sèche et de nature cristalline, on ne voyait d'autre liquide que l'eau restée au fond d'étroites mares à la suite des dernières pluies. La végétation ne s'y trahissait même pas par la présence de ces lichens, de ces mousses marines, perce-pierres ou autres, assez rustiques pour végéter entre les roches où le vent a semé quelques germes. Pas de coquillages, ni vivants ni morts – anomalie vraiment inexplicable. Çà et là, des fientes

d'oiseaux, qui étaient l'apport de plusieurs couples de goélands et de mouettes, les seuls représentants de la vie animale sur ces parages.

Dès qu'ils eurent achevé le tour de l'îlot, Kamylk-Pacha et le capitaine se dirigèrent vers la tumescence arrondie du centre. Nulle part les bords du périmètre n'avaient témoigné d'une visite ancienne ou récente qui eût atteint sa surface. Partout même netteté des roches de son flanc, et, si l'on permet cette expression, même propreté cristalline. Aucun stigmate, aucune souillure.

Lorsque tous deux eurent remonté la bosse qui relevait le milieu de cette carapace, ils dominèrent le niveau de l'océan de cent cinquante pieds environ. Assis l'un près de l'autre, ils observaient curieusement l'horizon offert à leurs regards.

Sur la vaste étendue liquide, qui réverbérait les rayons solaires, point de terre en vue. Donc, cet îlot n'appartenait pas à une de ces cyclades où se groupent des attolons en plus ou moins grand nombre. Aucun sommet n'accidentait cette

portion de mer. Le capitaine Zô, la longue-vue aux yeux, chercha en vain quelque voile sur cette aire immense. Elle était absolument déserte en ce moment, et le brick-goélette ne courait pas le risque d'être aperçu pendant les quelques heures qu'il devait rester au mouillage à une demi-encablure des accores.

« Tu es certain de notre position aujourd'hui 9 septembre ?... demanda alors Kamylk-Pacha.

– Certain, Excellence, répondit le capitaine Zô. D'ailleurs, pour plus de garantie, je vais refaire soigneusement le point.

– C'est important, en effet. Mais comment expliquer que cet îlot ne soit pas porté sur les cartes ?

– Parce que, à mon avis, il est de formation très récente. Dans tous les cas, il doit vous suffire qu'il n'y figure pas, et que nous soyons assurés de le retrouver à cette place, le jour où votre volonté sera d'y revenir...

– Oui, capitaine, lorsque ces temps de troubles seront passés ! Que m'importe si ce trésor

demeure pendant de longues années enfoui sous ces roches ! N'y sera-t-il pas plus en sûreté que dans ma maison d'Alep ? Ce n'est pas ici que ni le vice-roi, ni son fils Ibrahim, ni cet indigne Mourad, pourront jamais venir m'en dépouiller ! Cette fortune à Mourad, j'aurais mieux aimé l'anéantir au fond des mers !

– Extrémité regrettable, répondit le capitaine Zô, car la mer ne rend plus ce qu'on a confié à ses abîmes. Il est donc heureux que nous ayons découvert cet îlot. Lui, du moins, gardera vos richesses et vous les restituera fidèlement.

– Viens, dit Kamylk-Pacha, en se levant. Il faut que l'opération s'exécute rapidement, et mieux vaut que notre navire ne soit pas aperçu...

– À vos ordres.

– Personne à bord ne sait où nous sommes ?...

– Personne, je le répète à Votre Excellence.

– Pas même dans quelle mer ?...

– Pas même dans quelle mer de l'Ancien ou du Nouveau Monde. Il y a quinze mois que nous courons les océans, et, en quinze mois, un navire

peut franchir de grandes distances entre les continents, sans en prendre connaissance. »

Kamylk-Pacha et le capitaine Zô descendirent vers l'anfractuosité où les attendait leur yole.

Au moment d'embarquer, le capitaine dit :

« Et, cette opération terminée, Votre Excellence mettra-t-elle le cap sur la Syrie ?...

– Ce n'est pas mon intention. J'attendrai, avant de rentrer à Alep, que les soldats d'Ibrahim aient évacué la province, et que le pays ait recouvré son calme sous la main de Mahmoud.

– Vous ne pensez pas qu'il puisse être jamais réuni aux possessions du vice-roi ?

– Non ! par le prophète, non ! s'écria Kamylk-Pacha, à qui cette hypothèse fit perdre de son flegme habituel. Que, pour un temps dont j'espère voir la fin, la Syrie soit annexée au domaine de Méhémet Ali, c'est possible, car les voies d'Allah sont impénétrables ! Mais qu'elle ne retourne pas à titre définitif au pouvoir du sultan... Allah ne le voudrait pas !

– Où Votre Excellence compte-t-elle se

réfugier en quittant ces mers ?...

– Nulle part... nulle part ! Puisque mon trésor sera en sûreté parmi les roches de cet îlot, qu'il y reste ! Nous, capitaine Zô, nous continuerons de naviguer comme depuis tant d'années nous l'avons fait ensemble...

– À vos ordres. »

En peu d'instants, Kamylk-Pacha et son compagnon furent de retour à bord.

Vers neuf heures, le capitaine procéda à une première observation du soleil, destinée à obtenir la longitude, c'est-à-dire l'heure du lieu, observation qu'il compléterait par une seconde à midi, au moment où l'astre passerait au méridien, et qui lui donnerait sa latitude. Il se fit apporter son sextant, il prit hauteur, et, ainsi qu'il l'avait dit à Son Excellence, il poussa l'exactitude de l'opération aussi loin que possible. Ce résultat noté, le capitaine descendit dans sa cabine afin de préparer les calculs qui devaient fixer le gisement de l'îlot et qu'il terminerait une fois la hauteur méridienne obtenue.

Mais, auparavant, il avait donné des ordres pour que la chaloupe fût armée. Ses hommes devaient y embarquer les trois barils déposés dans la soute, ainsi que les outils, pics, pioches, et le ciment nécessaire à l'enfouissement.

Avant dix heures, tout était paré. Six matelots, sous la conduite du maître d'équipage, occupaient la chaloupe. Ils ne soupçonnaient en aucune façon ce que renfermaient ces trois barils, ni pour quelle raison on allait les enterrer en ce coin. Cela ne les regardait pas et ne les inquiétait guère. Marins rompus à l'obéissance, c'étaient des machines fonctionnant sans jamais demander le pourquoi des choses.

Kamylk-Pacha et le capitaine Zô prirent place à l'arrière de la chaloupe, et on atteignit l'îlot en quelques coups d'aviron.

Il s'agissait d'abord de choisir un endroit convenable pour l'excavation, ni trop près des bords menacés de coups de mer lors des mauvais temps d'équinoxe, ni trop haut, afin d'éviter les chances d'un éboulement. Cet endroit se rencontra précisément à la base d'un rocher taillé

à pic, sur une des pointes de l'îlot orientées vers le sud-est.

À l'ordre du capitaine Zô, les hommes débarquèrent les barils ainsi que leurs outils, et vinrent le rejoindre. Puis, ils commencèrent à attaquer le sol à cette place.

Le travail fut rude. C'est une dure matière que ce quartz cristallisé. À mesure que les pics le faisaient voler, les éclats étaient réunis avec soin, car on les emploierait à combler l'excavation, après que les barils y auraient été déposés. Il ne fallut pas moins de deux heures pour obtenir une cavité dont la profondeur mesurait de cinq à six pieds sur une égale largeur, véritable fosse dans laquelle le sommeil d'un mort n'eût jamais été troublé par le déchaînement des tempêtes.

Kamylk-Pacha se tenait à l'écart, l'œil pensif, l'esprit attristé de quelque obsession douloureuse. Se demandait-il s'il ne ferait pas bien de se coucher à côté de ses trésors pour y dormir de l'éternel sommeil ?... Et, vraiment, où trouverait-il un plus sûr abri contre l'injustice et la perfidie des hommes ?...

Dès que les barils eurent été descendus au fond de l'excavation, Kamylk-Pacha les regarda une dernière fois. À ce moment, le capitaine Zô eut la pensée, tant l'attitude de Son Excellence fut singulière, qu'elle allait contremander les ordres donnés, renoncer à ce projet, reprendre la mer avec ses richesses ?...

Non, et un geste indiqua aux hommes de continuer le travail. Alors le capitaine fit assujettir solidement les trois barils l'un près de l'autre, et on les maintint par des morceaux de quartz, noyés dans un bain de chaux hydraulique. Le tout ne tarda pas à former une masse aussi compacte que la roche même de l'îlot. Puis, par-dessus, des pierres, cimentées entre elles, s'entassèrent de manière à remplir la fosse jusqu'au ras du sol. Après que les pluies et les rafales auraient balayé sa surface, il serait impossible de découvrir l'endroit où le trésor venait d'être enfoui.

Cependant il importait qu'une marque fût faite – une marque ineffaçable que l'intéressé pût reconnaître un jour. Aussi, sur la paroi verticale

du rocher qui se dressait en arrière de l'excavation, le maître d'équipage grava-t-il, au moyen d'un ciseau, un monogramme dont voici le fac-similé exact :



C'étaient les deux K du nom de Kamylk-Pacha, accolés l'un à l'autre, et dont l'Égyptien faisait sa signature habituelle.

Il n'y avait pas lieu de prolonger le séjour sur l'îlot. Le coffre-fort était maintenant scellé au fond de cette fosse. Qui pourrait le découvrir en cet endroit, qui pourrait l'arracher de cette cachette ignorée ?... Non ! il y était en sûreté, et si Kamylk-Pacha, si le capitaine Zô, emportaient ce secret dans la tombe, la fin du monde arriverait sans que personne eût jamais pu le trahir.

Le maître d'équipage fit rembarquer ses hommes, tandis que Son Excellence et le capitaine demeuraient sur une roche du littoral.

Quelques instants après, la chaloupe vint les chercher et les ramena au brick-goélette, immobile sur son ancre.

Il était onze heures quarante-cinq. Le temps était magnifique. Pas un nuage au ciel. Avant un quart d'heure, le soleil aurait atteint le méridien. Le capitaine alla chercher son sextant, et il se disposa à prendre la hauteur méridienne. Quand il l'eut relevée, il en déduisit la latitude, dont il se servit pour avoir la longitude, en calculant l'angle horaire d'après l'observation faite à neuf heures. Il obtint ainsi la position de l'îlot avec une approximation qui ne devait pas comporter une erreur d'un demi-mille. Ce travail terminé, il se préparait à remonter sur le pont, lorsque la porte de sa cabine s'ouvrit.

Kamylk-Pacha parut.

« Ton point est-il fait ?... demanda-t-il.

– Oui, Excellence.

– Donne. »

Le capitaine tendit la feuille de papier sur laquelle il avait établi ses calculs.

Kamylk-Pacha lut attentivement, comme s'il eût voulu graver en son souvenir le gisement de l'îlot.

« Tu conserveras précieusement ce papier, dit-il au capitaine. Mais, quant au journal de bord, où, depuis quinze mois, tu as porté notre route...

– Ce journal, Excellence, personne ne l'aura jamais...

– Et pour que nous en soyons tout à fait certains, tu vas le détruire à l'instant...

– À vos ordres. »

Le capitaine Zô prit le registre sur lequel étaient chiffrées les diverses directions suivies par le brick-goélette en tant de mers différentes. Il le déchira et en brûla les pages à la flamme d'un fanal.

Kamylk-Pacha et le capitaine revinrent alors sur la dunette, et une partie de la journée se passa à ce mouillage.

Vers cinq heures du soir, des nuages commencèrent à charger l'horizon de l'ouest. À travers leurs étroites déchirures, le soleil

couchant dardait des faisceaux de rayons qui semaient la mer de paillettes d'or.

Le capitaine Zô hocha la tête, en marin auquel l'apparence du temps ne plaît guère.

« Excellence, dit-il, il y a forte brise dans ces grosses vapeurs... peut-être même de la bourrasque pour la nuit !... Cet îlot ne nous offre aucun abri, et, avant qu'il ne fasse trop sombre, je pourrais l'avoir laissé d'une dizaine de milles au vent...

– Mais rien ne nous retient plus ici, capitaine, répondit Kamylk-Pacha.

– Partons en ce cas.

– Une dernière fois, tu n'as pas besoin pour vérifier ta position en latitude et longitude, de reprendre hauteur ?...

– Non, Excellence, et je suis sûr de mon point comme je le suis d'être l'enfant de ma mère.

– Appareillons alors.

– À vos ordres. »

Les préparatifs se firent rapidement. L'ancre quitta le fond et remonta au bossoir. Les voiles éventées, la route fut donnée à l'ouest de quart-nord.

Debout à l'arrière, Kamylk-Pacha suivit du regard l'îlot inconnu, tant que les vagues lueurs du soir en dessinèrent les contours. Puis l'amas rocheux s'effaça dans les brumes. Mais, quand il le voudrait, le riche Égyptien était assuré d'en retrouver le gisement... et, avec lui, ce trésor qu'il lui avait confié – trésor d'une valeur de cent millions de francs en or, diamants et pierres précieuses.

IV

Dans lequel le maître Antifer et le patron Gildas Trégomain, deux amis qui ne se ressemblent guère, sont présentés au lecteur

Tous les samedis, vers huit heures du soir, en fumant sa pipe – une vraie chiffardière, très courte de tuyau –, maître Antifer entrait dans une colère bleue, dont il sortait tout rouge une heure après, lorsqu'il s'était soulagé aux dépens de son voisin et ami le patron Gildas Trégomain. Et d'où venait cette fureur ?... De ce que, sur un vieil atlas, dont l'une des cartes était dressée d'après la projection planisphérique de Mercator, il ne parvenait pas à trouver ce qu'il cherchait.

« Satanée latitude !... s'écriait-il. Latitude du diable !... Quand bien même elle traverserait la fournaise de Belzébuth, il faudra que je me décide à la suivre d'un bout jusqu'à l'autre ! »

Et en attendant qu'il mît ce projet à exécution, maître Antifer égratignait de l'ongle la dite latitude. Aussi, la carte en question était-elle ponctuée de coups de crayon, trouée de pointes de compas comme une passoire à café.

La latitude que visaient les objurgations de maître Antifer, était chiffrée de cette façon sur un bout de parchemin d'un jaune qui eût rivalisé avec celui d'une vieille étamine de pavillon espagnol :

Vingt-quatre degrés cinquante-neuf minutes nord.

Au-dessous, on voyait ces mots tracés à l'encre rouge dans un angle du parchemin :

« Recommandation formelle à mon gars de ne jamais l'oublier. »

Et maître Antifer de s'écrier :

« Sois tranquille, brave homme de père, je ne l'ai pas oubliée... et ne l'oublierai jamais, ta latitude ! Mais que mes trois patrons de baptême me bénissent, si je sais à quoi cela peut servir ! »

Et, ce soir-là, 23 février 1862, maître Antifer s'abandonna à son emportement habituel. La poitrine pleine d'ouragan, il jura comme un gabier à qui une manœuvre courante vient de filer entre les mains, il broya le caillou qui grinçait sous ses dents, il s'en prit à sa pipe qui s'éteignit vingt fois et qu'il ralluma en usant une boîte d'allumettes, il envoya son atlas dans un coin, il jeta sa chaise dans un autre, il brisa un gros coquillage qui ornait la cheminée, il frappa du pied à ébranler les poutres du plafond, et, d'une voix accoutumée à dominer le fracas des bourrasques :

« Nanon !... Énogate ! » cria-t-il, en se faisant un porte-voix d'une feuille de carton roulée en cornet.

Énogate et Nanon, occupées, l'une à tricoter, l'autre à repasser près du poêle de la cuisine, jugèrent qu'il était temps de venir mettre le holà dans ce trouble des éléments domestiques.

Une de ces bonnes vieilles maisons de Saint-Malo, construites en granit, avec façade sur la rue des Hautes-Salles, un rez-de-chaussée et deux

étages comprenant deux chambres chacun, et dont le dernier, par derrière, domine le chemin de ronde du rempart. La voyez-vous d'ici, ses murs de granit, épais à défier les projectiles de l'ancien temps, ses fenêtres étroites à croisillons de fer, sa porte massive en cœur de chêne, enjolivée d'armatures de métal et munie d'un heurtoir qu'on entend de Saint-Servan, lorsque c'est maître Antifer qui en joue, son toit ardoisé percé de lucarnes, à travers lesquelles s'allonge parfois la lunette de l'ancien marin à la retraite ? Cette maison, moitié casemate, moitié bastide, avoisinant un angle de ces remparts qui font une ceinture à la ville, possède une superbe échappée de vue ; à droite, le Grand Bé, un coin de Cézembre, la pointe du Décollé et le cap Fréhel – à gauche, la jetée et le môle, l'embouchure de la Rance, la plage du Prieuré, près de Dinard, et jusqu'au dôme grisâtre de Saint-Servan.

Autrefois, Saint-Malo était une île, et peut-être maître Antifer regrettait-il le temps où il aurait pu se considérer comme un insulaire. Mais l'antique

Aaron est devenue presqu'île, et il avait bien fallu qu'il en prît son parti. D'ailleurs, on a le droit d'être fier quand on est enfant de cette cité de l'Armor, qui a donné tant de grands hommes à la France – entre autres Duguay-Trouin dont notre digne marin saluait la statue toutes les fois qu'il traversait le square Lamennais, bien que cet écrivain ne l'intéressât à aucun titre, et Chateaubriand dont il ne connaissait que le dernier ouvrage. Par là, nous voulons dire le modeste et orgueilleux tombeau, élevé sur l'îlot du Grand Bé, qui porte le nom de l'illustre auteur.

Maître Antifer (Pierre-Servan-Malo) était alors âgé de quarante-six ans. Depuis dix-huit mois, il avait pris sa retraite, avec une certaine aisance, qui suffisait aux siens et à lui. Quelques milliers de francs de rente, c'est ce que lui avait apporté sa navigation à bord des deux ou trois navires qu'il avait commandés et dont Saint-Malo avait toujours été le port d'attache. Ces navires, appartenant à la maison Le Baillif et Cie, faisaient le grand cabotage de la Manche, de la mer du Nord, de la Baltique et même de la

Méditerranée. Avant d'en arriver à cette haute position, maître Antifer avait pas mal couru le monde, pendant le temps qu'il était au service. Bon marin, très entreprenant, très dur pour lui-même et aussi pour les autres, payant partout de sa personne et payant bien, d'un courage à toute épreuve, d'une ténacité qui ne cédait devant aucun obstacle, d'un entêtement de Breton bretonnant ! Regrettait-il la mer ?... Non, puisqu'il l'avait quittée en pleine force de l'âge. Sa santé entrait-elle pour quelque chose en cette résolution ?... Aucunement, taillé qu'il était dans le pur granit des côtes armoricaines.

En effet, il suffisait de le regarder, de l'entendre, de recevoir une de ses poignées de main dont il ne se montrait point avare. Que l'on se figure un homme trapu, de stature moyenne, de large encolure. Voici son signalement détaillé : caboche celtique ; crinière rude hérissée en porc-épic ; face hâlée, tannée, cuite et recuite au court-bouillon de l'eau de mer, surchauffée par le soleil des basses latitudes ; collier de barbe drue comme du lichen de roches, dont les fils grisonnants se marient à ceux de la chevelure ; yeux vifs,

véritables escarboucles au fond de l'arcade sourcilière, avec l'iris d'un noir de jais et une de ces pupilles qui lancent des étincelles félines ; nez gros du bout, assez long pour y achevaler les pinces du jeu de la drogue, ayant deux creux à sa naissance près de l'œil, comme les salerons d'un vieux cheval ; dents au complet, solides et saines, craquetantes sous les convulsions de la mâchoire, d'autant plus que leur propriétaire a toujours un caillou dans la bouche ; oreilles poilues, pavillon en cornet, lobe pendant, dont l'une, celle de droite, porte seule une boucle de cuivre à ancre enchâssée ; enfin, buste plutôt maigre, emplanté de jambes nerveuses, bien d'aplomb sur leurs puissants supports, et s'ouvrant suivant cet angle qui permet de résister aux dénivellations du roulis et du tangage. Dans tout cet ensemble, on devine une vigueur peu commune, due à ces muscles enroulés comme les faisceaux d'un licteur romain, la santé de fer de l'être bien buvant et bien mangeant, qui aura droit longtemps encore à la patente nette de santé. Mais quelle irritabilité, quelle nervosité, quelle fougue renferme ce composé moral et physique qui, quarante-six

années avant, avait été inscrit sur les registres de sa paroisse sous les noms significatifs de Pierre-Servan-Malo Antifer.

Et, ce soir-là, il se démenait, il se débattait, et la solide maison en tremblait, à croire qu'il se déchaînait à sa base une de ces marées d'équinoxe, qui montent de cinquante pieds et couvrent d'écume la moitié de la ville.

Nanon, veuve Le Goât, quarante-huit ans, était la sœur de notre bruyant marin. Son mari, un simple terrien, comptable dans la maison Le Baillif, mort jeune, lui avait laissé une fille, Énogate, dont s'était chargé l'oncle Antifer, lequel remplissait consciencieusement et disciplinairement ses fonctions de tuteur. Nanon était une brave femme, aimant son frère, tremblant devant lui et se courbant sous les bourrasques.

Énogate, charmante avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa fraîche carnation, sa physionomie intelligente, sa grâce naturelle, plus résolue que sa mère, tenait quelquefois tête à son terrible tuteur.

Celui-ci l'adorait d'ailleurs et entendait qu'elle fût la plus heureuse des filles de Saint-Malo comme elle en était l'une des plus belles. Mais peut-être avait-il une manière de comprendre le bonheur qui n'allait point à sa nièce et pupille.

Les deux femmes apparurent sur le seuil de la chambre, l'une avec ses longues aiguilles à tricoter, l'autre avec son fer de repasseuse qu'elle venait de tirer des braises.

« Eh, qu'y a-t-il ? demanda Nanon.

– Il y a ma latitude... mon infernale latitude ! » répondit maître Antifer.

Et il s'administra un coup de poing qui eût fait craquer toute autre boîte crânienne que celle dont la nature l'avait heureusement gratifié.

« Mon oncle, dit Énogate, ce n'est pas une raison, parce que cette latitude te trouble la tête pour mettre la chambre en désordre... »

Et elle ramassa l'atlas, tandis que Nanon relevait un à un les morceaux du coquillage réduit en miettes, comme s'il eût éclaté sous l'action

d'une poudre explosive.

« C'est toi qui viens de le casser, mon oncle ?...

– C'est moi, petite, et si c'était un autre que moi, celui-là passerait un mauvais quart d'heure.

– Alors pourquoi l'avoir jeté à terre ?...

– Parce que la main me démangeait !

– Ce coquillage était un cadeau de notre frère, dit Nanon, et tu as eu tort...

– Après ?... Quand tu me répéteras jusqu'à demain que j'ai eu tort, ça ne le raccommodera pas !

– Que dira mon cousin Juhel ? s'écria Énogate.

– Il ne dira rien, et il fera bien de ne rien dire ! riposta maître Antifer, en manifestant le regret de n'avoir devant lui que deux femmes sur lesquelles il ne pouvait raisonnablement soulager sa colère.

– Et au fait, ajouta-t-il, où est Juhel ?...

– Tu sais, mon oncle, qu'il est parti pour

Nantes, répondit la jeune fille.

– Nantes !... Voilà autre chose !... Qu'est-il allé faire à Nantes ?...

– Mon oncle, c'est toi-même qui l'as envoyé... tu sais... l'examen de capitaine au long cours.

– Capitaine au long cours... capitaine au long cours ! grommela maître Antifer. Il ne lui aurait donc pas suffi d'être comme moi capitaine au cabotage ?...

– Mon frère, fit observer timidement Nanon, c'est d'après ton propre avis... tu as voulu...

– Eh bien... parce que je l'ai voulu... la belle raison !... Et si je ne l'avais pas voulu, est-ce qu'il ne serait pas parti tout de même... pour Nantes ?... D'ailleurs, il sera rétoqué...

– Non, mon oncle.

– Si, ma nièce... et s'il l'est... je lui promets une réception... en vent de surouêt ! »

Vous le comprenez, il n'y avait aucun moyen de s'entendre avec un pareil homme. D'une part,

il ne voulait pas que Juhel se présentât aux examens de capitaine au long cours, et de l'autre, s'il échouait, le dit Juhel attraperait une semonce dans laquelle ces « ânes d'examinateurs, ces marchands d'hydrographie » seraient traités de la belle manière.

Mais Énogate avait sans doute le pressentiment que le jeune homme ne serait pas refusé, d'abord parce qu'il était son cousin, puis parce que c'était un garçon intelligent et studieux, enfin parce qu'il l'aimait, qu'elle l'aimait et qu'ils devaient s'épouser. Imaginez, s'il vous plaît, trois meilleures raisons que ces raisons-là !

Il convient d'ajouter que Juhel était neveu de maître Antifer, lequel lui avait servi de tuteur jusqu'à sa majorité. Orphelin dès le bas âge par la mort de sa mère, une Morlaisienne à qui sa naissance avait coûté la vie, et par la mort de son père, lieutenant de vaisseau, survenue quelques années ensuite, il était resté, enfant encore, à la charge de son oncle. On ne s'étonnera donc pas qu'il fût écrit là-haut qu'il serait marin. D'ailleurs Énogate avait raison de penser qu'il obtiendrait

sans peine son brevet de capitaine au long cours. L'oncle n'en doutait pas non plus ; mais il était de trop mauvaise humeur pour en convenir.

Et cela importait d'autant plus à la jeune Malouine que le mariage, depuis longtemps arrêté entre son cousin et elle, devait suivre d'assez près l'obtention dudit brevet. Les deux jeunes gens s'aimaient de ce franc et pur amour, qui doit suffire au bonheur de deux existences. Nanon voyait approcher avec joie le jour où serait célébrée cette union tant souhaitée de toute la famille. D'où aurait pu venir un obstacle, puisque le chef tout-puissant, à la fois oncle et tuteur, donnait son consentement... ou du moins s'était réservé de le donner, quand le futur serait capitaine ? Il va sans dire que Juhel avait fait le complet apprentissage de son métier, d'abord mousse et novice à bord des navires de la maison Le Baillif, matelot au service de l'État, et lieutenant pendant trois ans dans la marine marchande. Ni la pratique ni la théorie ne lui manquaient. Au fond, maître Antifer se montrait très fier de son neveu. Mais peut-être aurait-il rêvé pour lui une plus riche alliance, parce que

c'était un garçon de grand mérite, de même qu'il eût peut-être souhaité à sa nièce quelque plus riche parti, parce qu'il n'y avait pas d'aussi avenante jeune fille dans tout l'arrondissement.

« Et même dans l'Ille-et-Vilaine ! » répétait-il en fronçant le sourcil, bien décidé à pousser son affirmation jusqu'à la Bretagne tout entière.

Et, en cas qu'un bon million fût venu à lui choir entre les mains – lui qui était si heureux avec ses cinq mille livres de rentes –, il n'eût pas été impossible qu'il perdît la tête, en s'abandonnant à des rêves insensés.

Cependant Énogate et Nanon avaient remis un peu d'ordre dans la chambre de cet homme redoutable, sinon dans son cerveau. C'est là pourtant qu'il y aurait eu à ranger, à frotter, à épousseter... ne fût-ce que pour chasser les papillons qui s'y logeaient, et même ces araignées de plafond...

Maître Antifer, lui, allait et venait, roulant des yeux encore illuminés d'éclairs – preuve que l'orage ne tirait pas à sa fin, et qu'un coup de foudre pouvait éclater d'un moment à l'autre. Et,

quand il regardait son baromètre suspendu au mur, il semblait que sa colère redoublait, parce que le scrupuleux et fidèle instrument se tenait au beau fixe.

« Ainsi, Juhel n'est pas de retour ?... demanda-t-il en se retournant vers Énogate.

– Non, mon oncle.

– Et il est dix heures !

– Non, mon oncle.

– Vous verrez qu'il manquera le train !

– Non, mon oncle.

– Ah çà ! as-tu bientôt fini de me contredire ?...

– Non, mon oncle. »

Malgré les signes désespérés de Nanon, la jeune Bretonne était très résolue à soutenir son cousin contre les injustes accusations de cet oncle si mal embouché.

Décidément, l'éclair et le coup de foudre n'étaient pas loin. Mais n'y avait-il donc pas un paratonnerre qui fût capable de soutirer toute

l'électricité accumulée dans les réservoirs de maître Antifer ?

Si, peut-être. C'est pourquoi Nanon et sa fille s'empressèrent de lui obéir, lorsqu'il se fut écrié d'une voix de stentor :

« Qu'on aille me chercher Trégomain ! »

Elles quittèrent la chambre, ouvrirent la porte de la rue, et coururent chercher Trégomain.

« Mon Dieu ! pourvu qu'il soit chez lui ! » se disaient-elles.

Il y était, et, cinq minutes après, il se trouvait en présence de maître Antifer.

Gildas Trégomain, cinquante et un ans. Points de ressemblance avec son voisin : est célibataire comme lui, a navigué comme lui, ne navigue plus comme lui, a pris sa retraite comme lui, est Malouin comme lui. Là s'arrêtent les similitudes. En effet, Gildas Trégomain est aussi calme que maître Antifer est vif, aussi philosophe que maître Antifer l'est peu, aussi accommodant que maître Antifer est difficile. Voilà pour le côté

moral. Pour le physique, les deux compères sont encore plus dissemblables, si c'est possible. Très liés pourtant, cette amitié, si justifiée de Pierre Antifer à Gildas Trégomain, le paraît moins de Gildas Trégomain à Pierre Antifer. On le sait, ce n'est pas une fonction qui va sans quelques ennuis, d'être l'ami d'un pareil homme.

Il vient d'être dit que Gildas Trégomain avait navigué, mais il y a navigateur et navigateur. Si maître Antifer n'était pas sans avoir visité les principales mers du globe, tant au service qu'au commerce avant de commander au grand cabotage, il n'en était pas ainsi de son voisin. Gildas Trégomain, exempté comme fils de veuve, n'ayant pas eu à partir comme matelot de l'État, n'avait jamais été sur mer.

Non ! jamais. Il avait aperçu la Manche des hauteurs de Cancale et même du cap Fréhel, mais ne s'y était point aventuré. Né dans la cabine peinturlurée d'une gabare, c'était sur une gabare que s'était écoulée sa vie. Marinier d'abord, patron ensuite de la *Charmante-Amélie,* il montait et remontait la Rance, de Dinard à Dinan,

de Dinan à Plumaugat, pour la redescendre ensuite, avec un chargement de planches, de vins, de charbon suivant les demandes. À peine s'il connaissait les autres rivières des départements d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord. C'était un doux marin d'eau douce, rien de plus, tandis que maître Antifer était le plus salé des marins d'eau salée – un simple gabarier près d'un maître au cabotage. Aussi baissait-il pavillon en la présence de son voisin et ami, qui ne se gênait pas pour le tenir à distance.

Gildas Trégomain habitait une petite maison coquette et attrayante à cent pas de celle de maître Antifer, à l'extrémité de la rue de Toulouse, proche le rempart. Elle avait vue d'un côté sur l'embouchure de la Rance, tandis que l'autre côté avait vue sur le large. Son propriétaire était un homme puissant, d'une carrure d'épaules extraordinaire – près d'un mètre –, cinq pieds six pouces de taille, un buste comme un coffre, invariablement doublé d'un vaste gilet à deux rangs de boutons d'os, et d'une vareuse brune, toujours très propre, avec de gros plis dans le dos et aux emmanchures. De ce buste

sortaient des bras solides, qui auraient pu servir de cuisses à un homme moyen, et terminées par des mains énormes qui auraient pu servir de pieds à un grenadier de l'ancienne garde. On comprend qu'ainsi membré et musclé, Gildas Trégomain fût doué d'une force herculéenne. Mais c'était un bon hercule. Jamais il n'avait abusé de sa force, et ne vous serrait les mains que du pouce et de l'index, par crainte d'écraser vos doigts. La vigueur était latente en lui. Elle ne procédait point par à-coups, et se manifestait sans efforts.

À le comparer aux machines, il ne donnait pas l'idée d'un marteau-pilon qui martèle le fer d'un choc terrible, mais plutôt l'idée d'une de ces presses hydrauliques qui courbent à froid les tôles les plus résistantes. Cela venait de la circulation de son sang, grande et généreuse, lente et insensible.

Sur la base des épaules s'arrondissait une tête grosse, coiffée d'un chapeau de haute forme à larges bords, avec des cheveux plats, des côtelettes de favoris peu épaisses, un de ces nez busqués qui donnent du caractère au profil, une

bouche souriante, la lèvre supérieure rentrant, la lèvre inférieure sortant, des plis gras au menton, de belles dents blanches, sauf une incisive qui manquait en haut – de ces dents qui ne mordent pas et que n'avait jamais salies la fumée d'une pipe –, un œil limpide et bon sous d'épais sourcils roux, un teint d'un ton de brique, dû aux brises de la Rance et non à ces hâles violents que triturent les rudes rafales de l'Océan.

Tel était Gildas Trégomain, un de ces hommes obligeants dont on dit : Venez à midi, venez à deux heures, vous les trouverez toujours prêts à rendre service ! C'était, aussi, une sorte de rocher inébranlable contre lequel se fatiguaient en vain les houles de maître Antifer. On l'envoyait chercher, quand son voisin avait sa figure de vent de su-surouêt, et il venait s'offrir aux coups de mer de ce tumultueux personnage.

Aussi, l'ex-patron de la *Charmante-Amélie* était-il adoré dans la maison, de Nanon qui s'en faisait un rempart, de Juhel qui lui vouait une amitié filiale, d'Énogate qui ne se gênait point

pour embrasser ses deux joues rebondies et son front que ne sillonnait aucune ride – signe indiscutable d'un tempérament calme et conciliant, au dire des physionomistes.

Donc ce soir-là, vers quatre heures et demie, le gabarier monta l'escalier de bois qui conduisait à la chambre du premier étage, les marches craquant sous sa pesante allure. Puis, poussant la porte, il se trouva en présence de maître Antifer.

V

Dans lequel Gildas Trégomain a bien de la peine à ne point contredire maître Antifer

« Te voilà enfin, patron ?...

– Je suis accouru dès que tu m'as fait demander, mon ami...

– Non sans y mettre le temps !

– Le temps de venir.

– Vraiment ! C'est à croire que tu as pris passage sur la *Charmante-Amélie !* »

Gildas Trégomain ne releva pas cette allusion à la marche lente des gabares, comparée à la vitesse des bâtiments de mer. Il comprit que son voisin était de méchante humeur, ce qui ne pouvait l'étonner, et il se promit de tout endurer, ce qui était dans ses habitudes.

Maître Antifer lui tendit un doigt qu'il pressa

doucement entre le pouce et l'index de sa large main.

« Eh !... Pas si fort, que diable ! Tu serres toujours trop !

– Excuse-moi... Je ne l'ai point fait exprès...

– Eh bien, il n'aurait plus manqué que cela ! »

Puis, d'un geste, maître Antifer invita Gildas Trégomain à s'asseoir devant la table au milieu de la chambre.

Le gabarier obéit et s'installa sur la chaise, les jambes arquées, les pieds en dehors bien assujettis dans des souliers sans talons, son vaste mouchoir étalé sur ses genoux, un mouchoir de cotonnade à fleurettes bleues et rouges, orné d'une ancre à chaque angle.

Cette ancre avait le privilège de provoquer chez maître Antifer un fort haussement d'épaules... Une ancre à un gabarier !... Pourquoi pas un mât de misaine, un grand mât et un mât d'artimon à une gabare !

« Tu prendras un cognac, patron ? dit-il en avançant deux verres et un flacon.

– Tu sais, mon ami, que je ne prends jamais rien. »

Ce qui n'empêcha pas maître Antifer de remplir les deux dés à coudre. Suivant une coutume qui datait de dix ans déjà, après avoir bu son cognac, il buvait celui de Gildas Trégomain.

« Et maintenant, causons.

– De quoi ?... répondit le gabarier, qui savait parfaitement à quel propos on l'avait fait venir.

– De quoi, patron ?... Et de quoi veux-tu que nous causions, si ce n'est de...

– C'est juste ! As-tu trouvé sur cette fameuse latitude le point qui t'intéresse ?...

– Trouvé ?... Et comment veux-tu que je trouve ?... Est-ce en écoutant le bavardage de ces deux femelles qui étaient là tout à l'heure...

– La bonne Nanon et ma jolie Énogate !...

– Oh ! je sais... Tu es toujours disposé à prendre leur parti contre moi... Mais il ne s'agit pas de cela... Voilà huit ans que cette question traîne sans avancer d'un pas... Il faut que cela finisse !...

– Moi... dit le gabarier en clignant de l'œil, je finirais... en ne m'en occupant plus...

– Vraiment, patron, vraiment ! Et la recommandation de mon père à son lit de mort, qu'en fais-tu ?... C'est pourtant sacré, ces choses-là !

– Il est fâcheux, répondit Gildas Trégomain, que le brave homme n'en ait pas dit plus long...

– S'il n'en a pas dit plus long, c'est qu'il n'en savait pas plus long !... Mille noms du diable, est-ce que j'arriverai, moi aussi, à mon dernier jour sans en avoir su davantage ? »

Gildas Trégomain fut sur le point de répondre que cela était infiniment probable... et même désirable. Il se retint, cependant, afin de ne point surexciter son bouillant contradicteur.

Voici, d'ailleurs, ce qui était advenu quelques jours avant que Thomas Antifer eût passé de vie à trépas.

C'était en l'an 1854 – une année que le vieux marin ne devait pas achever en ce bas monde.

Aussi, se sentant très malade, crut-il devoir confier à son fils une histoire dont il lui avait été impossible de pénétrer le mystère.

Cinquante-cinq ans auparavant – en 1799 –, alors qu'il naviguait au commerce dans les Échelles du Levant, Thomas Antifer courait des bords en vue des côtes de Palestine, le jour où Bonaparte faisait fusiller les prisonniers de Jaffa. Un de ces malheureux, qui s'était réfugié sur un rocher, où l'attendait une mort inévitable, fut recueilli par le marin français pendant la nuit, embarqué sur son navire, soigné de ses blessures, et finalement guéri après deux mois de bons traitements.

Ce prisonnier se fit connaître à son sauveur. Il lui dit s'appeler Kamylk-Pacha, être originaire d'Égypte, et, lorsqu'il prit congé, il assura le brave Malouin qu'il ne l'oublierait pas. Le moment venu, celui-ci recevrait des preuves de sa reconnaissance.

Thomas Antifer se sépara de Kamylk-Pacha, poursuivit le cours de ses navigations, pensa plus ou moins aux promesses qui lui avaient été faites,

et se résigna à n'y plus songer, car il ne semblait pas qu'elles dussent se réaliser jamais.

En effet, ayant pris sa retraite avec l'âge, le vieux marin était revenu à Saint-Malo, ne songeant plus qu'à s'occuper de l'éducation maritime de son fils Pierre, et il avait déjà soixante-sept ans, lorsqu'une lettre lui arriva en juin 1842.

D'où venait cette lettre écrite en français ?... D'Égypte assurément, à s'en rapporter aux timbres de départ. Que contenait-elle ?... Simplement ceci :

« Le capitaine Thomas Antifer est prié de noter sur son carnet cette latitude, *24 degrés 59 minutes nord,* laquelle sera complétée par une longitude qui lui sera ultérieurement communiquée. Il voudra bien ne point l'oublier et aussi la tenir secrète. Il s'agit pour lui d'un intérêt considérable. La somme énorme en or, diamants, pierres précieuses que cette latitude et cette longitude lui vaudront un jour, ne sera que la juste récompense des services qu'il a rendus autrefois au prisonnier de Jaffa. »

Et cette lettre était uniquement signée d'un double K formant monogramme.

Voilà qui alluma l'imagination du bonhomme – lequel était bien le digne père de son fils. Ainsi donc, après quarante-trois ans, Kamylk-Pacha se souvenait ! Il y avait mis le temps ! Mais, sans doute, des obstacles de toute nature l'avaient retardé en ce pays de Syrie, dont la situation politique ne venait d'être définitivement fixée qu'en 1840, par le traité de Londres, signé le 15 juillet et au profit du sultan.

Maintenant, Thomas Antifer était possesseur d'une latitude qui passait par un certain point du globe terrestre, où Kamylk-Pacha avait enfoui toute une fortune. Et quelle fortune ?... Dans sa pensée, rien moins que des millions. Toutefois il lui était enjoint de garder un secret absolu sur cette affaire, en attendant l'arrivée du messager qui devait un jour lui apporter la longitude promise. Aussi n'en parla-t-il à personne, pas même à son fils.

Il attendit. Il attendit pendant douze ans, et il aurait eu une sœur Anne, montée sur une tour,

que sa sœur Anne n'aurait rien vu venir ! Et pourtant, était-il admissible qu'il emportât ce secret dans la tombe, s'il atteignait le terme de son existence avant d'avoir ouvert sa porte à l'envoyé du pacha ?... Non ! Il ne le crut pas, du moins. Il se dit que ce secret devait être confié à celui auquel il appartenait d'en profiter à sa place, à son fils, à Pierre-Servan-Malo. C'est pourquoi, en 1854, le vieux marin, alors âgé de quatre-vingt-un ans, sentant qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, n'hésita pas à instruire son gars et unique héritier des intentions de Kamylk-Pacha. Il lui fit jurer – ainsi que cela avait été recommandé à lui-même – de ne jamais oublier les chiffres de cette latitude, de conserver précieusement la lettre signée du double K et d'attendre en toute confiance l'apparition du messager.

Puis, le brave homme mourut, pleuré des siens, regretté de tous ceux qui l'avaient connu, et il fut mis en terre dans le caveau de famille.

On connaît maître Antifer, et on imagine aisément avec quelle intensité une telle révélation

opéra sur son esprit, sur son imagination inflammable, et de quels désirs ardents fut brûlé tout son être. Il décupla dans sa pensée les millions qu'avait entrevus son père. Il fit de Kamylk-Pacha une sorte de nabab des *Mille et une Nuits*. Il ne rêva plus que d'or et de pierres précieuses enfouis au fond d'une caverne alibabanne !... Mais, étant données son impatience naturelle, sa nervosité caractéristique, il lui eût été impossible de montrer la même réserve que son père. Demeurer douze ans sans mot dire, sans se confier à personne, sans rien tenter pour savoir ce que pourrait être devenu le signataire de la lettre au double K, le père l'avait pu... le fils en fut incapable. Aussi, en 1855, au cours de l'un de ses voyages dans la Méditerranée, après avoir fait relâche à Alexandrie, s'informa-t-il, avec toute l'adresse dont il était susceptible, de ce Kamylk-Pacha.

Avait-il existé ?... Aucun doute à cet égard, puisque le vieux marin possédait une lettre de sa main. Existait-il encore ?... Grave question à laquelle maître Antifer s'attacha tout particulièrement. Les informations furent

déconcertantes. Kamylk-Pacha avait disparu depuis une vingtaine d'années, et personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu.

Quel terrible abordage dans les œuvres vives de maître Antifer ! Il ne coula pas cependant. D'ailleurs, si l'on était sans nouvelles de Kamylk-Pacha, il y avait certitude qu'en 1842 il était vivant – la fameuse lettre le prouvait. Ce qui semblait probable, c'est qu'il avait dû quitter le pays pour des raisons que rien ne l'obligeait à révéler. Lorsque le moment serait venu, son messager, porteur de l'intéressante longitude annoncée, se présenterait de sa part, et, puisque le père n'était plus de ce monde, ce serait le fils qui le recevrait, en lui réservant bon accueil, on peut l'en croire.

Maître Antifer revint donc à Saint-Malo, et ne dit rien à personne, bien qu'il lui en coûtât. Il continua de naviguer jusqu'à l'époque où il abandonna le métier en 1857, et, depuis lors, il vécut au milieu de sa famille.

Mais quelle existence énervante ! Inoccupé, désœuvré, il était toujours sous l'obsession d'une

idée fixe ! Ces vingt-quatre degrés et ces cinquante-neuf minutes voltigeaient sans cesse autour de sa tête comme de taquinantes mouches !... Enfin, la langue lui démangeant, il confia son secret à sa sœur, à sa nièce, à son neveu, à Gildas Trégomain. Aussi ledit secret ne tarda-t-il pas – en partie du moins – à transpirer dans toute la ville, même jusqu'au-delà de Saint-Servan et de Dinard. On sut qu'une fortune énorme, invraisemblable, insensée, devait tomber, un jour où l'autre, entre les mains de maître Antifer, qu'elle ne pouvait lui échapper... Et on ne frappait pas une fois à sa porte, sans qu'il s'attendit à être salué par ces mots :

« Voici la longitude que vous attendez. »

Quelques années s'écoulèrent. Le messager de Kamylk-Pacha ne donnait pas signe de vie. Aucun étranger n'avait franchi le seuil de la maison. De là, surexcitation permanente de maître Antifer. Sa famille avait fini par ne plus croire à cette fortune, et la lettre lui semblait être une simple mystification. Gildas Trégomain, tout en se gardant bien de le laisser voir, considérait

son ami comme un naïf de première catégorie, et cela lui était une peine pour la corporation si estimable des marins au cabotage. Mais lui, Pierre-Servan-Malo, n'en démordait pas. Rien ne pouvait entamer sa conviction. Cette fortune de nabab, c'était comme s'il la tenait, et il ne fallait point le contredire à ce sujet, pour peu que l'on fût soucieux d'éviter une tempête.

Aussi, ce soir-là, le gabarier, lorsqu'il se trouva en sa présence, devant la table où tremblotaient les deux verres de cognac, était-il bien décidé à ne point provoquer une explosion dans la sainte-barbe de son voisin.

« Voyons, lui dit maître Antifer, en le regardant en face, réponds-moi sans détours, car tu as quelquefois l'air de ne pas comprendre ! Après tout, le patron de la *Charmante-Amélie* n'a jamais eu occasion de faire son point... Ce n'est pas entre les rives de la Rance – un ruisseau ! – qu'il est nécessaire de prendre hauteur, d'observer le soleil, la lune, les étoiles... »

Et, par l'énumération de ces pratiques qui

forment le fond de l'hydrographie, soyez certains que Pierre-Servan-Malo entendait démontrer l'immense distance qui sépare un maître au cabotage d'un patron de gabare.

L'excellent Trégomain souriait, résigné, suivant du regard les raies multicolores de son mouchoir, déplié sur ses genoux.

« Voyons, m'écoutes-tu, gabarier ?...

– Oui, mon ami.

– Eh bien, une fois pour toutes, sais-tu exactement ce que c'est qu'une latitude ?...

– À peu près.

– Sais-tu que c'est un cercle parallèle à l'Équateur, et qu'il se divise en trois cent soixante degrés, soit vingt et un mille six cent soixante minutes d'arc, ce qui vaut un million deux cent quatre-vingt-seize secondes ?...

– Comment ne le saurais-je pas ? répondit Gildas Trégomain avec un bon sourire.

– Et sais-tu qu'un arc de quinze degrés correspond à une bonne heure de temps, et un arc de quinze minutes à une minute de temps, et un

arc de quinze secondes à une seconde de temps ?...

– Veux-tu que je répète par cœur ?...

– Non ! c'est inutile. Eh bien, j'ai connaissance de cette latitude vingt-quatre degrés cinquante-neuf minutes au nord de l'Équateur. Or, sur ce parallèle qui comporte trois cent soixante degrés – trois cent soixante, entends-tu ! il y en a trois cent cinquante-neuf dont je me moque comme d'une ancre qui a perdu ses pattes ! Mais il y en a un, un seul, que je ne connais pas, que je ne connaîtrai que lorsqu'on m'aura indiqué la longitude qui le croise... et là... à cet endroit, il y a des millions... Ne souris pas...

– Je ne souris pas, mon ami.

– Oui... des millions qui sont à moi, que j'ai le droit d'aller déterrer, le jour où je saurai à quelle place ils sont enfouis...

– Eh bien, répondit doucement le gabarier, il faut attendre patiemment le messager qui rapportera la bonne nouvelle...

– Patiemment... patiemment !... Mais qu'as-tu

donc dans les veines ?...

– Du sirop, j'imagine, rien que du sirop, répondit Gildas Trégomain.

– Et moi, c'est du vif-argent... c'est du salpêtre, qui est dissous dans mon sang... et je ne peux plus me tenir en repos... je me mange... je me dévore...

– Il faudrait te calmer...

– Me calmer ?... Oublies-tu donc que nous sommes en 62... que mon père est mort en 54... qu'il possédait ce secret depuis 42... et que voilà vingt ans bientôt que nous attendons le mot de cette infernale charade...

– Vingt ans ! murmura Gildas Trégomain. Comme le temps passe ! Il y a vingt ans, je commandais encore la *Charmante-Amélie*...

– Qui te parle de la *Charmante-Amélie ?* s'écria maître Antifer. Est-il question de la *Charmante-Amélie* ou de la latitude renfermée dans cette lettre ?... »

Et il faisait voltiger, sous les yeux clignotants du gabarier, la fameuse lettre, déjà jaunie, où

figurait le monogramme de Kamylk-Pacha.

« Oui... cette lettre... cette maudite lettre, reprit-il, cette diabolique lettre, que je suis parfois tenté de déchirer, de réduire en cendres...

– Et peut-être serait-ce sage ?... se hasarda à dire le gabarier.

– Holà... patron Trégomain, repartit maître Antifer, l'œil enflammé, la voix résonnante, qu'il ne vous arrive plus jamais de me répondre comme vous venez de le faire !

– Jamais.

– Et si, dans un moment de folie, je voulais détruire cette lettre, qui constitue pour moi un acte de propriété, si j'étais assez déraisonnable pour oublier ce que je dois aux miens et à moi-même, et si vous ne m'en empêchiez pas...

– Je t'en empêcherais, mon ami, je t'en empêcherais... » se hâta de répondre Gildas Trégomain.

Maître Antifer, très monté, saisit son verre de cognac, choqua celui du gabarier et dit :

« À ta santé, patron.

– À la tienne ! » répondit Gildas Trégomain, qui leva le verre à la hauteur de ses yeux et le reposa sur la table.

Pierre-Servan-Malo était resté méditatif, fourrageant sa chevelure d'une main fébrile, murmurant des paroles entrecoupées de jurons et de soupirs, manœuvrant son caillou entre ses dents. Puis, soudain, se croisant les bras, et regardant son ami.

« Sais-tu au moins par où passe ce damné parallèle... cette latitude vingt-quatre cinquante-neuf nord ?

– Comment ne le saurais-je pas ? répondit le gabarier, qui avait cent fois subi cette petite leçon de géographie.

– N'importe, patron ! Il est des choses qu'on ne saurait trop savoir ! »

Et, ouvrant son atlas à la carte du planisphère, où se développait le sphéroïde terrestre :

« Regarde ! » dit-il d'un ton qui n'admettait ni hésitation ni réplique.

Gildas Trégomain regarda.

« Tu vois bien Saint-Malo, n'est-ce pas ?...

– Oui, et voici la Rance...

– Il ne s'agit pas de la Rance ! Tu me feras damner avec ta Rance !... Voyons, attrape le méridien de Paris, et descends jusqu'au vingt-quatrième parallèle.

– Je descends.

– Traverse la France, l'Espagne... Entre en Afrique... Dépasse l'Algérie... Arrive au tropique du Cancer... Là... au-dessus de Tombouctou...

– J'y suis.

– Eh bien, nous voici sur cette fameuse latitude.

– Oui... nous y sommes.

– Filons dans l'est maintenant... Franchissons toute l'Afrique, enjambons la mer Rouge... arpentons l'Arabie au-dessus de la Mecque... Donnons un coup de chapeau à l'iman de Mascate... sautons l'Inde en laissant Bombay et Calcutta sur tribord... effleurons le bas de la Chine, l'île Formose, l'océan Pacifique, le groupe des Sandwich... Me suis-tu bien ?...

– Si je te suis ! répondit Gildas Trégomain en s'épongeant le crâne avec son vaste mouchoir.

– Eh bien, te voici en Amérique, au Mexique... puis dans le golfe... puis près de la Havane... Tu te jettes à travers le détroit de la Floride... tu t'aventures sur l'océan Atlantique... tu longes les Canaries... tu gagnes l'Afrique... tu remontes le méridien de Paris... et tu es de retour à Saint-Malo, après avoir fait le tour du monde sur le vingt-quatrième parallèle.

– Ouf ! dit le complaisant gabarier.

– Et maintenant, reprit maître Antifer, que nous avons traversé les deux continents, l'Atlantique, le Pacifique, l'océan Indien, dont les îles et les îlots se comptent par milliers, peux-tu me dire, gabarier, où est l'endroit qui renferme les millions ?...

– C'est ce qu'on ne sait pas...

– Et ce qu'on saura...

– Oui... ce qu'on saura, lorsque le messager... »

Maître Antifer prit le second verre de cognac

que n'avait pas vidé le patron de la *Charmante-Amélie.*

« À ta santé ! dit-il.

– À la tienne ! » répondit Gildas Trégomain en toquant le verre vide contre le verre plein de son ami.

Dix heures venaient de sonner. Un vigoureux coup du heurtoir ébranla la porte de la rue.

« Si c'était l'homme à la longitude ! » s'écria le trop nerveux Malouin.

– Oh ! fit son ami, qui ne put retenir cette légère exclamation de doute.

– Et pourquoi pas ?... s'écria maître Antifer, dont les joues devinrent ultra-pourpres.

– Au fait !... Pourquoi pas ?... » répondit le conciliant gabarier, qui ébaucha même un commencement de salut pour recevoir le porteur de la bonne nouvelle.

Soudain, des cris retentirent au rez-de-chaussée – des cris de joie, il est vrai, qui, venant

de Nanon et d'Énogate, ne pouvaient s'adresser à un envoyé de Kamylk-Pacha.

« C'est lui... c'est lui ! répétaient les deux femmes.

– Lui ?... Lui ?... » fit maître Antifer.

Et il se dirigeait vers l'escalier, lorsque s'ouvrit la porte de sa chambre.

« Bonsoir, mon oncle, bonsoir ! »

Cela fut dit d'une voix gaie et satisfaite, qui eut le don d'exaspérer l'oncle en question.

« Lui », c'était Juhel. Il venait d'arriver. Il n'avait point manqué le train de Nantes, ni même son examen, car il s'écria :

« Reçu, mon oncle, reçu !

– Reçu ! redirent la vieille femme et la jeune fille.

– Reçu... quoi ?... répliqua maître Antifer.

– Reçu capitaine au long cours avec le maximum de points ! »

Et comme son oncle ne lui ouvrait pas ses bras, il tomba dans ceux de Gildas Trégomain,

qui le pressa sur sa poitrine à lui couper la respiration.

« Vous allez l'étouffer, Gildas ! fit observer Nanon.

– À peine si je l'ai serré ! » répondit en souriant l'ex-patron de la *Charmante-Amélie.*

Cependant Juhel avait recouvré ses sens, après avoir haleté coup sur coup, et, se tournant vers maître Antifer, qui se promenait d'un pas fébrile :

« Et maintenant, mon oncle, à quand le mariage ?...

– Quel mariage ?...

– Mon mariage avec ma chère Énogate, répondit Juhel. Est-ce que ce n'est pas convenu ?...

– Oui... convenu, affirma Nanon.

– À moins qu'Énogate ne veuille plus de moi depuis que je suis capitaine au long cours...

– Oh ! mon Juhel ! », répondit la jeune fille en lui tendant une main dans laquelle le bon Trégomain – il l'a prétendu du moins – crut voir

qu'elle avait mis son cœur.

Maître Antifer ne répondait pas, et semblait chercher à sentir d'où venait le vent.

« Voyons, mon oncle ?... » dit en insistant le jeune homme.

Et il était là, déployant sa belle taille, laissant rayonner sa jolie figure, ses yeux brillants de bonheur.

« Mon oncle, reprit-il, est-ce que vous n'avez pas dit : Le mariage se fera quand tu seras reçu, et nous fixerons la date à ton retour ?

– Je crois que tu l'as dit, mon ami ! se hasarda à opiner le gabarier.

– Eh bien... je suis reçu, répéta Juhel, me voici de retour... et, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, mon oncle, nous mettrons cela aux premiers jours d'avril... »

Pierre-Servan-Malo bondit.

« Dans huit semaines ?... Pourquoi pas dans huit jours... dans huit heures... dans huit minutes ?...

– Dame ! si cela se pouvait, mon oncle, ce n'est pas moi qui réclamerais...

– Oh ! il faut le temps ! répliqua Nanon. Il y a des préparatifs... des emplettes...

– Oui... j'aurai un habit neuf à me faire construire, dit Gildas Trégomain, le futur garçon d'honneur.

– Alors... au 5 avril ?... demanda Juhel.

– Soit... conclut maître Antifer, qui se sentait poussé jusque dans ses derniers retranchements.

– Ah ! mon bon oncle, s'écria la jeune fille, en lui sautant au cou.

– Ah ! mon cher oncle », s'écria le jeune homme.

Et, comme il l'embrassait d'un côté, tandis qu'Énogate l'embrassait de l'autre, il n'est pas impossible que leurs joues se soient rencontrées...

« C'est entendu, reprit l'oncle, le 5 avril... mais à une condition...

– Pas de conditions...

– Une condition ?... s'écria Gildas Trégomain, qui craignait encore quelque machination de son ami.

– Oui... une condition...

– Et laquelle, mon oncle ?... demanda Juhel, dont le sourcil commençait à se froncer.

– C'est que d'ici-là, je n'aurais pas reçu ma longitude... »

On respira.

« Oui !... Oui !... » fit-il répondu d'une seule voix.

Et vraiment, il eût été cruel de refuser cette satisfaction à maître Antifer. D'ailleurs, quelle probabilité y avait-il que le messager de Kamylk-Pacha, depuis vingt ans attendu, fit son apparition avant la date convenue pour le mariage de Juhel et d'Énogate ?

VI

Première escarmouche entre l'Occident et l'Orient, dans laquelle l'Orient est assez malmené par l'Occident

Une semaine s'écoula. Du messager, pas même l'ombre. Gildas Trégomain disait qu'il serait moins étonné de voir apparaître le prophète Élie, retour du ciel. Mais il se gardait bien d'exprimer son opinion sous cette forme biblique devant maître Antifer.

En ce qui concerne Énogate et Juhel, tous deux ne songeaient guère à l'envoyé de Kamylk-Pacha, un être purement imaginaire, et s'il n'y avait que ce bonhomme qui pût troubler ou retarder l'union projetée !... Non ! ils s'occupaient des préparatifs de départ pour ce charmant pays du mariage dont le jeune homme connaissait la longitude, et la jeune fille la

latitude, ce pays qu'il leur serait si facile d'atteindre en combinant ces deux éléments géographiques. On pouvait être assuré que la combinaison se ferait le 5 avril, à la date fixée.

Quant à maître Antifer, il était devenu plus insociable, plus inabordable que jamais. La date de la cérémonie se rapprochait chaque jour de vingt-quatre heures. Encore quelques semaines, et les fiancés seraient unis par d'indissolubles liens. Le beau résultat, vraiment ! Au fond, leur oncle n'avait-il pas rêvé pour eux des alliances superbes, lorsqu'il serait riche ? Et s'il tenait à ces millions, ces introuvables millions qui lui appartenaient, ce n'était pas avec l'idée d'en jouir par lui-même, d'en tirer profit, de mener la grande existence, d'habiter des palais, de rouler en carrosse, de manger dans de la vaisselle d'or, de porter des boutons de diamants à son plastron ?... Non, grand Dieu ! Mais il comptait faire épouser une princesse à Juhel, et un prince à Énogate ! Que voulez-vous ? C'était sa marotte, sa monomanie. Et voilà que son désir risquait de ne point se réaliser si le messager n'arrivait pas en temps utile, et faute de quelques chiffres,

combinés avec ceux qu'il possédait déjà, la cachette de Kamylk-Pacha ne viderait que trop tard ses trésors dans sa caisse !...

Maître Antifer ne dérageait plus. Il ne pouvait tenir dans sa maison. D'ailleurs, mieux valait qu'il fût dehors pour la tranquillité commune. On ne le voyait qu'aux heures de repas, et même ne faisait-il que mettre les morceaux doubles. Toutes les fois que l'occasion s'en présentait, le bon Trégomain s'offrait à ses coups de boutoir, avec l'espérance de provoquer une détente, d'amener un soulagement chez son ami, qui l'envoyait au diable. En somme, il y eut lieu de craindre qu'il tombât malade. Son unique occupation était d'arpenter quotidiennement la cour de la gare à l'arrivée des trains, les quais du Sillon à l'arrivée des paquebots, cherchant à dévisager parmi les débarqués quelque figure exotique pouvant être attribuée à l'envoyé de Kamylk-Pacha, un Égyptien, sans doute, peut-être un Arménien, enfin un personnage étranger, reconnaissable à son type, à son accent, à son costume, et qui demanderait à un commissionnaire l'adresse de Pierre-Servan-Malo Antifer...

Rien !... non ! rien de ce genre ! Des Normands, des Bretons, puis des Anglais ou des Norvégiens tant qu'on en voulait... Mais un voyageur venu de l'Europe orientale, un Maltais, un Levantin, il y fallait renoncer.

Le 9 de ce mois de février, après son déjeuner pendant lequel il n'avait pas desserré les lèvres – si ce n'est pour boire et manger –, maître Antifer se livrait à sa promenade habituelle, la promenade de Diogène qui cherchait un homme. S'il ne portait pas une lanterne allumée en plein jour, à l'exemple du plus grand philosophe de l'antiquité, il avait deux bons yeux à prunelle incandescente, qui lui permettraient de reconnaître, et de loin, celui qu'il attendait avec tant d'impatience.

Il prit à travers les étroites rues de la ville, bordées de leurs hautes maisons de granit, pavées de galets aigus. Il descendit par la rue du Bey vers le square Duguay-Trouin, regarda l'heure au cadran de la sous-préfecture, se dirigea vers la place Chateaubriand, contourna le kiosque sous

son berceau de platanes sans feuillage, franchit la porte évidée à travers la courtine du rempart, et se trouva sur le quai du Sillon.

Maître Antifer regardait à droite, à gauche, devant lui, derrière lui, fumant sa pipe dont il aspirait les vapeurs par bouffées violentes et précipitées. On le saluait de-ci de-là, car c'était un des notables de la ville de Saint-Malo, un homme estimé et considéré. Mais que de saluts il ne rendit point, ne s'apercevant même pas qu'ils lui fussent adressés ! Effet de l'obsession – et de la distraction, qui en est la conséquence.

Dans le port, nombre de navires, des voiliers et des steamers, des trois-mâts, des bricks, des goélettes, des lougres et des chasse-marées. La mer étant basse alors, il s'en fallait de deux ou trois heures que les bâtiments, signalés au large par le sémaphore, pussent entrer.

Maître Antifer pensa donc que le plus sage serait de gagner la gare, afin d'y attendre l'arrivée de l'express. Serait-il plus favorisé ce jour-là qu'il ne l'avait été depuis tant de semaines ?

Ce que c'est que de nous, et combien la machine humaine, si fragile, est portée à faire fausse route ! Maître Antifer, occupé à regarder les passants, ne s'apercevait pas qu'il était suivi, depuis une vingtaine de minutes, par un quidam véritablement digne d'attirer son attention.

C'était un étranger – un étranger coiffé d'un fez rougeâtre à gland noir, enveloppé d'une longue lévite fermée jusqu'au col d'un seul rang de boutons, vêtu d'un pantalon bouffant qui tombait sur de larges souliers en forme de babouches. Pas jeune, ce type !... de soixante à soixante-cinq ans, un peu courbé, et tenant ses longues mains osseuses étalées sur sa poitrine. Que ce bonhomme-là fût ou non le Levantin attendu, il n'était pas douteux qu'il vînt des pays que baigne la Méditerranée orientale, un Égyptien, un Arménien, un Syriaque, un Ottoman...

Bref, l'étranger suivait maître Antifer d'un pas hésitant, tantôt sur le point de l'accoster, tantôt s'arrêtant par crainte de commettre une erreur. Enfin, à l'angle du quai, il hâta sa marche,

devança le Malouin, se retourna et revint si précipitamment sur ses pas que les deux masses se heurtèrent.

« Diable soit du maladroit !... » s'écria maître Antifer, ébranlé par la collision.

Puis, se frottant les yeux, abritant son regard sous sa main tendue à la hauteur du front, voici que ces mots lui partent de la bouche, comme des balles de revolver :

« Hein ?... Ah !... Oh !... Lui ?... Serait-ce ?... Pour sûr, c'est l'envoyé du double K... »

Si c'était ledit envoyé, il faut convenir qu'il ne payait pas de mine, avec sa face glabre, ses joues plissées, son nez pointu, ses oreilles écartées, ses lèvres minces, son menton de galoche, ses yeux fuyants, son teint de vieux citron trop mûr – enfin une physionomie qui n'inspirait pas précisément la confiance, tant cette figure chafouine reflétait d'astuce.

« N'ai-je pas l'honneur de m'adresser à monsieur Antifer, ainsi qu'un obligeant matelot vient de me le dire ? » fut-il baragouiné en un

français déplorable, dont il vaut mieux épargner les abominations au lecteur – langage en somme très compréhensible, même pour un Breton.

« Antifer Pierre-Servan-Malo ! fut-il répondu. Et vous ?...

– Ben-Omar...

– Un Égyptien ?...

– Notaire à Alexandrie, et présentement descendu à l'*Hôtel de l'Union,* rue de la Poissonnerie. »

Un notaire à cachet rouge ! Évidemment, en ces pays orientaux, les notaires ne peuvent avoir ce type *sui generis* habituel au tabellion français, cravaté de blanc, habillé de noir, orné de lunettes d'or. C'est déjà fort étonnant qu'il se rencontre des garde-notes officiels chez les sujets des Pharaons.

Maître Antifer ne mit pas en doute qu'il eût devant lui le messager mystérieux, le porteur de la fameuse longitude, le Messie annoncé depuis vingt ans par la lettre de Kamylk-Pacha. Toutefois, au lieu de s'emballer comme on aurait

pu le craindre, au lieu de presser ce Ben-Omar de questions, il eut assez d'empire sur lui-même pour le laisser venir, tant la duplicité empreinte sur ce visage de momie vivante engageait à la circonspection. Jamais Gildas Trégomain n'aurait pu croire son bouillant ami capable d'une telle prudence.

« Eh bien, que me voulez-vous, monsieur Ben-Omar ? dit-il, en observant l'Égyptien qui se tortillait d'un air embarrassé.

– Un moment d'entretien, monsieur Antifer.

– Tenez-vous à ce qu'il ait lieu chez moi ?...

– Non... et il est préférable que ce soit en un endroit où personne ne puisse nous entendre.

– Il s'agit donc d'un secret ?...

– Oui et non... ou plutôt d'un marché... »

Maître Antifer tressaillit à ce mot. Décidément, si ce particulier lui apportait sa longitude, il ne semblait pas qu'il voulût la lui livrer gratis. Et pourtant, la lettre signée du double K ne parlait pas d'un marché.

« Attention à la barre, se dit-il, et ne laissons

pas prendre l'avantage du vent ! »

Puis, s'adressant à son interlocuteur, et lui montrant un coin désert à l'extrémité du port :

« Venez là, dit-il. Nous y serons aussi seuls qu'il convient pour causer de choses secrètes. Mais dépêchons, car il fait un froid sec qui vous coupe la figure ! »

Il n'y avait qu'une vingtaine de pas à faire. Personne sur les bateaux amarrés aux quais. Le douanier de faction se promenait à une demi-encâblure de là.

En un instant, tous deux eurent atteint l'angle désert et s'assirent sur un bout de mâture.

« L'endroit vous va-t-il, monsieur Ben-Omar ? demanda Pierre-Servan-Malo.

– Bien... oh ! très bien.

– Et maintenant, parlez, mais parlez clair, en bon langage, et non pas à la façon de vos sphinx, qui s'amusent à poser des rébus au pauvre monde.

– Il n'y aura pas de réticences, monsieur Antifer, et je parlerai franchement », répondit

Ben-Omar, d'un ton qui ne semblait guère être celui de la franchise.

Il toussa deux ou trois fois, et dit :

« Vous avez eu un père ?...

– Oui... comme c'est l'habitude dans notre pays. Après ?...

– J'ai entendu dire qu'il était mort ?...

– Mort depuis huit ans. Après ?...

– Il avait navigué ?...

– C'est à croire, puisqu'il était marin. Après ?...

– Dans quelles mers ?...

– Dans toutes. Après ?...

– Ainsi... il lui est arrivé d'aller dans le Levant ?...

– Dans le Levant comme dans le Couchant ! Après ?...

– Durant ses voyages, reprit le notaire, à qui ces réponses brèves ne permettaient pas de saisir le joint, durant ses voyages, est-ce qu'il ne s'est

pas trouvé, il y a une soixantaine d'années, sur les côtes de Syrie ?

– Peut-être oui... peut-être non. Après... »

Ces « après » arrivaient à Ben-Omar comme des coups de coude dans les côtés, et sa figure se décomposait en grimaces les plus invraisemblables.

« Louvoie, mon bonhomme, se disait maître Antifer, louvoie tant qu'il te plaira. Si tu comptes sur moi pour te piloter ! »

Le notaire comprit qu'il fallait aborder plus directement la question.

« Avez-vous connaissance, dit-il, que votre père ait eu l'occasion de rendre un service... un immense service... à quelqu'un... précisément sur les côtes de Syrie ?...

– Aucunement. Après ?...

– Ah ! fit Ben-Omar, très étonné de la réponse. Et vous ne savez pas s'il a reçu une lettre d'un certain Kamylk-Pacha ?

– Un pacha ?...

– Oui.

– À combien de queues ?...

– Peu importe, monsieur Antifer. L'essentiel est de savoir si votre père a reçu une lettre qui contenait des renseignements d'une grande valeur...

– Je n'en sais rien. Après ?...

– N'avez-vous donc pas cherché dans ses papiers ?... Il n'est pas possible que cette lettre ait été détruite... Elle renfermait, je vous le répète, une information d'une extrême importance...

– Pour vous, monsieur Ben-Omar ?...

– Pour vous aussi, monsieur Antifer, car... enfin... c'est justement cette lettre que je suis chargé de ravoir... et qui pourrait faire l'objet d'un marché... »

En un instant, ceci apparut clairement à l'esprit de Pierre-Servan-Malo : c'est que des gens quelconques, dont Ben-Omar était le mandataire, devaient posséder la longitude qui lui manquait pour déterminer le gisement des millions.

« Les gredins ! murmura-t-il. Ils veulent me soutirer mon secret, m'acheter ma lettre... puis aller déterrer ma cassette ! »

Et peut-être n'était-ce pas mal raisonner ?

À ce moment de leur entretien, maître Antifer et Ben-Omar entendirent les pas d'un homme qui, venant de ce côté, tournait l'angle du quai dans la direction de la gare. Ils se turent, ou du moins le notaire laissa en suspens une phrase commencée. On aurait même pu croire qu'il lançait un regard oblique audit passant, et faisait un signe de dénégation dont celui-ci parut très contrarié. En effet, un geste de dépit échappa à cet homme, et, pressant sa marche, il ne tarda pas à disparaître.

C'était un étranger, âgé de trente-trois ans, vêtu à l'égyptienne, teint bistré, œil noir et fulgurant, taille au-dessus de la moyenne, structure vigoureuse, air déterminé, physionomie peu engageante et même farouche. Le notaire et lui se connaissaient-ils donc ? c'était possible. Voulaient-ils, en ce moment, feindre de ne pas se connaître ? C'était certain.

Quoi qu'il en soit, maître Antifer ne remarqua point ce manège – un regard et un geste, rien de plus – et il reprit l'entretien.

« Maintenant, monsieur Ben-Omar, dit-il, voulez-vous m'expliquer pourquoi vous tenez tant à posséder cette lettre, à savoir ce qu'elle renfermait, et cela au point de vouloir me l'acheter, si je l'avais eue ?...

– Monsieur Antifer, répondit le notaire d'un ton assez embarrassé, j'ai compté un certain Kamylk-Pacha parmi mes clients. Chargé de ses intérêts...

– Vous avez compté, dites-vous ?...

– Oui... et comme mandataire de ses héritiers...

– Ses héritiers ? s'écria maître Antifer avec un mouvement de surprise, qui ne laissa pas d'étonner le notaire. Il est donc mort ?...

– Il est mort.

– Attention ! murmura Pierre-Servan-Malo, faisant grincer son caillou entre ses dents. Kamylk-Pacha est mort... Voilà qui est bon à retenir, et s'il se machine quelque chose...

– Ainsi, monsieur Antifer, demanda Ben-Omar, en glissant un regard en coulisse, vous n'avez pas cette lettre ?...

– Non.

– C'est dommage, car les héritiers de Kamylk-Pacha, qui désirent rassembler tout ce qui peut leur rappeler le souvenir de leur bien-aimé parent...

– Ah ! c'est pour le souvenir ?... Les excellents cœurs !...

– Uniquement, monsieur Antifer, et ces excellents cœurs, comme vous dites, n'auraient pas hésité à vous offrir une somme convenable, afin de rentrer en possession de cette lettre...

– Combien m'en auraient-ils donné ?...

– Qu'importe... puisque vous ne l'avez pas ?

– Dites toujours...

– Oh !... quelques centaines de francs...

– Peuh ! fit maître Antifer.

– Peut-être même quelques milliers...

– Eh bien ! fit maître Antifer, qui, à bout de

patience, saisit Ben-Omar par le cou, l'attira jusqu'à lui et lui coula ces mots dans l'oreille, non sans réprimer une violente envie de le mordre, eh bien... je l'ai, votre lettre !

– Vous l'avez ?...

– Votre lettre paraphée d'un double K !

– Oui... le double K !... C'est ainsi que mon client signait !

– Je l'ai... je l'ai lue et relue... Et je sais, ou plutôt je devine pourquoi vous tenez tant à la posséder !...

– Monsieur...

– Et vous ne l'aurez pas !

– Vous refuseriez ?

– Oui, vieil Omar, à moins que vous ne me l'achetiez...

– Combien ?... demanda le notaire, qui mit la main à la poche pour en tirer sa bourse.

– Combien ?... Cinquante millions de francs ! »

Quel bond fit Ben-Omar, tandis que maître

Antifer, la bouche ouverte, les lèvres retroussées, toutes ses dents dehors, le regardait comme il n'avait jamais été regardé sans aucun doute.

Puis, d'un ton sec, un ton de commandement maritime :

« C'est à prendre ou à laisser, ajouta-t-il.

– Cinquante millions ! répétait le notaire d'une voie hébétée.

– Ne marchandez pas, monsieur Ben-Omar... Vous n'obtiendrez pas cinquante centimes de rabais !

– Cinquante millions ?...

– Ça les vaut... et comptant... or ou billets... ou un chèque sur la Banque de France. »

Le notaire, un instant abasourdi, reprit peu à peu son sang-froid. Nul doute que ce damné marin sût de quelle importance devait être cette lettre pour les héritiers de Kamylk-Pacha... En effet, ne contenait-elle pas les renseignements nécessaires à la recherche du trésor ? La manœuvre, opérée dans le but d'en prendre possession, se trouvait donc déjouée. Le Malouin

était sur ses gardes. Il faudrait en venir à lui acheter cette lettre, c'est-à-dire cette latitude que compléterait la longitude dont Ben-Omar était le dépositaire.

Mais, pourra-t-on se demander, comment Ben-Omar savait-il que maître Antifer fût détenteur de cette lettre ? Est-ce que, lui, ancien notaire du riche Égyptien, était le messager chargé, en exécution des dernières volontés de Kamylk-Pacha, d'apporter la longitude annoncée ?... C'est ce que l'on ne tardera pas à savoir.

Dans tous les cas, à quelque mobile qu'obéit Ben-Omar, qu'il agit ou non à l'instigation des héritiers naturels du défunt, il comprenait bien que la lettre ne pourrait plus être rendue qu'à prix d'or. Mais cinquante millions...

Aussi, prenant un air doucereux et finaud :

« Vous avez dit cinquante millions, je crois, monsieur Antifer ?

– Je l'ai dit.

– Eh ! c'est une des choses les plus plaisantes

que j'aie entendues de ma vie...

– Monsieur Ben-Omar, voulez-vous entendre, maintenant, une autre chose plus plaisante encore ?...

– Volontiers.

– Eh bien, vous êtes un vieux filou, un vieux coquin d'Égypte, un vieux crocodile du Nil...

– Monsieur...

– Soit !... je m'arrête !... Un vieux louvoyeur en eau trouble, qui avez voulu m'arracher mon secret, au lieu de me dire le vôtre... celui que vous aviez vraisemblablement mission de me communiquer...

– Vous supposeriez ?...

– Je suppose ce qui est !

– Non... ce qu'il vous plaît d'imaginer...

– Assez, abominable fripon !

– Monsieur...

– Je retire abominable, par déférence ! Et voulez-vous que je vous dise ce qui vous tient au cœur dans ma lettre ?... »

Le notaire put-il croire que Pierre-Servan-Malo allait se livrer en achevant cette phrase ? Le fait est que ses deux petits yeux s'allumèrent comme des escarboucles.

Non ! le Malouin, tout emballé qu'il fût, et bien que la colère eût visiblement empourpré sa face, n'en resta pas moins sur la réserve en disant :

« Oui... ce qui vous tient à cœur, vieil Omar que vous êtes et dont on ne voudrait pas, même « à l'américaine », ce ne sont point les phrases qu'elle renferme, cette lettre, et qui rappellent les services rendus par mon père au signataire du double K. Non ! ce sont les quatre chiffres... vous m'entendez bien, les quatre chiffres...

– Les quatre chiffres ?... murmura Ben-Omar.

– Oui... les quatre chiffres qu'elle contient, et que je ne vous livrerai qu'au prix de douze millions et demi chacun ! Là-dessus, assez causé !... Bonsoir... »

Après avoir fourré ses mains dans ses poches, maître Antifer fit quelques pas en sifflant son air favori, dont personne, pas même lui, ne connaissait l'origine, et qui rappelait plutôt les aboiements d'un chien perdu que les mélodies d'Auber.

Ben-Omar, pétrifié, semblait avoir pris racine sur place, comme un dieu terme ou une borne milliaire. Lui qui avait compté rouler sans peine cette espèce de matelot comme un simple fellah – et Mahomet sait s'il en avait exploité de ces malheureux paysans que leur mauvaise fortune conduisait à son étude, l'une des meilleures d'Alexandrie !

Il regardait d'un œil hagard, inconscient, le Malouin s'éloigner de son pied pesant, tanguant sur les hanches, haussant les épaules, tantôt l'une tantôt l'autre, et gesticulant comme si son ami Trégomain eût été là, en train de recevoir un de ses abattages habituels.

Soudain, maître Antifer s'arrêta brusquement. Avait-il rencontré un obstacle ? Oui !... Cet obstacle, c'était une idée qui venait de lui

traverser le cerveau. Il s'agissait d'un oubli, facile à réparer en quelques mots.

Il revint alors vers le notaire, non moins immobile que la charmante Daphné, lorsqu'elle se transforma en laurier, au vif désappointement d'Apollon.

« Monsieur Ben-Omar ? dit-il.

– Que voulez-vous ?

– Il y a une chose que j'ai omis de vous glisser dans le tuyau de l'oreille ?

– Laquelle ?

– C'est le numéro...

– Ah ! le numéro ?... répartit Ben-Omar.

– Le numéro de ma maison... 3, rue des Hautes-Salles... Il est bon que vous sachiez mon adresse, et soyez sûr que vous serez amicalement reçu le jour où vous viendrez...

– Où je viendrai ?...

– Avec les cinquante millions en poche ! »

Et, cette fois, maître Antifer se remit en marche, tandis que le notaire s'affaissait, en implorant Allah et son prophète.

VII

Dans lequel un principal clerc, d'humeur peu endurante, s'impose à Ben-Omar sous le nom de Nazim

Pendant la nuit du 9 février, les voyageurs de l'*Hôtel de l'Union,* logés dans les appartements du côté de la place Jacques-Cœur, auraient couru le risque d'être troublés au plus profond de leur sommeil, si la porte de la chambre 17 n'eût été hermétiquement close et drapée d'un épais rideau, qui empêchait les bruits du dedans de se propager au-dehors.

En effet, deux hommes, ou tout au moins, l'un d'eux se laissait aller à des éclats de voix, à des récriminations, à des menaces, qui témoignaient d'une irritation portée à l'extrême. L'autre s'appliquait à le calmer, mais n'y réussissait guère avec ses supplications engendrées par la

peur.

Il est d'ailleurs fort probable que personne n'eût rien compris à cette orageuse conversation, car elle se tenait en langue turque, peu familière aux natifs de l'Occident. De temps en temps, il est vrai, quelques locutions françaises s'y mêlaient, indiquant que les deux interlocuteurs n'eussent pas été gênés de s'exprimer en cette noble langue.

Un bon feu de bois flambait au fond de la cheminée, et une lampe, posée sur un guéridon, éclairait certains papiers à demi cachés sous les plis d'un portefeuille à fermoir, défraîchi par l'usage.

L'un de ces personnages était Ben-Omar. La figure déconfite, les yeux baissés, il regardait les flammes de l'âtre, moins ardentes à coup sûr que celles dont s'étoilait la prunelle étincelante de son compagnon.

Celui-ci était ce personnage exotique, de physionomie farouche, d'allure inquiétante, auquel le notaire avait fait un signe imperceptible, au moment où maître Antifer et lui

causaient à l'extrémité du port.

Et cet homme répétait pour la vingtième fois :

« Ainsi, tu as échoué ?...

– Oui, Excellence, et Allah m'est témoin...

– Je n'ai que faire du témoignage d'Allah ni de personne ! Il y a un fait... tu n'as pas réussi ?...

– À mon grand regret.

– Ce Malouin, que le diable brûle... (ceci fut dit en français) a refusé de te donner la lettre ?...

– Il a refusé !

– Et de te la vendre ?...

– La vendre ?... Il y consentait...

– Et tu ne l'as pas achetée, maladroit ?... Et elle n'est pas en ta possession ?... Et tu te représentes ici sans me l'apporter ?...

– Savez-vous ce qu'il en demandait, Excellence ?

– Eh ! qu'importe ?...

– Cinquante millions de francs !

– Cinquante millions... »

Et les jurons s'échappèrent de la bouche de l'Égyptien, comme les boulets d'une frégate qui fait feu de tribord et de bâbord. Puis, pendant qu'il rechargeait ses canons :

« Ainsi, notaire imbécile, ce marin sait de quelle importance peut être pour lui cette affaire ?...

– Il doit s'en douter.

– Que Mahomet l'étrangle... et toi aussi ! s'écria l'irascible personnage, en arpentant la chambre à pas précipités. Ou plutôt, c'est moi qui me chargerai de ce soin en ce qui te concerne, car je te rends responsable de tous les malheurs qui arriveront...

– Ce n'est pourtant point ma faute, Excellence !... Je n'étais pas dans les secrets de Kamylk-Pacha...

– Tu aurais dû les connaître, les lui arracher de son vivant, puisque tu étais son notaire !... »

Et les sabords vomirent de nouveau toute une double décharge de jurons.

Ce terrible personnage n'était autre que Saouk,

le fils de Mourad, ce cousin de Kamylk-Pacha. Il avait alors trente-trois ans. Son père mort, se trouvant le seul héritier direct de son riche parent, il en eût hérité l'énorme fortune, si cette fortune n'avait été mise à l'abri de sa convoitise. On sait pourquoi, et dans quelles conditions.

Voici, du reste – très sommairement – les événements qui s'étaient accomplis, depuis que Kamylk-Pacha avait quitté Alep, emportant ses trésors, afin de les déposer dans les entrailles de quelque îlot inconnu.

À quelque temps de là, en octobre 1831, Ibrahim, suivi de vingt-deux navires de guerre, portant trente mille hommes, avait pris Gazza, Jaffa, Caïffa, et Saint-Jean-d'Acre était tombé entre ses mains l'année suivante, le 27 mars 1832.

Il semblait donc que ces territoires de la Palestine et de la Syrie allaient être définitivement arrachés à la Sublime Porte, lorsque l'intervention des puissances européennes arrêta le fils de Méhémet Ali sur cette route de conquêtes. En 1833, le traité de Koutaiah fut

imposé aux deux adversaires, le sultan et le vice-roi, et les choses restèrent en état.

Heureusement pour sa sécurité, pendant cette période si troublée, Kamylk-Pacha, ayant mis ses richesses à l'abri dans cette fosse scellée de son double K, avait continué ses voyages. Où le conduisit son brick-goélette sous le commandement du capitaine Zô ?... En quels parages lointains ou rapprochés des continents alla-t-il parcourir les mers ?... Visita-t-il l'extrême Asie et l'extrême Europe ?... Nul n'aurait pu le dire sauf son capitaine ou lui, car, on le sait, personne de l'équipage ne descendait jamais à terre, et les matelots ignoraient absolument en quelles régions de l'Occident ou de l'Orient, du Midi ou du Septentrion, la fantaisie de leur maître les avait transportés.

Mais, après ces pérégrinations multiples, Kamylk-Pacha commit l'imprudence de revenir vers les Échelles du Levant. Le traité de Koutaiah ayant suspendu les ambitieuses marches d'Ibrahim, la partie nord de la Syrie s'étant soumise au sultan, le riche Égyptien pouvait

croire que son retour à Alep ne devait plus offrir aucun danger.

Or, le malheur voulut que, au milieu de l'année 1834, son bâtiment fût poussé par le mauvais temps jusque dans les eaux de Saint-Jean-d'Acre. La flotte d'Ibrahim, toujours sur l'offensive, croisait le long du littoral, et, précisément, Mourad, investi de fonctions officielles par Méhémet Ali, se trouvait à bord de l'un des navires de guerre.

Le brick-goélette portait les couleurs ottomanes à sa corne. Savait-on qu'il appartînt à Kamylk-Pacha ? Peu importe. Quoi qu'il en soit, il fut chassé, accosté, enlevé à l'abordage, non sans s'être courageusement défendu – ce qui amena le massacre de l'équipage, la destruction du navire, la capture de son propriétaire et de son capitaine.

Kamylk-Pacha ne tarda pas à être reconnu par Mourad. C'était sa liberté à jamais perdue. Quelques semaines plus tard, le capitaine Zô et lui, secrètement conduits en Égypte, furent enfermés dans la forteresse du Caire.

D'ailleurs, si Kamylk-Pacha se fût réinstallé dans sa maison d'Alep, il est probable qu'il n'y aurait point retrouvé la sécurité sur laquelle il comptait. La portion de la Syrie, dépendant de l'administration égyptienne, pliait sous un joug odieux. Cela dura jusqu'en 1839, et les excès des agents d'Ibrahim furent tels que le sultan retira les concessions auxquelles il avait dû se résigner. De là, nouvelle campagne de Méhémet Ali, dont les troupes remportèrent la victoire de Nezib. De là, craintes de Mahmoud menacé jusque dans la capitale de l'Angleterre, de la Prusse, de l'Autriche, d'accord avec la Porte, et qui arrêta le vainqueur en lui assurant la possession héréditaire de l'Égypte, le gouvernement à vie de la Syrie depuis la mer Rouge jusqu'au bord du lac de Tibériade, et de la Méditerranée jusqu'au Jourdain, soit toute la Palestine en deçà de ce fleuve.

Il est vrai, le vice-roi, enivré de ses victoires, croyant à l'invincibilité de ses soldats, peut-être encouragé par la diplomatie française sous l'inspiration de M. Thiers, refusa l'offre des puissances alliées. Leurs flottes agirent alors. Le

commodore Napier s'empara de Beyrouth en septembre 1840, malgré la défense du colonel Selves devenu Soleyman-Pacha. Sidon se rendit le 25 du même mois. Saint-Jean-d'Acre, bombardé, capitula après la terrible explosion de sa poudrière. Méhémet Ali dut céder. Il fit revenir en Égypte son fils Ibrahim, et la Syrie entière rentra sous la domination du sultan Mahmoud.

Kamylk-Pacha s'était donc trop hâté de regagner son pays de prédilection – celui où il pensait pouvoir tranquillement achever une existence si troublée. Il comptait y rapporter ses trésors, en employer une partie à payer ses dettes de reconnaissance – dettes sans doute oubliées de ceux qui lui avaient rendu service... Et, au lieu d'Alep, c'était au Caire qu'on l'avait jeté dans cette prison où sa vie était à la merci d'ennemis sans pitié.

Kamylk-Pacha comprit qu'il était perdu. L'idée de racheter sa liberté au prix de sa fortune ne lui vint même pas – ou plutôt, telle était l'énergie de son caractère, son indomptable volonté de ne rien abandonner de ses richesses ni

au vice-roi, ni à Mourad, qu'il se retrancha dans une obstination que peut seul expliquer le fatalisme ottoman.

Cependant elles furent très dures, les années qu'il passa dans cette prison du Caire, toujours au secret, séparé du capitaine Zô, dont la discrétion lui était assurée. Toutefois, huit ans après, en 1842, grâce à la complaisance d'un gardien, il put faire parvenir plusieurs lettres adressées aux quelques personnes envers lesquelles il voulait s'acquitter – une, entre autres, à Thomas Antifer de Saint-Malo. Un pli, contenant ses dispositions testamentaires, arriva également entre les mains de Ben-Omar, qui avait été autrefois son notaire à Alexandrie.

Trois ans plus tard, en 1845, le capitaine Zô étant mort, Kamylk-Pacha restait le seul à connaître le gisement de l'îlot au trésor. Mais sa santé déclinait visiblement, et la rigueur de sa captivité devait abréger une existence qui aurait compté de longues années encore, si elle n'eût été enfermée entre les murs d'une prison. Enfin, l'an

1852, après dix-huit années d'incarcération, oublié de ceux qui l'avaient connu, il mourut à l'âge de soixante-douze ans, sans que ni menaces ni mauvais traitements eussent pu lui arracher son secret.

L'année suivante, son indigne cousin le suivait dans la tombe, n'ayant pas joui de ces immenses richesses qu'il convoitait et qui l'avaient poussé à de si criminelles machinations.

Mais Mourad laissait un fils – ce Saouk, dans lequel se retrouvait tous les mauvais instincts de son père. Bien qu'il ne fût alors âgé que de vingt-trois ans, il avait toujours vécu d'une existence violente et farouche, mêlé aux bandits politiques et autres qui fourmillaient alors en Égypte. Unique héritier de Kamylk-Pacha, c'était à lui que serait revenu cet héritage, si celui-ci n'eût réussi à le soustraire à son avidité. Aussi, son emportement, sa fureur ne connurent-ils pas de bornes, lorsque la mort de Kamylk-Pacha eut fait disparaître – il le croyait du moins – l'unique dépositaire du secret de cette immense fortune.

Dix ans s'écoulèrent, et Saouk avait renoncé à

jamais savoir ce qu'était devenu l'héritage en question.

Que l'on juge donc de l'effet que produisit une nouvelle, tombant au milieu de son aventureuse existence – une nouvelle qui allait le lancer en tant d'inattendues aventures !

Dans les premiers jours de l'année 1862, Saouk reçut une lettre l'invitant à se rendre immédiatement à l'étude du notaire Ben-Omar, pour affaire importante.

Saouk connaissait ce notaire, craintif à l'excès, poltron fieffé, sur lequel un caractère déterminé comme le sien devait avoir toute prise. Il se rendit donc à Alexandrie, et demanda assez brutalement à Ben-Omar pour quelle raison il s'était permis de le faire venir à son étude.

Ben-Omar reçut avec obséquiosité son farouche client qu'il savait capable de tout – même de l'étrangler en un tour de main. Il s'excusa de l'avoir dérangé, et lui dit d'une voix engageante :

« Mais n'est-ce pas au seul héritier de

Kamylk-Pacha que j'ai cru m'adresser ?...

– En effet, seul héritier, s'écria Saouk, puisque je suis le fils de Mourad qui était son cousin...

– Êtes-vous sûr qu'il n'existe aucun autre parent que vous au degré successible ?...

– Aucun. Kamylk-Pacha n'avait pas d'autre héritier que moi. Seulement, où est l'héritage ?...

– Le voici... à la disposition de Votre Excellence ! »

Saouk saisit le pli cacheté que lui présentait le notaire.

« Que renferme ce pli ?... demanda-t-il.

– Le testament de Kamylk-Pacha.

– Et comment est-il entre tes mains ?...

– Il me l'a fait parvenir, quelques années après qu'il eut été renfermé dans la forteresse du Caire.

– À quelle époque ?...

– Il y a vingt ans.

– Vingt ans ! s'écria Saouk. Et il est mort depuis dix ans déjà... et tu as attendu...

– Lisez, Excellence. »

Saouk lut la suscription libellée sur le pli. Elle portait que ce testament ne pourrait être ouvert que dix ans après le décès du testateur.

« Kamylk-Pacha est mort en 1862, et voilà pourquoi j'ai convié Votre Excellence...

– Maudit formaliste ! s'écria Saouk. Il y a dix ans que je devrais être en possession...

– Si c'est vous que Kamylk-Pacha a institué son héritier ?... fit observer le notaire.

– Si c'est moi ?... Et qui serait-ce donc ?... Je saurai bien... »

Et il allait briser les cachets du pli, lorsque Ben-Omar l'arrêta en disant :

« Dans votre intérêt, Excellence, mieux vaut que les choses soient faites régulièrement en présence de témoins... »

Et, ouvrant la porte, Ben-Omar présenta deux négociants du quartier qu'il avait priés de l'assister dans cette circonstance.

Ces deux notables purent constater que le pli

était intact, et il fut ouvert. Le testament ne comportait qu'une vingtaine de lignes en langue française, et dont voici la teneur :

« Je nomme pour mon exécuteur testamentaire Ben-Omar, notaire à Alexandrie, auquel un prélèvement d'un pour cent sera attribué sur ma fortune, consistant en or, diamants, pierres précieuses, dont la valeur peut être estimée à cent millions de francs. Au mois de septembre 1831, les trois barils contenant ce trésor ont été déposés dans une cavité creusée à la pointe méridionale d'un certain îlot. Cet îlot, il sera facile d'en retrouver le gisement en combinant la longitude de cinquante-quatre degrés cinquante-sept minutes à l'est du méridien de Paris avec une latitude secrètement envoyée, en 1842, à Thomas Antifer, de Saint-Malo, France. Ben-Omar devra en personne porter cette longitude audit Thomas, ou, au cas qu'il serait décédé, en donner connaissance à son héritier le plus proche. Il lui est en outre enjoint d'accompagner ledit héritier pendant les

recherches qui aboutiront à la découverte du trésor dont la place est à la base d'une roche marquée du double K de mon nom.

« Donc, à l'exclusion de mon indigne cousin Mourad, de son fils Saouk, non moins indigne, Ben-Omar fera diligence pour se mettre en rapport avec Thomas Antifer ou ses héritiers directs en se conformant aux indications formelles qui seront recueillies ultérieurement au cours des susdites recherches.

« Telle est ma volonté, et j'entends qu'elle soit respectée dans toutes ses causes comme dans tous ses effets...

« Ce 9 février 1842, écrit, à la prison du Caire, de ma propre main.

« Kamylk-Pacha. »

Il est inutile d'insister sur l'accueil que Saouk fit à ce testament singulier, et sur l'agréable surprise éprouvée par Ben-Omar à propos d'une commission de un pour cent, soit un million, qui devait lui être attribuée après la délivrance de

l'héritage. Mais il fallait que le trésor fût trouvé, et il ne pouvait l'être qu'en déterminant le gisement de l'îlot où il était enfoui, par le rapprochement de la longitude indiquée au testament et de la latitude dont Thomas Antifer connaissait seul le chiffre.

Bref, le plan de Saouk fut aussitôt arrêté, et, sous le coup de terribles menaces, Ben-Omar dut se faire son complice. Une information leur avait appris que Thomas Antifer était mort en 1854, laissant un fils unique. Il s'agissait de se rendre auprès de ce fils, Pierre-Servan-Malo, de manœuvrer habilement afin de lui arracher le secret de cette latitude envoyée à son père, et d'aller prendre possession de l'énorme héritage sur lequel Ben-Omar aurait à prélever sa commission.

C'est ce que Saouk et le notaire avaient fait sans perdre un jour. Après avoir quitté Alexandrie, débarqué à Marseille, pris l'express de Paris, puis le train de Bretagne, ils étaient arrivés le matin même à Saint-Malo.

Ni Saouk ni Ben-Omar ne doutaient d'obtenir

du Malouin la lettre dont il ne connaissait peut-être pas la valeur, et qui renfermait la précieuse latitude – dussent-ils l'acheter au besoin.

On sait comment la tentative avait échoué.

Aussi ne peut-on s'étonner de l'irritation à laquelle était en proie Son Excellence, et comment, dans ses violences non moins effrayantes qu'injustifiées, il prétendait rendre Ben-Omar responsable de cet insuccès.

De là, cette scène bruyante, heureusement inentendue, dans cette chambre de l'hôtel, et d'où l'infortuné notaire se disait qu'il ne sortirait pas vivant...

« Oui ! répétait Saouk, c'est ta maladresse qui est cause de tout le mal !... Tu n'as pas su manœuvrer !... Tu t'es laissé jouer par un méchant matelot, toi, un notaire !... Mais n'oublie pas ce que je t'ai dit !... Malheur à toi, si les millions de Kamylk m'échappent !...

– Je vous jure, Excellence...

– Et moi, je te jure que si je n'arrive pas à mes fins, tu me le paieras... et d'un bon prix ! »

Et Ben-Omar ne savait que trop si Saouk était homme à tenir son serment !

« Vous croyez peut-être, Excellence, dit-il alors en essayant de l'attendrir, que ce marin n'est qu'un pauvre diable, un de ces misérables fellahs, faciles à tromper ou à effrayer...

– Peu m'importe !

– Non !... C'est un homme violent, terrible... qui ne veut rien entendre... »

Il aurait pu ajouter : « un homme dans votre genre », mais il se garda de compléter ainsi sa phrase, et pour cause.

« Je pense donc, reprit-il, qu'il faudra se résigner... »

À peine osa-t-il achever sa pensée.

« Se résigner ! s'écria Saouk en frappant sur la table d'un coup qui fit tressauter la lampe dont le globe se brisa... se résigner à abandonner cent millions ?...

– Non... non... Excellence, se hâta de répondre Ben-Omar. Se résigner... à faire connaître à ce Breton... la longitude que le testament m'ordonne

de lui...

– Pour qu'il en profite, imbécile, et qu'il aille déterrer les millions ! »

Au vrai, la fureur est mauvaise conseillère. Saouk, qui n'était dépourvu ni d'intelligence ni d'astuce, finit par le comprendre. Il se calma autant qu'il était en son pouvoir, et il réfléchit à la proposition, très sensée d'ailleurs, que venait d'émettre Ben-Omar.

Il était certain, étant donné le caractère du Malouin, qu'on n'obtiendrait rien de lui par la ruse et qu'il fallait procéder d'une manière plus habile.

Voici donc le plan qui fut arrêté entre Son Excellence et son très humble serviteur – lequel ne pouvait se refuser à jouer le rôle d'un complice : retourner le lendemain chez maître Antifer, lui donner communication de la longitude de l'îlot, telle qu'elle était portée au testament, apprendre par là même quelle en était la latitude. Puis, ces deux formules obtenues, Saouk essaierait de devancer le légataire de manière à faire main basse sur le legs. Si c'était

impossible, il trouverait le moyen d'accompagner maître Antifer pendant ses recherches, et il essaierait de s'emparer du trésor.

Si, hypothèse assez admissible, l'îlot était situé en quelques lointains parages, le plan devait avoir chances de réussite et l'affaire pourrait se terminer au profit de Saouk.

Et, lorsque cette résolution eut été définitivement adoptée, Saouk ajouta :

« Je compte sur toi, Ben-Omar, et je t'engage à marcher droit... sinon...

– Excellence, vous pouvez être certain... Mais vous me promettez que je toucherai ma prime...

– Oui... puisque, d'après le testament, cette prime t'est due... à la condition expresse que tu ne quitteras pas maître Antifer d'un instant pendant son voyage.

– Je ne le quitterai pas !

– Ni moi !... Je t'accompagnerai !

– Et en quelle qualité... sous quel nom ?...

– En qualité de principal clerc du notaire Ben-Omar, et sous le nom de Nazim !

– Vous ?... »

Et ce « vous ! » jeté d'une voix désespérée, indiquait bien tout ce que l'infortuné Ben-Omar entrevoyait de violences et de misères dans l'avenir !

VIII

Où l'on assiste à l'exécution d'un quatuor sans musique, dans lequel Gildas Trégomain consent à faire sa partie

Lorsque maître Antifer fut arrivé devant la porte de sa maison, il l'ouvrit, entra dans la salle à manger, s'assit au coin de la cheminée, et se chauffa les pieds sans prononcer une parole.

Énogate et Juhel causaient près de la fenêtre ; il ne remarqua même pas leur présence.

Nanon s'occupait du souper dans la cuisine, et il ne demanda pas dix fois, suivant son habitude, si « ce serait bientôt prêt ? »

Pierre-Servan-Malo était évidemment absorbé. Sans doute, il ne lui convenait pas de raconter à sa sœur, à son neveu et à sa nièce ce qui était advenu de sa rencontre avec Ben-Omar, le notaire

de Kamylk-Pacha.

Pendant le souper, maître Antifer, si loquace d'habitude, resta taciturne. Oubliant même de revenir à chacun des plats, il se contenta de prolonger son dessert, en avalant machinalement quelques douzaines de bigorneaux qu'il extrayait de leur coquille verdâtre au moyen d'une longue épingle à tête de cuivre.

À plusieurs reprises, Juhel lui adressa la parole : il ne répondit pas.

Énogate lui demanda ce qu'il avait : il ne sembla pas entendre.

« Voyons, frère, qu'as-tu ?... dit Nanon, au moment où il se levait pour regagner sa chambre.

– Une dent de sagesse qui me pousse ! » répondit-il.

Et chacun en soi-même, de penser que ce n'était pas trop tôt, si cela pouvait le rendre sage sur ses vieux jours.

Puis, sans même allumer sa pipe qu'il aimait si volontiers à fumer soir et matin sur le rempart, il remonta l'escalier, n'ayant dit bonne nuit à

personne.

« L'oncle est bien préoccupé ! remarqua Énogate.

– Est-ce qu'il y aurait du nouveau ? murmura Nanon en desservant la table.

– Peut-être faudra-t-il aller chercher monsieur Trégomain ? » répliqua Juhel.

La vérité est que maître Antifer était plus obsédé, tourmenté, dévoré d'inquiétudes, qu'il ne l'avait jamais été depuis qu'il attendait l'indispensable messager. N'avait-il pas manqué de présence d'esprit, de finesse, dans son entretien avec Ben-Omar ? Avait-il eu raison de se montrer aussi catégorique, de se raidir contre ce bonhomme, au lieu de l'amadouer, de disputer sur les points principaux de l'affaire, de chercher à transiger ? Était-ce bien adroit de l'avoir traité de filou, de coquin, de crocodile, et autres qualifications intempestives ? N'eût-il pas mieux valu, sans se montrer si soigneux de ses intérêts, négocier, temporiser au besoin, paraître disposé à livrer cette lettre, en feignant d'ignorer son importance, et n'en point demander cinquante

millions dans un moment de colère ? Certes, elle les valait, ce n'était pas douteux. Mais il eût été sage d'agir avec plus d'adresse. Et si le notaire, par trop maltraité, refusait de s'exposer de nouveau à un pareil accueil ? S'il bouclait ses malles, s'il quittait Saint-Malo, s'il s'en retournait à Alexandrie, que deviendrait la solution du problème ? Maître Antifer irait-il courir après sa longitude jusqu'en Égypte ?...

Aussi, en se couchant, s'administra-t-il une volée de coups de poing bien mérités. Il ne ferma pas l'œil de la nuit. Le lendemain, il avait pris la ferme résolution de changer ses armures, de se lancer sur les traces de Ben-Omar, de le dédommager par quelques bonnes paroles des brutalités de la veille, d'entrer en arrangement au prix de légères concessions...

Mais, comme il réfléchissait à tout cela, en s'habillant vers les huit heures du matin, voici que le gabarier poussa doucement la porte de la chambre.

Nanon l'avait envoyé chercher, et il était venu, l'excellent homme, s'offrir aux coups de son

voisin.

« Qu'est-ce qui ramène, patron ?...

– C'est le flot, mon ami, répondit Gildas Trégomain, avec l'espoir que cette locution maritime provoquerait le sourire de son interlocuteur.

– Le flot ?... répliqua celui-ci d'un ton rude. – Eh bien, moi, c'est le jusant qui va m'emmener.

– Tu te prépares à sortir ?...

– Oui, avec ou sans ta permission, gabarier.

– Où vas-tu ?...

– Où il me convient d'aller.

– Pas ailleurs, c'est entendu, et tu ne veux pas me dire ce que tu as à faire...

– Je vais essayer de réparer une sottise...

– Et risquer de l'aggraver peut-être ? »

Cette réponse, bien qu'elle eût été formulée en thèse générale, ne laissa pas d'inquiéter maître Antifer. Aussi, se décida-t-il à mettre son ami au

courant de la situation. Donc, tout en continuant sa toilette, il lui raconta sa rencontre avec Ben-Omar, les tentatives du notaire pour lui arracher sa latitude, et son offre, évidemment fantaisiste, de vendre cinquante millions la lettre de Kamylk-Pacha.

« Il a dû marchander, répondit Gildas Trégomain.

– Il n'en a pas même eu le temps, car je lui ai tourné le dos – en quoi j'ai eu tort.

– C'est mon avis. Ainsi ce notaire est venu exprès à Saint-Malo pour essayer de te soutirer cette lettre ?...

– Tout exprès, au lieu de s'acquitter de la communication dont il est chargé pour moi. Ce Ben-Omar est le messager annoncé par Kamylk-Pacha et attendu depuis vingt ans...

– Ah çà ! c'est donc sérieux, cette affaire-là ? » ne put s'empêcher de dire Gildas Trégomain.

Cette observation lui valut un si terrible regard, et Pierre-Servan-Malo lui détacha une si

méprisante épithète qu'il baissa les yeux et fit tourner ses pouces, après avoir joint les mains sur la vaste rotondité de son abdomen.

En un instant, maître Antifer eut fini de s'habiller, et il prenait son chapeau, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit de nouveau. Nanon parut.

« Qu'y a-t-il encore ?... lui demanda son frère.

– Il y a un étranger qui est en bas... Il désire te parler.

– Son nom ?...

– Le voici. »

Et Nanon remit une carte sur laquelle étaient gravés ces mots : *Ben-Omar, notaire à Alexandrie.*

« Lui ! s'écria maître Antifer.

– Qui ?... demanda Gildas Trégomain.

– L'Omar en question... Ah ! j'aime mieux cela !... Puisqu'il revient, c'est bon signe !... Fais-le monter, Nanon.

– Mais il n'est pas seul.

– Il n'est pas seul ?... s'écria maître Antifer. Et qui donc est avec lui ?...

– Un homme plus jeune... que je ne connais pas... et qui a aussi l'air d'un étranger...

– Ah ! ils sont deux ?... Eh bien, nous serons deux pour les recevoir !... Reste avec moi, gabarier !

– Quoi... tu veux ?... »

Un geste impérieux cloua à sa place le digne voisin. Un autre geste indiqua à Nanon qu'elle eût à faire monter les visiteurs.

Une minute après, ceux-ci étaient introduits dans la chambre, dont la porte fut soigneusement refermée. Si les secrets qui allaient être dévoilés s'en échappaient, c'est qu'ils auraient passé par le trou de la serrure.

« Ah ! c'est vous, monsieur Ben-Omar ? dit maître Antifer d'un ton dégagé et hautain qu'il n'aurait pas pris, sans doute, si c'eût été de lui que fussent venues les premières avances en se présentant à l'*Hôtel de l'Union*.

– Moi-même, monsieur Antifer.

– Et la personne qui vous accompagne ?...

– C'est mon principal clerc. »

Maître Antifer et Saouk, qui fut présenté sous le nom de Nazim, échangèrent un regard assez indifférent.

« Votre clerc est au courant ?... demanda le Malouin.

– Au courant, et son assistance m'est indispensable dans toute cette affaire.

– Soit, monsieur Ben-Omar. – Me direz-vous à quel propos j'ai l'honneur de votre visite ?

– Un nouvel entretien que je désire avoir avec vous, monsieur Antifer... avec vous seul, ajouta-t-il en jetant un regard oblique sur Gildas Trégomain, dont les pouces accomplissaient toujours leur innocente rotation.

– Gildas Trégomain, mon ami, répondit maître Antifer, ex-patron de la gabare la *Charmante-Amélie,* qui, lui aussi, est au courant de cette affaire, et dont l'assistance est non moins indispensable que celle de votre clerc Nazim... »

C'était la réplique du Trégomain au Saouk. Ben-Omar ne pouvait y opposer aucune objection.

Aussitôt, les quatre personnages s'assirent autour de la table, sur laquelle le notaire déposa son portefeuille. Puis, un certain silence régna dans la chambre en attendant qu'il plût à l'un ou à l'autre de prendre la parole.

Ce fut maître Antifer qui rompit enfin ce silence en s'adressant à Ben-Omar :

« Votre clerc parle le français, je suppose ?

– Non, répondit le notaire.

– Il le comprend, du moins ?...

– Pas davantage. »

Cela avait été convenu entre Saouk et Ben-Omar, avec l'espoir que le Malouin, n'ayant pas à craindre d'être compris du faux Nazim, laisserait peut-être échapper quelques paroles dont il y aurait lieu de profiter.

« Et maintenant, allez-y, monsieur Ben-Omar, dit négligemment maître Antifer. Votre intention est-elle de reprendre l'entretien au point où nous

l'avons interrompu hier ?

– Sans doute.

– Alors vous m'apportez les cinquante millions...

– Soyons sérieux, monsieur...

– Oui, soyons sérieux, monsieur Ben-Omar. Mon ami Trégomain n'est pas de ces gens qui consentent à perdre du temps en plaisanteries inutiles. N'est-il pas vrai, Trégomain ? »

Jamais le gabarier n'avait eu une contenance plus grave, un maintien plus composé, et, lorsqu'il enveloppa son appendice nasal sous les plis de son pavillon – nous voulons dire son mouchoir –, jamais il n'en tira des éclats plus magistraux.

« Monsieur Ben-Omar, reprit maître Antifer, en affectant de parler de ce ton sec dont ses lèvres n'avaient guère l'habitude, je crains qu'il n'y ait eu entre nous un malentendu... Il convient de le dissiper, ou nous n'arriverons à rien de bon. Vous savez qui je suis, et je sais qui vous êtes.

– Un notaire...

– Un notaire, qui est aussi un envoyé de défunt Kamylk-Pacha, et dont ma famille attend l'arrivée depuis vingt ans.

– Vous m'excuserez, monsieur Antifer, mais, en admettant que cela soit, il ne m'était pas permis de venir plus tôt...

– Et pourquoi ?

– Parce que, c'est depuis quinze jours seulement que je sais, par l'ouverture du testament, dans quelles conditions votre père avait reçu cette lettre.

– Ah ! la lettre au double K ?... Nous y revenons, monsieur Ben-Omar ?

– Oui, et mon unique pensée, en me rendant à Saint-Malo, était d'en avoir communication...

– C'est uniquement dans ce but que vous avez entrepris ce voyage ?

– Uniquement. »

Pendant cet échange de demandes et de réponses, Saouk demeurait impassible, n'ayant

pas l'air de comprendre un traître mot à ce qui se disait. Il jouait son jeu avec tant de naturel que Gildas Trégomain, dont l'œil le regardait en-dessous, ne put rien surprendre de suspect dans son attitude.

« Allons, monsieur Ben-Omar, reprit Pierre-Servan-Malo, j'ai pour vous le plus profond respect, et, vous le savez, je ne me permettrais pas de vous adresser une parole malsonnante... »

Vraiment, il affirmait cela avec un aplomb renversant, lui qui, la veille, avait traité le bonhomme de fripon, de gredin, de momie, de crocodile, etc.

« Cependant, ajouta-t-il, je ne puis m'empêcher de vous faire observer que vous venez de mentir...

– Monsieur !...

– Oui... de mentir comme un cambusier, quand vous avez avancé que votre voyage n'avait d'autre but que d'obtenir la communication de ma lettre !

– Je vous le jure, fit le notaire en levant la

main.

– À bas les pinces, vieil Omar ! s'écria maître Antifer, qui recommençait à s'animer en dépit de ses belles résolutions. Je sais parfaitement pourquoi vous êtes venu...

– Croyez...

– Et de la part de qui vous êtes venu...

– Personne, je vous assure...

– Si... de la part de défunt Kamylk-Pacha...

– Il est mort depuis dix ans !

– N'importe ! C'est en exécution de ses dernières volontés que vous êtes aujourd'hui chez Pierre-Servan-Malo, fils de Thomas Antifer, à qui vous avez ordre, non point de demander la lettre en question, mais de communiquer certains chiffres...

– Certains chiffres ?...

– Oui... les chiffres d'une longitude dont il a besoin pour compléter la latitude que Kamylk-Pacha avait fait parvenir, il y a quelque vingt ans, à son brave homme de père !

– Joliment riposté ! » dit tranquillement Gildas Trégomain en secouant son mouchoir comme s'il eût envoyé un signal maritime aux sémaphores de la côte.

Et toujours même impassibilité du soi-disant clerc, bien qu'il ne pût douter maintenant que maître Antifer ne fût au courant de la situation.

« Et c'est vous, monsieur Ben-Omar, vous qui avez voulu changer les rôles, qui avez essayé de me voler ma latitude...

– Voler !

– Oui !... voler !... Et probablement pour en faire un usage qui n'appartient qu'à moi !

– Monsieur Antifer, reprit Ben-Omar très décontenancé, croyez-le bien... dès que vous m'auriez eu donné cette lettre... je vous aurais donné les chiffres...

– Vous avouez donc les avoir ?... »

Le notaire était collé au mur. Si habitué qu'il fût à imaginer des échappatoires, il sentit que son adversaire le tenait et que le mieux consistait à se soumettre, ainsi que cela avait été convenu la

veille entre Saouk et lui. Aussi, lorsque maître Antifer lui dit :

« Allons, franc jeu, monsieur Ben-Omar ! Assez louvoyé comme cela, et laissez arriver !

– Soit ! » répondit-il.

Il ouvrit son portefeuille, il en tira une feuille de parchemin, sillonnée par les lignes d'une grosse écriture.

C'était le testament de Kamylk-Pacha, rédigé, on le sait, en langue française, et dont maître Antifer prit aussitôt connaissance. Après l'avoir lu en entier, à voix haute, de manière que Gildas Trégomain ne perdît pas un mot de ce que ledit testament contenait, il tira son calepin de sa poche afin d'y inscrire les chiffres indiquant la longitude de l'îlot – ces quatre chiffres pour chacun desquels il aurait donné un des doigts de sa main droite. Puis, comme s'il eût été sur son navire, occupé à prendre hauteur :

« Attention, gabarier ! cria-t-il.

– Attention ! répéta Gildas Trégomain, qui, lui aussi, venait de tirer un carnet des profondeurs de

son veston.

– Pique !... »

Et, c'est le cas de dire que cette précieuse longitude – 54° 57' à l'est du méridien de Paris – fut « piquée » avec un son tout spécial.

Le parchemin revint alors au notaire, qui l'introduisit entre les plis de son portefeuille, lequel passa sous le bras du faux principal clerc Nazim, aussi indifférent que l'eût pu être un vieil Hébreu du temps d'Abraham au milieu de l'Académie française.

Cependant l'entretien arrivait au point qui intéressait particulièrement Ben-Omar et Saouk. Maître Antifer, connaissant le méridien et le parallèle de l'îlot, n'avait plus qu'à croiser ces deux lignes sur la carte pour trouver le gisement à leur point de rencontre. C'est même ce à quoi il avait une hâte très légitime de procéder. Aussi se leva-t-il, et il n'y eut pas à se méprendre sur le demi-salut qu'il esquissa ni sur le geste qui indiquait l'escalier. Nul doute que Saouk et Ben-Omar fussent invités à se retirer. Le gabarier suivait ce manège d'un regard attentif et souriant.

Néanmoins ni le notaire ni Nazim ne semblaient disposés à se lever. Qu'il fût manifeste que leur hôte les mettait à la porte, cela sautait aux yeux. Mais ou ils ne l'avaient pas compris, ou ils ne voulaient pas le comprendre. Ben-Omar, assez embarrassé, sentait bien que Saouk lui intimait du regard l'ordre exprès de poser une dernière question.

Il dut donc s'exécuter, et dit :

« Maintenant que j'ai rempli la mission dont m'a chargé le testament de Kamylk-Pacha...

– Nous n'avons plus qu'à prendre poliment congé les uns des autres, répondit Pierre-Servan-Malo, et le premier train étant pour dix heures trente-sept...

– Dix heures vingt-trois depuis hier, rectifia Gildas Trégomain.

– Dix heures vingt-trois, en effet, et je ne voudrais pas, mon cher monsieur Ben-Omar, vous exposer, ainsi que votre clerc Nazim, à manquer cet express... »

Le pied de Saouk commença de battre sur le

plancher une rapide mesure à deux quatre, et, comme il consulta sa montre, on put croire qu'il s'inquiétait du départ.

« Si vous avez des bagages à faire enregistrer, poursuivit maître Antifer, il n'est que temps...

– D'autant plus, ajouta le gabarier, que l'on n'en finit pas à cette gare. »

Ben-Omar se décida alors à reprendre la parole, et, se levant à demi :

« Pardon, fit-il en baissant les yeux, mais il me semble que nous ne nous sommes pas dit tout ce que nous avions à nous dire...

– Tout, au contraire, monsieur Ben-Omar, et, pour mon compte, je n'ai plus rien à vous demander.

– Il me reste cependant une question à vous soumettre, monsieur Antifer...

– Cela m'étonne, monsieur Ben-Omar, mais enfin, si c'est votre avis, soumettez.

– Je vous ai communiqué les chiffres de la longitude indiquée dans le testament de Kamylk-Pacha...

– D’accord, et mon ami Trégomain et moi, nous les avons inscrits en double sur notre carnet.

– À présent, vous avez à me faire connaître ceux de la latitude qui sont inscrits dans la lettre...

– La lettre adressée à mon père ?...

– Elle-même.

– Pardon, monsieur Ben-Omar ! répondit maître Antifer en fronçant le sourcil. Aviez-vous pour mandat de m’apporter la longitude en question ?...

– Oui, et ce mandat je l’ai rempli...

– Avec autant de bonne volonté que de zèle, je l’avoue. Mais, en ce qui me concerne, je n’ai vu nulle part, ni dans le testament ni dans la lettre, que je dusse révéler à qui que ce soit les chiffres de la latitude qui ont été envoyés à mon père ?

– Cependant...

– Cependant si vous aviez quelque indication à ce sujet, peut-être pourrions-nous discuter...

– Il me semble... répliqua le notaire, qu’entre gens qui s’estiment...

– Il vous semble à tort, monsieur Ben-Omar. L'estime n'a rien à voir en tout ceci, si tant est que nous en éprouvions l'un pour l'autre. »

Évidemment l'irritation, qui faisait place à l'impatience chez maître Antifer, n'allait pas tarder à se manifester. Aussi, désireux d'éviter un éclat, Gildas Trégomain alla-t-il ouvrir la porte afin de faciliter la sortie des deux personnages. Saouk n'avait pas bougé. Il ne lui appartenait pas, d'ailleurs, en sa double qualité de clerc et d'étranger ne comprenant pas le français, de se mettre en mouvement, tant que son patron ne lui en aurait pas donné l'ordre.

Ben-Omar quitta sa chaise, se frotta le crâne, rajusta ses lunettes sur son nez, et, du ton d'un homme qui prend son parti de ce qu'il ne peut empêcher :

– Pardon, monsieur Antifer, dit-il, vous êtes bien décidé à ne point me confier...

– D'autant plus décidé, monsieur Ben-Omar, que la lettre de Kamylk-Pacha imposait à mon père un secret absolu à cet égard, et que, ce secret, mon père me l'a imposé à son tour.

– Eh bien, monsieur Antifer, dit alors Ben-Omar, voulez-vous accepter un bon conseil ?...

– Lequel ?

– Ce serait de ne pas donner suite à cette affaire.

– Et pourquoi ?...

– Parce que vous pourriez rencontrer sur votre route certaine personne capable de vous en faire repentir...

– Et qui donc ?...

– Saouk, le propre fils du cousin de Kamylk-Pacha, déshérité à votre profit, et qui n'est point homme...

– Connaissez-vous ce propre fils, monsieur Ben-Omar ?

– Non... répondit le notaire, mais je sais que c'est un adversaire redoutable...

– Eh bien, si vous le rencontrez jamais, ce Saouk, dites-lui de ma part que je me fiche de lui et de toute la saoukaille de l'Égypte ! »

Nazim ne sourcilla pas. Là-dessus, Pierre-

Servan-Malo s'avançant sur le palier :

« Nanon ! » cria-t-il.

Le notaire se dirigea vers la porte, et, cette fois, Saouk, qui venait de renverser une chaise par maladresse, le suivit, non sans une furieuse envie d'activer sa marche en lui faisant dégringoler l'escalier.

Mais, au moment de franchir la porte de la chambre, voici que Ben-Omar s'arrête, et s'adressant à maître Antifer qu'il n'osait regarder en face :

« Vous n'avez point oublié, monsieur, dit-il, une des clauses du testament de Kamylk-Pacha ?...

– Laquelle, monsieur Ben-Omar ?

– Celle qui m'impose l'obligation de vous accompagner jusqu'au moment où vous aurez pris possession du legs, d'être là lorsque les trois barils seront exhumés...

– Eh bien, vous m'accompagnerez, monsieur Ben-Omar.

– Encore faut-il que je sache où vous irez...

– Vous le saurez, quand nous serons arrivés.

– Et si c'est au bout du monde ?...

– Ce sera au bout du monde.

– Soit... Mais souvenez-vous que je ne puis me passer de mon principal clerc...

– Ce sera comme vous voudrez, et je serai non moins honoré de voyager en sa compagnie qu'en la vôtre. »

Puis, se penchant au-dessus du palier :

« Nanon ! » cria-t-il une seconde fois d'une voix rude, témoignant qu'il était à bout.

Nanon parut.

« Éclaire ces messieurs ! dit maître Antifer.

– Bon !... il est grand jour ! répondit Nanon.

– Éclaire tout de même ! »

Et, après une telle mise en demeure de vider les lieux, Saouk et Ben-Omar quittèrent cette maison peu hospitalière, dont la porte se referma avec fracas.

Alors maître Antifer fut pris d'une de ces joies

délirantes, dont il n'avait eu que de rares accès dans sa vie. Mais, en vérité, s'il n'eût pas été joyeux, ce jour-là, quand aurait-il jamais trouvé l'occasion de l'être ?

Il la tenait, sa fameuse longitude si impatiemment attendue ! Il allait pouvoir changer en réalité ce qui jusque-là n'avait été pour lui qu'un rêve ! La possession de cette invraisemblable fortune ne dépendrait plus que de l'empressement qu'il mettrait à l'aller chercher sur l'îlot où elle l'attendait !

« Cent millions... cent millions ! répétait-il.

– C'est-à-dire mille fois cent mille francs ! » ajouta le gabarier.

Et, en ce moment, maître Antifer, ne se maîtrisant plus, sauta sur un pied, sauta sur l'autre, s'accroupit, se releva, se balança des hanches, tourna comme un simple gyroscope mais pas dans le même plan, enfin exécuta une de ces danses de matelot, dont le répertoire des gaillards d'avant fournit une nomenclature aussi

variée qu'expressive.

Puis, entraînant dans ce mouvement giratoire la masse de son ami Gildas Trégomain, il l'obligea à se mouvoir avec une telle impétuosité que la maison en fut ébranlée jusque dans ses dernières fondations. Et il clamait d'une voix qui faisait grelotter les vitres :

J'ai ma lon...

Lon la !

J'ai ma gi...

Lon li !

J'ai ma gi... j'ai ma longitude !

IX

Dans lequel un point de l'une des cartes de l'Atlas de maître Antifer est minutieusement marqué au crayon rouge

Tandis que leur oncle se démenait dans cette farandole à deux, Énogate et Juhel s'étaient rendus de conserve à la mairie et à l'église. À la mairie, l'employé de l'état civil, préposé aux mariages – vieux rond de cuir chargé de fabriquer des lunes de miel –, leur avait montré leurs bans affichés dans le cadre des publications. À la cathédrale, le vicaire avait promis une messe chantée, prône, orgue, sonneries, toutes les herbes de la Saint-Jean matrimoniale.

S'ils seraient heureux, ce cousin et cette cousine, grâce à la dispense obtenue de Monseigneur ! S'ils attendaient avec une impatience, peu dissimulée chez Juhel, plus

réservée chez Énogate, la date du 5 avril, arrachée aux hésitations de leur oncle ! S'ils s'occupaient de leurs préparatifs, trousseau de mariée, nippes et meubles, pour la belle chambre du premier étage que le généreux Trégomain embellissait chaque jour de quelques babioles, recueillies autrefois chez les riverains de la Rance – entre autres une petite statuette de la Vierge, laquelle ornait la cabine de la *Charmante-Amélie* et dont il voulut faire cadeau aux nouveaux époux ! N'était-il pas leur confident, et eussent-ils trouvé un meilleur, un plus sûr dépositaire de leurs espérances, de leurs projets d'avenir ? Et vingt fois par jour, à tout propos, le digne gabarier leur répétait :

« Je donnerais gros pour que le mariage fût fait... pour que le maire et le curé y eussent passé...

– Et la raison, mon bon Gildas ?... demandait la jeune fille, un peu inquiète.

– Il est si singulier, l'ami Antifer, aussitôt qu'il enfourche son dada et cavalcade au milieu de ses millions !... »

C'était bien l'opinion de Juhel. Lorsque l'on dépend d'un oncle, excellent homme mais quelque peu détraqué, on n'est sûr de rien, tant que le oui sacramentel n'a pas été prononcé devant le maire.

Et puis, quand il s'agit de ces familles de marins, il n'y a pas de temps à perdre. Ou il faut rester célibataires, comme l'étaient le maître au cabotage et le patron de gabare, ou il faut se marier dès que cela est permis et possible. Juhel devait embarquer, on le sait, en qualité de second sur un trois-mâts de la maison Le Baillif. Alors que de mois, que d'années même à travers les mers, à des mille lieues de sa femme, de ses enfants, si Dieu bénissait leur union, et l'on n'ignore pas qu'il ne marchande guère sa bénédiction aux conjoints des ports de guerre et de commerce ! Sans doute, fille de marin, Énogate était faite à cette idée que de longues navigations entraîneraient son mari loin d'elle, n'imaginant pas qu'il pût en être autrement ? Raison de plus pour ne pas perdre un seul jour, puisque leur existence en compterait tant pendant lesquels ils seraient séparés...

C’est de cet avenir que causaient le jeune capitaine et sa fiancée, lorsqu’ils rentrèrent ce matin-là, après avoir achevé leurs courses. Ils furent assez surpris en voyant deux étrangers sortir de la maison de la rue des Hautes-Salles, et qui s’éloignaient avec de grands gestes de fureur. Qu’est-ce que ces gens-là étaient venus chercher chez maître Antifer ? Juhel eut le pressentiment qu’il avait dû se passer quelque chose d’anormal.

Et il en fut bien autrement certain, lorsque Énogate et lui entendirent le bruit qui se faisait en haut, la chanson improvisée, dont le refrain retentissait jusqu’à l’extrémité du rempart.

Est-ce que leur oncle avait perdu l’esprit ? Est-ce que l’obsession de cette longitude avait déterminé chez lui une lésion cérébrale ? Est-ce qu’il était pris, sinon de la folie des grandeurs, du moins de la folie des richesses !...

« Qu’est-ce qu’il y a donc, ma tante ? demanda Juhel à Nanon.

– C’est votre oncle qui danse, mes enfants.

– Mais ce n’est pas lui qui est capable

d'ébranler la maison avec tant de violence ?...

– Non ! c'est Trégomain.

– Comment, Trégomain danse aussi ?...

– Sans doute, pour ne pas contrarier notre oncle ! » fit observer Énogate.

Tous trois montèrent au premier étage, et ils durent penser, à voir maître Antifer capricant de cette façon, qu'il venait d'être frappé d'aliénation mentale, l'entendant répéter à tue-tête :

J'ai ma lon...

Lon la !

J'ai ma gi...

Lon li !

Et, à l'unisson, rouge, fumant, menacé d'un coup d'apoplexie, le bon Trégomain entonnant :

Oui... sa gi... Oui sa longitude !...

Une révélation éclaira soudain le cerveau de Juhel. Ces deux étrangers qu'il avait vus sortir de la maison ?... Est-ce que le malencontreux messager de Kamylk-Pacha était enfin arrivé ?...

Le jeune homme avait pâli, et, arrêtant maître Antifer au milieu d'une volte :

« Mon oncle, s'écria-t-il, vous l'avez ?...

– Je l'ai, mon neveu !

– Il l'a », murmura Gildas Trégomain.

Et il se laissa choir sur une chaise, qui, ne pouvant opposer une résistance impossible, s'écrasa sous lui.

Quelques instants après, dès que la respiration fut revenue à leur oncle, Énogate et Juhel savaient tout ce qui s'était passé depuis la veille, l'arrivée de Ben-Omar et de son principal clerc, la tentative d'extorsion relative à la lettre de Kamylk-Pacha, la teneur du testament, l'exacte détermination de la longitude pour le gisement de l'îlot où était enfoui le trésor... Maître Antifer n'avait qu'à se baisser pour le prendre !

« Eh ! mon oncle, à présent qu'ils savent où est le nid, ces deux individus vont pouvoir le dénicher avant vous !

– Minute, mon neveu ! s'écria maître Antifer en haussant les épaules. Me crois-tu donc assez niais pour leur avoir livré la clef du coffre-fort ?... »

Ce que Gildas Trégomain appuya d'un geste négatif.

« ... Un coffre-fort qui renferme une fortune de cent millions ! »

Et ce mot « millions » s'enflait dans la bouche de Pierre-Servan-Malo au point qu'il faillit l'étrangler.

Quoi qu'il en soit, s'il s'attendait à ce que cette déclaration allait être accueillie par des cris d'enthousiasme, il fut promptement détrompé. Comment ! une pluie d'or dont Danaé eût été jalouse, une averse de diamants et de pierres précieuses tombait sur cette humble maison de la rue des Hautes-Salles, et on ne tendait pas la main pour la recevoir, et on ne défonçait pas le

toit pour qu'elle y pénétrât jusqu'à la dernière goutte ?

Oui ! ce fut ainsi. Un silence glacial succéda à la phrase truffée de millions, si triomphalement déclamée par son auteur.

« Ah çà ! s'écria-t-il, en regardant l'un après l'autre sa sœur, son neveu, sa nièce et son ami, qu'avez-vous donc à me montrer des figures de vent debout ? »

Malgré ces objurgations, les figures ne modifièrent pas leur aire de vent.

« Comment, reprit maître Antifer, je vous annonce que me voilà riche comme Crésus, que je reviens de l'Eldorado, lesté d'or à couler bas, qu'on n'en trouverait pas tant chez le plus nababissime des nababs, et vous ne me sautez pas même au cou pour me féliciter ?... »

Aucune réponse. Rien que des yeux baissés, des faces qui se détournent.

« Eh bien, Nanon ?...

– Oui, mon frère, répondit la sœur, c'est une belle aisance.

– Une belle aisance ! Plus de trois cent mille francs à manger par jour pendant un an, si l'on veut ! Et toi, Énogate, trouves-tu aussi que c'est une belle aisance ?

– Mon Dieu, mon oncle, répondit la jeune fille, il n'est pas nécessaire d'être si riche que cela...

– Oui, je sais... je connais le refrain !... La richesse ne fait pas le bonheur ! – Est-ce que c'est également votre avis, monsieur le capitaine au long cours ? demanda l'oncle en interrogeant directement son neveu.

– Mon avis, répondit Juhel, est que cet Égyptien aurait dû vous léguer le titre de pacha par-dessus le marché, car tant d'argent et pas de titre...

– Hé !... hé !... Antifer-Pacha !... dit en souriant le gabarier.

– Dis un peu, s'écria maître Antifer du ton dont on commande de mettre les huniers au bas ris, dis, ex-patron de la *Charmante-Amélie,* est-ce que tu aurais la prétention de blaguer ?...

– Moi, mon digne ami ! répliqua Gildas Trégomain. À Dieu ne plaise, et, puisque tu es si ravi d'être cent fois millionnaire, je te présente mes cent millions de compliments. »

En définitive, pourquoi la famille accueillait-elle de si froide mine les exultations de son chef ? Peut-être, après tout, ne songeait-il plus à son projet d'alliances superbes pour sa nièce et son neveu ? Peut-être avait-il renoncé à rompre ou tout au moins à retarder le mariage de Juhel et d'Énogate, bien que sa longitude lui fût arrivée avant le 6 avril ? À vrai dire, c'était cette crainte qui chagrinait si fort Énogate et Juhel, Nanon et Gildas Trégomain.

Celui-ci voulut mettre son ami en demeure de s'expliquer... Mieux valait savoir à quoi s'en tenir. Au moins pourrait-on discuter, et, à force de discussions, faire entendre raison à cet oncle terrible, au lieu de le laisser mariner dans son jus.

« Voyons, mon ami, dit-il, en arrondissant le dos, supposons que tu les aies, ces millions...

– Supposons, gabarier ?... Et pourquoi supposer ?...

– Eh bien, prenons que tu les aies... Un brave homme comme toi, habitué à une vie modeste, qu'en feras-tu ?

– Ce qui me plaira, répondit sèchement maître Antifer.

– Tu ne vas pas acheter tout Saint-Malo, j'imagine...

– Tout Saint-Malo, et tout Saint-Servan, et tout Dinard, si cela me convient, et même ce ridicule ruisseau de la Rance, qui n'a d'eau que lorsque la marée veut bien lui en apporter ! »

Il savait qu'en insultant la Rance, il piquait au vif un homme qui avait remonté et redescendu cette charmante rivière pendant vingt ans de son existence.

« Soit ! répliqua Gildas Trégomain, les lèvres pincées. Mais tu n'en mangeras pas un morceau de plus, tu n'en boiras pas un coup de plus, à moins d'acheter un estomac supplémentaire...

– J'achèterai ce qui me conviendra, navigateur

d'eau douce, et si l'on me contrarie, si je trouve de l'opposition jusque parmi les miens... »

Cela fut à l'adresse des deux fiancés.

« ... Je les mangerai, mes cent millions, je les dissiperai, j'en ferai de la fumée, j'en ferai de la poussière, et Juhel et Énogate n'auront rien des cinquante que je comptais léguer un jour à chacun...

– Autant dire cent à eux deux, mon ami...

– Pourquoi ?...

– Puisqu'ils vont se marier... »

On touchait à la question brûlante.

« Ohé, gabarier ! cria maître Antifer d'une voix de stentor. Grimpe donc au capelage du grand cacatois pour voir si j'y suis ! »

C'était une manière d'envoyer promener Gildas Trégomain – au figuré, s'entend – car, de hisser sa masse en tête d'un mât quelconque, cela eût été impossible sans le secours d'un cabestan.

Ni Nanon, ni Juhel, ni Énogate n'osaient intervenir dans la conversation. À la pâleur du

jeune capitaine, on comprenait qu'il ne maîtrisait pas sans peine une colère prête à déborder.

Mais le gabarier n'était pas homme à les abandonner en pleine mer, et, s'approchant de son ami :

« Cependant, tu as fais la promesse...

– Quelle promesse ?...

– De consentir à leur mariage...

– Oui... si la longitude n'arrivait pas, et, comme la longitude est arrivée...

– Raison de plus pour assurer leur bonheur...

– Parfaitement, gabarier, parfaitement... C'est pourquoi Énogate épousera un prince...

– S'il s'en trouve...

– Et Juhel une princesse...

– Il n'y en a plus à marier ! répliqua Gildas Trégomain, qui était à bout d'arguments.

– Il y en a toujours quand on apporte cinquante beaux millions de dot !

– Cherche donc...

– Je chercherai... et je trouverai... et dans l'almanach de Gothon encore !... »

Il voulait dire l'almanach de Gotha, cet entêté et intraitable cabochard, féru de l'idée d'associer au sang des potentats le sang des Antifers.

D'ailleurs, ne voulant pas prolonger une conversation qui pouvait tourner mal, résolu à ne point céder sur la question du mariage, il fit comprendre – oh ! très nettement – qu'il désirait rester seul dans sa chambre, en ajoutant qu'il n'y serait pour personne avant le dîner.

Gildas Trégomain jugea prudent de ne pas le contrarier, et tous regagnèrent la salle du rez-de-chaussée.

En vérité, tout ce petit monde était désespéré, et des larmes coulaient des jolis yeux de la jeune fille. Cela mettait Gildas Trégomain hors de lui.

« Je n'aime pas qu'on pleure, dit-il, non... même quand on a du chagrin, petite !

– Mais, bon ami, dit-elle, tout est perdu !... Notre oncle n'en démordra pas !... Cette énorme fortune lui a tourné la tête...

– Oui, appuya Nanon, et lorsque mon frère s'est fourré une idée... »

Juhel ne parlait pas. Il allait et venait à travers la salle, croisant et décroisant ses bras, ouvrant et refermant ses mains. Soudain, le voici qui s'écrie :

« Après tout, il n'est pas le maître !... Je n'ai pas besoin de sa permission pour mon mariage !... Je suis majeur...

– Mais Énogate ne l'est pas, fit observer le gabarier, et, en sa qualité de tuteur, il peut s'opposer...

– Oui... et nous dépendons tous de lui ! ajouta Nanon qui baissa la tête.

– Aussi m'est avis, conseilla Gildas Trégomain, que mieux vaut ne pas lui résister de front... Il n'est pas impossible que cette manie lui passe, surtout si on a l'air de s'y prêter...

– Vous devez avoir raison, monsieur Trégomain, dit Énogate, et nous obtiendrons davantage, je l'espère du moins, par la douceur que par la violence.

– Du reste, remarqua le gabarier, il ne les tient pas encore, ses millions....

– Non, insista Juhel, et, en dépit de sa latitude et de sa longitude, il aura peut-être quelque mal à mettre la main dessus ! Il faudra beaucoup de temps...

– Beaucoup !... murmura la jeune fille.

– Hélas ! oui, ma chère Énogate, et ce sont des retards !... Ah ! le maudit oncle...

– Et les maudites bêtes qui sont venus de la part de ce maudit pacha ! gronda Nanon. J'aurais dû les recevoir à coups de balai...

– Ils auraient toujours fini par s'aboucher avec lui, répliqua Juhel, et ce Ben-Omar, qui a une commission sur l'affaire, ne lui eût pas laissé de répit !

– Alors, mon oncle va partir ?... demanda Énogate.

– C'est probable, répondit Gildas Trégomain, puisqu'il va connaître le gisement de l'îlot !

– Je l'accompagnerai, déclara Juhel.

– Toi, mon Juhel ?... s'écria la jeune fille.

– Oui... c'est indispensable... Je veux être là pour l'empêcher de commettre quelque sottise... pour le ramener... s'il s'attarde au loin...

– Bien raisonné, mon garçon, dit le gabarier.

– Qui sait où il se laissera entraîner en courant après ce trésor et à quels dangers il s'expose !... »

Énogate restait toute triste ; mais elle l'avait compris : c'était le bon sens même qui inspirait à Juhel cette résolution, et peut-être les longueurs du voyage en seraient-elles abrégées ?...

Le jeune capitaine la consola de son mieux. Il lui écrirait souvent... Il la tiendrait au courant de tout ce qui arriverait... Nanon ne la quitterait pas, ni M. Trégomain... qui la verrait tous les jours... qui lui enseignerait la résignation...

« Compte sur moi, ma fille, répondit le gabarier très ému. Je tâcherai de te distraire !... Tu ne connais pas les campagnes de la *Charmante-Amélie ?...* »

Non, Énogate ne les connaissait pas, car il

n’avait pas encore osé les raconter par peur de maître Antifer.

« Eh bien, je te les dirai... C’est très intéressant... Le temps s’écoulera... Un jour, nous verrons revenir notre ami avec ses millions sous le bras... ou le sac vide... et notre brave Juhel, qui ne fera qu’un saut de la maison à la cathédrale de Saint-Malo... et ce n’est pas moi qui vous retarderai... Si tu veux, pendant leur absence, on me confectionnera mon habit de noces, et je le mettrai tous les matins...

– Ohé !... gabarier ? »

Cette voix bien connue fit tressauter l’assistance.

« Le voici qui m’appelle, dit Gildas Trégomain.

– Que vous veut-il ?... demanda Nanon.

– Ce n’est pas la voix qu’il prend, lorsqu’il est en colère, suggéra Énogate.

– Non, répondit Juhel, et, cette fois, elle dénote plus d’impatience que de fureur...

– Trégomain... viendras-tu ?...

– Je vais... » cria Gildas Trégomain.

Et l'escalier ne tarda pas à gémir sous les pas du gabarier.

Un instant après, maître Antifer le poussa à travers la porte de sa chambre qu'il referma soigneusement. Puis, l'entraînant devant la table sur laquelle l'atlas étalait la carte planisphérique, et, lui tendant un compas :

« Prends ! dit-il.

– Ce compas ?...

– Oui ! répondit maître Antifer d'une voix saccadée. Cet îlot... l'îlot aux millions... j'ai voulu reconnaître le gisement sur la carte...

– Et il n'y est pas ?... s'écria Gildas Trégomain, d'un ton qui dénotait moins de surprise que de satisfaction.

– Qui te dit cela ? riposta maître Antifer. Et pourquoi cet îlot n'y serait-il pas, gabarier de malheur ?

– Alors... il y est ?...

– S'il y est, je te crois... qu'il y est... Mais je

suis si énervé... ma main tremble... ce compas me brûle les doigts... Je ne puis le promener sur la carte...

– Et tu veux que je le promène, mon ami ?...

– Si tu en es capable...

– Oh ! fit Gildas Trégomain.

– Dame ! pour un ex-marinier de la Rance !... Enfin, essaie... nous verrons... Tiens bien le compas... et suis avec la pointe le cinquante-quatrième méridien – autant dire le cinquante-cinquième, puisque l'îlot est par cinquante-quatre degrés et cinquante-sept minutes... »

Ces chiffres de la longitude commencèrent à troubler la tête de l'excellent homme.

« Cinquante-sept degrés et cinquante-quatre minutes ?... répéta-t-il en écarquillant les yeux.

– Non... animal ! s'écria maître Antifer... C'est le contraire. Allons... va donc ! »

Gildas Trégomain posa la pointe du compas sur la carte du côté de l'ouest.

« Non ! hurla son ami. Pas dans l'ouest !... À

l'est du méridien de Paris... entends-tu... maladroit !... À l'est... à l'est ! »

Gildas Trégomain, abasourdi par ces récriminations et objurgations, était incapable de mener ce travail à bonne fin. Ses yeux se voilaient d'une ombre troublante ; des gouttes de sueur perlaient sur son front, et, entre ses doigts, le compas frémissait comme un trembleur de sonnerie électrique.

« Mais attrape donc le cinquante-cinquième méridien ! vociféra maître Antifer. Commence par le haut de la carte... et descends jusqu'à l'endroit où tu rencontreras le vingt-quatrième parallèle !

– Le vingt-quatrième parallèle ?... balbutia Gildas Trégomain.

– Oui !... Il me fera damner avant l'âge, le misérable ! Oui... et le point où ils se couperont sera le gisement de l'îlot...

– Le gisement...

– Eh bien... descends-tu ?...

– Je descends...

– Oh ! le gueux !... Il remonte ! »

La vérité est que le gabarier ne savait plus où il en était, et il semblait encore moins propre que son ami à résoudre le problème en question. Tous deux se trouvaient dans un invraisemblable état d'agitation, et leurs nerfs vibraient tels que des cordes de contrebasse dans un finale d'ouverture.

Maître Antifer eut la pensée qu'il allait devenir fou. Aussi, prenant le seul parti qu'il y eut à prendre :

« Juhel ! » cria-t-il d'une voix qui retentit comme s'il se fût servi d'un porte-voix.

Le jeune capitaine parut presque aussitôt.

« Que voulez-vous, mon oncle ?

– Juhel... où est l'îlot de Kamylk-Pacha ?

– Au point où se croisent la longitude et la latitude...

– Eh bien... cherche... »

C'était à croire que maître Antifer allait compléter la formule connue en ajoutant :

« Et apporte ! »

Juhel ne demanda aucune explication. Le trouble de son oncle lui indiqua ce qui se passait. Après avoir pris le compas d'une main qui ne tremblait pas, il en posa la pointe à la naissance du cinquante-cinquième méridien au nord de la carte, et commença à suivre le tracé en descendant.

« Dis par où il passe ! commanda maître Antifer.

– Oui, mon oncle », répondit Juhel.

Et il s'exprima ainsi :

« La terre François-Joseph dans la mer Arctique.

– Bon.

– La mer de Barentz.

– Bien !

– La Nouvelle-Zemble.

– Après ?...

– La mer de Kara.

– Et puis ?...

– La Russie septentrionale d'Asie.

– Quelles villes traverse-t-il ?...

– Ekaterinbourg, d'abord.

– Ensuite ?...

– Le lac d'Aral.

– Va toujours !

– Khiva en Turkestan.

– Arrivons-nous ?...

– Presque ! Hérat en Perse.

– Sommes-nous rendus ?...

– Oui ! Mascate, à l'extrémité sud-est de l'Arabie.

– Mascate ! » s'écria maître Antifer qui vint se pencher sur la carte.

En effet, le croisement du cinquante-cinquième méridien et du vingt-quatrième parallèle s'opérait sur le territoire de l'iman de Mascate, dans la partie du golfe d'Oman en avant du golfe Persique, lequel sépare l'Arabie de la Perse.

« Mascate ! répétait maître Antifer.

– Mascote ? répétait Gildas Trégomain, qui avait mal entendu.

– Pas Mascote... Mascate, gabarier ! » hurla son ami dont les épaules se haussèrent jusqu'à ses oreilles.

En somme, on n'avait encore qu'une coordonnée approximative, puisqu'elle n'était indiquée que par les degrés, sans avoir été poussée jusqu'aux minutes d'arc.

« Ainsi, Juhel, c'est à Mascate ?...

– Oui, mon oncle... à une centaine de kilomètres près.

– Et ne peux-tu préciser davantage ?...

– Si, mon oncle.

– Va donc, Juhel... va donc ! Ne vois-tu pas que je bous d'impatience ! »

Et, pour sûr, une chaudière qu'on aurait chauffée à ce point eût été menacée d'explosion prochaine.

Juhel reprit le compas ; puis, en tenant compte

des minutes de la longitude et de la latitude, il parvint à déterminer le gisement avec une telle approximation que l'écart ne devait pas être supérieur à quelques kilomètres.

« Eh bien ?... demanda maître Antifer.

– Eh bien, mon oncle, ce gisement n'est pas sur le territoire même de l'iman de Mascate, dit-il. C'est un peu plus à l'est, dans le golfe d'Oman...

– Parbleu !

– Pourquoi... parbleu ? demanda Gildas Trégomain.

– Puisqu'il s'agit d'un îlot, il ne peut pas être en plein continent, ex-chalandou de la *Charmante-Amélie !* »

Et ceci fut envoyé d'un ton impossible à rendre, et bien injustement, car enfin une gabare n'est pas un chaland.

« Demain, ajouta maître Antifer, nous commencerons nos préparatifs de départ.

– Vous aurez raison, répondit Juhel, très décidé à ne pas contrarier son oncle.

– Nous verrons s'il n'y a pas à Saint-Malo quelque navire en partance pour Port-Saïd.

– Ce sera le meilleur mode de transport, puisque nous ne sommes pas à un jour près...

– Non !... On ne me le volera pas, mon îlot !

– Ou il faudrait être un fameux filou ! » fit observer Gildas Trégomain, dont la remarque fut accueillie par un nouveau haussement d'épaules de maître Antifer.

« Tu m'accompagneras, Juhel, dit ce dernier.

– Oui, mon oncle, répondit le jeune capitaine, conformément à ce qu'il avait résolu.

– Et toi aussi, gabarier...

– Moi ?... s'écria Gildas Trégomain.

– Oui... toi !... »

Ces deux mots furent articulés d'un ton si impératif, que la tête de l'excellent homme dut se baisser de haut en bas en signe d'acquiescement.

Et lui qui comptait profiter de l'absence de Pierre-Servan-Malo pour distraire la pauvre

Énogate, en lui racontant les campagnes de la *Charmante-Amélie* sur les eaux douces de la Rance !

X

Qui contient la relation rapide du voyage du steamer Steersman *de Cardiff, entre Saint-Malo et Port-Said*

Le 21 février, le steamer anglais *Steersman*[1] quittait le quai de Saint-Malo à la marée du matin. C'était un charbonnier de neuf cents tonneaux, du port de Cardiff, uniquement destiné aux voyages entre Newcastle et Port-Saïd pour le transport de la houille. D'habitude ce steamer ne s'attardait à aucune relâche. Cette fois, une légère avarie, une fuite à ses condenseurs, l'avait obligé à se réparer. Or, au lieu d'aller à Cherbourg, son capitaine avait fait un crochet sur Saint-Malo avec la pensée d'y voir un vieil ami. Quarante-huit heures après, le steamer avait pu reprendre la mer, et le cap Fréhel lui restait déjà à une

[1] *Le Timonier.*

trentaine de milles dans le nord-est, lorsque nous le signalons à l'attention des lecteurs.

Et pourquoi signaler ce charbonnier plutôt qu'un autre, puisqu'il en passe des centaines sur la Manche, et que le Royaume-Uni les emploie à exporter le fruit de ses entrailles carbonifères vers tous les points du monde ?

Pourquoi ?... Parce que maître Antifer se trouvait à bord et avec lui son neveu Juhel, et avec eux son ami Gildas Trégomain. Comment étaient-ils à bord d'un steamer anglais, au lieu d'être installés plus confortablement dans les wagons des Compagnies de chemins de fer ? Que diable ! lorsqu'il doit rapporter d'un voyage cent millions, c'est bien le moins que le voyageur prenne ses aises et ne regarde pas à la dépense !

Et c'est là ce que maître Antifer, le légataire du riche Kamylk-Pacha aurait fait, si l'occasion ne lui eût été offerte de voyager dans des conditions très agréables.

Le capitaine Cip, qui commandait le *Steersman,* était une ancienne connaissance de maître Antifer. Aussi, pendant sa relâche,

l'Anglais ne manqua-t-il pas de rendre visite au Malouin, et, s'il fut bien reçu dans la maison de la rue des Hautes-Salles, cela va de soi. Quand il apprit que son ami se préparait à partir pour Port-Saïd, il lui offrit, moyennant un prix raisonnable, de prendre passage à bord du *Steersman.* C'était un bon navire, filant ses onze nœuds par mer calme, et qui n'employait guère que treize ou quatorze jours à franchir les cinq mille cinq cents milles qui séparent la Grande-Bretagne du fond de la Méditerranée. Le *Steersman,* il est vrai, n'était pas approprié pour un service de voyageurs. Mais des marins ne sauraient être exigeants. On trouverait toujours à disposer une cabine convenable, et la traversée s'accomplirait sans transbordement – ce qui ne laissait pas de présenter certains avantages.

On comprend donc que maître Antifer eût été tenté. Se claquemurer dans un wagon pendant un si long parcours, ce n'était pas pour lui agréer. À son idée, mieux valait passer deux semaines sur un bon navire, au milieu des fraîches brises de mer, que six jours au fond d'une boîte roulante, à respirer des scories de fumée et des molécules de

poussière. Ce fut également l'avis de Juhel, si ce ne fut pas celui du gabarier, dont le champ de navigation s'était borné à l'entre-rives de la Rance. Grâce aux railways de l'Europe occidentale et orientale, il avait compté opérer la plus grande partie du voyage en chemin de fer ; mais son ami en avait décidé autrement. On n'était pas à un jour près. Qu'on arrivât dans un mois ou dans deux, l'îlot serait toujours là, au gisement indiqué. Personne ne connaissait ce gisement – exception faite pour maître Antifer, Juhel et Gildas Trégomain. Le trésor, enfoui depuis trente et un ans dans sa cachette au double K, ne risquait rien s'il attendait quelques semaines de plus...

Il suit de là que Pierre-Servan-Malo, si pressé qu'il fût, avait accepté au nom de ses compagnons et au sien la proposition du capitaine Cip, et c'est la raison pour laquelle le *Steersman* a dû être signalé à l'attention du lecteur.

C'est donc établi, maître Antifer, son neveu, son ami Trégomain, munis d'une belle somme en or que le gabarier a serrée dans sa ceinture,

pourvus d'un excellent chronomètre, d'un sextant du bon faiseur et du bouquin de la *Connaissance des Temps* nécessaires à leurs observations futures, emportant de plus une pioche et un pic destinés à creuser le sol de l'îlot, ont payé passage sur le charbonnier. C'est un excellent bâtiment, bien commandé, avec un équipage comprenant deux mécaniciens, quatre chauffeurs et une dizaine de matelots. Le patron de la *Charmante-Amélie* a dû vaincre ses répugnances, se hasarder dans une traversée maritime, braver le courroux de Neptune, lui qui n'avait jamais répondu qu'aux sourires enchanteurs des nymphes potamides. Mais maître Antifer lui ayant enjoint de boucler sa malle et de la déposer à bord du *Steersman,* il n'avait pas risqué la plus légère observation. De touchants adieux s'étaient échangés de part et d'autre, Énogate tendrement pressée sur le cœur de Juhel, Nanon se partageant entre son neveu et son frère, Gildas Trégomain ayant grand soin de ne pas serrer trop fort entre ses bras ceux qui avaient eu le courage de s'y précipiter... Enfin l'assurance avait été donnée que l'absence serait de courte durée, que six

semaines ne s'écouleraient pas sans que la famille fût à nouveau réunie dans la maison de la rue des Hautes-Salles... Et, alors, millionnaire ou non, on saurait bien décider maître Antifer à célébrer le mariage si malencontreusement interrompu... Puis, le navire avait pris la direction de l'ouest, et la jeune fille l'avait suivi du regard jusqu'au moment où sa mâture disparaissait à l'horizon...

Eh bien ! est-ce que le *Steersman* a oublié les deux personnages – lesquels ne sont pas de mince importance – qui avaient le devoir d'accompagner le légataire de Kamylk-Pacha ?

En effet, le notaire Ben-Omar et Saouk, le soi-disant Nazim, n'étaient point à bord. Avaient-ils donc manqué le départ ?...

La vérité est qu'il n'avait pas été possible d'obtenir du tabellion égyptien qu'il s'embarquât sur le steamer. À son voyage d'aller, entre Alexandrie et Marseille, il avait été malade comme il n'est pas permis de l'être – même à un notaire. Aussi, maintenant que la malchance l'obligeait à se transporter jusqu'à Suez et de là...

on ne savait où... il s'était bien juré de n'employer que les voies terrestres, tant qu'il pourrait éviter les routes maritimes. Saouk n'avait pas opposé à cela la moindre objection, d'ailleurs, et, de son côté, maître Antifer ne tenait en aucune façon à se donner Ben-Omar comme compagnon de voyage. Aussi s'était-il contenté de lui assigner rendez-vous pour la fin du mois à Suez, sans dire qu'il y aurait lieu de pousser jusqu'à Mascate... C'est alors que le notaire serait bien obligé de braver les colères du perfide élément !

Maître Antifer avait même ajouté :

« Puisque votre client vous a mandé d'être présent à l'exhumation du legs en qualité d'exécuteur testamentaire, soyez-y. Mais, si les circonstances nous obligent à voyager ensemble, tenons-nous chacun à part, vu que je n'ai nulle envie de lier plus ample connaissance avec votre clerc et vous ! »

À cette observation si aimablement formulée on reconnaît notre indécrottable Malouin.

Il résulte de cela que Saouk et Ben-Omar

avaient quitté Saint-Malo avant le départ du *Steersman,* et c'est la raison pour laquelle ils ne figuraient pas parmi les passagers du capitaine Cip – ce dont personne ne songeait le moins du monde à se plaindre. On le savait de reste, le notaire, d'une part poussé par la crainte de perdre sa prime s'il n'assistait pas à la découverte du trésor, de l'autre dominé par l'implacable volonté de Saouk, ne fausserait pas compagnie à maître Antifer. Il arriverait même avant lui à Suez où il l'attendrait non sans quelque impatience.

Cependant le *Steersman* filait à toute vapeur le long de la côte française. Il n'était pas trop rudement secoué par les vents de sud, trouvant dans une certaine mesure l'abri de la terre. Gildas Trégomain ne pouvait que s'en féliciter. Il s'était promis de mettre à profit ce voyage, d'étudier les mœurs et coutumes des divers pays que le sort l'obligeait à parcourir. Mais, comme c'était pour la première fois de sa vie qu'il prenait le large, il redoutait d'être pris du mal de mer. Aussi promenait-il un regard à la fois curieux et craintif

jusqu'à cet horizon où se confondent l'eau et le ciel. Il n'essayait pas de jouer au marin, le digne homme, ni d'affronter les dénivellations du roulis et du tangage en arpentant le pont du steamer. En effet, le point d'appui eût vite manqué à ses jambes, à ses pieds habitués à l'immobile plancher d'une gabare. Assis à l'arrière, sur un banc de la dunette, accoudé ou cramponné aux batavioles, il gardait une attitude résignée qui lui attirait les plaisanteries malséantes de l'impitoyable Pierre-Servan-Malo.

« Eh bien, gabarier, cela va-t-il ?...

– Jusqu'ici je n'ai pas trop à me désoler.

– Eh ! eh !... ce n'est encore qu'une navigation en eau douce, puisque nous longeons la terre, et tu as le droit de te croire sur la *Charmante-Amélie,* entre les rives encaissées de la Rance ! Mais, s'il survenait une anordie, la mer secouerait ses puces, et je crois que tu n'aurais guère le loisir de gratter les tiennes ?

– Je n'ai pas de puces, mon ami.

– C'est une façon de parler, et je t'attends à

l'Océan, lorsque nous aurons démanché...

– Tu penses que je serai malade ?...

– Et, rudement, je t'en donne mon billet ! »

On l'avouera, maître Antifer avait une façon de rassurer les gens qui n'appartenait qu'à lui. C'est pourquoi, Juhel, croyant devoir corriger les mauvais effets de ces pronostics, dit :

« Mon oncle exagère, monsieur Trégomain, et vous ne serez pas plus malade...

– Qu'un marsouin ?... C'est tout ce que je souhaite », répondit le gabarier, en montrant deux ou trois de ces clowns de la mer qui cabriolaient à travers le sillage du *Steersman.*

Au soir, le navire doubla les extrêmes pointes de la Bretagne. Comme il était engagé dans le canal du Four, couvert par les hauteurs d'Ouessant, la mer ne lui fût pas trop mauvaise, bien qu'il eût le vent debout. Les passagers allèrent se coucher entre huit et neuf heures, laissant le steamer dépasser pendant la nuit la pointe Saint-Mathieu, le goulet de Brest, la baie de Douarnenez, le raz de Sein et mettre le cap au

sud-ouest à travers l'Iroise.

Le gabarier rêva qu'il était malade à rendre l'âme. Ce n'était qu'un rêve, heureusement. Le matin venu, quoique le navire roulât d'un bord sur l'autre, tanguant de l'avant vers l'arrière, s'enfonçant dans le creux des lames, puis se relevant sur leur crête pour retomber encore, il n'hésita pas à monter sur le pont. Puisque les hasards de sa destinée lui réservaient de clore sa carrière de marinier par un voyage en mer, c'était le moins qu'il voulût en fixer les diverses éventualités dans sa mémoire.

Le voilà donc apparaissant sur les dernières marches de l'escalier du capot, d'où il émergea jusqu'à mi-corps. Et qu'aperçut-il, étendu sur un caillebotis, pâle, exsangue, s'en allant en glouglous à la façon d'un tonneau qui se vide ?...

Maître Antifer, en personne, Antifer Pierre-Servan-Malo, vanné autant que peut l'être une frêle lady par mauvais temps, pendant la traversée du détroit de Boulogne à Folkestone !

Et quels jurons d'origine terrestre et maritime à la fois ! Et comme il sacra de plus belle entre

deux haut-le-corps, quand il contempla la face tranquille et colorée de son ami, lequel ne semblait point ressentir le moindre mal de cœur !

« Oui... mille tonnerres ! s'écria-t-il. Croirait-on cela ?... Pour ne pas avoir mis le pied sur un bateau depuis dix ans... moi... maître au cabotage... malade pis qu'un patron de gabare...

– Mais... je ne le suis pas, osa dire Gildas Trégomain, en esquissant un de ses bons sourires.

– Tu ne l'es pas !... Et pourquoi ne l'es-tu pas ?...

– Je m'en étonne, mon ami.

– Et cependant ta Rance n'a jamais ressemblé à cette mer de l'Iroise par un coup de chien du sud-ouest !...

– Jamais.

– Et tu n'a pas même la mine chavirée...

– Je le regrette, répondit Gildas Trégomain, puisque cela paraît te contrarier... »

Imaginez donc une meilleure pâte d'homme à la surface de notre monde sublunaire !

Nous avons hâte d'ajouter que ce malaise de maître Antifer ne fut que passager. Avant que le *Steersman* eût relevé le cap Ortegal, à la pointe nord-ouest de l'Espagne, alors qu'il évoluait encore au milieu de ces parages du golfe de Gascogne si terriblement battus par les houles de l'Atlantique, le Malouin avait reconquis son pied et son estomac de marin. Il lui était arrivé ce qui arrive à bien d'autres, même des plus solides navigateurs, lorsqu'ils ont été quelque temps sans prendre la mer. Sa mortification n'en fut pas moins extrême et son amour-propre directement froissé à la pensée que ce patron de la *Charmante-Amélie,* ce commandant d'un bachot de rivière, était resté indemne, tandis que lui, avait failli se retourner les entrailles !

La nuit fut très pénible, pendant que le *Steersman,* avec grosse houle, naviguait par le travers de la Corogne et du Ferrol. Le capitaine Cip eut même un instant le dessein de relâcher, et peut-être s'y fût-il décidé, si maître Antifer n'avait émis l'avis de tenir bon. Des retards

prolongés lui eussent donné quelque inquiétude relativement au paquebot de Suez, qui ne fait qu'une escale mensuelle au golfe Persique. À ces époques d'équinoxe, on peut toujours craindre de tels mauvais temps qu'il soit impossible de les affronter. Donc mieux valait ne point relâcher tant qu'il n'y aurait pas danger évident à continuer sa route.

Le *Steersman* poursuivit sa navigation à bonne distance des récifs du littoral de l'Espagne. Il laissa sur bâbord la baie de Vigo et les trois pains de sucre qui en signalent l'entrée, puis les pittoresques côtes du Portugal. Le lendemain, à tribord, on releva le groupe des Berlingues, que la Providence a fabriqué tout exprès pour l'établissement des feux qui signalent la proximité du continent aux navires venant du large.

Vous imaginez aisément que, durant ces longues heures inoccupées, on causait de la grande affaire, de cet extraordinaire voyage et de ses résultats certains. Maître Antifer avait repris son aplomb moral et physique. Les jambes

écartées, le regard défiant l'horizon, il arpentait le pont d'un pied ferme, cherchant, s'il faut tout dire, sur la bonne figure du gabarier, un symptôme de malaise qui s'obstinait à n'y point paraître.

Et alors de lui lancer ces mots :

« Comment trouves-tu l'Océan ?...

– C'est beaucoup d'eau, mon ami.

– Oui... un peu plus que dans ta Rance !...

– Sans doute, mais il ne faudrait pas dédaigner une rivière qui a son charme...

– Je ne la dédaigne pas, gabarier... je la méprise...

– Mon oncle, dit Juhel, on ne doit mépriser personne, et une rivière peut avoir sa valeur...

– Tout comme un îlot ! » ajouta Gildas Trégomain.

Et sur ce mot, maître Antifer de dresser l'oreille, car c'était le toucher à son endroit sensible.

« Certes, s'écria-t-il, il y a des îlots qui

méritent d'être mis au premier rang... le mien, par exemple ! »

Ce pronom indiquait bien le travail qui s'était opéré dans ce cerveau de Breton – un pronom possessif s'il en fût jamais. Cet îlot du golfe d'Oman lui appartenait en propre par héritage.

« Et à propos de mon îlot, reprit-il, vérifies-tu chaque jour la marche de ton chronomètre, Juhel ?...

– Assurément, mon oncle, et j'ai rarement vu un instrument aussi parfait.

– Et ton sextant ?...

– Soyez certain qu'il vaut le chronomètre.

– Dieu merci, ils ont coûté assez cher !

– S'ils doivent rapporter cent millions, insinua judicieusement Gildas Trégomain, il n'y avait pas lieu de regarder au prix...

– Comme tu le dis, gabarier ! »

Et, de fait, on n'y avait point regardé. Le chronomètre avait été fabriqué dans les ateliers

de Bréguet – avec quelle perfection, il est inutile d'y insister. Quant au sextant, il était digne du chronomètre, et, habilement manié, pouvait donner des angles à moins d'une seconde. Or, pour le maniement, il n'y avait qu'à s'en remettre au jeune capitaine. Grâce à ces deux appareils, il saurait déterminer avec une précision absolue le gisement de l'îlot.

Mais, si maître Antifer et ses deux compagnons avaient raison d'accorder entière confiance à ces instruments, c'était de la défiance, au contraire, de la très juste défiance, qu'ils éprouvaient pour Ben-Omar, l'exécuteur testamentaire de Kamylk-Pacha. Ils en causaient souvent, et un jour, l'oncle de dire à son neveu :

« Il ne me revient pas du tout, cet Omar, et je me promets de l'observer de près !

– Qui sait si nous le retrouverons à Suez ?... répondit le gabarier d'un ton dubitatif.

– Allons donc ! s'écria maître Antifer. Il nous y attendrait des semaines et des mois, s'il le fallait !... Est-ce que ce coquin-là n'était pas venu à Saint-Malo uniquement pour me voler ma

latitude ?

– Mon oncle, dit Juhel, vous n'avez pas tort, je crois, de surveiller ce garde-notes d'Égypte. À mon avis, il ne vaut pas cher, et j'avoue que son clerc Nazim ne me paraît pas valoir davantage !

– Je pense comme toi, Juhel, ajouta le gabarier. Ce Nazim n'a pas plus l'air d'un clerc que je n'ai l'air, moi...

– D'un jeune premier de théâtre ! dit Pierre-Servan-Malo, en faisant rouler son caillou entre ses dents. Non, le susdit clerc n'a pas une figure à rédiger des actes... Après tout, en Égypte, il n'est pas étonnant que ces saute-ruisseaux aient de ces tournures de beys à éperons et à moustaches !... Le malheur est qu'il ne parle pas le français... On aurait pu le faire jaser...

– Le faire jaser, mon oncle ? Si vous n'avez pas tiré grand-chose du patron, vous n'auriez rien tiré de son clerc, vous pouvez m'en croire. Je pense qu'il y aurait plutôt lieu de vous préoccuper de ce Saouk...

– Quel Saouk ?...

– Ce fils de Mourad, le cousin de Kamylk-Pacha, de cet homme qui est déshérité à votre profit...

– Qu'il s'avise de se mettre en travers, Juhel, et je saurai le remettre en long ! Est-ce que le testament n'est pas formel ?... Alors, que nous veut-il, ce descendant de pachas, dont je me charge de couper les queues ?...

– Cependant, mon oncle...

– Eh ! je ne m'inquiète pas plus de lui que du Ben-Omar, et si ce fabricant de contrats ne marche pas correctement...

– Prends garde, mon ami ! dit Gildas Trégomain. Tu ne peux pas te débarrasser du notaire... Il a le droit et même le devoir de t'accompagner dans tes recherches... de te suivre sur l'îlot...

– Mon îlot, gabarier !...

– Soit... ton îlot !... Le testament l'indique d'une façon précise, et comme il lui est attribué une commission de un pour cent... soit un million de francs...

– Un million de coups de pied au derrière ! » s'écria le Malouin, dont l'irascibilité croissait à la pensée de cette énorme prime que devait toucher Ben-Omar.

La conversation fut interrompue par des sifflets assourdissants. Le *Steersman,* qui s'était rapproché de terre, passait entre la pointe du cap Saint-Vincent et le rocher dressé au large du cap.

Le capitaine Cip n'omettait jamais d'envoyer un salut au couvent juché sur le haut de la falaise – salut que le prieur s'empressait de lui rendre sous forme de bénédiction paternelle. Quelques vieux moines apparurent sur le plateau, et le steamer, onctueusement béni, contourna l'extrême pointe pour prendre direction vers le sud-est.

Pendant la nuit, en prolongeant la côte à quelques milles, on aperçut les feux de Cadix, on dépassa la baie de Trafalgar. Le matin au petit jour, après avoir relevé dans le sud le phare du cap Spartel, le *Steersman,* laissant à égale distance, sur tribord, les superbes collines de

Tanger, meublées de jolies villas toutes blanches entre les frondaisons, et, sur bâbord, les coteaux échelonnés derrière Tarifa, donna dans le détroit de Gibraltar.

À partir de cet endroit, le capitaine Cip, servi par le courant de la Méditerranée, fila vivement, en se rapprochant du littoral marocain. Il entrevit Ceuta, perchée sur son roc comme un Gibraltar espagnol, il mit le cap au sud-est, et vingt-quatre heures après, l'île d'Alboran lui restait par l'arrière.

Délicieuse navigation dont les passagers peuvent ressentir l'inexprimable charme, lorsque le navire qui les transporte passe en vue de la côte africaine. Rien de plus pittoresque, de plus varié que ce panorama, avec ses montagnes d'arrière-plan d'un harmonieux profil, les multiples découpures du rivage, les villes maritimes qui surgissent inopinément au détour des hautes falaises dans leur cadre de verdure, respecté de l'hiver sous ce climat méditerranéen. Le gabarier apprécia-t-il comme il convenait ces beautés naturelles, et balanceraient-elles en son souvenir

les points de vue de sa bien aimée Rance entre Dinard et Dinan ? Qu'éprouva-t-il en voyant Oran, dominée par le cône où s'accroche son fort, Alger étagée en amphithéâtre sur sa casbah, Stora perdue au milieu de ses roches d'un grandiose aspect, Bougie, Philippeville, Bône, mi-moderne et mi-antique, blottie au fond de son golfe. En un mot, quel fut l'état d'âme de Gildas Trégomain en présence de ce littoral superbe qui se déroulait devant ses yeux ? C'est là un point historique qui n'est pas fixé et qui ne le sera jamais sans doute.

Ce fut à peu près par le travers de La Calle que le *Steersman,* s'éloignant de la côte tunisienne, prit direction vers le cap Bon. Dans la soirée du 5 mars, les hauteurs de Carthage se dessinèrent un instant sur un fond de ciel d'un blanc cru, au moment où le soleil se couchait au milieu des brumes. Puis, pendant la nuit, le steamer, après avoir doublé le cap Bon, sillonna cette portion orientale de la Méditerranée qui s'étend jusqu'aux Échelles du Levant.

Le temps était assez propice. Des grains

parfois, mais des embellies qui laissaient au regard de larges horizons. C'est en ces conditions que l'île de Pantellaria montra son sommet aigu – un ancien volcan endormi qui pourrait bien se réveiller un jour. Du reste, le sous-sol de cette partie de mer, depuis le cap Bon jusqu'aux parages les plus reculés de l'archipel grec, est volcanique. Des îles y apparaissent, telles Santorin et nombre d'autres, qui formeront peut-être un jour quelque nouvel archipel.

Aussi Juhel eut-il raison de dire à son oncle :

« Il est heureux que Kamylk-Pacha n'ait pas choisi un îlot de ces parages pour y enterrer sa fortune.

– C'est heureux... très heureux ! » répondit maître Antifer.

Et sa face était devenue toute pâle à la pensée que son îlot aurait pu émerger d'une mer incessamment travaillée par les forces souterraines. Heureusement, le golfe d'Oman est garanti contre les éventualités de cette sorte. Il ne connaît pas de telles commotions, et l'îlot occuperait la place même où ses coordonnées

géographiques en indiquaient le gisement.

Après avoir dépassé les îles de Gozzo et de Malte, le *Steersman* se rapprocha franchement de la côte égyptienne.

Le capitaine Cip vint reconnaître Alexandrie. Puis, ayant contourné ce réseau des bouches du Nil, sorte d'éventail déployé entre Rosette et Damiette, il fut signalé à l'ouvert de Port-Saïd dans la matinée du 7 mars.

Le canal de Suez était en construction à cette époque, puisqu'il ne fut inauguré qu'en 1869. Le steamer dut donc s'arrêter à Port-Saïd. Là, les maisons à l'européenne, les chalets à toit pointu, les villas fantaisistes, ont poussé sous le souffle français, le long d'une étroite bande de sable resserrée entre la mer, le canal et le lac Menzaleh. Le produit des fouilles a servi à combler une partie du marais, à établir un terre-plein, qui sert d'assise à la ville, où rien ne manque : église, hôpital, chantiers. Des constructions pittoresques s'étalent en façade sur la Méditerranée, et le lac est semé d'îlots verdoyants entre lesquels se glissent les barques de pêcheurs. Une sorte de

demi-rade, de deux cent trente hectares, est protégée par ses deux digues, l'une occidentale, avec phare, sur une longueur de trois mille cinq cents mètres, l'autre, orientale, plus courte de sept cents mètres.

Maître Antifer et ses compagnons se séparèrent du capitaine Cip avec force remerciements sur l'accueil qu'ils avaient reçu à son bord et, le lendemain, ils prirent le chemin de fer qui fonctionnait alors entre Port-Saïd et Suez.

Il était fâcheux que le canal n'eût pas été achevé cette année-là. La traversée aurait vivement intéressé Juhel, et Gildas Trégomain aurait pu se croire entre les rives de la Rance, bien que l'aspect des lacs Amers et d'Ismaïla soit moins breton que Dinan et plus oriental que Dinard.

Quant à maître Antifer ?... En vérité, est-ce qu'il eût songé à regarder ces merveilles ? Non ! pas plus celles qui sont dues à la nature, que celles qui sont dues au génie de l'homme. Pour lui, dans le monde entier il n'existait qu'un seul

point, l'îlot du golfe d'Oman, son îlot, lequel, comme un bouton de métal brillant, hypnotisait tout son être.

Et il ne devait rien voir de Suez, cette ville, qui occupe actuellement une place si importante dans la nomenclature géographique. Mais ce qu'il aperçut très visiblement au sortir de la gare, ce fut un groupe de deux hommes, dont l'un se dépensait en saluts excessifs, tandis que l'autre ne se départissait pas de la gravité orientale.

C'étaient Ben-Omar et Nazim.

XI

Dans lequel Gildas Trégomain déclare que son ami Antifer pourrait bien finir par devenir fou

Ainsi l'exécuteur testamentaire, le notaire Ben-Omar et son clerc étaient au rendez-vous assigné. Ils n'auraient eu garde d'y manquer. Depuis quelques jours déjà ils étaient arrivés à Suez, et que l'on juge de leur impatience en attendant le Malouin !

Sur un signe de maître Antifer, ni Juhel ni Gildas Trégomain ne bougèrent. Tous trois affectèrent même de se livrer à une conversation dont rien ne pouvait les distraire.

Ben-Omar s'avança en prenant cette attitude obséquieuse qui lui était habituelle.

On ne parut pas se douter de sa présence.

« Enfin... monsieur... » se hasarda-t-il à dire,

en donnant à sa voix les plus aimables inflexions.

Maître Antifer tourna la tête, le regarda, et positivement, il avait l'air de ne point le connaître.

« Monsieur... c'est moi... c'est moi... répétait le notaire en s'inclinant.

– Oui... vous ? »

Et il n'eût pas dit plus clairement : Que diable me veut cet échappé d'une boîte à momie ?

« Mais... c'est moi... Ben-Omar... le notaire d'Alexandrie... Vous ne me remettez pas ?...

– Est-ce que nous connaissons ce monsieur ? demanda Pierre-Servan-Malo.

Et il interrogeait ses compagnons en clignant de l'œil, tandis que le caillou gonflait alternativement sa joue droite et sa joue gauche.

« Je le crois... répondit Gildas Trégomain, qui prenait en pitié l'embarras du notaire. C'est monsieur Ben-Omar que nous avons déjà eu le plaisir de rencontrer...

– En effet... en effet... répliqua maître Antifer,

comme si ce souvenir fût revenu de loin, de très loin. Je me rappelle... Bon Omar... Ben-Omar ?...

– Moi-même.

– Eh bien... que faites-vous ici ?...

– Comment... ce que j'y fais ? Mais je vous attends, monsieur Antifer.

– Vous m'attendez ?...

– Sans doute... Vous avez donc oublié ?... Rendez-vous donné à Suez ?...

– Rendez-vous ?... Et pourquoi ? répondit le Malouin, en jouant si bien la surprise que le notaire dut en être dupe.

– Pourquoi ?... Mais le testament de Kamylk-Pacha... les millions légués... cet îlot...

– Vous pourriez dire mon îlot, ce me semble !

– Oui... votre îlot... Je vois que la mémoire vous revient... et comme le testament m'a imposé l'obligation de...

– C'est entendu, monsieur Ben-Omar... Bonjour... Bonjour !... »

Et, sans lui dire au revoir, il fit d'un

mouvement d'épaule comprendre à Juhel et au gabarier de le suivre.

Mais, au moment où ils allaient s'éloigner de la gare, le notaire les arrêta.

« Où comptez-vous loger à Suez ?... demanda-t-il.

– Dans un hôtel quelconque, répondit maître Antifer.

– L'hôtel où je suis descendu avec mon clerc Nazim vous conviendrait-il ?...

– Celui-là ou un autre, peu importe ! Pour les quarante-huit heures que nous devons passer ici.

– Quarante-huit heures ?... répliqua Ben-Omar d'un ton où perçait une évidente inquiétude. Vous n'êtes pas arrivé au terme de votre voyage ?...

– Pas le moins du monde, répondit maître Antifer, et il reste encore une traversée...

– Une traversée ?... s'écria le notaire, qui pâlissait déjà comme si le pont d'un navire eût oscillé sous ses pieds.

– Une traversée que nous exécuterons, ne vous

déplaise, à bord du paquebot *Oxus,* qui fait le service de Bombay...

– Bombay !

– Et qui doit partir après-demain de Suez. Je vous invite donc à y prendre passage, puisque votre compagnie nous est imposée...

– Où est donc cet îlot ?... demanda le notaire, avec un geste de désespoir.

– Il est où il est, monsieur Ben-Omar. »

Là-dessus, maître Antifer, suivi de Juhel et de Trégomain, se rendit au plus prochain hôtel, où leurs bagages, peu encombrants, furent bientôt transportés.

Un instant plus tard, Ben-Omar avait rejoint Nazim, et un observateur eût vu clairement que son soi-disant clerc l'accueillait d'une façon peu respectueuse. Ah ! sans cet un pour cent qui lui était attribué sur les millions, et aussi n'eût été la crainte que lui inspirait Saouk, avec quelle joie il aurait envoyé promener le légataire, et ce testament de Kamylk-Pacha, et cet îlot inconnu, à

la recherche duquel il fallait courir à travers les continents et les mers !

On eût dit à notre Malouin que Suez était appelée autrefois Soueys par les Arabes, et Cléopatris par les Égyptiens, qu'il se serait empressé de répondre :

« Pour ce que j'y viens faire, cela m'est parfaitement égal ! »

Visiter quelques mosquées, vieilles constructions sans caractère, deux ou trois places, dont la plus curieuse est celle du marché aux grains, la maison face à la mer où logea le général Bonaparte, c'est à quoi ne songeait guère cet impatient personnage. Mais Juhel se dit qu'il ne pourrait mieux occuper les quarante-huit heures de relâche qu'en prenant un aperçu de cette ville, peuplée de quinze mille habitants et dont l'enceinte irrégulière est misérablement entretenue.

Il suit de là que Gildas Trégomain et lui employèrent leur temps à courir les rues et les ruelles, à explorer la rade, où cinq cents bâtiments peuvent trouver un bon mouillage par

seize et vingt mètres de profondeur, avec abri contre les vents de nord-nord-ouest qui dominent en toute saison.

Suez se livrait à un certain commerce maritime, même avant que le canal eût été projeté – grâce au railway qui dessert Le Caire et Alexandrie. Par sa situation au fond du golfe dont elle porte le nom – golfe creusé entre le littoral égyptien et l'isthme sur une longueur de cent quatre-vingt-six kilomètres –, cette ville commande la mer Rouge, et, pour être lent, son développement n'en est pas moins assuré dans l'avenir.

Encore une fois, cela laissait maître Antifer d'une indifférence rare. Tandis que ses deux compagnons déambulaient à travers les rues, lui ne quittait guère la superbe plage transformée en promenade. Il se sentait surveillé, il est vrai. Tantôt, c'était Nazim, tantôt c'était Ben-Omar, qui ne le perdaient pas de vue, sans jamais l'aborder. Il feignait, d'ailleurs, de ne point remarquer cette surveillance. Assis sur un banc, absorbé, méditatif, son œil sondant les horizons

de la mer Rouge, il cherchait à les dépasser du regard. Et, parfois, tant son imagination subissait l'obsession d'une idée fixe, il croyait voir l'îlot – son îlot – émerger là-bas des brumes du sud... par un effet de mirage, qui se produit fréquemment aux limites de ces grèves sablonneuses, merveilleux phénomène auquel l'œil se laisse toujours tromper.

Enfin, le 11 mars, dans la matinée, le paquebot *Oxus* eut terminé ses préparatifs de départ, et embarqué le charbon nécessaire à la traversée de l'océan Indien avec les relâches réglementaires.

On ne s'étonnera pas que maître Antifer, Gildas Trégomain et Juhel se fussent rendus à bord dès l'aube, ni que Ben-Omar et Saouk y eussent pris passage après eux.

Ce grand paquebot, bien que destiné plus spécialement aux marchandises, était aussi aménagé pour le transport des voyageurs, la plupart à destination de Bombay, quelques-uns seulement devant débarquer à Aden et à Mascate.

L'*Oxus* appareilla vers onze heures du matin et sortit des longues passes de Suez. Il régnait une assez fraîche brise de nord-nord-ouest, indiquant une tendance à retomber dans l'ouest. Comme ce voyage devait durer une quinzaine de jours, à cause des relâches successives, Juhel avait retenu une cabine à trois cadres, disposée à souhait pour la sieste du jour et le repos de la nuit.

Il va sans dire que Saouk et Ben-Omar occupaient une autre cabine, hors de laquelle le notaire ne ferait sans doute que de rares et courtes apparitions. Maître Antifer, bien décidé à réduire à l'indispensable les rapports qu'ils devaient avoir tous deux, avait débuté par déclarer à l'infortuné tabellion, avec cette délicatesse d'ours marin qui le caractérisait :

« Monsieur Ben-Omar, nous voyageons de conserve, c'est entendu, mais chacun de son côté... J'irai du mien, vous irez du vôtre... Il suffira que vous soyez là pour constater ma prise de possession, et, la chose terminée, j'espère que nous aurons le plaisir de ne plus nous rencontrer ni dans ce monde ni dans l'autre ! »

Tant que l'*Oxus* descendit le long du golfe, abrité par les hauteurs de l'isthme, la navigation fut aussi tranquille qu'elle aurait pu l'être à la surface d'un lac. Mais, lorsqu'il donna dans la mer Rouge, ces fraîches brises, qui se développent sur les plaines arabiques, l'accueillirent assez rudement. Il en résulta un violent roulis, dont nombre de passagers se trouvèrent fort mal. Nazim ne parut point en être incommodé, pas plus que maître Antifer et son neveu, pas plus que Gildas Trégomain, qui réhabilitait en sa personne la corporation des marins d'eau douce. Quant au notaire, il faut renoncer à peindre l'affaiblissement auquel il fut réduit. Il ne parut jamais ni sur le pont du paquebot, ni dans le salon, ni dans le dining-room. On l'entendait gémir au fond de sa cabine, et on ne l'entrevit même pas de toute la traversée. Mieux eût valu pour lui opérer ce voyage à l'état de momie. L'excellent gabarier, pris d'une sorte de pitié à l'égard du pauvre homme, lui fit quelques visites – et cela ne surprendra pas, étant donnée sa bonne nature. Pour maître Antifer, qui ne pardonnait pas à Ben-Omar d'avoir voulu lui

voler sa latitude, il haussait les épaules, lorsque Gildas Trégomain essayait de l'apitoyer sur le malheureux passager.

« Eh bien, gabarier, lui disait-il, en dégonflant sa joue droite pour gonfler sa joue gauche, ton Omar est-il vidé ?...

– À peu près.

– Mes compliments !

– Mon ami... est-ce que tu ne viendras pas le voir... ne fût-ce qu'une fois ?...

– Si, gabarier, si !... J'irai quand il n'en restera plus que la carapace ! »

Allez donc faire entendre raison à un homme qui répond sur ce ton en éclatant de rire !

Toutefois, si le notaire ne fut pas gênant au cours de cette traversée, son clerc Nazim ne laissa pas d'exciter à plusieurs reprises chez maître Antifer une irritation presque justifiée. Ce n'est pas que Nazim lui imposât sa présence... non !... D'ailleurs, pourquoi l'eût-il fait, puisque ni l'un ni l'autre n'auraient pu converser, faute de parler la même langue. Mais le soi-disant clerc

était toujours là, épiant du regard ce que faisait le Malouin, comme s'il remplissait une fonction que son patron lui aurait imposée. Aussi, quel plaisir maître Antifer eût éprouvé à l'envoyer par-dessus le bord, en admettant que l'Égyptien eût été homme à souffrir un pareil traitement.

La descente de la mer Rouge fut assez pénible, bien que l'on ne fût pas au milieu des intolérables chaleurs de l'été. À cette époque, on le sait, l'entretien des chaudières ne peut être confié qu'à des chauffeurs arabes. Eux seuls ne cuisent pas là où des œufs cuiraient en quelques minutes.

À la date du 15 mars, l'*Oxus* atteignit la partie la plus resserrée du détroit de Bab-el-Mandeb. Après avoir évité à bâbord l'île anglaise de Périm, les trois Français purent saluer le pavillon de la France, que déployait le fort d'Obock au-dessus de la côte africaine. Puis le steamer retrouva du large dans le golfe d'Aden, et mit le cap sur le port de ce nom, où il devait débarquer quelques passagers.

Aden, encore une clef de ce trousseau de la

mer Rouge, qui pend à la ceinture de la Grande-Bretagne, cette bonne ménagère toujours à la besogne ! Avec l'île de Périm, dont elle a fait un autre Gibraltar, elle tient l'entrée de ce couloir long de six cents lieues, qui débouche sur les parages de l'océan Indien. Si le port d'Aden est en partie ensablé, du moins possède-t-il un vaste et commode mouillage à l'est, puis, à l'ouest, un bassin où toute une flotte trouverait abri. Les Anglais sont installés là depuis 1823. La ville actuelle, qui fut d'ailleurs florissante aux onzième et douzième siècles, était tout indiquée pour devenir l'entrepôt du commerce avec l'extrême Orient.

Aden, qui possède trente mille habitants, en comptait trois de plus – et de nationalité française – dans cette même soirée. La France y fut représentée, pendant vingt-quatre heures, par ces aventureux Malouins, et non des moins considérables de l'ancienne Armorique.

Maître Antifer ne jugea point à propos de quitter le bord. Il passa son temps à pester contre cette relâche, dont l'un des plus graves

inconvénients fut de permettre au notaire d'apparaître sur le pont de l'*Oxus*. Dans quel état, grand Dieu ! Il eut à peine la force de se traîner jusqu'à la dunette.

« Eh ! c'est vous, monsieur Ben-Omar ? dit Pierre-Servan-Malo avec un sérieux des plus ironiques. Vrai ! je ne vous aurais pas reconnu !... Jamais vous n'irez jusqu'au bout du voyage !... À votre place... je resterais à Aden...

– Je le voudrais... répondit le malheureux, dont la voix était réduite à un souffle. Quelques jours de repos pourraient me rétablir, et si vous vouliez attendre le prochain paquebot...

– Désolé, monsieur Ben-Omar. J'ai hâte de verser entre vos mains le joli tantième qui doit vous revenir, et je ne puis, à mon grand regret, m'arrêter en route !

– Est-ce loin encore ?...

– Plus que loin ! » répondit maître Antifer, en décrivant du geste une courbe d'un diamètre invraisemblable.

Et, là-dessus, Ben-Omar de regagner sa

cabine, se traînant comme une langouste, et, peu réconforté, on l'imagine, par cette brève conversation.

Juhel et le gabarier revinrent à bord pour l'heure du dîner, et ne crurent point devoir raconter leur visite à Aden. Maître Antifer ne les eût guère écoutés.

Le lendemain, l'après-midi, l'*Oxus* reprit la mer, et n'eut pas à se louer de l'Amphitrite indienne – Gildas Trégomain disait « Amphitruite ». La déesse fut quinteuse, capricieuse, nerveuse, et l'on s'en ressentit à bord. Mieux vaut ne point chercher à savoir ce qui se passait dans la cabine de Ben-Omar. Mais on l'eût remonté sur le pont, enveloppé d'un drap, on l'eût envoyé au giron de la susdite déesse avec un boulet aux pieds, qu'il n'aurait pas eu la force de protester contre l'inopportunité de cette cérémonie funèbre.

Le mauvais temps ne se calma que le troisième jour, lorsque le vent hâla le nord-est – ce qui donna au paquebot l'abri de la côte

d'Hadramaut.

Inutile d'ajouter que, si Saouk supportait les éventualités de cette navigation sans en être incommodé, s'il ne souffrait pas au physique, il n'en allait pas ainsi de son moral. Être à la merci de ce damné Français, n'avoir pu lui arracher le mystère de l'îlot, se voir contraint à le suivre jusqu'à... jusqu'à l'endroit où il comptait s'arrêter !... Serait-ce à Mascate, à Surate, à Bombay, où l'*Oxus* devait faire escale ?... N'allait-il pas plutôt s'engager à travers le détroit d'Ormuz, après avoir pris pied à Mascate ?... Était-ce donc l'un de ces centaines d'îlots du golfe Persique où Kamylk-Pacha était allé enfouir son trésor ?

Cette ignorance, cette incertitude entretenaient Saouk dans un état de perpétuelle exaspération. Il aurait voulu arracher ce secret des entrailles mêmes de maître Antifer. Que de fois il chercha à surprendre quelques mots échangés entre ses compagnons et lui ! Puisqu'il passait pour ne pas comprendre le français, on ne pouvait se défier de sa présence... Tout cela n'avait abouti à rien. Et

c'est justement le prétendu clerc qui était tenu, sinon en défiance, du moins en aversion. C'était même de la répulsion que sa personne inspirait. Ce sentiment instinctif, irraisonné, maître Antifer et ses compagnons l'éprouvaient à un degré égal. Ils s'éloignaient à l'approche de Saouk. Celui-ci ne s'en apercevait que trop.

L'*Oxus* relâcha une douzaine d'heures à Birbat, sur la côte arabe, dans la journée du 19 mars. Puis, à partir de ce point, il commença à prolonger la terre d'Oman, afin de remonter vers Mascate. Deux jours encore, il aurait doublé le cap Ras el-Had. Vingt-quatre heures plus tard, il aurait atteint la capitale de l'imanat. Maître Antifer serait au terme de son voyage.

Il était temps, d'ailleurs. À mesure que le but s'approchait, le Malouin devenait plus nerveux, plus insociable. Toute sa vie se concentrait vers cet îlot tant désiré, cette mine d'or et de diamants qui lui appartenait. Il entrevoyait une caverne d'Ali-Baba dont la propriété lui avait été transférée par acte légitime et précisément dans ce pays des *Mille et Une Nuits,* où la fantaisie de

Kamylk-Pacha venait de le conduire.

« Savez-vous, dit-il ce jour-là à ses compagnons, que si la fortune de ce brave homme d'Égyptien... »

Il en parlait avec familiarité, comme un neveu eût parlé d'un oncle d'Amérique dont il allait palper l'héritage.

« ... Savez-vous que si cette fortune eût consisté en lingots d'or, j'aurais été fort embarrassé, lorsqu'il se serait agi de l'emporter à Saint-Malo ?

– Je vous crois, mon oncle, répondit Juhel.

– Cependant, risqua le gabarier, en remplissant notre valise, nos poches, la coiffe de notre chapeau...

– Voilà bien des idées de marinier ! s'écria maître Antifer. Il se figure qu'un million en or, ça peut tenir dans un gousset !

– J'imaginais, mon ami...

– Mais tu n'as donc jamais vu un million en or ?...

– Jamais... pas même en rêve !

– Et tu ne sais pas ce que cela pèse ?...

– Je ne m'en doute point.

– Eh bien, je le sais, moi, gabarier, car j'ai eu la curiosité de le calculer !

– Dis un peu.

– Un lingot d'or valant un million pèse environ trois cent vingt-deux kilogrammes...

– Pas plus ? » riposta naïvement Gildas Trégomain.

Maître Antifer le regarda de travers. Cependant l'observation avait été formulée de si bonne foi qu'il fut désarmé.

« Et, reprit-il, si un million pèse trois cent vingt-deux kilogrammes, cent millions en pèsent trente-deux mille deux cent quarante-six !

– Eh !... fit le gabarier, tu m'en diras tant !

– Et sais-tu combien il faudrait d'hommes, chargés à cent kilos chacun, pour transporter ces cent millions ?...

– Achève, mon ami.

– Il en faudrait trois cent vingt-trois. Or, comme nous ne sommes que trois, juge un peu de notre embarras, une fois arrivés sur mon îlot ! Heureusement, mon trésor se compose surtout de diamants et de pierres précieuses...

– Le fait est que mon oncle a raison, répondit Juhel.

– Et j'ajouterai, dit Gildas Trégomain, que cet excellent Kamylk-Pacha me paraît avoir arrangé convenablement les choses.

– Oh ! ces diamants, s'écria maître Antifer, ces diamants d'une défaite si facile chez les joailliers de Paris ou de Londres !... Quelle vente, mes amis, quelle vente !... Pas tous, par exemple, non... pas tous !

– Tu n'en vendras qu'une partie ?...

– Oui, gabarier, oui ! répliqua maître Antifer, dont la face se convulsait, tandis que ses yeux jetaient des éclairs. Oui !... et d'abord, j'en garderai un pour moi... un diamant d'un million... que je porterai à ma chemise.

– À ta chemise, mon ami ! répondit Gildas

Trégomain. Mais tu seras éblouissant !... On ne pourra plus te regarder en face...

– Et il y en aura un second pour Énogate, ajouta maître Antifer. Voilà un petit caillou qui la rendra jolie...

– Pas plus qu'elle ne l'est, mon oncle ! s'empressa de répondre Juhel.

– Si, mon neveu... si... Et il y aura un troisième diamant pour ma sœur !

– Ah ! la bonne Nanon ! s'écria Gildas Trégomain. Elle sera aussi parée que la Vierge qui regarde la rue Porcon de la Barbinais ! Ah çà ! tu veux donc qu'on vienne la redemander en mariage ?... »

Maître Antifer haussa les épaules, disant :

« Et il y aura un quatrième diamant pour toi, Juhel, une belle pierre que tu porteras en épinglette...

– Merci, mon oncle.

– Et un cinquième pour toi, patron !

– Moi ?... Si encore c'eût été pour mettre à la

figure de proue de la *Charmante-Amélie*...

– Non... gabarier... à ton doigt... en bague... en chevalière...

– Un diamant... à mes grosses pattes rougeaudes... ça m'ira comme des chaussettes à un franciscain, répliqua le gabarier en montrant une énorme main, plus faite pour haler une aussière que pour étaler des bagues.

– N'importe, gabarier ! Et il n'est pas impossible que tu trouves une femme qui veuille...

– À qui le dis-tu, mon ami !... Il y a précisément une belle et forte veuve, épicière à Saint-Servan...

– Épicière... épicière !... s'écria maître Antifer... Vois-tu d'ici la figure que ton épicière ferait dans notre famille, lorsque Énogate aura épousé son prince, et Juhel sa princesse ! »

La conversation en resta là, et le jeune capitaine ne put s'empêcher de soupirer à la pensée que son oncle caressait encore ces rêves absurdes... Comment le ramènerait-on à des idées

plus saines, si la malchance – oui ! la malchance – voulait qu'il devînt possesseur des millions de l'îlot ?

« Positivement... il perdra la raison, pour peu que ça continue ! dit Gildas Trégomain à Juhel, dès qu'ils furent seuls.

– C'est à craindre ! » répondit Juhel, en regardant son oncle qui se parlait à lui-même.

Deux jours après, le 22 mars, l'*Oxus* arrivait au port de Mascate, et trois matelots extrayaient Ben-Omar des profondeurs de sa cabine. Dans quel état ! Ce n'était plus qu'un squelette... ou plutôt une momie, puisque la peau tenait encore à l'ossature de l'infortuné notaire !

XII

Dans lequel Saouk se décide à sacrifier une moitié du trésor de Kamylk-Pacha, afin de s'assurer l'autre moitié

Et lorsque Gildas Trégomain pria Juhel de lui indiquer sur la carte de son atlas le point précis où se trouvait Mascate, il ne put en croire ses yeux. L'ex-patron de la *Charmante-Amélie,* le marinier de la Rance, transporté en cet endroit... si loin... si loin... jusque dans les mers du continent asiatique !

« Ainsi, Juhel, nous sommes au bout de l'Arabie ?... demanda-t-il en ajustant son pince-nez.

– Oui, monsieur Trégomain, à l'extrémité sud-est.

– Et ce golfe-là, qui finit en entonnoir ?...

– C’est le golfe d’Oman.

– Et cet autre golfe qui a l’air d’un gigot de présalé ?...

– C’est le golfe Persique.

– Et le détroit qui les réunit ?...

– C’est le détroit d’Ormuz.

– Et l’îlot de notre ami ?...

– Il doit être quelque part dans le golfe d’Oman...

– S’il y est ! » répliqua le gabarier, après s’être assuré que maître Antifer ne pouvait l’entendre.

L’imanat de Mascate, compris entre les cinquante-troisième et cinquante-septième méridiens, et entre les vingt-deuxième et vingt-septième parallèles, se développe sur une longueur de cinq cent quarante kilomètres et une largeur de deux cent quatre-vingts. Il convient d’y ajouter une première zone de la côte persane de Laristan à Moghistan, une seconde zone sur le littoral d’Ormuz et de Kistrim ; de plus, en Afrique, toute la partie qui s’étend depuis l’Équateur jusqu’au cap Delgado, avec Zanzibar,

Juba, Molinde, Sofala. Tout compte fait, c'est un État de cinq cent mille kilomètres carrés – presque la surface de la France – avec dix millions d'habitants, des Arabes, des Persans, des Indous, des Juifs, et bon nombre de nègres. L'iman est donc un souverain qui mérite certaine considération.

En remontant le golfe d'Oman, après avoir pris direction sur Mascate, l'*Oxus* avait longé un littoral désolé, stérile, bordé de hautes falaises perpendiculaires – on eût dit des ruines de constructions féodales. Un peu en arrière, s'arrondissaient quelques collines de cinq cents mètres d'élévation, premières assises de la chaîne de Gébel-Achdar, qui se profilent à trois mille pieds d'altitude. Rien d'étonnant à ce que ce pays soit aride, puisqu'il n'est arrosé d'aucun cours d'eau d'une réelle importance. Cependant les environs de la capitale suffisent à nourrir une population de soixante mille habitants. Dans tous les cas, ce ne sont pas les fruits qui manquent, raisins, mangues, pêches, figues, grenades, melons d'eau, citrons aigres et doux, et surtout les dattes dont il y a à profusion. Le dattier est par

excellence l'arbre de ces terroirs arabes. C'est d'après lui qu'on estime la valeur des propriétés, et l'on dit un bien de trois ou quatre mille dattiers, comme on dit en France un domaine de deux ou trois cents hectares. Quant à l'imanat, il est d'autant plus commerçant que l'iman est non seulement le chef de l'État et le grand-prêtre de la religion, mais aussi le premier négociant du pays. Son royaume ne compte pas moins de deux mille navires jaugeant trente-sept mille tonnes. Sa marine militaire possède une centaine de bâtiments pourvus de plusieurs centaines de canons. Son armée est de vingt-cinq mille hommes. Quant à ses revenus, ils s'élèvent à près de vingt-trois millions de francs. En outre, propriétaire de cinq vaisseaux, il peut réquisitionner les navires de ses sujets, et les employer aux besoins de ses affaires – ce qui lui permet de donner à celles-ci une superbe extension.

Du reste, l'iman est maître absolu dans l'imanat, lequel, d'abord conquis par Albuquerque en 1507, a secoué la domination portugaise. Ayant retrouvé son indépendance

depuis un siècle, il est très soutenu par les Anglais, qui espèrent sans doute, après le Gibraltar d'Espagne, le Gibraltar d'Aden, le Gibraltar de Périm, créer le Gibraltar du golfe Persique. Ces tenaces Saxons finiront par « gibraltariser » tous les détroits du globe.

Est-ce que maître Antifer et ses compagnons avaient « pioché » leur Mascate au point de vue politique, industriel et commercial, avant de quitter la France ?

Pas le moins du monde.

Est-ce que le pays pouvait les intéresser ?

En aucune façon, puisque leur attention était uniquement concentrée sur un des îlots du golfe.

Mais l'occasion n'allait-elle pas s'offrir à eux d'étudier dans une certaine mesure l'état actuel de ce royaume ?

Oui, puisqu'ils comptaient se mettre en rapport avec l'agent représentant la France en ce coin de l'Arabie.

Il y a donc un de nos agents à Mascate ?

Il y en a un depuis le traité de 1841, traité qui fut signé entre l'iman et le gouvernement français.

Et à quoi sert-il, cet agent ?

Précisément à renseigner ses nationaux, lorsque leurs affaires les amènent jusqu'au littoral de l'océan Indien.

Pierre-Servan-Malo crut donc opportun de rendre visite à cet agent. En effet, la police du pays, très bien organisée et par conséquent très soupçonneuse, aurait pu suspecter l'arrivée de trois étrangers à Mascate, si ceux-ci n'eussent donné un prétexte valable à leur voyage. Seulement, il allait de soi qu'ils se garderaient bien d'indiquer le véritable.

L'*Oxus* devait continuer vers Bombay après quarante-huit heures de relâche. Aussi maître Antifer, le gabarier et Juhel débarquèrent-ils immédiatement. Ils ne se préoccupèrent en aucune façon, d'ailleurs, de Ben-Omar et de Nazim. À ceux-ci de se tenir au courant de leurs pas et démarches, de se joindre à eux, lorsqu'ils commenceraient les recherches dans le golfe.

Maître Antifer en tête, Juhel au milieu, Gildas Trégomain à l'arrière-garde, précédés d'un guide, se dirigèrent vers un hôtel anglais, à travers les places et les rues de la Babylone moderne. Les bagages suivaient. Quel soin on prit du sextant et du chronomètre achetés à Saint-Malo – du chronomètre surtout ! Un saint sacrement, sous un dais, n'eût pas été porté avec plus de respect – on pourrait dire de ferveur – par maître Antifer qui avait voulu s'en charger. Songez donc ! l'instrument qui permettrait de déterminer la longitude du fameux îlot. Avec quelle ponctualité on l'avait remonté chaque jour ! Que de précautions pour lui épargner des secousses qui auraient pu influer sur sa marche. Un mari n'aurait pas montré plus de sollicitude pour sa femme que notre Malouin en avait pour cet instrument, destiné à conservé l'heure de Paris.

Ce qui causait le plus vif étonnement au gabarier débarqué à Mascate, c'était de s'y voir, comme le doge de Gênes au milieu de la cour de Louis XIV.

Après avoir choisi leurs chambres, nos voyageurs se rendirent aux bureaux de l'agent, lequel fut assez surpris à la vue des trois Français, qui apparurent sur le seuil de sa porte.

C'était un Provençal, d'une cinquantaine d'années, nommé Joseph Bard. Il faisait le commerce des cotons blancs et manufacturés, des châles de l'Inde, des soieries de Chine, des étoffes brodées d'or et d'argent, articles fort recherchés des riches Orientaux.

Des Français chez un Français, alors que celui-ci est natif de la Provence, la connaissance est vite faite, et les rapports sont rapidement établis.

Maître Antifer et ses compagnons avaient en premier lieu décliné leurs noms et qualités. Après échange de poignées de main et offre de rafraîchissements, l'agent demanda à ses visiteurs quel était l'objet de leur voyage.

« J'ai rarement l'occasion de recevoir des compatriotes, dit-il. C'est donc un plaisir pour moi de vous accueillir, messieurs, et je me mets entièrement à votre disposition.

– Nous vous en saurons gré, répondit maître Antifer, car vous pouvez nous être très utile en nous donnant des renseignements sur le pays.

– S'agit-il d'un simple voyage d'agrément ?...

– Oui et non... monsieur Bard. Nous sommes marins tous les trois, mon neveu, capitaine au long cours, Gildas Trégomain, un ancien commandant de la *Charmante-Amélie... »*

Et, cette fois, à l'extrême satisfaction de son ami, déclaré « commandant », maître Antifer parlait de la gabare comme s'il se fût agi d'une frégate ou d'un vaisseau de guerre.

« Et, moi, capitaine au cabotage, ajouta-t-il. Nous avons été chargés par une importante maison de Saint-Malo de fonder un comptoir soit à Mascate, soit dans l'un des ports du golfe d'Oman ou du golfe Persique.

– Monsieur, répondit Joseph Bard, très disposé à intervenir dans une affaire dont il devait tirer certains bénéfices, je ne puis qu'approuver vos projets et vous offrir mes services pour les conduire à bonne fin.

– En ce cas, dit alors Juhel, nous vous demanderons si c'est à Mascate même qu'il conviendrait de créer un comptoir de commerce ou dans une autre ville du littoral ?...

– À Mascate, de préférence, répondit l'agent. Ce port voit son importance s'accroître chaque jour par ses relations avec la Perse, l'Inde, Maurice, la Réunion, Zanzibar et la côte d'Afrique.

– Et quels sont les articles d'exportation ? demanda Gildas Trégomain.

– Dattes, raisins secs, soufre, poissons, copal, gomme d'Arabie, écailles, cornes de rhinocéros, huile, cocos, riz, millet, café et confitures.

– Confitures ?... répéta le gabarier, qui laissa sensuellement apparaître le bout de sa langue entre ses lèvres.

– Oui, monsieur, répondit Joseph Bard, de ces confitures qu'on appelle « hulwah » dans le pays, et qui sont composées de miel, de sucre, de gluten et d'amandes.

– Nous y goûterons, mes amis...

– Tant que tu voudras, poursuivit maître Antifer, mais revenons à la question. Ce n'est pas pour manger des confitures que nous sommes venus à Mascate. Monsieur Bard a bien voulu nous citer les principaux articles de commerce...

– Auxquels il convient d'ajouter la pêche des perles dans le golfe Persique, répondit l'agent, pêche dont la valeur s'élève annuellement à huit millions de francs... »

On aurait pu voir la bouche de maître Antifer dessiner une sorte de moue dédaigneuse. Des perles pour huit millions de francs, la belle affaire aux yeux d'un homme qui possédait pour cent millions de pierres précieuses !

« Il est vrai, reprit Joseph Bard, le commerce de perles est entre les mains de marchands hindous, qui ne laisseraient pas s'établir une concurrence.

– Même hors de Mascate ? dit Juhel.

– Même hors de Mascate, où les commerçants, je dois l'avouer, ne verraient point d'un bon œil s'installer les étrangers... »

Juhel profita de cette réponse pour amener la conversation sur un autre terrain.

En effet, la capitale de l'imanat est exactement située par 50° 20' de longitude est et 23° 38' de latitude nord. Il en résultait que, d'après les coordonnées de l'îlot, c'était au-delà qu'il fallait en chercher le gisement. L'essentiel était donc de quitter Mascate sous prétexte de découvrir un lieu favorable à la fondation d'un prétendu comptoir malouin. Aussi Juhel, après avoir observé qu'avant de se fixer à Mascate, il serait sage de visiter les autres villes de l'imanat, demanda-t-il quelles étaient celles qui se trouvaient sur le littoral :

« Il y a Oman, répondit Joseph Bard.

– Au nord de Mascate ?...

– Non, dans le sud-est.

– Et dans le nord... ou le nord-ouest ?...

– La ville la plus considérable est Rostak.

– Sur le golfe ?...

– Non, à l'intérieur.

– Et sur le littoral ?...

– C'est Sohar.

– À quelle distance d'ici ?...

– À deux cents kilomètres environ. »

Un clignement d'yeux de Juhel fit comprendre à son oncle l'importance de cette réponse.

« Et Sohar... est-ce une ville commerçante ?...

– Très commerçante. L'iman y réside quelquefois, lorsque telle est la fantaisie de Sa Hautesse...

– Sa Hautesse ! » fit Gildas Trégomain.

Et, visiblement, cette qualification sonna d'une agréable façon aux oreilles du gabarier. Peut-être doit-elle être réservée uniquement au Grand-Turc ; mais Joseph Bard crut de bon goût de l'appliquer à l'iman.

« Sa Hautesse est à Mascate, ajouta-t-il, et, lorsque vous aurez fait choix d'une ville pour votre comptoir, messieurs, il conviendra de solliciter une autorisation...

– Que Sa Hautesse ne nous refusera pas, je

l’espère ? répliqua le Malouin.

– Au contraire, répondit l’agent, et elle s’empressera de vous l’accorder moyennant finances. »

Le geste de maître Antifer indiqua qu’il était prêt à payer royalement.

« Comment se rend-on à Sohar ? demanda Juhel.

– En caravane.

– En caravane !... s’écria le gabarier un peu inquiet.

– Eh ! fit observer Joseph Bard, nous n’avons encore ni railways, ni tramways dans l’imanat, pas même de diligences. La route se fait en charrette ou à dos de mulet, à moins qu’on ne préfère aller à pied...

– Ces caravanes ne partent sans doute qu’à des intervalles éloignés ? demanda Juhel.

– Pardonnez-moi, monsieur, répondit l’agent. Le commerce est très actif entre Mascate et Sohar, et demain, précisément...

– Demain ?... répliqua maître Antifer. C'est parfait, et demain nous nous encaravanerons ! »

La perspective de s'« encaravaner », comme disait son ami, était-elle pour réjouir Gildas Trégomain ? Il eût été permis de n'en rien croire à la grimace qui modifia sa bonne figure. Mais il n'était pas venu à Mascate pour faire résistance, et il dut se résigner à voyager dans ces conditions un peu pénibles.

Cependant il crut devoir demander à présenter une observation relative au trajet entre Mascate et Sohar.

« Va, gabarier, répondit maître Antifer.

– Eh bien, dit Gildas Trégomain, nous sommes tous trois des marins, n'est-ce pas ?...

– Tous trois, répliqua son ami, non sans cligner de l'œil à l'adresse de l'ex-patron de la *Charmante-Amélie.*

– Je ne vois pas, dès lors, poursuivit le gabarier, pourquoi nous n'irions pas par mer à Sohar. Deux cents kilomètres... avec une solide embarcation...

– Pourquoi non ? dit maître Antifer. Gildas a raison. Ce serait du temps de gagné...

– Sans doute, répondit Joseph Bard, et je serai le premier à vous conseiller d'aller par la mer, si cela n'offrait certains dangers...

– Lesquels ?... demanda Juhel.

– Le golfe d'Oman n'est pas très sûr, messieurs. Peut-être à bord d'un navire de commerce, pourvu d'un nombreux équipage, n'y aurait-il rien à craindre...

– Craindre !... s'écria maître Antifer. Craindre des coups de vent... des bourrasques ?...

– Non... des pirates, qui ne sont pas rares aux approches du détroit d'Ormuz...

– Diable ! » fit le Malouin.

Et il faut lui rendre cette justice, c'est qu'il ne songeait à s'effrayer des pirates que pour le retour, lorsqu'il serait en possession de son trésor.

Bref, sur cette observation de l'agent, nos voyageurs, bien résolus à ne point choisir la voie de mer pour revenir, jugèrent qu'il était inutile de

la prendre pour aller. On partirait avec une caravane, on reviendrait avec une autre, puisque cette combinaison offrait toute sécurité. Gildas Trégomain dut dès lors accepter de cheminer par terre ; mais, *in petto,* il éprouvait quelque inquiétude sur la façon dont il serait véhiculé.

L'entretien se borna là. Les trois Français furent très satisfaits de l'agent de France. À leur retour, ils viendraient lui faire visite, ils le tiendraient au courant de leurs démarches, ils n'agiraient que d'après ses avis. Ce roublard d'Antifer laissa même entendre que la fondation d'un comptoir pouvait produire d'importantes commissions desquelles profiterait la caisse de l'agence.

Avant de se séparer, Joseph Bard renouvela la recommandation de se présenter devant Sa Hautesse, s'offrant d'ailleurs à obtenir une audience pour ces étrangers de distinction.

Les susdits étrangers de distinction reprirent ensuite le chemin de l'hôtel.

Pendant ce temps, dans une chambre du même hôtel, Ben-Omar et Nazim conféraient entre eux. Cette conférence, on le croira volontiers, était agrémentée des multiples bourrades et rudes propos de Saouk.

Le soi-disant clerc et le notaire étaient arrivés à Mascate. Bien. Mais ils ignoraient encore si Mascate était le terme du voyage. Maître Antifer ne devait-il pas aller au-delà ? C'était à cet imbécile d'Omar de le savoir, puisqu'il en avait le droit, et, à ce sujet, il n'était pas plus avancé que le faux Nazim.

« Voilà ce que c'est que d'avoir été bêtement malade pendant la traversée ! répétait Nazim. Est-ce que tu n'aurais pas mieux fait de te bien porter ? »

C'était aussi l'avis du notaire... comme pareillement de causer avec ce coquin de Français, de pénétrer ses secrets, d'apprendre où était déposé le trésor ?...

« Que Votre Excellence se calme, répondit Ben-Omar. Aujourd'hui même, je verrai monsieur Antifer... et j'apprendrai... Pourvu qu'il

ne s'agisse pas de se rembarquer !... »

Du reste, de connaître l'endroit où le légataire de Kamylk-Pacha porterait les recherches qui devaient le mettre en possession du legs, cela ne pouvait être mis en question. Puisque le testament lui imposait la présence de l'exécuteur testamentaire, lequel n'était autre que Ben-Omar, maître Antifer ne refuserait pas de lui répondre catégoriquement. Mais, lorsque l'îlot serait atteint, lorsqu'il aurait livré les trois précieux barils, comment Saouk parviendrait-il à en dépouiller son possesseur ? À cette demande que lui avait plus d'une fois posée le notaire, il n'avait jamais répondu, par la raison qu'il n'aurait su comment répondre. Ce qui n'était que trop certain, c'est qu'il ne répugnerait à aucun moyen pour s'emparer d'une fortune qu'il considérait comme sienne, et dont Kamylk-Pacha l'avait frustré au profit d'un étranger. Et c'est bien ce qui effrayait Ben-Omar, simple tabellion doux et conciliant, auquel déplaisaient les coups de force, sachant que Son Excellence se souciait de la vie d'un homme comme d'une vieille figue sèche. Dans tous les cas, l'essentiel était d'abord

de suivre les trois Malouins pas à pas, de ne point les perdre de vue au cours de leurs investigations, d'assister à l'exhumation du trésor... et, lorsque ce dernier serait entre leurs mains, d'agir suivant les circonstances.

Cela dûment arrêté, après avoir proféré des menaces terribles contre Ben-Omar, après avoir répété qu'il le rendait responsable de ce qui arriverait, Son Excellence sortit, en lui recommandant de guetter le retour de maître Antifer à l'hôtel.

Ce retour ne s'effectua que dans la soirée, assez tard. Gildas Trégomain et Juhel s'étaient donné le plaisir de flâner à travers les rues de Mascate, tandis que maître Antifer – en imagination – se promenait à quelques centaines de kilomètres de là, dans l'est de Sohar, du côté de son îlot. Inutile de l'interroger sur l'impression que lui produisait la capitale de l'imanat, si les rues en étaient animées, si les boutiques paraissaient achalandées, si cette population d'Arabes, d'Indiens, de Persans, présentait

quelque type original. Il n'avait rien voulu regarder, tandis que Juhel et le gabarier prenaient intérêt à tout ce qu'ils voyaient de cette ville restée si orientale. Aussi s'étaient-ils arrêtés devant les magasins où s'entassaient les marchandises de toutes sortes, des turbans, des ceintures, des manteaux de laine, des toiles écrues de coton, de ces jarres qu'on appelle « mertaban », et dont le coloriage resplendit sous leur émail. À la vue de ces belles choses, Juhel songeait au plaisir que sa chère Énogate aurait à les posséder. Quel souvenir ce serait pour elle de ce voyage survenu si mal à propos ! Et ces bijoux, curieusement travaillés, ces riens d'une valeur artistique, ne serait-elle pas plus heureuse en les recevant de son fiancé, oui !... plus heureuse qu'en se parant des diamants de son oncle ?

C'était aussi l'idée de Gildas Trégomain, et il disait à son jeune ami :

« Nous achèterons ce collier pour la petite, et tu le lui donneras au retour.

– Au retour ! répondit Juhel en soupirant.

– Et aussi cette bague qui est si jolie... que dis-je, une bague... dix bagues... une à chacun de ses doigts...

– À quoi pense-t-elle, ma pauvre Énogate ? murmurait Juhel.

– À toi, mon garçon, bien sûr, à toi et toujours !

– Et nous sommes séparés par des centaines et des centaines de lieues...

– Ah ! interrompit le gabarier, ne pas oublier de lui choisir un pot de ces fameuses confitures que M. Joseph Bard nous a vantées...

– Mais, reprit Juhel, il serait peut-être à propos d'y goûter avant d'en faire emplette...

– Non, mon garçon, non ! répliqua Gildas Trégomain. J'entends qu'Énogate y goûte la première...

– Et si elle les trouve mauvaises ?...

– Elle les trouvera délicieuses, puisque c'est toi qui les auras rapportées de si loin ! »

Comme l'excellent marinier connaissait bien

le cœur des jeunes filles, quoique aucune d'elles – ni de Saint-Malo ni de Saint-Servan ni de Dinard – n'eût jamais eu l'idée de devenir Mme Trégomain !

Enfin, tous deux ne regrettèrent pas leur promenade à travers cette capitale de l'imanat, dont plus d'une grande cité européenne pourrait envier la bonne tenue et la propreté – à l'exception de sa ville natale que Pierre-Servan-Malo considérait comme l'une des premières du monde.

Ce que Juhel put remarquer, du reste, c'est que la police y était sévèrement exercée par de nombreux agents qui ne laissaient pas d'être très soupçonneux.

Aussi, ces agents ne manquaient-ils pas d'observer les allées et venues de ces étrangers, débarqués à Mascate, et n'ayant rien dit de ce qui les amenait. Seulement, au contraire des polices tracassières de certains États européens, qui exigent des présentations de passeports, imposent des interrogatoires intempestifs, celle-ci se bornerait probablement à suivre les trois

Malouins aussi loin qu'il leur plairait d'aller, s'abstenant de questions indiscrètes. En effet, c'est bien ce qui devait se produire, et, maintenant qu'ils avaient posé le pied sur le territoire de l'imanat, ils ne le quitteraient pas sans que l'iman eût été mis au courant de leurs projets.

Heureusement maître Antifer ne le soupçonnait pas, car il eût éprouvé de justes craintes pour le dénouement de son aventure. Cent millions à retirer d'un îlot du golfe d'Oman, Sa Hautesse, très soucieuse de ses intérêts, ne le permettrait point. En Europe, si l'État prélève une demi-part d'un trésor trouvé, en Asie, le souverain, qui est l'État, n'hésite pas à prendre la part tout entière.

Par exemple, une question assez imprudente, ce fut celle que Ben-Omar crut devoir adresser à maître Antifer, lorsque celui-ci fut rentré à l'hôtel. Ayant entrebâillé la porte de la chambre – discrètement –, il dit de sa voix insinuante :

« Pourrais-je savoir ?...

– Quoi ?

– Savoir, monsieur Antifer, quelle direction nous allons suivre ?...

– Première rue à droite, seconde à gauche, et ensuite toujours tout droit... »

Puis, là-dessus, maître Antifer repoussa brusquement la porte.

XIII

Dans lequel le gabarier Trégomain navigue assez heureusement sur un « vaisseau du désert »

Le lendemain, 23 mars, dès l'aube, une caravane quittait la capitale de l'imanat, et suivait la route à proximité du littoral.

Une véritable caravane, et telle que le gabarier n'en avait jamais vu défiler à travers les landes d'Ille-et-Vilaine. Il fit cet aveu à Juhel, lequel ne s'en étonna point. Cette caravane comptait une centaine d'Arabes et d'Indous, plus des bêtes de somme en nombre à peu près égal. Avec cette force numérique, les périls du voyage étaient conjurés. Il n'y aurait pas à s'inquiéter d'un coup de main des pirates de terre, moins dangereux, d'ailleurs, que les pirates de mer.

Parmi les indigènes, on remarquait deux ou trois de ces financiers ou négociants, dont l'agent

français avait parlé. Ils voyageaient sans apparat, uniquement préoccupés des affaires qui les appelaient à Sohar.

Quant à l'élément étranger, il était représenté par les trois Français, maître Antifer, Juhel, Gildas Trégomain, et les deux Égyptiens, Nazim et Ben-Omar.

Ces derniers n'avaient eu garde de manquer le départ de la caravane. Ayant appris, puisque maître Antifer ne s'en cachait pas, que celui-ci devait partir le lendemain, ils s'étaient préparés en conséquence. Il va de soi que le Malouin ne s'était aucunement inquiété de Ben-Omar et de son clerc. À eux de le suivre comme ils l'entendraient, et sans qu'il eût à en prendre souci. Son intention bien arrêtée était de ne pas avoir l'air de les connaître. Lorsqu'il les aperçut au milieu de la caravane, il ne les honora même pas d'un salut, et, sous son regard menaçant, le gabarier n'osa tourner la tête de leur côté.

Les bêtes qui servaient au transport des voyageurs et des marchandises étaient de trois sortes : chameaux, mulets, ânes. On aurait en

vain songé à utiliser un véhicule quelconque, fût-ce une charrette rudimentaire. Comment le véhicule eût-il roulé sur un sol cahoteux, dépourvu de routes frayées, marécageux parfois, comme le sont ces prairies humides auxquelles on donne le nom de « mauves » ? Tout le monde était monté selon sa convenance.

Deux mulets de moyenne taille, vigoureux et ardents, portaient l'oncle et le neveu. Les loueurs de Mascate, des juifs très entendus en affaires, leur avaient fourni ces montures habituées au train des caravanes – à un bon prix, cela va sans dire. Maître Antifer devait-il regarder à quelques centaines de pistoles de plus ou de moins ? Non, évidemment. Toutefois, pour n'importe quelle somme, on ne put trouver un mulet dont la solidité fût en rapport avec le poids de Gildas Trégomain. Sous cette masse humaine, pendant un trajet de cinquante lieues, aucun représentant de la race mulassière n'eût été en état de résister. De là, nécessité de se pourvoir d'un animal plus robuste pour le service de l'ex-patron de la *Charmante-Amélie.*

« Sais-tu que tu es embarrassant, gabarier ? lui avait dit poliment maître Antifer, après avoir renvoyé les mulets qui furent successivement essayés.

– Que veux-tu, mon ami ?... Il ne fallait pas m'obliger à t'accompagner !... Laisse-moi à Mascate où je t'attendrai...

– Jamais !

– Je ne peux pourtant pas me faire transporter en plusieurs morceaux...

– Monsieur Trégomain, avait demandé Juhel, auriez-vous de la répugnance à employer un chameau ?

– Aucune, mon garçon, si le chameau n'en éprouvait pas à me servir de monture.

– C'est une idée, s'était écrié maître Antifer. Il sera très bien sur un de ces chameaux...

– Si justement appelés « vaisseaux du désert ! » avait ajouté Juhel.

– Va pour le vaisseau du désert ! » s'était contenté de répondre l'accommodant gabarier.

Et voilà comment, ce jour-là, sur un colossal échantillon de ces ruminants, entre les deux bosses du robuste animal, était achevalé Gildas Trégomain. Cela ne lui déplaisait pas. Même, à sa place, peut-être un autre en eût-il été très fier. S'il éprouva ce sentiment bien légitime, il n'en montra rien, et ne songea qu'à gouverner au mieux son vaisseau, à épargner des embardées inutiles, à le tenir en bonne direction. Sans doute, lorsque la caravane prenait une allure plus rapide, le train de la bête ne laissait pas d'être rude. Mais les assises charnues du gabarier étaient suffisantes pour amortir ces coups de tangage.

À l'arrière de la caravane, où il restait de préférence, Saouk montait un mulet un peu vif, en cavalier rompu à ce genre d'exercice. Près de lui, ou du moins mettant toute son attention à ne point être distancé, Ben-Omar chevauchait un petit âne, ses pieds rasant presque la terre – ce qui devait exempter de gravité les chutes éventuelles. Enfourcher un mulet ?... Jamais le notaire n'avait pu s'y décider. Il serait tombé de trop haut.

D'ailleurs, ces mulets arabes sont fringants, impétueux, capricieux, et il faut une main énergique pour les maîtriser.

La caravane marchait de manière à franchir une étape d'une dizaine de lieues par journée, coupée d'une halte de deux heures au moment de la méridienne. En quatre jours, elle aurait atteint Sohar, s'il ne se produisait aucun retard.

Quatre jours, voilà qui devait paraître d'une interminable longueur à maître Antifer, toujours éperonné par l'obsession de son îlot. Et pourtant il touchait au terme de son aventureux voyage... Quelques traites encore, et il serait au but... Pourquoi donc se sentait-il plus nerveux, plus inquiet, à mesure qu'il approchait de l'instant décisif ? Ses compagnons n'arrivaient pas à tirer une parole de lui. Ils en étaient réduits à causer entre eux.

Et, du haut de son ruminant, se balançant d'une bosse à l'autre, voici que le gabarier fit cette réflexion :

« Juhel, de toi à moi, est-ce que tu crois au trésor de Kamylk-Pacha ?

– Hum ! répondit Juhel, cela m'a la mine d'être par trop fantasmagorique !

– Juhel... s'il n'y avait pas d'îlot ?...

– Et, en admettant qu'il y eût un îlot, monsieur Trégomain, s'il n'y avait pas de trésor ?... Mon oncle serait obligé d'imiter ce fameux capitaine marseillais, parti pour Bourbon, et qui, faute d'avoir trouvé Bourbon, était revenu à Marseille !

– Voilà qui lui serait un coup terrible, Juhel, et je ne sais si son cerveau y résisterait ! »

On croira volontiers que le gabarier et son jeune ami se gardaient de discuter ces hypothèses en présence de maître Antifer. À quoi bon ? Rien n'aurait pu ébranler les convictions de cet entêté. Douter que les diamants et autres pierres d'une valeur énorme fussent à l'endroit où Kamylk-Pacha les avait enfouies sur cet îlot dont il connaissait la situation exacte, cela ne fût jamais entré dans sa pensée. Non, et il s'inquiétait uniquement de certaines difficultés d'exécution pour mener à bonne fin sa campagne.

En effet, le voyage d'aller était relativement

facile. Il s'accomplirait sans encombres, c'était probable. Une fois à Sohar, on verrait à se procurer une embarcation, on irait à la découverte de l'îlot, on déterrerait les trois barils... Il n'y avait rien là qui fût de nature à tracasser un esprit aussi résolu que celui de notre Malouin. Se transporter de sa personne, accompagné du gabarier et de Juhel, au milieu d'une caravane, quoi de plus facile ? Il était supposable également que la translation du trésor depuis l'îlot jusqu'à Sohar ne rencontrerait aucun obstacle. Mais, pour revenir à Mascate, ces barils emplis d'or et de pierres précieuses, il faudrait les charger sur des chameaux de bât, à l'instar de ces marchandises dont le transit s'opère le long du littoral... Et comment les embarquerait-on sans éveiller l'attention des agents de douane... sans se voir contraint à quelque énorme paiement de droits ?... Qui sait même si l'iman ne serait pas tenté de les accaparer, de se déclarer propriétaire absolu d'un trésor découvert sur ses territoires ? Car maître Antifer avait beau dire « mon îlot », l'îlot ne lui appartenait pas... Kamylk-Pacha n'avait pu le lui léguer, et, incontestablement, cet îlot faisait partie

de l'imanat de Mascate !

C'étaient là, sans parler des difficultés de transport au retour, du réembarquement à bord du prochain paquebot pour Suez, plusieurs raisons capitales de se sentir très perplexe. Aussi quelle idée absurde et intempestive le riche Égyptien avait-il eue de confier ses richesses à un îlot du golfe d'Oman ?... N'en existait-il pas d'autres par centaines, par milliers, disséminés à la surface des mers, fût-ce au milieu des innombrables groupes du Pacifique, qui échappent à toute surveillance, dont la propriété n'est revendiquée par personne, où l'héritier aurait pu si aisément recueillir son héritage sans éveiller aucun soupçon ?...

Bref, les choses étaient telles. Impossible d'y rien changer. L'îlot occupait un point du golfe d'Oman depuis la formation géologique de notre sphéroïde, il y resterait jusqu'à la fin du monde. Quel malheur qu'on ne pût lui donner la remorque pour le conduire en vue de Saint-Malo !... Voilà qui eût beaucoup simplifié la besogne.

On admettra donc que maître Antifer fût en proie aux plus vifs soucis, lesquels se traduisaient par des paroxysmes de rage intérieure. Ah ! le déplorable compagnon de voyage, au total, toujours marmonnant, ne répondant point aux questions, chevauchant à l'écart, gratifiant son mulet de quelque coup de matraque parfois peu mérité... Et, franchement, si le trop patient animal eût envoyé son cavalier à quatre pas d'un vigoureux mouvement de reins, il n'y aurait pas eu lieu de lui en vouloir.

Ce trouble de son oncle, Juhel le devinait sans oser intervenir. Gildas Trégomain, du haut de sa monture à double bosse, comprenait ce qui se passait dans le cerveau de son ami. Tous deux avaient dû renoncer à combattre un pareil ébranlement moral, et ils se regardaient, hochant la tête d'une façon significative.

Cette journée de début n'occasionna pas d'extrêmes fatigues. Cependant la température était déjà élevée sous cette latitude. Le climat de l'Arabie méridionale est excessif à la limite de ce

tropique du Cancer, et très contraire au tempérament des Européens. Un vent brûlant, à travers un ciel dévoré de feux, souffle le plus généralement du côté des montagnes. La brise de mer est impuissante à le refouler. L'écran des hauteurs de Gebel se dresse vers l'ouest, et il semble que cette chaîne réverbère les rayons du soleil comme le ferait un immense récepteur. En outre, lorsque la saison torride bat son plein, les nuits sont étouffantes et le sommeil impossible.

Malgré cela, si les trois Français n'eurent pas trop à souffrir des deux premières étapes, c'est que la caravane chemina sur les plaines boisées, voisines du littoral. Les environs de Mascate n'offrent point l'aridité du désert. La végétation s'y développe avec une certaine exubérance. Il y a des champs cultivés en millet lorsque le sol est sec, en riz lorsque les marigots ramifient leurs veines liquides à sa surface. Puis l'ombrage ne manque pas sous les forêts de banians, entre ces mimosas qui produisent la gomme arabique, dont l'exportation a lieu sur une grande échelle – l'une des principales richesses du pays.

Le soir, le campement fut établi au bord d'une petite rivière, alimentée par les sources des montagnes de l'ouest, qui promène ses eaux lentes vers le golfe. On débrida les bêtes, on les laissa paître à leur convenance, sans même prendre le soin de les entraver, tant elles sont habituées à ces haltes régulières. Pour ne parler que des personnages de cette histoire, l'oncle et le neveu abandonnèrent leurs mulets sur la pâture commune – ce que Saouk fit également dès l'arrivée de la caravane. Le chameau du gabarier s'agenouilla comme un fidèle du Koran à l'heure de la prière du soir, et Gildas Trégomain, se désaffourchant, honora d'une bonne caresse le mufle de l'animal. Quant à l'âne de Ben-Omar, il s'arrêta brusquement, et, comme son cavalier ne descendait pas assez vite, il l'envoya rouler à terre par une inopinée saccade de son arrière-train. Le notaire tomba étendu de tout son long sur le sol, tourné vers la Mecque, dans l'attitude d'un musulman en prière. Il est probable, toutefois, qu'il songea plutôt à maudire sa bourrique qu'à célébrer Allah et son prophète.

Nuit exempte d'incidents, qui s'écoula dans ce

campement situé à une quarantaine de kilomètres de Mascate, et lieu habituel de la halte des caravanes.

Le lendemain, dès les premières lueurs de l'aube, départ et reprise de la route dans la direction de Sohar.

Le pays est plus découvert. Jusqu'à l'horizon s'étendent de vastes plaines sur lesquelles le sable commence à remplacer l'herbe. Une apparence de Sahara avec tous ses inconvénients, rareté de l'eau, défaut d'ombre, fatigues du cheminement. Pour des Arabes, accoutumés à ces marches en caravane, ce voyage n'avait rien que d'ordinaire, et ils accomplissent ces longs trajets en plein cœur de l'été sous de plus accablantes températures. Mais comment des Européens supporteraient-ils cette épreuve ?

Hâtons-nous de dire qu'ils s'en tirèrent sans dommage, même le gabarier, dont la masse, quelques semaines plus tard, eût pour sûr fondu sous les feux de ce soleil tropical. Bercé par l'allure régulière et le pas élastique de son chameau, il somnolait béatement entre les deux

bosses. Solidement accoté, il avait si bien l'air d'être partie intégrante de l'animal qu'une chute n'était point à craindre. D'ailleurs, il n'avait pas tardé à reconnaître que son obligeante monture connaissait mieux que lui les difficultés de la route, et il ne cherchait plus à la diriger. La *Charmante-Amélie* ne marchait pas avec plus de sécurité, lorsqu'un attelage la remorquait le long du chemin de halage de la Rance.

Quant à Juhel, jeune et vigoureux, tandis qu'il parcourait ces territoires de l'imanat entre Mascate et Sohar, son esprit le reportait au milieu de sa chère ville bretonne, dans la rue des Hautes-Salles, devant cette maison où l'attendait Énogate... Pour ce qui est de la fameuse princesse que son oncle voulait lui faire épouser, il ne s'en inquiétait guère ! Jamais il n'aurait d'autre femme que sa jolie cousine ! Est-ce qu'il existait au monde une duchesse qui eût à lui être comparée, fût-elle de sang royal ?... Non, et les millions de Kamylk-Pacha n'y changeraient rien, en admettant que cette aventure ne fût pas un rêve des *Mille et Une Nuits* parfaitement irréalisable. Il va sans dire que Juhel avait écrit à

sa fiancée dès l'arrivée à Mascate. Mais quand cette lettre lui parviendrait-elle ?...

Maître Antifer parut encore plus soucieux ce jour-là que le jour précédent, et le lendemain, sans doute, nouvelle aggravation. C'était toujours le transport des trois barils qui lui causait les plus vives alarmes, très justifiées, disons-le.

Et à quelles appréhensions ne se fût-il pas abandonné, s'il avait su que, dans la caravane même, il était l'objet d'une surveillance particulière ? Oui... il y avait là un indigène, âgé d'une quarantaine d'années, de physionomie très fine, qui, n'ayant jamais éveillé ses soupçons, s'était attaché à sa personne.

En effet, l'escale bi-mensuelle du paquebot de Suez à Mascate ne s'opérait pas sans que la police de l'iman y prit un intérêt spécial. En outre de la taxe imposée à tout étranger qui veut fouler du pied le sol de l'imanat, le souverain éprouve une curiosité très orientale à l'égard des Européens qui lui rendent visite. Savoir l'objet de leur présence dans le pays, si leur intention est d'y séjourner, rien que de très naturel... Aussi,

lorsque les trois Malouins débarquèrent sur le quai, et après qu'ils se furent logés à l'hôtel anglais, le chef de la police n'hésita-t-il pas à les entourer d'une sage protection.

Or, comme nous l'avons fait observer, la police de Mascate, admirablement organisée en ce qui concerne la sécurité des rues, ne l'est pas moins lorsqu'elle surveille les voyageurs, qu'ils viennent par terre ou par mer. Elle se garde bien d'exiger d'eux des papiers en règle, dont les coquins sont toujours pourvus, de les soumettre à des interrogatoires auxquels ils sont préparés à répondre. Mais elle ne les perd pas de vue, elle les épie, elle les « file » avec une discrétion, une réserve, un tact qui font honneur à l'intelligence des Orientaux.

Il suit de là que maître Antifer était sous l'œil d'un agent, chargé de le suivre jusqu'où il lui conviendrait d'aller. Sans le demander jamais, ce policier finirait par apprendre à quel dessein ces Européens étaient dans l'imanat. Si même ils se trouvaient embarrassés au milieu d'une population dont ils ne connaissaient pas la

langue, il s'empresserait de leur offrir ses services avec une complaisance sans bornes. Puis, grâce à cette information, l'iman ne les laisserait repartir que s'il n'avait aucun intérêt à les garder pour une cause quelconque.

On le reconnaîtra, cette surveillance pouvait singulièrement entraver la grande opération de maître Antifer. Déterrer un trésor d'une valeur invraisemblable, le ramener à Mascate, l'embarquer sur le paquebot à destination de Suez, c'était déjà difficile. Mais, lorsque Sa Hautesse saurait à quoi s'en tenir, cela dépasserait forcément les limites du possible.

Par bonheur – on ne saurait trop le répéter – Pierre-Servan-Malo ignorait ce surcroît de complications futures. Le fardeau des soucis présents suffisait à l'accabler. Il ignorait, il ne se doutait guère qu'il voyageait sous le regard inquisiteur d'un agent de l'imanat. Ni ses deux compagnons ni lui n'avaient remarqué dans le personnel de la caravane cet Arabe si réservé, si discret, lequel les épiait sans entrer en communication avec eux.

Toutefois, si cette manœuvre avait échappé à leur attention, peut-être n'en était-il pas de même de Saouk. Le soi-disant clerc de Ben-Omar, parlant l'arabe, avait pu entretenir quelques-uns des négociants qui se rendaient à Sohar. Or, ces personnages, auxquels l'agent de police n'était point inconnu, n'avaient pas fait mystère de sa qualité. Le soupçon dès lors, était venu à Saouk que cet agent était attaché à la personne de maître Antifer, et cela ne manqua pas de lui causer certaines inquiétudes. En effet, s'il ne voulait pas que l'héritage de Kamylk-Pacha tombât entre les mains d'un Français, il ne voulait pas davantage qu'il tombât entre les mains de l'iman. Remarquons, d'ailleurs, que le policier ne suspectait en aucune façon les deux Égyptiens, ne pouvant imaginer qu'ils marchaient au même but que les trois Européens. Des voyageurs de leur nationalité, il en venait souvent à Mascate. On ne se défiait donc point de ceux-ci, ce qui prouve que la police n'est pas parfaite – même dans l'imanat de Sa Hautesse.

Après une journée fatigante, coupée par la halte de midi, la caravane établit son campement un peu avant le coucher du soleil.

Il y avait là, près d'une sorte de lagon à demi-desséché, une des curiosités naturelles de la région. C'était un arbre, sous lequel la caravane tout entière pouvait s'abriter, et dont l'abri eût été fort apprécié en plein midi pour passer les heures de la méridienne. Les rayons du soleil n'auraient pu percer le dôme de ces frondaisons immenses, étendues comme un velum à une quinzaine de pieds au-dessus du sol.

« Un arbre tel que je n'en ai jamais vu !... s'écria Juhel, lorsque son mulet s'arrêta de lui-même sous les premières ramures.

– Et tel que je n'en reverrai probablement jamais ! répondit le gabarier, en se redressant entre les bosses du chameau qui venait de s'agenouiller.

– Qu'en dites-vous, mon oncle ? » demanda Juhel.

L'oncle n'en dit rien, par la raison qu'il

n'avait rien vu de ce qui excitait la surprise de son ami et de son neveu.

« Il me semble bien, dit Gildas Trégomain, que nous avons à Saint-Pol-de-Léon, dans un coin de notre Bretagne, une vigne phénoménale qui a quelque célébrité...

– Juste, monsieur Trégomain, mais elle ne saurait être comparée à cet arbre ! »

Non ! et si extraordinaire que soit la vigne de Saint-Pol-de-Léon, elle eût produit l'effet d'un simple arbrisseau auprès de ce géant végétal.

C'était un banian – un figuier, si l'on veut – d'une grosseur de tronc invraisemblable, cent pieds de circonférence au moins à le bien mesurer. De ce tronc, comme d'une tour, sortait une énorme fourche à décuple ramification, dont les branches s'enchevêtraient, se croisaient, se développaient, en couvrant de leur ombre la surface d'un demi-hectare. Immense parasol contre les rayons solaires, immense parapluie contre les averses, impénétrable aux feux comme aux eaux du ciel.

Si le gabarier en avait eu le temps – car il en aurait eu la patience – il se serait donné la satisfaction de compter les branches de ce banian. Combien y en avait-il ?... Cela ne laissait pas de piquer sa curiosité.

Or, précisément, elle fut satisfaite. Voici dans quelles circonstances.

Comme il examinait les basses branches du banian, se tournant, se retournant, la main tendue, les doigts redressés, il entendit ces mots prononcés derrière lui :

« *Ten thousand.* »

C'étaient deux mots anglais, que soulignait un fort accent oriental, et qu'il ne comprit pas, étant dans l'absolue ignorance de cette langue.

Mais Juhel savait l'anglais, et, après quelques mots à l'indigène qui venait de donner ce renseignement.

« Il paraît qu'il y a là dix mille branches ! dit-il en s'adressant au gabarier.

– Dix mille ?...

– C'est du moins ce que cet Arabe vient de

dire. »

L'Arabe n'était autre que l'agent, mis aux trousses des étrangers pendant leur séjour dans l'imanat. Trouvant l'occasion bonne d'entrer en rapport avec eux, il en avait profité. Quelques demandes et autant de réponses furent encore échangées en langue anglo-saxonne entre Juhel et cet Arabe, lequel, s'étant présenté comme interprète attaché à la légation britannique de Mascate, se mit obligeamment à la disposition des trois Européens.

Juhel remercia l'indigène, et fit part à son oncle de cette circonstance, très heureuse à son avis pour les démarches qui suivraient leur arrivée à Sohar.

« Bien... bien !... se contenta de répondre maître Antifer. Arrange-toi pour le mieux avec cet homme, et dis-lui qu'on le paiera généreusement.

– À la condition qu'on trouve de quoi le payer ! » murmura l'incrédule Trégomain.

Toutefois, si Juhel crut devoir se féliciter de cette rencontre, il est probable que Saouk s'en montra moins satisfait. De voir le policier en rapport avec les Malouins, c'était bien pour lui inspirer un surcroît d'inquiétudes, et il se promit de surveiller de très près les menées de cet indigène. Et encore, si Ben-Omar avait pu apprendre où l'on allait... si le voyage touchait à son terme... s'il devait se prolonger ?... L'îlot gisait-il dans les parages du golfe d'Oman, dans le détroit d'Ormuz, dans le golfe Persique ?... Faudrait-il le chercher le long des côtes de l'Arabie ou près du littoral de la Perse, jusqu'à la limite où le royaume du Shah confine aux États du Sultan ?... Comment alors s'opéreraient les opérations et quelle durée exigeraient-elles ?... Est-ce que maître Antifer comptait s'embarquer de nouveau à Sohar ?... Puisqu'il ne l'avait pas fait à Mascate, cela ne semblait-il pas indiquer que les coordonnées plaçaient l'îlot au-delà du détroit d'Ormuz ?... À moins que, par caravane, le voyage dût se continuer vers Jardja, vers El Kalif, peut-être jusqu'à Korenc, au fond du golfe Persique ?...

Cruelles incertitudes, troublantes hypothèses, qui ne cessaient de surexciter le tempérament de Saouk, et dont le pauvre diable de notaire subissait les contrecoups.

« Est-ce ma faute, répétait-il, si monsieur Antifer s'entête à me traiter comme un étranger !... »

Comme un étranger ? Non ! pis que cela, comme un intrus, dont la présence lui était imposée par le testateur ! Ah ! sans le un pour cent !... Mais ce un pour cent valait bien quelques épreuves !... Seulement, quand se termineraient-elles ?...

Le lendemain, la caravane traversa des plaines sans fin une sorte de désert dépourvu d'oasis. Les fatigues furent extrêmes pendant cette journée et les deux qui suivirent – fatigues dues surtout à la chaleur. Le gabarier put croire qu'il allait se dissoudre comme un de ces blocs de glace des mers boréales qui dérivent vers les basses latitudes. Très certainement, il perdit un dixième de son poids spécifique, à l'évidente satisfaction du porteur à deux bosses qu'il écrasait sous sa

masse.

Aucun incident n'est à signaler pendant ces dernières étapes. Ce qu'il faut noter, c'est que l'Arabe – il se nommait Sélik – fit plus ample connaissance avec Juhel, grâce à leur commune pratique de la langue anglaise. Mais, que l'on se rassure, le jeune capitaine se tint toujours dans une prudente réserve et ne livra rien des secrets de son oncle. La recherche d'une ville du littoral, favorable à l'établissement d'un comptoir, c'est-à-dire la fable déjà imaginée pour l'agent français de Mascate, fut également servie au soi-disant interprète.

Celui-ci y ajouta-t-il foi ? Juhel dut le croire. Il est vrai, le finaud ne jouait ce jeu que pour en apprendre davantage.

Bref, dans l'après-midi du 27 mars, après quatre jours et demi de cheminement, la caravane franchit l'enceinte de Sohar.

XIV

Dans lequel maître Antifer, Gildas Trégomain et Juhel passent une très ennuyeuse journée à Sohar

Il était heureux que nos trois Européens fussent venus à Sohar, non pour leur agrément, mais pour leurs affaires. La ville ne mérite pas d'être signalée à l'attention des touristes, et la visite ne vaut pas le voyage : des rues assez propres, cependant, des places trop ensoleillées, un cours d'eau qui suffit à peine aux besoins de quelques milliers d'habitants, lorsque les gosiers sont desséchés par les ardeurs de la canicule, des maisons disséminées un peu au hasard et qui ne prennent jour que sur une cour intérieure à la mode orientale, une bâtisse plus considérable, sans aucun style, dépourvue de ces délicatesses de la sculpture arabe, mais dont l'iman veut bien

se contenter, lorsqu'il s'accorde deux ou trois semaines de villégiature dans le nord de son royaume.

Quoi qu'il en soit de son peu d'importance, Sohar n'en existe pas moins sur le littoral du golfe d'Oman, et la meilleure preuve qu'on en puisse donner, c'est que sa position a été déterminée géographiquement avec toute la précision désirable.

La ville est située en longitude est par 54° 29', et en latitude nord par 24° 37'.

Donc, en raison du gisement indiqué par la lettre de Kamylk-Pacha, il fallait chercher l'îlot à vingt-huit minutes d'arc dans l'est de Sohar, et à vingt-deux dans le nord. C'était une distance comprise entre quarante et cinquante kilomètres du littoral.

Les hôtels ne sont pas nombreux à Sohar. On n'y trouve même qu'une sorte de caravansérail, dans lequel quelques chambres ou plutôt quelques cellules disposées circulairement, sont meublées d'une seule couchette. C'est là que l'interprète Sélik, si serviable, conduisit maître

Antifer, son neveu et son ami.

« Quelle bonne fortune, répétait Gildas Trégomain, d'avoir rencontré ce complaisant Arabe ! Il est regrettable qu'il ne parle pas le français ou tout au moins le bas-breton ! »

Toutefois, Juhel et Sélik se comprenaient suffisamment pour ce qu'ils avaient à se dire.

Il va de soi que, ce jour-là, très fatigués de leur voyage, Juhel et le gabarier ne voulurent pas s'occuper d'autre chose que d'un bon repas qui serait suivi de douze heures de sommeil. Mais il ne fut pas facile d'amener Pierre-Servan-Malo à ce projet si raisonnable. De plus en plus aiguillonné par ses désirs dans le voisinage de son îlot, il n'entendait pas temporiser... Il voulait fréter une embarcation *hic et nunc !*... Se reposer, quand il n'avait qu'une enjambée à faire – une enjambée d'une douzaine de lieues, il est vrai – pour mettre le pied sur ce coin du golfe où Kamylk-Pacha avait enterré ses affriolants barils !

Bref, il y eut une scène mouvementée, laquelle prouva à quel degré d'impatience, de nervosité,

d'éréthisme devrait-on dire, en était arrivé l'oncle de Juhel. Enfin celui-ci parvint à l'apaiser... Il convenait de prendre certaines précautions... Tant de hâte pourrait paraître suspecte à la police de Sohar... Le trésor ne s'envolerait pas d'ici vingt-quatre heures...

« Pourvu qu'il y soit ! se disait Gildas Trégomain. Mon pauvre ami en deviendrait fou, s'il n'y était pas... ou s'il n'y était plus ! »

Et les craintes du brave gabarier semblaient devoir se justifier dans une certaine mesure.

Remarquons d'ailleurs que si maître Antifer, déçu dans ses espérances, risquait d'échouer à la folie, cette même déception menaçait de produire sur Saouk un effet qui, pour ne pas être identique, n'en aurait pas moins de terribles conséquences. Le faux Nazim se laisserait entraîner à des excès de violence tels que Ben-Omar ne s'en tirerait pas sans dommage. La fièvre de l'impatience le galopait tout comme le Malouin, et l'on peut affirmer que, cette nuit-là, il y eut au moins deux voyageurs qui ne dormirent pas dans leur cellule du caravansérail. Ne marchaient-ils pas ensemble

au même but par deux chemins différents ? Si l'un n'attendait que le jour pour noliser une embarcation, l'autre ne songeait qu'à enrôler une vingtaine de coquins résolus, qu'il s'attacherait par l'appât d'une forte prime, afin de tenter l'enlèvement du trésor pendant le retour à Sohar.

L'aube revint, annonçant, par l'épanouissement des premiers rayons solaires, cette mémorable journée du 28 mars.

Profiter des offres de Sélik était tout indiqué. À Juhel, bien entendu, revenait la tâche de s'aboucher avec cet obligeant Arabe pour conduire l'opération à bon terme. Celui-ci, de plus en plus soupçonneux, avait passé la nuit dans la cour du caravansérail.

Juhel n'était pas sans éprouver quelque embarras à propos du service qu'il voulait demander à Sélik. En effet, voilà trois étrangers, trois Européens, arrivés de la veille à Sohar, qui se hâtaient de chercher une embarcation... Il s'agissait d'une promenade – car pouvait-on donner un autre prétexte ? –, une promenade à

travers le golfe d'Oman... une promenade qui durerait à tout le moins quarante-huit heures ?... Est-ce que ce projet ne semblerait pas singulier, et même plus que singulier ? Il est vrai, peut-être Juhel s'inquiétait-il à tort de ce que l'interprète pourrait trouver de bizarre dans sa proposition.

Quoi qu'il en soit, il fallait aboutir, et, dès qu'il eut rencontré Sélik, Juhel le pria de lui procurer une embarcation capable de tenir la mer pendant une couple de jours.

« Votre intention est-elle de traverser le golfe, demanda Sélik, et de débarquer sur la côte persane ? »

L'idée vint à Juhel d'éluder cette question par une réponse assez naturelle, qui devait écarter tout soupçon, même de la part des autorités de Sohar.

« Non... ce n'est qu'une exploration géographique, répliqua-t-il. Elle a pour objet de déterminer la situation des principaux îlots du golfe... Est-ce qu'il ne s'en trouve pas au large de Sohar ?...

– Il y en a un certain nombre, répondit Sélik, mais aucun de quelque importance.

– N'importe, dit Juhel, avant de nous établir sur la côte, nous désirons visiter le golfe.

– Comme il vous plaira. »

Sélik se garda d'insister, bien que la réponse du jeune capitaine pût lui paraître suspecte. En effet, le policier étant au courant des projets annoncés à l'agent français, c'est-à-dire la fondation d'un comptoir dans une des villes littorales de l'imanat, il devait penser que cette fondation ne s'accordait guère avec une exploration des parages du golfe d'Oman.

Il en résulta donc que le Malouin et ses deux compagnons, plus sérieusement soupçonnés, allaient être l'objet d'une surveillance encore plus sévère.

Complication fâcheuse, qui devait rendre très problématique le succès de l'opération. Que le trésor fût découvert sur l'îlot, nul doute que la police de Sa Hautesse fût aussitôt informée. Et Sa Hautesse, aussi peu scrupuleuse que toute-

puissante, ferait disparaître le légataire de Kamylk-Pacha afin d'éviter toute réclamation ultérieure.

Sélik se chargea de trouver l'embarcation nécessaire à l'exploration du golfe, et promit qu'elle serait montée par un équipage sur le dévouement duquel on pourrait compter. Quant aux vivres, on en prendrait pour trois ou quatre jours. Avec ces temps incertains de l'équinoxe, il convenait de parer à des retards, sinon probables, du moins possibles.

Juhel remercia l'interprète et l'assura que ses services seraient largement récompensés. Sélik se montra très sensible à cette promesse. Puis, il ajouta :

« Peut-être vaudra-t-il mieux que je vous accompagne pendant cette excursion ? Dans l'ignorance où vous êtes de la langue arabe, vous pourriez être gênés vis-à-vis du patron de l'embarcation et de ses hommes...

– Vous avez raison, répondit Juhel. Restez à notre service tout le temps que nous séjournerons à Sohar, et, je vous le répète, vous n'aurez point

perdu vos journées. »

On se sépara. Juhel vint rejoindre son oncle, qui se promenait sur la grève en compagnie de l'ami Trégomain. Il lui fit part de ses démarches. Le gabarier fut enchanté d'avoir en qualité de guide et d'interprète ce jeune Arabe, auquel il trouvait, non sans raison, une physionomie des plus intelligentes.

Pierre-Servan-Malo approuva d'un simple signe de tête. Puis, après avoir remplacé le caillou usé par le frottement de ses mâchoires, il dit :

« Et cette embarcation ?...

– Notre interprète s'occupe de nous la procurer, mon oncle, et de la pourvoir de vivres.

– Il me semble qu'en une heure ou deux un des bateaux du port peut être paré... que diable ! Il ne s'agit pas de faire le tour du monde...

– Non, mon ami, répondit le gabarier, mais il faut donner aux gens le temps de trouver !... Ne sois pas si impatient, je t'en supplie...

– Et s'il me plaît de l'être !... riposta maître Antifer, qui dardait la flamme de son regard sur

Gildas Trégomain.

– Alors sois-le ! » répondit le digne gabarier en s'inclinant par déférence.

Cependant la journée s'avançait, et Juhel n'avait plus aucune nouvelle de Sélik. On devinera sans peine à quel degré dut monter l'irritation de maître Antifer. Il parlait déjà d'envoyer au fond du golfe cet Arabe qui s'était tout bonnement moqué de son neveu. En vain Juhel essaya-t-il de le défendre, il fut très mal accueilli. Quant à Gildas Trégomain, il reçut l'ordre de se taire, lorsqu'il voulut insister sur l'intelligence de Sélik.

« Un gueux, s'écria maître Antifer, un fripon, votre interprète, un malandrin qui ne m'inspire aucune confiance, et qui n'a qu'une idée, nous voler notre argent...

– Je ne lui ai rien donné, mon oncle.

– Eh ! c'est le tort que tu as eu !... Si tu lui avais remis un bel acompte...

– Puisque vous dites qu'il veut nous voler ?...

– N'importe !... »

De s'engager au milieu de ces idées contradictoires, Gildas Trégomain et Juhel ne l'essayèrent même pas. Ce qui importait, c'était de contenir le Malouin, de l'empêcher de faire quelque sottise ou du moins quelque imprudence, de lui conseiller une attitude qui ne donnât pas prise aux soupçons. Y réussiraient-ils, avec un homme qui ne voulait rien écouter ?... Est-ce qu'il n'y avait pas des barques de pêche amarrées dans le port ?... Est-ce qu'il ne suffisait pas d'en prendre une... de s'entendre avec l'équipage... de s'embarquer... d'appareiller... de mettre le cap au nord-est ?...

« Mais comment comprendre ces gens-là, répétait Juhel, puisque nous ne savons pas un mot d'arabe ?...

– Et qu'ils ne savent pas un mot de français ! ajouta le gabarier en insistant.

– Pourquoi ne le savent-ils pas ? riposta maître Antifer, au comble de la fureur.

– Ils ont tort... absolument tort, répondit

Gildas Trégomain, désireux d'apaiser son ami par cette concession.

– Tout cela, c'est ta faute, Juhel !

– Non, mon oncle ! J'ai fait pour le mieux, et notre interprète ne peut tarder à nous rejoindre... Après tout, s'il ne vous inspire pas confiance, utilisez Ben-Omar et son clerc, qui parlent l'arabe... Les voilà sur le quai...

– Eux ?... jamais !... C'est bien assez... c'est déjà trop de les avoir à sa remorque !

– Ben-Omar a l'air de vouloir nous accoster, fit observer Gildas Trégomain.

– Eh bien, qu'il le fasse, gabarier, et je lui promets une bordée à le couler bas ! »

En effet, Saouk et le notaire manœuvraient dans les eaux du Malouin. Lorsque celui-ci avait quitté le caravansérail, ils s'étaient empressés de le suivre. Leur devoir n'était-il pas de ne point le perdre de vue, leur droit, d'assister au dénouement de cette entreprise financière, qui menaçait de tourner au drame ?

Aussi Saouk pressait-il Ben-Omar

d'interpeller le terrible Pierre-Servan-Malo. Mais, à voir l'état de fureur de celui-ci, le notaire se souciait peu d'affronter ses violences. Saouk l'eût volontiers assommé sur place, ce craintif tabellion, et peut-être regretta-t-il d'avoir feint d'ignorer la langue française, puisque cela lui interdisait d'intervenir directement dans sa cause.

De son côté, Juhel comprenait bien que l'attitude prise par son oncle vis-à-vis de Ben-Omar ne pouvait qu'empirer les choses. Une dernière fois, il tenta de le lui faire comprendre. L'occasion lui paraissait favorable, le notaire n'étant venu là que pour communiquer avec lui.

« Voyons, mon oncle, dit Juhel, il faut que vous m'écoutiez, dussiez-vous vous mettre dix fois en colère ! Raisonnons une bonne fois, puisque nous sommes des êtres raisonnables...

– Reste à savoir, Juhel, si ce que tu entends par raisonner n'est pas déraisonner !... Enfin, que veux-tu ?...

– Vous demander si, au moment de toucher au but, vous vous obstinerez à ne point vouloir entendre Ben-Omar ?

– Je m'y obstinerai mordicus ! Ce coquin a essayé de me voler mon secret, quand son devoir était de me livrer le sien... C'était un gueux... un Caraïbe...

– Je sais cela, mon oncle, et je ne cherche point à l'innocenter. Mais, oui ou non, sa présence vous est-elle imposée par une clause du testament de Kamylk-Pacha ?...

– Oui.

– Est-il tenu d'être là, sur l'îlot, quand vous déterrerez les trois barils ?...

– Oui.

– Et n'a-t-il pas le droit d'en évaluer la valeur, par le fait même qu'il lui est attribué une commission de tant pour cent ?...

– Oui.

– Eh bien, pour qu'il puisse être présent à l'opération, ne faut-il pas qu'il sache où et quand vous devez y procéder ?...

– Oui.

– Et, si par votre faute, ou même par toute

autre circonstance, il n'avait pu vous assister en qualité d'exécuteur testamentaire, la succession ne pourrait-elle vous être contestée, et n'y aurait-il pas matière à un procès que vous perdriez très certainement ?...

– Oui.

– Enfin, mon oncle, êtes-vous obligé de subir la compagnie de Ben-Omar pendant votre excursion dans le golfe ?...

– Oui.

– Consentez-vous donc à lui dire qu'il se tienne prêt à s'embarquer avec nous ?...

– Non ! » répondit maître Antifer.

Et ce « non » fut lancé d'une voix si formidable qu'il arriva comme une balle en pleine poitrine du notaire.

« Voyons, reprit Gildas Trégomain, tu ne veux pas entendre raison, et tu as tort. Pourquoi s'obstiner contre vent et marée ?... Rien de plus sensé que d'écouter Juhel, rien de plus raisonnable que de suivre son conseil ! Certes, ce Ben-Omar ne me revient pas plus qu'à toi !...

Mais puisqu'il faut en tâter, faisons contre fortune bon cœur », etc.

Il était rare que Gildas Trégomain se permit un si long monologue, et encore plus rare que son ami le lui laissât achever. Aussi avec quelles crispations de mains, quel roulement de mâchoires, quelles grimaces convulsives, il accueillit le gabarier pendant que celui-ci dévidait son chapelet ! Peut-être même, très satisfait de son éloquence, l'excellent homme s'imagina-t-il avoir convaincu cet irréductible Breton, lorsque sa dernière période eût pris fin.

« Tu as achevé, gabarier ?... lui demanda maître Antifer.

– Oui, répondit Gildas Trégomain, en lançant un regard de triomphe à Juhel.

– Et toi, aussi, Juhel ?

– Oui, mon oncle.

– Eh bien, allez tous les deux au diable !... Conférez avec ce garde-notes, si vous le voulez !... Quant à moi, je ne lui adresserai la parole que pour le traiter de misérable et

d'escroc !... Là-dessus, bonjour ou bonsoir, à votre choix ! »

Et Pierre-Servan-Malo lança un tel juron où s'entrechoquaient les divers tonnerres en usage dans la marine, que son caillou fila hors de sa bouche, comme le pois hors d'une sarbacane. Puis, sans prendre le temps de recharger sa bouche à feu, il donna un coup de barre et disparut vent arrière.

Néanmoins, Juhel avait obtenu en partie ce qu'il désirait. Son oncle, comprenant qu'il y était obligé, ne lui défendait plus de mettre le notaire au courant de leurs projets. Et, comme celui-ci, poussé par Saouk, s'approchait moins craintivement depuis le départ du Malouin, cela n'exigea que quelques mots.

« Monsieur, dit Ben-Omar, en se courbant pour racheter par l'humilité de son attitude l'audace de sa démarche, monsieur, vous me pardonnerez si je me permets...

– Droit au fait ! dit Juhel. Que voulez-vous ?...

– Savoir si nous sommes au terme de ce voyage ?

– À peu près...

– Où est l'îlot que nous cherchons ?...

– À une douzaine de lieues au large de Sohar.

– Quoi, s'écria Ben-Omar, il faudra reprendre la mer ?...

– Apparemment.

– Et cela ne paraît pas vous réussir ! » dit le gabarier, pris de pitié pour le pauvre homme, qui fut sur le point de choir, comme si le cœur lui manquait déjà.

Saouk le regardait, affectant la plus complète indifférence – l'indifférence de quelqu'un qui ne comprend pas un mot de la langue dont on se sert devant lui.

« Allons... du courage, dit Gildas Trégomain. Deux ou trois jours de navigation, cela passe vite... Je crois que vous finiriez par avoir le pied marin... avec un peu d'habitude !... Quand on s'appelle Omar... »

Le notaire secoua la tête, après avoir épongé son front qui ruisselait de sueur froide. Puis, d'une voix lamentable :

« Et où comptez-vous embarquer, monsieur ?... dit-il, en s'adressant à Juhel.

– Ici même.

– Quand ?...

– Dès que notre embarcation sera parée.

– Et elle le sera ?...

– Ce soir peut-être, ou très certainement demain matin. Donc, tenez-vous prêt à partir avec votre clerc Nazim, s'il vous est indispensable.

– Je le serai... je le serai... répondit Ben-Omar.

– Et qu'Allah vous vienne en aide !... » ajouta le gabarier, qui avait pu donner libre cours à sa bonté naturelle en l'absence de maître Antifer.

Ben-Omar et Saouk n'avaient plus rien à apprendre, si ce n'est le gisement du fameux îlot. Mais, comme le jeune capitaine ne l'eût pas donné, ils se retirèrent.

Lorsque Juhel avait dit que l'embarcation

serait en état le soir ou le lendemain au plus tard, ne s'était-il pas trop avancé ? C'est ce que lui fit observer Gildas Trégomain. En effet, il était trois heures de l'après-midi, et l'interprète ne reparaissait pas. Cela ne laissait pas de les inquiéter tous les deux. S'ils devaient renoncer à ses services, quel embarras pour s'entendre avec des pêcheurs de Sohar en n'employant que la langue des gestes ! Des conditions d'affrètement, de la nature des recherches qui allaient être entreprises, de la direction à suivre à travers le golfe, comment pourraient-ils se tirer ? À la rigueur, il est vrai, Ben-Omar et Nazim savaient l'arabe... mais de s'adresser à eux...

Heureusement Sélik ne manqua pas à sa promesse, il se fût bien gardé d'y manquer. Vers cinq heures de l'après-midi, lorsque le gabarier et Juhel se disposaient à regagner le caravansérail, l'interprète les rejoignit sur l'estacade du port.

« Enfin ! » s'écria Juhel.

Sélik s'excusa du retard. Ce n'était pas sans peine qu'il avait pu trouver une embarcation, et

encore ne l'avait-il nolisée qu'à un prix assez élevé.

« Peu importe ! répondit Juhel. Pourrons-nous prendre la mer dès ce soir ?...

– Non, répliqua Sélik. L'équipage ne sera au complet que trop tard.

– Ainsi nous partirons ?...

– Dès la pointe du jour.

– C'est convenu.

– J'irai vous chercher au caravansérail, ajouta Sélik, et nous embarquerons à la marée descendante.

– Et si la brise tient, ajouta Gildas Trégomain, nous ferons bonne route ! »

Bonne route, en effet, puisque le vent soufflait de l'ouest, et que c'était dans l'est que maître Antifer devait rechercher son îlot.

XV

Dans lequel Juhel prend hauteur pour le compte de son oncle, et par le plus beau temps du monde

Le lendemain, avant même que le soleil eût doré de ses premiers rayons la surface du golfe, Sélik frappait à la porte des chambres du caravansérail. Maître Antifer, qui n'avait pas dormi une heure, fut sur pied à l'instant. Juhel l'eut rejoint presque aussitôt.

« L'embarcation est prête, annonça Sélik.

– Nous vous suivons, répondit Juhel.

– Et le gabarier ? s'écria maître Antifer. Vous verrez qu'il dort comme un marsouin entre deux eaux ! Je vais le secouer d'importance ! »

Et il se rendit à la logette dudit marsouin, qui ronflait à poings fermés. Mais, secoué par un bras vigoureux, celui-ci ne tarda pas à les ouvrir – les

yeux aussi.

Entre temps, Juhel, ainsi que cela était convenu, allait prévenir le notaire et Nazim. Ils étaient prêts à partir, Nazim ayant quelque peine à maîtriser son impatience, Ben-Omar, déjà pâle, la marche mal assurée.

Lorsque Sélik vit arriver les deux Égyptiens, il ne put retenir un mouvement de surprise qui n'échappa point au jeune capitaine. Cet étonnement n'était-il pas justifié ? Comment, ces personnages de nationalité différente se connaissaient, devaient s'embarquer ensemble et procéder de concert à une exploration du golfe ? Cela était bien pour provoquer des soupçons chez le policier.

« Ces deux étrangers ont l'intention de venir avec vous ? demanda-t-il à Juhel.

– Oui, répondit celui-ci, non sans quelque embarras... Ce sont des compagnons de voyage... Nous sommes venus sur le même paquebot de Suez à Mascate...

– Et vous les connaissez ?...

– Sans doute... S'ils se sont tenus à l'écart... c'est que mon oncle est de si mauvaise humeur... »

Évidemment, Juhel s'embrouillait dans ses explications. Après tout, rien ne le forçait d'en donner à Sélik. Ces Égyptiens venaient parce qu'il lui convenait qu'ils vinssent...

Au surplus, Sélik n'insista pas, bien que cette circonstance lui parût des plus louches, et il se promit de surveiller les deux Égyptiens avec la même rigueur que les trois Français.

Maître Antifer reparut en ce moment, donnant la remorque au gabarier – un remorqueur qui traîne un gros bâtiment de commerce. On peut ajouter, pour continuer la métaphore, que le bâtiment en question avait à peine commencé ses préparatifs d'appareillage. Il dormait à moitié, les yeux bouffis de sommeil.

Inutile de mentionner que Pierre-Servan-Malo ne voulut pas s'apercevoir de la présence de Ben-Omar et de Nazim. Il prit les devants, Sélik marchant à son côté, et tous lui emboîtèrent le pas dans la direction du port.

À l'extrémité d'un petit môle, se balançait une perme, sorte d'embarcation à deux mâts, amarrée par l'avant et par l'arrière. Sa grande voile étant sur les cargues, il n'y avait plus qu'à la laisser retomber, à larguer le foc et le tape-cul pour gagner le large.

Cette perme, nommée *Berbera,* était montée par une vingtaine d'hommes – équipage plus nombreux que ne l'exigeait la manœuvre d'un bâtiment d'une cinquantaine de tonneaux. Juhel ne fut pas sans l'observer, mais il garda pour lui cette observation. Il devait bientôt, d'ailleurs, en faire une autre : c'est que de ces vingt hommes, il y en avait la moitié qui ne semblaient pas être marins. Et, en effet, c'étaient des agents de la police de Sohar, embarqués sous les ordres de Sélik. Aucun homme sensé, au courant de cette situation, n'eût donné dix pistoles des cent millions du légataire de Kamylk-Pacha... s'ils se trouvaient sur l'îlot.

Les passagers sautèrent à bord de la *Berbera* avec l'agilité de marins rompus à cet exercice.

Toutefois, la vérité oblige à dire que, sous le poids de Gildas Trégomain, le léger bâtiment donna sensiblement la bande sur bâbord. L'embarquement du notaire aurait présenté quelques difficultés, car le cœur lui tournait, si Nazim, l'empoignant à bras-le-corps, ne l'eût envoyé par-dessus les pavois. Comme le roulis exerçait déjà ses ravages sur Ben-Omar, il s'affala par le capot dans la chambre de l'arrière, qui retentit de longs et douloureux gémissements. Quant aux instruments, on les entoura de mille précautions – le chronomètre surtout, que Gildas Trégomain portait dans un mouchoir dont il tenait les quatre coins.

Le patron de la perme – un vieil Arabe de rude mine – fit larguer les amarres, amurer les voiles, et, sur l'indication de Juhel par l'entremise de Sélik, il mit le cap au nord-est.

On était donc sur la route de l'îlot. Avec le vent d'ouest, vingt-quatre heures auraient suffi à en atteindre le gisement. Mais la contrariante nature ne sait qu'inventer pour vexer les gens. Si la brise soufflait dans une direction favorable, les

nuages chassaient à travers les hautes zones du ciel. Ce n'était pas le tout de marcher vers l'est, il fallait arriver au bon endroit, et, pour cela, faire une double observation de longitude et de latitude, la première avant midi, la seconde au moment où le soleil passerait au méridien. Or, pour prendre hauteur, il convient que le disque solaire daigne se montrer, et, ce jour-là, il semblait que le capricieux astre s'obstinerait à ne point paraître.

Aussi maître Antifer, se promenant sur le pont de la *Berbera* en proie à une agitation fébrile, regardait-il plutôt le ciel qu'il ne regardait la mer. Ce n'était pas un îlot qu'il cherchait à l'horizon, c'était le soleil au milieu des brumes du levant.

Assis près du couronnement, le gabarier hochait la tête en signe de désappointement. Juhel, accoudé à sa droite, marquait sa contrariété par une moue significative. Des retards... encore des retards... Ce voyage n'en finirait donc pas ?... Et à des centaines et des centaines de lieues de là, dans sa petite maison de Saint-Malo, il croyait voir la chère Énogate attendant une lettre qui ne

pouvait lui être parvenue...

« Enfin... s'il ne se montre pas, ce soleil ?... demanda le gabarier.

– Il me sera impossible d'opérer, répondit Juhel.

– À défaut du soleil, est-ce qu'on ne peut pas calculer d'après la lune ou les étoiles ?...

– Sans doute, monsieur Trégomain, mais la lune est nouvelle, et quant aux étoiles, je crains bien que la nuit soit aussi nuageuse que le jour ! D'ailleurs, ce sont des observations compliquées, et très difficiles à bord d'une aussi volage embarcation que la perme. »

En effet, le vent tendait à fraîchir. De grosses volutes s'accumulaient vers l'ouest, comme si ces vapeurs eussent été vomies par un inépuisable cratère.

Le gabarier ne laissait donc pas d'être très ennuyé. Il serrait sur ses genoux la boîte du chronomètre confié à ses soins, tandis que Juhel, son sextant à la main, guettait inutilement l'occasion d'en faire usage.

Et alors, on entendait des cris inarticulés, des objurgations incessantes éclater à l'avant de la perme. C'était maître Antifer menaçant du poing ce soleil, qui s'était montré plus obéissant envers Josué, de biblique mémoire.

Il apparaissait cependant. Parfois, un rayon se glissait à travers une déchirure des nuages. Mais la déchirure se fermait rapidement, comme si quelque génie l'eût recousue là-haut en un tour d'aiguille. Nul moyen de saisir l'astre assez à temps pour obtenir sa hauteur. À plusieurs reprises, Juhel l'essaya, et le sextant retombait sans avoir servi.

Les Arabes sont peu familiers avec l'emploi de ces instruments nautiques. Les gens de la perme ne savaient trop ce que prétendait le jeune capitaine. Sélik lui-même, un peu plus instruit peut-être, ne se rendait guère compte de l'importance que Juhel attachait à cette observation du soleil. Tous comprenaient cependant que les passagers étaient extrêmement contrariés. Quant au Malouin, allant, venant, invectivant, jurant, se démenant, un véritable

possédé, ils se demandaient s'ils n'avaient pas affaire à un fou. Non ! il ne l'était pas, mais il risquait de le devenir, et c'est bien ce que redoutaient son neveu et son ami.

Maître Antifer envoya promener Gildas Trégomain et Juhel, lorsque ceux-ci l'engagèrent à prendre sa part du déjeuner. Il se contenta de grignoter un morceau de pain, puis alla s'étendre au pied du grand mât, défendant qu'on lui adressât la parole.

L'après-midi, aucun changement ne se produisit dans l'état de l'atmosphère. Le pied du vent était toujours chargé de nuages épais. La mer, assez houleuse, « sentait quelque chose », ainsi que disent les marins. Ce qu'elle sentait, c'était un coup de vent, voilà la vérité – une de ces tempêtes du sud-ouest, qui dévastent trop souvent les parages du golfe d'Oman. Parfois, ces terribles khamsins, que le désert jette sur l'Égypte, dévient brusquement, et leurs derniers souffles, après avoir balayé le littoral arabique, viennent se heurter contre les lames de l'océan Indien.

La *Berbera* fut effroyablement secouée. Ses voiles au bas ris, elle ne put tenir la cape, c'est-à-dire résister à ces énormes paquets de mer qui l'eussent écrasée, étant très rase sur l'eau. Il n'y eut qu'une ressource, prendre la fuite en s'élevant vers le nord-est. Ce qu'observa Juhel, ce qu'aurait pu observer maître Antifer, s'il n'y eût prêté attention, c'est que le patron manœuvra avec prudence et habileté. Son équipage déploya le sang-froid et le courage des vrais marins. Ces braves gens n'en étaient pas à leur début dans la lutte contre les tempêtes du golfe. Seulement, si une partie de cet équipage parut habituée à ces furieuses bourrasques, l'autre, étendue sur le pont, se montra très incommodée par les secousses de la perme. Évidemment, ces hommes n'avaient jamais navigué. Et alors l'idée vint à Juhel qu'ils devaient avoir des agents à leurs trousses... que Sélik, peut-être... Décidément, l'affaire se présentait mal pour l'héritier de Kamylk-Pacha !

Saouk ne pouvait être que très furieux contre ce mauvais temps. Si la tempête se prolongeait pendant quelques jours, aucune observation ne

serait possible, et comment déterminer le gisement de l'îlot ?... Trouvant inutile de rester sur le pont, il vint se réfugier dans la cabine de la perme, où Ben-Omar était ballotté de tribord à bâbord, comme un tonneau qui a cassé ses saisines.

Après avoir essuyé un refus de maître Antifer qu'ils engageaient à descendre, Juhel et le gabarier durent se résoudre à l'abandonner au pied du mât, à l'abri d'un prélart goudronné, et ils allèrent s'étendre sur les banquettes du poste de l'équipage.

« Notre expédition semble tourner mal, murmura Gildas Trégomain.

– C'est mon avis, répondit Juhel.

– Espérons que demain le temps s'améliorera et que tu pourras prendre hauteur...

– Espérons-le, monsieur Trégomain ! »

Et il n'ajouta pas que ce n'était point de l'état atmosphérique qu'il se préoccupait. Le soleil finit toujours par se montrer, que diable ! même sur les parages du golfe d'Oman... On arriverait à

trouver l'îlot, s'il existait... Mais l'intervention de ces gens suspects, embarqués à bord de la *Berbera*...

La nuit, très obscure, très embrouillée de vapeurs, fit courir au petit bâtiment de sérieux dangers. Ces dangers ne provenaient pas de sa légèreté, puisque cela lui permettait de s'élever à la lame et d'éviter les crêtes déferlantes. Or, il y eut des sautes de vent si brusques qu'il aurait dix fois chaviré, sans l'habileté nautique du vieux patron.

Après minuit, le vent tendit à mollir, grâce à la tombée d'une pluie persistante. Peut-être se préparait-il un changement de temps pour le lendemain ?... Non, et lorsque le jour revint, si les nuages n'avaient plus l'aspect tempétueux de la veille, si le trouble de l'atmosphère ne se manifestait pas par de violentes rafales, le ciel n'en était pas moins voilé d'épaisses vapeurs. Aux abondantes averses de la nuit succédait cette pluie fine des nuages bas, qui, n'ayant pas le temps de se former en grosses gouttes, se déverse

en eau pulvérisée.

Lorsque Juhel monta sur le pont, il ne put retenir un mouvement de dépit. Avec cette apparence de ciel, il lui serait interdit de faire son point. Où se trouvait en ce moment la perme, après les changements de route, les incertitudes de direction auxquels elle avait été soumise pendant la nuit ? Malgré sa grande habitude du golfe d'Oman, le patron n'aurait pu le dire. Aucune terre en vue. Avait-on dépassé les parages de l'îlot ? C'était probable, et il y avait lieu de croire que, sous la poussée des vents d'ouest, la *Berbera* s'était affalée dans l'est beaucoup plus qu'il ne convenait. D'ailleurs comment le constater, puisque toute observation était impossible.

Pierre-Servan-Malo, dégagé du prélart, alla se poster à l'avant. Quels nouveaux cris, quels nouveaux gestes de fureur lui échappèrent, lorsque ses regards eurent embrassé l'horizon ! Mais il ne vint pas adresser la parole à son neveu, et demeura immobile près du bossoir de tribord.

Toutefois, si Juhel se garda de rompre ce

silence auquel son oncle s'obstinait depuis la veille, il eut à subir diverses questions de Sélik, auxquelles il ne put répondre que d'une manière évasive.

L'interprète, s'étant approché, lui dit :

« Voilà, monsieur, une journée qui s'annonce mal !

– Très mal.

– Vous ne pourrez encore employer vos machines pour regarder le soleil ?...

– C'est à craindre.

– Que ferez-vous alors ?...

– J'attendrai.

– Je vous rappellerai que la perme n'a emporté que pour trois jours de vivres, et si le mauvais temps se prolonge, il faudra qu'elle revienne à Sohar...

– Il le faudra, en effet.

– Dans ce cas, renoncerez-vous à votre projet d'explorer le golfe d'Oman ?...

– C'est probable... ou du moins, nous

remettrons notre campagne à une meilleure saison.

– Vous attendriez à Sohar ?...

– À Sohar ou à Mascate, peu importe ! »

Le jeune capitaine se tenait sur une réserve très justifiée par les soupçons que lui inspirait Sélik, et celui-ci n'en tira pas les renseignements sur lesquels il comptait.

Le gabarier parut sur le pont, presque en même temps que Saouk. L'un fit une moue de désappointement, l'autre eut un mouvement de colère, en voyant ces brumes qui fermaient l'horizon à deux ou trois encablures de la *Berbera.*

« Ça ne va pas ?... dit Gildas Trégomain, qui vint serrer la main du jeune capitaine.

– Pas du tout ! répondit Juhel.

– Et notre ami ?...

– Il est là-bas... à l'avant.

– Pourvu qu'il ne pique pas une tête par-dessus le bord ! » murmura le gabarier.

Et c'était toujours sa crainte que le Malouin finît par un coup de désespoir.

La matinée s'écoula dans ces conditions. Le sextant resta au fond de sa boîte, aussi inutile que l'eût été un collier de femme au fond de son écrin. Pas un rayon solaire n'avait percé l'opaque rideau de brumes. À midi, le chronomètre que Gildas Trégomain avait apporté par acquit de conscience, ne put servir à établir la longitude par la différence des heures entre Paris et le point du golfe où se trouvait la perme. L'après-midi ne se montra pas plus favorable, et bien qu'on eût tenu compte de la route à l'estime, on ne savait que très imparfaitement où était la *Berbera.*

C'est là, paraît-il, ce que le patron fit remarquer à Sélik, en le prévenant que, si le temps ne se modifiait pas le lendemain, il remettrait le cap à l'ouest, afin de rallier la terre. Où la rencontrerait-il ?... Serait-ce à la hauteur de Sohar, de Mascate, ou plus au nord, vers l'entrée du détroit d'Ormuz, ou plus au sud, du côté de l'océan Indien à la hauteur de Raz-el-Had ?...

Sélik crut devoir avertir Juhel des intentions du patron de la *Berbera.*

« Soit ! » répondit le jeune capitaine.

Et ce fut là toute sa réponse.

Aucun incident jusqu'à la nuit. Au moment où il se couchait derrière les brumes de l'ouest, le soleil ne parvint même pas à les percer. Cependant la pluie s'était réduite à ne plus être qu'une brumaille fine comme l'embrun des lames. Peut-être y avait-il là l'indice d'une modification dans l'état atmosphérique. En outre, le vent avait calmi au point de ne plus se manifester que par quelques souffles intermittents. Pendant ces intermittences, le gabarier, mouillant sa main et l'exposant à l'air, croyait sentir une légère brise naissante de l'est.

« Ah ! si j'étais seulement sur la *Charmante-Amélie,* se dit-il, là-bas... entre les délicieuses rives de la Rance, je saurais bien à quoi m'en tenir ! »

Mais, depuis longtemps, la *Charmante-Amélie* avait été vendue comme bois à brûler, et ce

n'était pas entre les délicieuses rives de la Rance que naviguait la perme.

De son côté, Juhel fit la même remarque que Gildas Trégomain. En outre, il lui sembla que le soleil, au moment où il allait disparaître sous l'horizon, avait regardé par un trou des nuages, comme fait un curieux par l'interstice d'une porte. Et sans doute, Pierre-Servan-Malo avait surpris ce rayon, car son œil flamboya et répondit au rayon de l'astre du jour par un rayon de fureur.

Le soir venu, tout le monde soupa, en ménageant les vivres du bord. Il fut constaté qu'il en restait à peine pour vingt-quatre heures. Donc, la nécessité s'imposait de regagner la terre dès le lendemain, à moins qu'on ne pût reconnaître que la *Berbera* n'en était pas très éloignée.

La nuit fut calme. La houle tomba même assez rapidement, ainsi que cela se produit dans ces golfes resserrés. Peu à peu, le vent, qui avait halé l'est, obligea de prendre les amures à tribord. Dans l'incertitude de sa position, sur le conseil que Juhel lui fit donner par Sélik, le patron mit en

panne en attendant le jour.

Vers les trois heures du matin, le ciel, complètement balayé des hautes brumes, laissa briller ses dernières constellations. Tout faisait espérer une bonne observation.

À l'aube naissante, en effet, le disque du soleil déborda la ligne de l'horizon dans toute sa splendeur. Élargi par la réfraction, empourpré par les basses couches de l'air, sa lumière éclatante s'irradia à la surface du golfe.

Gildas Trégomain crut devoir le saluer, en ôtant poliment son chapeau ciré. Un Guèbre, un Parsi, n'eussent pas plus dévotement accueilli l'apparition de l'astre du jour.

On imagine sans peine quel revirement s'opéra dans les esprits. Avec quelle impatience, tous, passagers et marins, attendirent l'heure où l'observation serait faite ! Ces Arabes n'ignorent pas que les Européens ont des moyens précis de déterminer la position d'un navire, même quand ils n'ont aucune terre en vue. Et cela les intéressait de savoir si la *Berbera* se trouvait encore dans le golfe, ou si elle avait été rejetée

par le travers du cap Raz-el-Had.

Cependant le soleil s'élevait sur un ciel d'une admirable pureté. Rien à craindre, aucun nuage ne viendrait le voiler, lorsque le jeune capitaine jugerait le moment venu d'en obtenir la hauteur méridienne.

Un peu avant midi, Juhel fit ses préparatifs.

Maître Antifer vint se placer près de lui, les lèvres serrées, les yeux ardents, sans mot dire. Le gabarier se tenait à droite, remuant sa bonne grosse tête toute rougeaude. Saouk à l'arrière, Sélik à bâbord, s'apprêtaient à suivre les détails de l'opération.

Juhel, bien d'aplomb, les jambes écartées, saisit son sextant de la main gauche et en dirigea la lunette vers l'horizon.

La perme se levait doucement aux ondulations d'une houle à peine sensible.

Dès que la hauteur eut été prise :

« C'est fait », dit Juhel.

Puis, ayant lu les chiffres indiqués sur le limbe gradué, il descendit dans la cabine afin d'établir

ses calculs.

Vingt minutes après, il remontait sur le pont et donnait le résultat de l'observation.

La situation de la perme était en latitude par 25° 2' nord.

Elle se trouvait donc de trois minutes plus au sud que ne le comportait la latitude de l'îlot.

Pour le complément de l'opération, il fallait avoir mesuré l'angle horaire. Non ! Jamais heures ne parurent plus longues à maître Antifer, à Juhel, au gabarier, à Saouk. Il semblait que l'instant tant désiré ne dût plus arriver !

Il arriva, tandis que la *Berbera,* convenablement orientée, avait porté un peu plus au sud, sur l'indication de Juhel.

À deux heures et demie, le jeune marin prit une série de hauteurs pendant que le gabarier marquait l'heure du chronomètre. Calculs faits, il trouva pour la longitude : 54° 58'.

La perme se trouvait donc d'une minute trop à l'est par rapport à l'îlot cherché.

Presque aussitôt, un cri se fit entendre. Un des

Arabes montrait une tumescence noirâtre à deux milles vers l'ouest.

« Mon îlot ! » s'écria maître Antifer.

Ce ne pouvait être que cet îlot, car il n'y avait aucune autre terre en vue.

Et voilà le Malouin qui va, vient, gesticule, se démène, comme s'il eût été pris de la danse de Saint-Guy. Il fallut que Gildas Trégomain intervînt pour le contenir entre ses bras puissants.

Aussitôt la perme avait mis le cap sur le point signalé. Grâce à la petite brise d'est qui gonflait ses voiles, une demi-heure devait lui suffire pour l'atteindre. Elle l'atteignit en effet, et, en tenant compte par l'estime du chemin parcouru depuis l'observation, Juhel s'assura que le gisement de cet îlot était bien conforme aux coordonnées indiquées par Kamylk-Pacha, soit : la latitude, léguée par Thomas Antifer à son fils, 24° 59' nord, la longitude apportée à Saint-Malo par Ben-Omar, 54° 57' à l'est du méridien de Paris.

Et, aussi loin qu'il pouvait s'étendre, le regard n'embrassait que l'immensité déserte du golfe d'Oman.

XVI

Qui prouve catégoriquement que Kamylk-Pacha a réellement poussé ses excursions maritimes jusqu'aux parages du golfe d'Oman

Il était donc là, cet îlot, que, dans sa pensée, maître Antifer estimait valoir cent millions – à tout le moins. Non ! il n'en aurait pas rabattu soixante-quinze centimes, même au cas où les frères Rothschild eussent proposé de l'acheter « tel qu'il se poursuit et comporte », comme on dit en style judiciaire.

À en considérer l'aspect extérieur, ce n'était qu'un massif nu, aride, sans verdure, sans culture, un amoncellement rocheux, de forme oblongue sur une circonférence de deux mille à deux mille cinq cents mètres. Ses bords se découpaient en indentations capricieuses. Ici des pointes, là des criques d'une profondeur très réduite.

Néanmoins, la perme put trouver refuge dans l'une de celles qui s'ouvraient à l'ouest, à l'abri du vent. L'eau y était très claire. Le fond laissait voir à une vingtaine de pieds, son tapis de sable semé de plantes sous-marines. Lorsque la *Berbera* fut amarrée, c'est à peine si les ondulations du ressac lui imprimaient un léger balancement de roulis.

C'était assez pourtant, c'était trop même pour que le notaire voulût demeurer une minute de plus à bord. Après s'être traîné jusqu'à l'échelle de capot, il avait rampé sur le pont, il avait gagné la coupée, il allait sauter à terre, lorsque maître Antifer l'arrêta – du bras en le saisissant par l'épaule – de la voix en lui criant :

« Halte-là, monsieur Ben-Omar !... Moi d'abord, s'il vous plaît ! »

Et que cela lui plût ou non, le notaire dut attendre que l'intraitable Malouin eût pris possession de son îlot – ce qu'il fit en imprimant fortement dans le sable la semelle de ses bottes de mer.

Ben-Omar put alors le rejoindre, et quel long

soupir de satisfaction il poussa, lorsqu'il sentit le sol immobile ! Gildas Trégomain, Juhel et Saouk se trouvèrent bientôt à ses côtés.

Pendant ce temps, Sélik avait exploré l'îlot du regard. Il se demandait ce que ces étrangers allaient y faire... Pourquoi donc un si long voyage, pourquoi tant de dépenses et de fatigues ?... Relever le gisement de ces roches, cela ne s'expliquait par aucun motif plausible... C'était invraisemblable, à moins que ces gens-là ne voulussent faire œuvre de fous ! Mais si maître Antifer présentait quelques symptômes de folie, on ne pouvait guère admettre que Juhel et le gabarier n'eussent pas leur raison pleine et entière !... Et malgré cela, ils prêtaient leur concours à cette exploration !... Puis, les deux Égyptiens, mêlés à une pareille aventure...

Sélik avait donc plus que jamais le droit de suspecter les démarches de ces étrangers, et il se préparait à quitter le bord pour les suivre sur l'îlot... Pierre-Servan-Malo fit un geste que comprit Juhel, et ce dernier, s'adressant à Sélik :

« Inutile de nous accompagner, lui dit-il. Ici,

nous n'avons pas besoin d'un interprète... Ben-Omar parle français comme s'il était natif du pays de France...

– C'est bien ! » se contenta de répondre Sélik.

Assez dépité, l'agent ne voulut point entamer une discussion à ce sujet. Il s'était mis au service de maître Antifer, et, du moment que celui-ci lui donnait un ordre, il n'avait qu'à s'y conformer. C'est à quoi il se résigna, se réservant d'intervenir avec des hommes, si, au retour de leur exploration, les étrangers rapportaient n'importe quels objets à bord de la perme.

Il était environ trois heures et demie du soir. Le temps ne manquerait pas pour prendre possession des trois barils s'ils se trouvaient à la place indiquée – et le Malouin, lui, n'en doutait pas.

Il fut donc convenu que la *Berbera* resterait dans la crique. Toutefois, par l'entremise de Sélik, le patron informa Juhel qu'il ne prolongerait pas sa relâche au-delà de six heures.

Les vivres étaient presque épuisés. Il était urgent de profiter de ce bon vent d'est, afin de rallier Sohar qu'on atteindrait au lever du jour. Maître Antifer ne fit aucune objection. Quelques heures, c'était plus de temps qu'il n'en fallait pour mener son opération à bonne fin.

De quoi s'agissait-il, en effet ? Pas même de parcourir cet îlot de dimension assez restreinte, pas même de le fouiller mètre par mètre. D'après la lettre, l'endroit précis où avait été déposé le trésor se trouvait sur une des pointes méridionales, à la base d'un rocher reconnaissable au monogramme du double K. Le pic aurait vite mis à découvert les trois barils que maître Antifer ne serait pas embarrassé de rouler jusqu'à la perme. On comprend qu'il eût tenu à opérer sans témoins – sauf l'indispensable Ben-Omar, dont la présence lui était imposée, et son clerc Nazim. Comme l'équipage de la *Berbera* n'avait aucunement à s'inquiéter de ce que renfermaient ces barils, le retour à Mascate, en caravane, pourrait seul présenter quelques difficultés. On s'en préoccuperait ultérieurement.

Maître Antifer, Gildas Trégomain et Juhel d'une part, Ben-Omar et Nazim de l'autre, commencèrent à remonter les pentes de l'îlot, dont la moyenne altitude mesurait cent cinquante pieds au-dessus du niveau de la mer. Quelques bandes de macreuses s'envolèrent à leur approche, jetant des cris de protestation contre les intrus qui violaient leur domicile habituel. Et, de fait, il était probable qu'aucun être humain n'avait mis le pied sur cet îlot depuis la visite de Kamylk-Pacha. Le Malouin portait le pic sur son épaule ; il ne l'eût cédé à personne. Le gabarier s'était chargé de la pioche. Juhel s'orientait, une boussole à la main.

Le notaire avait quelque peine à ne point être devancé par Saouk. Ses jambes flageolaient encore, bien qu'il n'eût plus sous les pieds le pont de la perme. On ne s'étonnera pas, cependant, qu'il eût reprit ses sens, retrouvé son intelligence, oublié les épreuves du voyage, ne songeant pas à celles du retour. Il y avait un endroit sur cet îlot qui représentait pour lui une prime énorme, et certainement, ne fût-ce que pour s'assurer sa discrétion, Saouk ne se refuserait pas à la lui

verser, s'il parvenait à s'emparer du trésor.

Le sol était assez rocailleux. On ne marchait pas aisément à sa surface. On dut même gagner le centre en contournant certaines intumescences difficiles à franchir. Lorsque le groupe eut atteint ce point culminant, il aperçut la perme dont le pavillon se déployait à la brise.

De ce point on découvrait assez nettement le périmètre de l'îlot. Çà et là se projetaient des pointes, et parmi elles, la pointe aux millions. Pas d'erreur possible, puisque le testament indiquait qu'elle se détachait vers le sud.

À l'aide de la boussole, Juhel l'eût bientôt reconnue.

C'était une langue aride, très apparente, frangée par le ressac d'une légère écume blanche.

Et, une fois de plus, le jeune capitaine eut cette pensée si poignante que les richesses enfouies sous ces roches allaient se dresser comme un obstacle insurmontable entre sa fiancée et lui ! Jamais on ne triompherait de l'entêtement de son oncle ! Et l'envie – une envie féroce qu'il

maîtrisa cependant – le prit de l'égarer sur une fausse piste...

Quant au gabarier, il se sentait tiraillé entre deux sentiments contraires : la crainte que Juhel et Énogate ne fussent jamais l'un à l'autre, la crainte que son ami Antifer fût frappé d'aliénation mentale, s'il ne mettait pas la main sur l'héritage de Kamylk-Pacha. Aussi, saisi d'une sorte de colère, frappa-t-il si violemment le sol de sa pioche que des éclats de roches volèrent autour de lui.

« Eh... là-bas... gabarier, quelle mouche te pique ? s'écria maître Antifer.

– Aucune... aucune ! répondit Gildas Trégomain.

– Tâche de garder tes coups de pioche pour le bon endroit, s'il te plaît !

– Je les garderai, mon ami. »

Le groupe, suivant alors la direction du sud, descendit vers la pointe méridionale, dont six cents pas le séparaient à peine.

Maître Antifer, Ben-Omar et Saouk,

maintenant en tête, pressaient leur marche, attirés comme par un aimant – cet aimant d'or, tout puissant sur les humains. Ils étaient haletants. On eût dit qu'ils subodoraient ce trésor, qu'ils l'aspiraient, qu'ils le respiraient, qu'une atmosphère de millions les pénétrait, qu'ils tomberaient asphyxiés, si cette atmosphère venait à se dissiper !

En dix minutes, on eut atteint la pointe, dont l'extrémité très effilée se perdait en mer. Ce devait être à sa naissance que Kamylk-Pacha avait marqué le rocher d'un double K.

En cet endroit, la surexcitation de maître Antifer fut telle qu'il se sentit défaillir. Si Gildas Trégomain ne l'eût reçu entre ses bras, il serait tombé comme une masse, la vie ne se traduisant plus en lui que par des soubresauts spasmodiques.

« Mon oncle... mon oncle !... s'écria Juhel.

– Mon ami ! » s'écria le gabarier.

Alors Saouk eut un jeu de physionomie auquel personne n'aurait pu se tromper. Ne semblait-il pas dire :

« Qu'il crève donc, ce chien de chrétien, et je redeviens l'unique héritier de Kamylk-Pacha ! »

Il est vrai, la physionomie de Ben-Omar paraissait dire tout au contraire :

« Mais, si cet homme meurt, s'il est seul à savoir en quel endroit précis est le trésor, ma prime est perdue ! »

L'accident ne devait pas avoir de suites fâcheuses. Grâce aux vigoureuses frictions du gabarier, maître Antifer reprit ses sens et ramassa son pic qui lui avait échappé. Puis, l'exploration commença à l'amorce de la pointe.

Là se dessinait une étroite chaussée, assez élevée pour que la grosse mer ne pût la couvrir, même par les vents de sud-ouest. On eût vainement cherché une meilleure place pour y déposer des millions. Reconnaître cette place, cela ne devait pas offrir de grandes difficultés, à moins que les rafales du golfe d'Oman n'eussent depuis plus d'un quart de siècle effacé peu à peu le monogramme.

Et bien, Pierre-Servan-Malo fouillerait toute

cette pointe, s'il le fallait. Il en ferait sauter les roches les unes après les autres, dût-il passer des semaines, des mois à cette besogne. Il laisserait la perme aller se ravitailler à Sohar ! Non ! il n'abandonnerait pas l'îlot, tant qu'il ne lui aurait pas arraché ces richesses dont il était le légitime possesseur !

Ainsi raisonnait Saouk de son côté, et leur « état d'âme » s'accordait – non pour le plus grand honneur de la nature humaine.

Maintenant, tous étaient à l'ouvrage, cherchant, furetant sous le fouillis des algues, entre les interstices des roches mastiquées de varechs. Maître Antifer tâtait du bout de son pic les pierres disjointes. Le gabarier les attaquait à coups de pioche. Ben-Omar, à quatre pattes, se traînait comme un crabe au milieu des galets. Les autres, Juhel et Saouk, n'étaient pas moins occupés. Pas une seule parole ne se faisait entendre. Cette opération s'accomplissait silencieusement. Les bouches n'auraient pas été plus muettes à une cérémonie funèbre.

Et, de fait, n'était-ce pas un cimetière, cet îlot

perdu dans les parages du golfe, et n'était-ce pas une tombe que cherchaient ces déterreurs – une tombe dont ils voulaient exhumer les millions de l'Égyptien ?...

Après une demi-heure, on n'avait rien trouvé. On ne se rebutait pas pourtant. Que l'on fût sur l'îlot de Kamylk-Pacha, que les barils fussent enfouis sur sa pointe méridionale, nul doute à cet égard.

Un soleil dévorant versait les feux de ses rayons. La sueur inondait les visages. Ces gens ne voulaient rien sentir de la fatigue. Tous travaillaient, avec cette ardeur de fourmis creusant leur fourmilière – tous, même le gabarier, pris du démon de l'avidité. Chez Juhel, le dédain faisait monter parfois l'écœurement aux lèvres.

Enfin un cri de joie – n'était-ce pas plutôt un hurlement de bête fauve ? – éclata soudain.

C'était maître Antifer qui l'avait poussé. Debout, la tête découverte, la main tendue, il montrait un rocher dressé comme une stèle.

« Là... là !... » répétait-il.

Et il fût allé se prosterner devant cette stèle comme un Transtéverin devant la niche d'une madone, que pas un de ses compagnons n'en eût été surpris. Ils se fussent plutôt joints à lui dans une adoration commune...

Juhel et le gabarier, Saouk et Ben-Omar, s'étaient approchés de maître Antifer, qui venait de s'agenouiller... Ils s'agenouillèrent près de lui.

Qu'y avait-il donc sur ce rocher ?...

Il y avait ce que les yeux pouvaient voir, ce que les mains pouvaient toucher... C'était le fameux monogramme de Kamylk-Pacha, c'était le double K, à demi-rongé sur ses arêtes, mais très visible encore.

« Là... là ! » répétait maître Antifer.

Et il désignait, à la base de la roche, la place qu'on devait attaquer, l'endroit où le trésor, déposé depuis trente-deux ans, dormait dans son coffre de pierre.

Aussitôt le pic entama la roche qui vola en éclats. Puis la pioche de Gildas Trégomain rejeta

ces fragments auxquels étaient mêlés des morceaux de béton. Le trou s'élargissait, se creusait. Les poitrines haletaient, les cœurs battaient à se rompre, dans l'attente du dernier coup qui allait faire jaillir des entrailles du sol comme une source de millions...

On creusait toujours, et les barils n'apparaissaient pas. Cela tenait à ce que Kamylk-Pacha avait dû leur assurer une fosse profonde. Il n'avait pas eu tort, après tout, et qu'importait s'il fallait un peu plus de temps et de fatigue pour les déterrer ?...

Soudain, un son métallique se produisit. À n'en pas douter, le pic venait de rencontrer un objet sonore...

Maître Antifer se baissa vers le trou. Sa tête disparut dans l'orifice, tandis que ses mains fouillaient avidement...

Il se releva, les yeux injectés...

Ce qu'il tenait à la main, c'était une boîte de métal, ayant au plus le volume d'un décimètre cube.

Tous le regardaient, ne pouvant dissimuler un sentiment de déception. Et, sans nul doute, Gildas Trégomain répondit à la pensée générale, lorsqu'il s'écria :

« S'il y a cent millions là-dedans, je veux que le diable...

– Tais-toi ! » vociféra maître Antifer.

Et, de nouveau, il fouilla l'excavation, il en retira les derniers éclats de roche cherchant à rencontrer les barils...

Travail inutile... Il n'y avait rien à cette place – rien que la boîte de fer, sur la paroi de laquelle s'écartelait en relief le double K de l'Égyptien !

Maître Antifer et ses compagnons avaient-ils donc supporté tant de fatigues en pure perte ?... N'étaient-ils venus de si loin que pour se heurter aux fantaisies d'un mystificateur ?...

En vérité, Juhel se fût laissé aller à sourire, si la physionomie de son oncle ne l'eût épouvanté avec ses yeux de fou, sa bouche contractée en un rictus horrible, les sons inarticulés qui s'échappaient de sa gorge...

Gildas Trégomain a déclaré plus tard qu'à ce moment, il s'était attendu à le voir tomber « raide mort ».

Soudain maître Antifer se releva, il saisit son pic, il le brandit, et, dans un effroyable accès de rage, d'un coup violent, il brisa la boîte... Un papier s'en échappa.

C'était un parchemin, jauni par le temps, sur lequel s'allongeaient quelques lignes, écrites en français, encore très lisibles. Maître Antifer saisit ce papier. Oubliant que Ben-Omar et Saouk pouvaient l'entendre, qu'il allait peut-être leur apprendre un secret qu'il aurait eu intérêt à garder, il commença à lire d'une voix tremblante les premières lignes ainsi libellés :

« Ce document contient la longitude d'un second îlot que Thomas Antifer, ou, à son défaut, son héritier direct, devra porter à la connaissance du banquier Zambuco, demeurant à... »

Maître Antifer s'arrêta, et, d'un coup de poing, se ferma cette bouche imprudente qui allait trop en dire.

Saouk fut assez maître de lui pour ne rien laisser paraître de la déconvenue qu'il éprouva. Quelques mots de plus, et il eût appris quelle était la longitude de ce second îlot, dont ledit Zambuco devait avoir la latitude, et en même temps, quel pays habitait le banquier...

Quant au notaire, non moins désappointé, il était là, les lèvres ouvertes, la langue pendante, comme un chien mourant de soif, auquel on vient de retirer son écuelle.

Mais alors, un peu après que la phrase eut été coupée par le coup de poing que l'on sait, Ben-Omar, qui avait le droit de connaître les intentions de Kamylk-Pacha, se releva et dit :

« Eh bien... ce banquier Zambuco... où demeure-t-il ?...

– Chez lui ! » répondit maître Antifer.

Et, pliant le papier, il le fourra dans sa poche, laissant Ben-Omar tendre vers le ciel des mains désespérées.

Ainsi donc, le trésor n'était pas sur cet îlot du

golfe d'Oman ! Le voyage n'avait eu pour but que d'inviter maître Antifer à se mettre en communication avec un nouveau personnage, le banquier Zambuco ! Ce personnage était-il donc un second légataire, que Kamylk-Pacha avait voulu récompenser pour des services rendus autrefois ?... Était-il appelé à partager avec le Malouin le trésor légué à celui-ci ?... On devait le croire. D'où cette conséquence très logique : c'est que, au lieu de cent millions, il n'en irait que cinquante dans la poche de maître Antifer !

Juhel baissa la tête à la pensée que ce serait trop encore pour modifier les opinions de son oncle relativement à son mariage avec sa chère Énogate...

Quant à Gildas Trégomain, son sourire semblait indiquer que cinquante millions, néanmoins, forment un joli denier, quand ils vous tombent dans le gousset.

La vérité est que Juhel avait deviné ce qui se passait dans l'esprit de maître Antifer, lequel finirait par se dire, lorsqu'il en aurait pris son parti :

« Allons, Énogate en sera quitte pour n'épouser qu'un duc au lieu d'un prince, et Juhel pour n'épouser qu'une duchesse au lieu d'une princesse ! »

Seconde partie

I

Qui contient une lettre de Juhel à Énogate, où sont relatées les aventures dont maître Antifer fut le héros

Combien était triste la maison de la rue des Hautes-Salles à Saint-Malo, et à quel point elle semblait déserte depuis que maître Antifer l'avait quittée ! Dans quelles inquiétudes s'écoulaient les jours, les nuits pour ces deux femmes, la mère et la fille. La chambre vide de Juhel faisait vide toute cette demeure : c'est du moins l'impression que ressentait Énogate. Ajoutez-y que son oncle n'y était pas, que l'ami Trégomain n'y venait plus !

On était au 29 avril. Deux mois, deux mois déjà depuis que le *Steersman* avait pris la mer, emportant les trois Malouins en cette aventureuse campagne à la conquête d'un trésor. Comment

s'était accompli leur voyage ?... Où se trouvaient-ils alors ?... Avaient-ils atteint leur but ?...

« Mère... mère, disait la jeune fille, ils ne reviendront plus !

– Si... mon enfant... aie confiance... ils reviendront ! répondait invariablement la vieille Bretonne. Tout de même, peut-être qu'ils auraient mieux fait de ne pas nous quitter...

– Oui, murmurait Énogate, au moment où j'allais devenir la femme de Juhel ! »

Constatons ici que le départ de maître Antifer n'avait pas été sans produire un prodigieux effet en ville. On était si accoutumé à le voir déambuler, la pipe à la bouche, à travers les rues, le long du Sillon, sur les remparts ! Et Gildas Trégomain, marchant à son côté, un peu en arrière, ses jambes toujours arquées, son nez toujours aquilin, son veston toujours plissé aux entournures, sa bonne figure toujours placide et rayonnante de bonté !

Et Juhel, le jeune capitaine au long cours, dont sa ville natale s'enorgueillissait, qu'elle aimait

autant que l'aimait Énogate – disons comme une mère aime son fils –, ne voilà-t-il pas qu'il avait pris son vol, alors qu'il allait être nommé second d'un beau trois-mâts-barque de la maison Le Baillif et Cie !

Où étaient-ils tous les trois ? On n'en avait aucune idée. Personne ne se doutait que le *Steersman* les conduisait à Port-Saïd. Énogate et Nanon étaient seules à savoir qu'ils devaient descendre la mer Rouge, s'aventurer presque aux limites septentrionales de l'océan Indien. Maître Antifer avait sagement fait de garder son secret, puisqu'il ne voulait pas que Ben-Omar eût vent de quoi que ce fût relatif au gisement du fameux îlot.

Toutefois, si l'on ne connaissait rien de son itinéraire, il n'en était pas ainsi de ses projets, trop loquace, trop exubérant, trop communicatif pour s'être tu à cet égard. À Saint-Malo comme à Saint-Servan, comme à Dinard, on se répétait l'histoire de Kamylk-Pacha, la lettre reçue par Thomas Antifer, l'arrivée du mandataire annoncée par cette lettre, l'établissement de la

longitude et de la latitude d'un îlot, le trésor invraisemblable de cent millions – cent milliards, disaient même les mieux informés. Aussi, avec quelle impatience on guettait la nouvelle de la découverte, et le retour de ce capitaine caboteur transformé en nabab, ramenant au port une cargaison de diamants et de pierres précieuses !

Énogate n'en demandait pas tant. Que son fiancé, son oncle, son ami, revinssent, même les poches vides, elle serait satisfaite, elle remercierait Dieu, et sa profonde tristesse se changerait en une joie immense.

La jeune fille, cependant, n'était pas sans avoir reçu les lettres de Juhel. Une première, datée de Suez, lui relatant les détails du voyage depuis leur séparation, marquait l'état moral de son oncle dont la nervosité allait toujours croissant, l'accueil fait à Ben-Omar et à son clerc, exacts tous les deux au rendez-vous assigné. Une deuxième lettre, datée de Mascate, narrait les incidents de la navigation à travers l'océan Indien jusqu'à la capitale de l'imanat, disant à quel degré de surexcitation, voisin de la folie, en était

maître Antifer, et annonçant le projet de gagner Sohar.

Aussi furent-elles dévorées, ces lettres de Juhel, qui ne se bornaient pas à raconter des impressions de voyage, ni à dévoiler l'état moral de son oncle, mais qui exprimaient à la jeune fille tout le chagrin de son fiancé d'avoir été séparé d'elle à la veille de leur mariage, d'être si loin, puis l'espoir de la revoir bientôt, d'arracher le consentement de leur oncle, même s'il revenait les mains pleines de millions ! Énogate et Nanon lisaient et relisaient ces lettres, auxquelles elles ne pouvaient répondre – cette consolation leur étant enlevée. Alors elles se livraient à tous les commentaires que ces récits leur suggéraient ; elles comptaient sur leurs doigts les jours pendant lesquels les absents seraient encore retenus dans ces mers lointaines ; elles les rayaient vingt-quatre heures par vingt-quatre heures du calendrier piqué au mur de la salle ; enfin, après la dernière missive, elles s'abandonnaient à l'espoir que la seconde moitié du voyage serait consacrée au retour.

Une troisième lettre arriva le 29 avril, deux mois environ depuis le départ de Juhel. En voyant qu'elle était timbrée de la Régence de Tunis, Énogate sentit son cœur battre de bonheur. Les voyageurs avaient donc quitté Mascate... ils étaient rentrés dans les mers d'Europe... ils revenaient vers la France... Que fallait-il pour atteindre Marseille ?... Au plus trois jours ! Et pour atteindre Saint-Malo par ces rapides trains du PLM et de l'Ouest ?... Au plus vingt-six heures !

La mère et la fille étaient assises dans une des chambres du rez-de-chaussée, après avoir refermé la porte sur le brave homme de facteur. Personne ne viendrait les troubler. Elles pouvaient laisser déborder leurs sentiments.

Dès qu'elle eut essuyé ses yeux un peu humides, Énogate brisa l'enveloppe, en tira la lettre, et lut à voix haute, donnant à chaque phrase le temps d'être bien comprise.

Régence de Tunis, La Goulette,

22 avril 1862

« Ma chère Énogate,

« Je t'embrasse pour ta mère d'abord, pour toi ensuite et enfin pour moi. Mais que nous sommes loin l'un de l'autre, et quand finira cet interminable voyage !

« Je t'ai écrit deux fois déjà, et tu as dû recevoir mes lettres. Voici la troisième, plus importante encore, en premier lieu parce qu'elle te dira que la question du trésor s'est modifiée d'une très inattendue manière, au grand ennui de mon oncle... »

Énogate laissa échapper un petit cri de vraie joie, et, battant des mains :

« Ils n'ont rien trouvé, ma mère, dit-elle, et je n'épouserai pas un prince...

– Continue, ma fille ! » répondit Nanon.

Énogate acheva la phrase qu'elle avait interrompue.

« ... et ensuite parce que j'ai le gros chagrin de t'apprendre que nous allons être obligés de poursuivre nos recherches loin... bien loin... »

Le lettre trembla entre les doigts d'Énogate.

« Poursuivre les recherches... bien loin ! murmurait-elle. Ils ne reviennent pas, mère... ils ne reviennent pas !

– Du courage, ma fille, et continue ! » répéta Nanon.

Énogate, ses beaux yeux pleins de larmes, reprit la lecture de la lettre. Juhel racontait sommairement ce qui s'était passé sur l'îlot du golfe d'Oman, comment, au lieu du trésor, on n'avait trouvé qu'un document déposé en cet endroit, et sur ce document la mention d'une nouvelle longitude. Puis Juhel ajoutait :

« Juge un peu, ma chère Énogate, du désappointement de mon oncle, de la colère qui s'ensuivit, et aussi de ma déception, non point

due à ce que nous n'avions pas pris possession du trésor, mais parce que notre départ pour Saint-Malo, mon retour près de toi, étaient retardés ! J'ai cru que mon cœur allait se rompre... »

Énogate avait grand-peine à contenir les battements du sien, et, par ce qu'elle éprouvait, elle comprenait ce que Juhel avait dû souffrir.

« Pauvre Juhel ! murmura-t-elle.

– Et pauvre toi ! murmura la mère. Continue, ma fille ! »

Énogate reprit d'une voix altérée par l'émotion :

« En effet, cette maudite longitude, Kamylk-Pacha nous enjoignait de la porter à la connaissance d'un certain Zambuco, banquier à Tunis, lequel, de son côté, possède une seconde latitude. Évidemment, c'est dans un autre îlot que le trésor a été enfoui. Vraisemblablement, notre pacha avait aussi contracté une dette de

reconnaissance envers ce personnage, lequel l'avait jadis obligé comme l'avait obligé notre grand-papa Antifer. Il y aurait donc à partager le legs entre deux légataires, ce qui réduirait de moitié la part de chacun. De là une extravagante colère de qui tu sais !... Plus que cinquante millions au lieu de cent !... Eh ! j'en suis à désirer qu'ils soient cent mille, ceux dont ce généreux Égyptien a été le débiteur, afin qu'il en revienne si peu à mon oncle qu'il ne mette plus obstacle à notre mariage ! »

Et Énogate de dire :

« Est-ce qu'on a besoin d'argent quand on s'aime !

– Non, et c'est même gênant ! répondit de très bonne foi la vieille femme. Continue, ma fille ! »

Énogate obéit.

« Lorsque notre oncle a lu ce document, il s'est trouvé si abasourdi que les chiffres de la

nouvelle longitude et l'adresse de celui à qui elle doit être communiquée pour établir la situation de l'îlot, tout cela a été sur le point de lui échapper. Par bonheur, il s'est retenu à temps.

« Notre ami Trégomain, avec qui je m'entretiens si souvent de toi, ma chère Énogate, a esquissé une singulière grimace en apprenant qu'il s'agissait d'aller à la recherche d'un second îlot.

« Mon pauvre Juhel, m'a-t-il dit, est-ce qu'il se moquerait de nous, ce pachi-pachon-pacha ?... Est-ce qu'il a envie de nous expédier au bout du monde ?

« Sera-ce au bout du monde ?... c'est ce que nous ne savons même pas au moment où je t'écris !

« En effet, si notre oncle a gardé pour lui les indications contenues dans ce document, c'est qu'il se défie de Ben-Omar. Depuis que cette espèce de fourbe a tenté de lui soutirer son secret à Saint-Malo, il le tient en suspicion. Peut-être n'a-t-il pas tort, et, pour tout dire, le clerc Nazim me paraît aussi suspect que son patron. Il ne me

revient pas, ce Nazim, ni à monsieur Trégomain – avec sa physionomie farouche et ses yeux sombres ! Je t'assure que notre notaire, M. Calloch, de la rue du Bey, n'en voudrait pas dans son étude. J'ai la conviction que si Ben-Omar et lui connaissaient l'adresse de ce Zambuco, ils chercheraient à nous devancer... Mais notre oncle n'en a pas soufflé mot, pas même à nous. Ben-Omar et Nazim ne savent point que nous allons à Tunis, et voilà comment, en quittant Mascate, nous en sommes tous à nous demander où la fantaisie du pacha nous envoie encore ! »

Énogate s'arrêta un instant.

« Ces diaboliques manigances ne me plaisent guère ! » observa Nanon.

Juhel racontait ensuite les incidents qui avaient marqué le retour, le départ de l'îlot, le désappointement très marqué de l'interprète Sélik à voir les étrangers revenir les mains vides, et ne mettant plus en doute qu'il ne se fût agi là que d'une simple promenade, enfin le pénible

cheminement de la caravane, l'arrivée à Mascate, l'attente pendant deux jours du paquebot de Bombay.

« Et si je ne t'ai pas écrit une seconde fois de Mascate, ajoutait Juhel, c'est que j'espérais toujours apprendre quelque chose de nouveau et pouvoir t'en informer... Mais il n'en est rien, et tout ce que je sais, c'est que nous retournons à Suez, d'où nous partirons pour Tunis. »

Énogate, suspendant sa lecture, regardait Nanon qui hochait la tête en murmurant :

« Pourvu qu'ils n'aillent pas au bout du monde ! On peut tout craindre avec les Infidèles !... »

L'excellente femme parlait de ces Orientaux comme on en parlait au temps des Croisades. Et même, avec ses scrupules de pieuse Bretonne, les millions qui viendraient d'une telle source lui paraîtraient de mauvais aloi... Mais allez donc énoncer de pareilles idées devant maître Antifer !

Juhel racontait alors le voyage de Mascate à Suez, la traversée de l'océan Indien et de la mer Rouge, Ben-Omar malade au-delà de toute vraisemblance...

« C'est tant mieux ! » dit Nanon.

Puis, durant tout ce voyage, Pierre-Servan-Malo dont on ne pouvait tirer une parole !

« Vois-tu, ma chère Énogate, je ne sais ce qui arriverait si notre oncle était déçu dans ses espérances, ou plutôt je ne le sais que trop, il deviendrait fou. Qui aurait cru cela d'un homme si sage dans sa conduite, si modeste dans ses goûts ! La perspective d'être cent fois millionnaire... Après cela, y a-t-il beaucoup de têtes qui y résisteraient ? Oui... nous deux sans doute ! Mais cela tient à ce que notre vie est concentrée dans notre cœur !

« De Suez, nous avons gagné Port-Saïd, où il nous a fallu attendre le départ d'un steamer de commerce pour Tunis. C'est là que demeure ce banquier Zambuco auquel notre oncle doit communiquer cet infernal document... Mais

lorsque la latitude de l'une et la longitude de l'autre auront déterminé le gisement du nouvel îlot, jusqu'où faudra-t-il l'aller chercher ? Toute la question est là, et, à mon avis, elle est grave, puisque c'est d'elle que dépend notre retour en France... et près de toi... »

Énogate laissa tomber la lettre, que sa mère ramassa. Elle ne pouvait en continuer la lecture. Elle voyait les absents entraînés à des milliers de lieues, exposés aux plus grands dangers dans des contrées terribles, n'en revenant jamais peut-être, et ce cri lui échappa :

« Oh ! mon oncle... mon oncle, quel mal vous faites à ceux qui vous aiment tant !

– Pardonnons-lui, ma fille, répondit Nanon, et demandons à Dieu de le protéger ! »

Il y eut quelques instants de silence, pendant lesquels ces deux femmes s'unirent dans une même prière.

Puis, Énogate reprit :

« C'est le 16 avril que nous avons quitté Port-Saïd. On ne doit point faire escale avant Tunis. Les premiers jours, nous avons navigué assez près du littoral égyptien, et au moment où Ben-Omar entrevit le port d'Alexandrie, quel regard il lui jeta !... J'ai cru qu'il voudrait y débarquer, quitte à perdre sa prime... Mais son clerc est intervenu, et, dans leur langue dont nous n'avons pas compris un mot, il lui a fait entendre raison – assez brutalement, à ce qu'il m'a semblé. Il est visible que Ben-Omar a peur de ce Nazim, et j'en suis à me demander si cet Égyptien est bien l'homme qu'il dit être, tant il a l'air d'un bandit ! Aussi, quoi qu'il en soit, je me promets de le surveiller.

« Au-delà d'Alexandrie, nous avons pris direction sur le cap Bon, en laissant au sud les golfes de Tripoli et de Gabès. Enfin, le revers des montagnes tunisiennes d'un aspect si sauvage s'est montré à l'horizon, avec les quelques fortins abandonnés qui hérissent leurs crêtes, un ou deux marabouts entre les rideaux de verdure. Puis, dans la soirée du 21 avril, nous avons atteint la rade de Tunis, et notre bâtiment a

mouillé, le 22 avril, devant les môles de la Goulette.

« Ma chère Énogate, si, à Tunis, je suis plus près de toi que lorsque nous étions là-bas sur l'îlot du golfe d'Oman, que c'est loin toujours, et qui sait si la malchance ne vas pas nous éloigner davantage ! Il est vrai, d'être à cinq lieues ou à cinq mille, dès lors que l'on n'est pas l'un près de l'autre, cela est tout aussi triste ! Ne te désespère pas, cependant, et répète-toi bien que, quelle que soit l'issue de ce voyage, il ne saurait se prolonger.

« Je t'écris cette longue lettre à bord, afin de pouvoir la mettre à la poste dès que nous débarquerons à la Goulette. Elle te parviendra dans quelques jours. Sans doute, elle ne te dit pas ce que j'ignore, ce qu'il eût été si important de savoir, c'est-à-dire vers quels parages nous allons être entraînés. Mais notre oncle ne le sait pas lui-même, et cela ne peut être déterminé qu'après un échange de communications avec le banquier dont nous sommes probablement venus troubler le repos à Tunis. Car, enfin, lorsqu'il

apprendra qu'il s'agit de cet énorme héritage à la moitié duquel il a droit, ce Zambuco voudra se mettre de la partie, il se joindra à nous pour les recherches ultérieures, il sera probablement aussi emballé que notre oncle...

« Du reste, sitôt que je connaîtrai la situation de l'îlot numéro deux – et je ne tarderai pas à la connaître, puisque c'est moi qui serai chargé de la relever sur la carte – je t'en informerai. Il est donc probable qu'une quatrième lettre succédera à cette troisième, à peu de jours d'intervalle.

« Comme la présente, d'ailleurs, elle portera pour ta mère et toi, chère Énogate, les bonnes amitiés de monsieur Trégomain et les miennes, et aussi celles de notre oncle, bien qu'il semble avoir perdu jusqu'au souvenir de Saint-Malo, de sa vieille maison de famille, des êtres aimés qui l'habitent ! Quant à moi, chère fiancée, c'est tout mon amour que je renvoie, comme je recevrais, tout le tien, s'il m'était possible d'avoir une lettre de toi, et crois-moi pour la vie.

« Ton bien fidèle et bien tendre

« Juhel Antifer. »

II

Dans lequel le colégataire de maître Antifer est présenté au lecteur dans les formes voulues par l'usage

Lorsqu'on est arrivé sur la rade de Tunis, on n'est pas à Tunis. Il y a lieu, auparavant, de recourir aux embarcations du bord ou aux « mahonnes » du pays pour débarquer à la Goulette.

En effet, ce port n'est pas un port, en ce sens que les bâtiments, même d'un médiocre tonnage, ne peuvent pénétrer entre ses quais où viennent s'amarrer seulement les petits caboteurs et les barques de pêche. Les autres navires, voiliers et paquebots, doivent rester au large sur leurs ancres, et si l'écran des montagnes les abrite lorsque le vent souffle de l'est, ils sont livrés aux terribles assauts des bourrasques quand elles

viennent de l'ouest ou du nord. On comprendra donc qu'il est indispensable de créer un port accessible à tous les bâtiments, même aux bâtiments de guerre, soit en agrandissant celui de Bizerte sur le littoral de la côte septentrionale de la Régence, soit en creusant un canal de dix kilomètres à travers le lac Bahira, après avoir fendu ce lido qui le sépare de la mer.

Il convient d'ajouter que maître Antifer et ses compagnons, une fois à la Goulette, ne seraient pas encore rendus à Tunis. Ils auraient à prendre ce petit chemin de fer de Rubattino, établi par une compagnie italienne, qui contourne le lac Bahira en passant au pied de cette colline de Carthage, sur laquelle se dresse la chapelle de Saint-Louis de France.

Lorsque nos voyageurs eurent franchi le quai, ils trouvèrent une sorte de bourg desservi par une large rue avec hôtel du gouverneur, église catholique, cafés, habitations particulières, en réalité tout ce qu'il y a de plus européen et même de plus moderne. On doit pousser jusqu'aux palais du littoral, que le bey occupe quelquefois,

pendant la saison des bains de mer, pour entrevoir un premier indice de couleur orientale.

Mais la couleur orientale, voilà ce dont ne se préoccupait guère Pierre-Servan-Malo, ni des légendes qu'ont laissées les Régulus, les Scipion, les César, les Caton, les Marius, les Annibal ! Connaissait-il seulement les noms de ces gros personnages ? Par ouï-dire, tout au plus, comme le bon Trégomain qui s'en tenait aux gloires de sa ville natale, et cela suffisait à son amour-propre. Seul, Juhel aurait pu s'abandonner à ces souvenirs historiques, s'il n'eût été trop inquiet des soucis du présent. C'était le cas de dire de lui ce qu'on dit dans le Levant d'un homme distrait : « Il cherche son fils qu'il porte sur ses épaules. » Ce qu'il cherchait, lui, c'était sa fiancée avec le chagrin de s'éloigner d'elle.

Après avoir traversé la Goulette, maître Antifer, le gabarier et Juhel, leur valise à la main – ils comptaient en renouveler le contenu à Tunis –, vinrent attendre le premier train devant la gare. Ben-Omar et Nazim les suivaient à distance.

Maître Antifer n'ayant point desserré les dents, ils ne savaient rien de ce banquier Zambuco que le caprice de Kamylk-Pacha avait voulu leur adjoindre. Grave ennui, on en conviendra, sinon pour le notaire qui toucherait quand même sa prime à la condition de ne point abandonner la partie, du moins pour Saouk qui aurait à lutter contre deux héritiers au lieu d'un. Et ce nouveau, que serait-il ?

Au bout d'une demi-heure d'attente, les voyageurs prenaient place dans le train, ils s'arrêtaient quelques minutes à la station d'où l'on peut apercevoir le revers de la colline de Carthage et le couvent des Pères-Blancs, renommé pour son musée archéologique, ils atteignaient Tunis en quarante minutes, et, suivant l'allée de la Marine, ils débouchaient devant l'*Hôtel de France,* en plein quartier européen. Des chambres furent mises à leur disposition – trois chambres un peu nues, très hautes de plafond, auxquelles on accédait par un vaste escalier, et dont les lits étaient garnis de moustiquaires. Le restaurant du rez-de-chaussée devait leur offrir le déjeuner et le dîner, aux

heures qui leur conviendraient, dans une large salle très confortable. On eût dit l'un des bons hôtels de Paris ou autre grande ville. Peu importait, après tout, car nos Malouins espéraient bien n'y point séjourner.

Maître Antifer ne se donna même pas le temps de monter jusqu'à sa chambre.

« Je vous retrouverai ici, dit-il à ses compagnons.

– Va, mon ami, répliqua le gabarier, et enlève ton affaire à l'abordage ! »

C'était précisément l'abordage qui inquiétait l'oncle de Juhel. Il n'avait certes pas l'intention de ruser avec son colégataire, comme Ben-Omar avait rusé avec lui. Honnête homme, et d'une parfaite droiture malgré son originalité, il avait décidé d'agir sans ambages. Il irait droit au banquier, il lui dirait :

« Voilà ce que je vous apporte... Voyons ce que vous avez à m'offrir en échange, et en route ! »

D'ailleurs, à s'en rapporter au document

trouvé sur l'îlot, ledit Zambuco devait être prévenu qu'un certain Antifer, Français d'origine, lui apporterait la longitude nécessaire pour établir le gisement d'un îlot qui renfermait un trésor. Le banquier n'aurait donc pas lieu d'être surpris de cette visite.

Une crainte obsédait maître Antifer pourtant – la crainte que son colégataire ne parlât pas le français. Si Zambuco comprenait la langue anglaise, on pourrait encore s'en tirer avec l'aide du jeune capitaine. Mais, s'il ne savait aucune de ces deux langues, il faudrait recourir à l'intervention d'un interprète ? Et alors, on serait à la merci d'un tiers pour un secret d'une valeur de cent millions...

En quittant l'hôtel, maître Antifer, sans dire où il allait, avait demandé un guide. Puis, ce guide et lui disparurent au tournant de l'une des rues qui s'amorcent à la place de la Marine.

« Comme il n'a pas besoin de nous... avait fait observer le gabarier aussitôt son départ.

– Allons nous promener, et commençons par mettre ma lettre à la poste », avait répondu Juhel.

Et les voilà, après avoir quitté le bureau de poste contigu à l'hôtel, qui se dirigeaient vers Bab-el-Bahar, la Porte de Mer, afin de contourner extérieurement le périmètre de l'enceinte, laquelle fait à Tunis-la-Blanche une ceinture crénelée de deux bonnes lieues de France.

Cependant, à cent pas de l'hôtel, maître Antifer avait dit à son guide-interprète :

« Vous connaissez le banquier Zambuco ?

– Tout le monde le connaît ici.

– Et il demeure ?...

– Dans la ville basse, au quartier des Maltais.

– C'est là qu'il faut me conduire...

– À vos ordres, Excellence. »

En ces pays d'Orient, on dit Excellence comme on dirait monsieur.

Maître Antifer se dirigea vers la ville basse. Soyez assuré qu'il ne prêta aucune attention aux curiosités de la route : ici, une de ces mosquées que l'on compte par centaines à Tunis, et que dominent leurs élégants minarets ; là, des débris

d'origine romaine ou sarrazine ; puis une place pittoresque, abritée sous la verdure des figuiers et des palmiers ; puis des rues étroites, dont les maisons se regardent les yeux dans les yeux, montantes, descendantes, bordées de boutiques sombres, où s'entassent les denrées, les étoffes, les bibelots, selon qu'elles desservent les quartiers francs, italiens, juifs ou maltais. Non ! Pierre-Servan-Malo ne songeait qu'à cette visite, imposée par Kamylk-Pacha, à l'accueil qu'il allait recevoir... Bon ! il n'en doutait pas ! Lorsqu'on apporte à un particulier cinquante millions, il y a gros à parier que l'on sera bien reçu.

Après une demi-heure de marche, le quartier des Maltais fut atteint. Ce n'est pas le plus propre de cette ville de cent cinquante mille âmes, qui ne brille guère par excès de propreté, surtout en sa partie ancienne. À cette époque, d'ailleurs, le protectorat français ne lui avait pas encore imposé le drapeau de la France.

À l'extrémité d'une rue, ou plutôt d'une ruelle de ce quartier commerçant, le guide s'arrêta

devant une maison de médiocre apparence. Bâtie sur le modèle de toutes les habitations tunisiennes, elle présentait un gros bloc carré, avec terrasse, sans fenêtres extérieures, et une cour, un de ces « patios » à la mode arabe, autour duquel les chambres prennent jour.

L'aspect de cette maison ne donna pas à maître Antifer l'idée que son propriétaire fût à même de nager – il disait : tirer sa coupe – dans l'opulence. Et il pensa que cela valait mieux pour assurer la réussite de ses projets.

« C'est bien ici que demeure le banquier Zambuco ?... demanda-t-il au guide.

– Ici même, Excellence.

– C'est sa maison de banque ?...

– C'est elle.

– Il n'a pas d'autre habitation ?...

– Non, Excellence.

– Est-ce qu'il passe pour être riche ?...

– Riche à millions.

– Diable ! fit maître Antifer.

– Mais aussi avare que riche ! ajouta le guide.

– Rediable ! » refit maître Antifer.

Et, là-dessus, il renvoya l'homme aux « Excellence », qui reprit le chemin de l'hôtel.

Il va sans dire que Saouk les avait suivis, évitant de se laisser voir. Maintenant, il savait où demeurait Zambuco. Pourrait-il agir à son profit vis-à-vis de ce banquier ? L'occasion se présenterait-elle de s'entendre avec lui de manière à évincer maître Antifer ? S'il survenait un désaccord entre les deux colégataires de Kamylk-Pacha, n'y aurait-il pas lieu de l'exploiter ? C'était réellement une mauvaise chance, quand ils étaient tous réunis sur l'îlot numéro un, que maître Antifer n'eût pas laissé échapper, avec le nom de Zambuco le chiffre de la nouvelle longitude. Si Saouk l'eût connu, peut-être aurait-il pu arriver le premier à Tunis, affrioler le banquier en lui promettant une prime considérable, ou même lui arracher son secret sans bourse délier ?... Mais la réflexion lui vint que c'était maître Antifer, non un autre, que le

document désignait... Eh bien ! Saouk s'en tiendrait à son programme, il l'exécuterait impitoyablement, et, lorsque le Maltais et le Malouin seraient en possession du legs, il saurait bien les en dépouiller tous les deux.

Pierre-Servan-Malo entra dans la maison du banquier, et Saouk attendit au dehors.

Les constructions en retour, à gauche, servaient de bureau. À l'intérieur de la cour, personne. Elle semblait être aussi abandonnée que si la maison de banque eût été fermée, le matin même, pour cause de cessation de paiement.

Mais, que l'on se rassure, le banquier Zambuco n'avait point fait faillite.

Il convient de se figurer ce banquier tunisien sous l'aspect d'un homme de moyenne taille, âgé d'une soixantaine d'années, maigre et nerveux, les yeux vifs, durs, émerillonnés d'un regard fuyant, la figure glabre sans un poil de barbe, le teint parcheminé, les cheveux grisonnants et feutrés comme une calotte qui eût été collée à son crâne, le dos légèrement arrondi, les mains ridées,

munies de doigts longs et crochus. Il possédait toutes ses dents – des dents habituées à mordre que découvraient volontiers ses lèvres minces. Quoiqu'il ne fût pas observateur, maître Antifer sentit que la personne de ce Zambuco n'offrait rien de sympathique, et il se dit que d'entrer en rapport avec un tel bonhomme ne pourrait jamais lui procurer aucun agrément.

Au vrai, le banquier n'était qu'une sorte d'usurier, un prêteur sur gages, qui aurait pu naître juif et qui était d'origine maltaise. De ces Maltais, il y en a de cinq à six mille à Tunis.

Zambuco passait pour avoir amassé une grosse fortune dans toutes les louches opérations de banque – celles qui se font avec de la glu aux doigts. Riche, il l'était, en effet, et il en tirait vanité. Mais, à l'entendre, on n'est jamais riche tant qu'on peut le devenir davantage. On le disait plusieurs fois millionnaire, et on ne se trompait pas, malgré l'apparence humble et misérable de sa maison – ce qui avait induit maître Antifer en erreur. Cela dénotait chez ce Zambuco une parcimonie prodigieuse en ce qui concerne les

nécessités de l'existence. Était-ce donc qu'il n'avait pas de besoins ? Très peu, sans doute, et il évitait de s'en créer, grâce à ses instincts de thésauriseur. Entasser sacs d'écus sur sacs d'écus, accaparer l'argent, drainer l'or, faire main basse sur tout ce qui représente une valeur quelconque, c'est à des tripotages de ce genre que s'était consacrée sa vie entière. De là, plusieurs millions bien et dûment encoffrés par lui, sans trop s'inquiéter de les rendre productifs.

Ce qui aurait paru invraisemblable, contradictoire même, c'eût été qu'un pareil homme ne fût pas resté célibataire. Si le célibat est tout indiqué, n'est-ce pas justement en faveur des types de cette espèce ? Aussi Zambuco n'avait-il jamais eu la pensée de se marier, « et comme c'est heureux pour sa femme », répétaient volontiers les loustics du quartier maltais. De frères, de cousins, enfin de parents d'aucune sorte, on ne lui en connaissait pas, sauf une sœur. Les générations antérieures des Zambuco se résumaient en lui. Il vivait solitairement au fond de sa maison, disons de ses bureaux, disons même de son coffre-fort, n'ayant à son service

qu'une vieille Tunisienne, qui ne coûtait cher ni en nourriture ni en gages. De ce qui entrait dans cette caverne, rien ne ressortait plus à vrai dire. On voit quel rival maître Antifer allait avoir devant lui, et il est permis de se demander quel genre de service ce peu sympathique personnage avait jamais pu rendre à Kamylk-Pacha au point d'avoir mérité les marques de sa reconnaissance.

Cela était, cependant, ainsi qu'il est facile de l'expliquer en quelques lignes.

Lorsqu'il n'avait que vingt-sept ans, orphelin de père et de mère – et à quoi lui eût servi d'avoir des parents dont il ne se fût guère soucié ? – Zambuco habitait Alexandrie. Il y exerçait, mais avec une sagacité, une persévérance infatigables, les diverses industries du courtage, empochant des commissions de l'acheteur et du vendeur, intermédiaire avant de devenir marchand, et marchand d'argent – ce qui est bien le plus fructueux des métiers mis à la disposition de l'intelligence humaine.

Ce fut en 1829, on ne l'a pas oublié, que la

pensée vint à Kamylk-Pacha, très inquiet pour sa fortune convoitée par son cousin Mourad, et, à l'instigation de ce dernier, par l'impérieux Méhémet Ali, de réaliser ses richesses, puis de les transporter en Syrie, où elles devaient être plus en sûreté qu'en aucune ville de l'Égypte.

Pour cette grosse opération, quelques agents lui furent nécessaires. Toutefois, il ne voulut recourir qu'à des étrangers dignes de sa confiance. Ces agents, d'ailleurs, risquaient gros jeu, et à tout le moins, leur liberté, en soutenant le riche Égyptien contre le vice-roi. Le jeune Zambuco fut du nombre. Il s'entremit avec un zèle que de généreuses commissions récompensèrent alors ; il fit plusieurs voyages à Alep ; enfin, il contribua largement à la réalisation de la fortune de son client et à son transport en lieu sûr.

Cela n'alla point sans difficultés ni périls, et, après le départ de Kamylk-Pacha, quelques-uns des agents qu'il avait employés, entre autres ce Zambuco, découverts par la soupçonneuse police de Méhémet Ali, furent emprisonnés. Faute de

preuves suffisantes, cependant, on se décida à les relâcher ; mais, malgré cela, ils avaient été punis de leur dévouement.

Ainsi, de même que le père de maître Antifer avait rendu service à Kamylk-Pacha en 1799, lorsqu'il le recueillait à demi mort sur les roches de Jaffa, de même, trente ans plus tard, Zambuco acquérait des droits à sa reconnaissance.

Kamylk-Pacha ne devait pas l'oublier.

Ce simple exposé des faits explique pourquoi, en 1842, Thomas Antifer d'une part, le banquier Zambuco de l'autre, l'un à Saint-Malo, l'autre à Tunis, avaient reçu chacun une lettre, les informant qu'ils auraient un jour à prendre leur part d'un trésor d'une valeur de cent millions, déposé dans un îlot dont on leur donnait à chacun la latitude et dont la longitude serait communiquée à l'un et à l'autre en temps voulu.

Si cette information avait produit l'effet que l'on sait sur Thomas Antifer, sur son fils après lui, on voudra bien admettre que cet effet ne fut pas moins puissant sur un personnage tel que le banquier Zambuco. Il va de soi qu'il ne dit mot

de cette lettre à personne. Il enferma les chiffres de sa latitude dans un des tiroirs de son coffre-fort à triple secret, et, depuis cette époque, pas une minute de sa vie ne s'écoula sans qu'il s'attendît à voir apparaître l'Antifer annoncé dans la lettre de Kamylk-Pacha. En vain tenta-t-il de connaître le sort de cet Égyptien. Rien n'avait transpiré de sa capture à bord du brick-goélette en 1834, rien de son transport au Caire, rien de son emprisonnement dans la forteresse pendant dix-huit ans, rien de sa mort survenue en 1852.

Or, on était en 1862. Vingt ans écoulés depuis 1842, et le Malouin n'avait point paru, et la longitude n'avait pas rejoint la latitude... Le gisement de l'îlot était toujours à déterminer... Cependant Zambuco n'avait point perdu confiance. Que les intentions de Kamylk-Pacha dussent se réaliser tôt ou tard, il n'en voulait pas douter. Dans sa pensée, le susdit Antifer se montrerait aussi sûrement à l'horizon de la rue des Maltais qu'une comète annoncée par les observatoires des deux mondes se montre à travers l'espace. Son seul regret – regret très naturel chez un tel homme –, c'était d'avoir à

partager le legs avec un autre. Aussi l'envoyait-il mentalement à tous les diables. Mais il ne pouvait rien changer aux dispositions prises par le reconnaissant Égyptien. Et, pourtant, de partager les cent millions, cela lui paraissait monstrueux !... C'est pourquoi, depuis nombre d'années, il avait entassé réflexions sur réflexions, imaginé mille et mille combinaisons tendant à ce que l'héritage tout entier restât entre ses mains... Réussirait-il ?... Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'il était bien préparé à recevoir l'Antifer, quel qu'il fût, qui viendrait lui apporter la longitude promise.

Inutile d'ajouter que le banquier Zambuco, peu au courant des choses de navigation, s'était fait expliquer comment, au moyen d'une longitude et d'une latitude, c'est-à-dire par le croisement de deux lignes imaginaires, on arrivait à établir la position d'un point sur le globe. Et ce qu'il avait surtout compris, c'est que la réunion des deux colégataires était indispensable, et que, s'il ne pouvait rien sans Antifer, Antifer ne pouvait rien sans lui.

III

Dans lequel maître Antifer se trouve en présence d'une proposition tellement baroque qu'il prend la fuite afin de n'y pas répondre

« Peut-on voir le banquier Zambuco ?...

– Oui, si c'est pour affaire.

– C'est pour affaire.

– Votre nom ?...

– Annoncez un étranger, cela suffit. »

C'était maître Antifer qui formulait ces demandes auxquelles répondait, en assez mauvais français, un indigène, vieux et grognon, attablé au fond d'un étroit cabinet divisé en deux parties par une cloison à guichet grillagé.

Le Malouin n'avait pas jugé à propos de donner son nom, désireux de voir l'effet que ce nom produirait sur le banquier, quand il lui dirait

à brûle-pourpoint :

« Je suis Antifer, fils de Thomas Antifer, de Saint-Malo. »

Un instant après, il était introduit à l'intérieur d'un cabinet sans tentures, les murs blanchis à la chaux, le plafond noir de la fumée des lampes, uniquement meublé d'un coffre dans un coin, d'un secrétaire à cylindre dans l'autre, d'une table et de deux escabeaux.

Devant cette table était assis le banquier. Les deux héritiers de Kamylk-Pacha allaient donc se trouver face à face.

Sans se lever, Zambuco ajusta du pouce et du médium les larges lunettes rondes achevalées sur son nez en bec de perroquet, et, redressant à peine la tête :

« À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il en français avec un accent que n'eût pas désavoué quelque natif du Languedoc ou de la Provence.

– Au capitaine caboteur maître Antifer », répondit le Malouin, persuadé que ces cinq mots

allaient provoquer un cri de Zambuco, un bondissement hors de son fauteuil, et cette brève réponse :

« Vous... enfin !... »

Le banquier ne bondit point. Aucun cri ne s'échappa de sa bouche pincée. La réponse attendue ne sortit pas de ses lèvres. Mais un observateur attentif aurait pu remarquer qu'un éclair brilla soudain derrière la lentille des lunettes – un éclair que les paupières, en s'abaissant, éteignirent aussitôt.

« Je vous dis que je suis maître Antifer...

– J'ai bien entendu.

– Antifer Pierre-Servan-Malo, fils de Thomas Antifer, de Saint-Malo... Ille-et-Vilaine... Bretagne... France...

– Vous avez une lettre de crédit sur moi ?... demanda le banquier, sans que sa voix trahît la plus légère altération.

– Une lettre de crédit... oui !... répliqua maître Antifer, absolument déconcerté par la froideur de cet accueil, une lettre de crédit de cent millions...

– Donnez !... » répondit simplement Zambuco, comme s'il se fût agi d'un effet de quelques piastres.

Du coup le Malouin se sentit démonté. Comment ! depuis vingt ans, ce flegmatique banquier était prévenu qu'il aurait sa part d'un trésor d'une valeur invraisemblable, qu'un jour un certain Antifer viendrait, pour ainsi dire, la lui apporter... et il ne bronchait pas devant cet envoyé de Kamylk-Pacha... Ni un signe de surprise, ni un éclat de satisfaction ?... Ah çà ! est-ce que le document de l'îlot numéro un avait fait erreur ? Est-ce à un autre que ce Maltais tunisien qu'il fallait s'adresser ? Le banquier Zambuco n'était-il pas le possesseur de la latitude qui devait permettre de marcher à la conquête du second îlot ?...

Un frisson parcourut de la tête aux pieds le désappointé colégataire. Le sang lui reflua au cœur, et il n'eut que le temps de s'asseoir sur un des escabeaux.

Le banquier, sans faire un mouvement pour lui

porter secours, le regardait à travers ses lunettes, tandis qu'un léger rictus se dessinait à la commissure de ses lèvres. Et il semblait bien que ces mots lui seraient échappés, s'il n'avait eu soin de les retenir :

« Pas fort, ce matelot-là ! »

Ce qui signifiait : « Pas difficile à rouler ! »

Cependant, Pierre-Servan-Malo s'était remis. Puis, après avoir passé son mouchoir sur sa figure et manœuvré son caillou entre ses gencives, se relevant :

« Vous êtes bien le banquier Zambuco ?... demanda-t-il, en frappant la table de sa grosse main.

– Oui... le seul de ce nom à Tunis.

– Et vous ne m'attendiez-pas ?...

– Non.

– Mon arrivée ne vous avait pas été annoncée ?...

– Et comment l'eût-elle été ?...

– Par la lettre d'un certain pacha...

– Un pacha ? répondit le banquier. Mais, des lettres de pacha, j'en ai reçu par centaines...

– Kamylk-Pacha... du Caire ?...

– Je ne me souviens pas. »

Tout ce jeu de Zambuco tendait, en somme, à ce que maître Antifer s'ouvrit complètement à lui, et qu'il en vînt à offrir sa marchandise, c'est-à-dire sa longitude, sans que l'autre eût offert sa latitude.

Toutefois, au nom de Kamylk-Pacha, il eut bien l'air d'un homme auquel ce nom n'était pas inconnu. Il cherchait au fond de sa mémoire.

« Attendez donc, dit-il, en rajustant ses lunettes. Kamylk-Pacha... du Caire ?...

– Oui... reprit maître Antifer, une sorte de Rothschild égyptien, qui possédait une énorme fortune en or, diamants et pierres précieuses...

– Cela me revient... en effet...

– Et qui a dû vous prévenir que la moitié de cette fortune vous appartiendrait un jour...

– Vous avez raison, monsieur Antifer, et je

dois avoir cette lettre quelque part...

– Comment... quelque part !... Vous ne savez seulement pas où elle est ?...

– Oh ! rien ne se perd ici... Je la retrouverai. »

Et, sur cette réponse, l'attitude de maître Antifer, le geste de ses deux mains disposées en griffes, indiquaient visiblement qu'il tordrait le cou au banquier, si cette lettre ne se retrouvait pas.

« Voyons, monsieur Zambuco, reprit-il en essayant de se maîtriser, votre calme est renversant !... Vous parlez de cette affaire avec une indifférence...

– Peuh !... fit le banquier.

– Comment... comment peuh !... quand il s'agit de cent millions de francs... »

Les lèvres de Zambuco ne dessinèrent qu'une moue assez dédaigneuse. En vérité, cet homme-là se souciait d'un million comme d'une peau d'orange ou d'un zeste de citron.

« Ah ! le gueux !... Il est donc cent fois millionnaire ! » pensa maître Antifer.

Mais, en ce moment, le banquier détourna la conversation sur une autre piste, dans le but d'apprendre ce qu'il ignorait encore, c'est-à-dire à la suite de quel enchaînement de faits, il recevait la visite du Malouin. Aussi, dit-il d'un ton assez dubitatif, en essuyant ses lunettes du coin de son mouchoir :

« D'ailleurs, est-ce que vous croyez sérieusement à cette histoire de trésor ?...

– Si j'y crois ?... Comme je crois à la Sainte Trinité en trois personnes ! »

Et celà, il l'affirma avec autant de conviction, avec autant de foi qu'on en peut mettre, lorsqu'on est Breton bretonnant.

Alors, il raconta tout ce qui s'était passé, dans quelles conditions, en 1799, son père avait sauvé la vie du pacha ; comment en 1842, une mystérieuse lettre était arrivée à Saint-Malo, annonçant le dépôt du trésor sur un îlot à rechercher ; comment lui, Antifer, avait reçu de son père mourant ce secret connu de lui seul ; comment, pendant vingt années il avait attendu le messager chargé de compléter la formule

hydrographique permettant d'établir le gisement de l'îlot ; comment Ben-Omar, un notaire d'Alexandrie, dépositaire des dernières volontés de Kamylk-Pacha, lui avait apporté le testament contenant la longitude si désirée, qui servit à relever sur la carte un îlot du golfe d'Oman au large de Mascate ; comment maître Antifer, accompagné de son neveu Juhel, de son ami Trégomain, de Ben-Omar qui leur était imposé en qualité d'exécuteur testamentaire, et du clerc de Ben-Omar, avaient fait le voyage de Saint-Malo à Mascate ; comment l'îlot avait été trouvé dans les parages du golfe, au large de Sohar ; comment enfin, au lieu du trésor, à la place même indiquée par un double K, il n'y avait qu'une boîte, mais dans cette boîte un document donnant la longitude d'un deuxième îlot, document que maître Antifer devait communiquer au banquier Zambuco, de Tunis, lequel possédait la latitude qui permettrait de déterminer la position de ce nouvel îlot...

Quelque indifférent qu'il voulût paraître, le banquier avait écouté ce récit avec une attention extrême. Un léger tremblement de ses longs

doigts indiquait une vive émotion. Lorsque maître Antifer, qui transpirait à grosses gouttes, eut achevé, Zambuco se borna à dire :

« Oui... en effet... l'existence du trésor semble ne pas être douteuse. Maintenant, quel intérêt Kamylk-Pacha a-t-il eu à procéder de la sorte ?... »

En effet, cet intérêt n'apparaissait pas très nettement.

« Ce que l'on peut imaginer, répondit maître Antifer, c'est que... Mais d'abord, monsieur Zambuco, avez-vous été en quoi que ce soit mêlé aux diverses péripéties de l'existence du pacha ?... Avez-vous été à même de lui rendre un service quelconque ?...

– Sans doute... un très grand.

– Et à quelle occasion ?...

– Lorsqu'il eut la pensée de réaliser sa fortune, alors qu'il habitait le Caire, où je demeurais à cette époque.

– Eh bien... c'est clair... Il a voulu faire concourir à la découverte du trésor les deux

personnes auxquelles il entendait témoigner sa reconnaissance... vous... et moi à défaut de mon père...

– Et pourquoi n'y en aurait-il pas d'autres ? suggéra le banquier.

– Ah ! ne me dites pas cela ! s'écria maître Antifer, qui ébranla la table d'un formidable coup de poing. C'est assez... c'est trop déjà d'être deux...

– En effet, répliqua Zambuco. Mais encore une explication, s'il vous plaît. Pourquoi ce notaire d'Alexandrie vous accompagne-t-il pendant vos recherches ?...

– Une clause du testament lui assure une commission à l'expresse condition qu'il assiste de sa personne à la délivrance du legs quand on le déterrera...

– Et quelle est cette commission ?...

– Un pour cent.

– Un pour cent !... Ah ! le coquin !

– Le coquin... c'est bien le nom qu'il mérite, s'écria maître Antifer, et croyez que je ne le lui ai

point épargné ! »

Voilà une qualification sur laquelle les deux colégataires s'entendraient toujours à merveille, et, si détaché qu'il voulût paraître de cette affaire, on ne s'étonnera pas que ce cri du cœur eût échappé au banquier Zambuco.

« Maintenant, dit le Malouin, vous êtes au courant de la situation, et il n'y a aucune raison, j'imagine, pour que nous n'agissions point avec franchise l'un vis-à-vis de l'autre. »

Le banquier demeura impassible.

« Je possède la nouvelle longitude trouvée sur l'îlot numéro un, continua maître Antifer, et vous devez posséder la latitude de l'îlot numéro deux...

– Oui... répondit Zambuco, avec une certaine hésitation.

– Alors pourquoi avez-vous feint, lorsque je suis arrivé ici, lorsque je vous ai dit mon nom, de ne rien connaître à cette histoire ?

– Tout simplement, parce que je ne voulais pas me livrer au premier venu... Vous pouviez être un intrus, monsieur Antifer, ne vous fâchez pas, et je

désirais m'assurer... Puisque vous avez le document qui vous enjoint de vous mettre en rapport avec moi...

– Je l'ai.

– Montrez-le.

– Un instant, monsieur Zambuco ! Donnant... donnant !... Vous avez, vous, la lettre de Kamylk-Pacha ?...

– Je l'ai.

– Eh bien... lettre contre document... Il faut que l'échange se fasse d'une façon régulière et réciproque.

– Soit ! » répondit le banquier.

Et, se levant, il se dirigea vers son coffre, en fit jouer les secrets, non sans y mettre une lenteur, dont maître Antifer enrageait.

Pourquoi ces inexplicables manières d'agir ? Zambuco voulait-il donc imiter les procédés employés par Ben-Omar à Saint-Malo, et cherchait-il à dérober au Malouin ce secret que le notaire n'avait pu lui arracher ?

Non, en aucune façon, puisque cela n'eût pas été possible vis-à-vis d'un homme si résolu à ne livrer sa marchandise que contre argent comptant. Mais le banquier avait un projet, un projet longuement et mûrement médité, un projet qui, en cas de réussite, assurerait les millions de Kamylk-Pacha à sa famille, c'est-à-dire à lui – projet qui exigeait comme condition indispensable que son cohéritier fût veuf ou célibataire.

Aussi, tout en faisant cliqueter les boutons de son coffre-fort, il se retourna un instant, et d'une voix qui tremblait un peu :

« Vous n'êtes pas marié ?... demanda-t-il.

– Non, monsieur Zambuco, et c'est là une situation sociale dont je me félicite matin et soir. »

La dernière partie de cette réponse provoqua un froncement de sourcil du banquier, qui se remit à sa besogne.

Avait-il donc une famille, ce Zambuco ? Oui,

et personne ne s'en doutait à Tunis. Sa famille, en réalité, ne se composait que d'une sœur, ainsi que cela a été dit. Mlle Talisma Zambuco vivait assez modestement à Malte, d'une pension que son frère lui servait. Seulement – ce qu'il importe d'ajouter – c'est qu'elle y vivait depuis quarante-sept ans déjà, autant dire un demi-siècle. Elle n'avait jamais eu l'occasion de se marier, d'abord parce qu'elle laissait à désirer sous le rapport de la beauté, de l'intelligence, de l'esprit, de la fortune, et aussi parce que son frère ne lui avait pas encore trouvé un mari, et que les épouseurs ne songeaient point, paraît-il, à se présenter d'eux-mêmes.

Et cependant, Zambuco comptait fermement que sa sœur se marierait un jour. Avec qui, grand Dieu ?... Eh bien, avec cet Antifer dont il attendait la visite depuis vingt ans, et qui comblerait les vœux de la vieille fille, pourvu qu'il fût veuf ou garçon. Le mariage accompli, les millions seraient fixés dans la famille, et Mlle Talisma Zambuco ne perdrait rien pour avoir attendu. Il va sans dire qu'elle était sous la dépendance de son frère, et qu'un mari, offert par

lui, serait accepté les yeux fermés.

Mais le Malouin consentirait-il jamais à fermer les siens pour épouser cette antique Maltaise ? Le banquier n'en doutait pas, car il se croyait maître d'imposer telles conditions qu'il lui plairait à son colégataire. D'ailleurs, les marins n'ont pas le droit d'être difficiles – il le pensait du moins.

Ah ! malheureux Pierre-Servan-Malo, dans quelle galère t'es-tu embarqué, et combien eût été préférable une promenade sur la Rance, même à bord de la *Charmante-Amélie,* la gabarre de ton ami Trégomain, du temps qu'elle existait !

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur le jeu que jouait le banquier. Rien de plus simple, à la fois, et rien de mieux combiné. Il ne livrerait sa latitude qu'en échange de la vie de maître Antifer – entendons-nous –, de sa vie enchaînée par mariage indissoluble avec Mlle Talisma Zambuco.

Tout d'abord, avant de retirer de son coffre la lettre de Kamylk-Pacha, à l'instant où il introduisait la clef dans la serrure, il sembla se

raviser et revint s'asseoir.

Les yeux de maître Antifer lancèrent un éclair double, comme il s'en produit en de certaines occurrences météorologiques, lorsque l'espace est saturé d'électricité.

« Qu'attendez-vous ?... demanda-t-il.

– Je réfléchis à une chose, répondit le banquier.

– À laquelle, s'il vous plaît ?...

– Croyez-vous que, dans cette affaire, nos droits soient absolument égaux ?

– Certes... ils le sont !

– Moi... je ne le pense pas.

– Et pourquoi ?

– Parce que c'est votre père qui a rendu service au pacha, et non vous, tandis que c'est moi... en personne... »

Maître Antifer l'interrompit, et le coup de foudre, annoncé par le double éclair, éclata.

« Ah çà ! monsieur Zambuco, est-ce que vous auriez la prétention de vous ficher d'un capitaine

caboteur ?... Est-ce que les droits de mon père ne sont pas les miens, puisque je suis son seul héritier ?... Oui ou non, voulez-vous obéir aux volontés du testateur ?...

– Je veux faire ce qui me conviendra ! » répondit sèchement et nettement le banquier.

Maître Antifer se retint à la table pour ne pas bondir, après avoir chassé du pied son escabeau.

« Vous savez que vous ne pouvez rien faire sans moi ! déclara le Maltais.

– Ni vous sans moi ! » riposta le Malouin.

La discussion montait. L'un était écarlate de fureur, l'autre plus pâle que d'habitude, mais très sûr de lui.

« Voulez-vous me donner votre latitude ? s'écria maître Antifer, au comble de l'exaspération.

– Commencez par me donner votre longitude, répondit le banquier.

– Jamais !

– Soit !

– Voici mon document, hurla maître Antifer, en tirant son portefeuille de sa poche.

– Gardez-le... je n'en ai que faire !

– Vous n'en avez que faire ?... Oubliez-vous qu'il s'agit de cent millions...

– De cent millions, en effet.

– Et qu'ils seront perdus, si nous n'arrivons pas à connaître l'îlot où ils sont enfouis ?...

– Peuh... » souffla le banquier.

Et il fit une moue si dédaigneuse, que son interlocuteur, qui ne se possédait plus, se mit en posture pour lui sauter à la gorge... un misérable qui refusait de prendre livraison de cent millions et sans profit pour personne !

Jamais, peut-être, le banquier Zambuco, qui, dans sa longue carrière d'usurier, avait étranglé tant de pauvres diables au moral, ne fut plus près de l'être au physique ! Il le comprit, sans doute, car, se radoucissant, il dit :

« Il y aurait, je pense, un moyen de s'arranger ! »

Maître Antifer referma ses mains et les fourra dans sa poche afin d'être moins tenté de s'en servir.

« Monsieur, reprit le banquier, je suis riche, j'ai des goûts très simples, et ce ne sont pas cinquante millions ni même cent qui changeraient rien à ma façon de vivre. Mais j'ai une passion, la passion d'accumuler sacs d'or sur sacs d'or, et, je l'avoue, le trésor de Kamylk-Pacha ferait bonne figure dans mes coffres. Eh bien, depuis que je connais l'existence de ce trésor, je n'ai eu d'autre pensée que d'arriver à sa possession tout entière.

– Voyez-vous cela, monsieur Zambuco !

– Attendez !

– Et la part qui me revient ?...

– Votre part ?... Ne pourrait-on pas, tout en vous l'attribuant, faire en sorte qu'elle restât dans ma famille ?

– Alors elle ne serait plus dans la mienne...

– C'est à prendre ou à laisser.

– Allons, pas tant de cérémonies, monsieur le coureur de bordées, et expliquez-vous !

– J’ai une sœur, mademoiselle Talisma...

– Mes compliments !

– Elle habite Malte.

– Tant mieux pour elle, si le climat lui convient.

– Elle a quarante-sept ans, et c’est encore une belle personne pour son âge.

– Ça ne m’étonne pas, si elle vous ressemble !

– Eh bien... puisque vous êtes célibataire... voulez-vous épouser ma sœur ?...

– Épouser votre sœur ?... s’écria Pierre-Servan-Malo, dont la face congestionnée se porta au rouge vif.

– Oui... l’épouser, reprit le banquier de ce ton décidé qui n’admettait pas de réplique. Grâce à cette union, vos cinquante millions d’un côté, mes cinquante millions de l’autre, demeureraient dans ma famille.

– Monsieur Zambuco, répondit maître Antifer, qui roulait son caillou entre ses dents comme le ressac roule les galets sur une grève, monsieur

Zambuco...

– Monsieur Antifer...

– C'est sérieux... votre proposition ?...

– Tout ce qu'il y a de plus sérieux, et si vous refusez d'épouser ma sœur, je vous jure que tout sera fini entre nous, et vous pourrez vous rembarquer pour la France ! »

Un sourd râlement se fit entendre. Maître Antifer étouffait. Il arracha sa cravate, il saisit son chapeau, il ouvrit la porte du cabinet, il s'élança à travers la cour, puis il descendit la rue, gesticulant et se démenant comme un fou.

Saouk, qui l'attendait, le suivit, très inquiet de le voir en pareil ébranlement moral.

Parvenu à l'hôtel, le Malouin se précipita dans le vestibule. De là, apercevant son ami et son neveu assis au fond du petit salon contigu à la salle à manger :

« Ah ! le misérable ! leur cria-t-il. Savez-vous ce qu'il veut ?...

– Te tuer ?... demanda Gildas Trégomain.

– Pis que cela !... Il veut que j'épouse sa sœur ! »

IV

Dans lequel le terrible combat entre l'Occident et l'Orient se termine à l'avantage de ce dernier

Très habitués depuis quelque temps à des complications de mille sortes, on peut affirmer, toutefois, que ni le gabarier ni Juhel ne s'attendaient à celle-là. Maître Antifer, le célibataire endurci, ainsi mis au pied du mur, et quel mur ?... Le mur du mariage qu'il lui était enjoint de franchir, sous peine de perdre sa part de l'énorme succession !

Juhel pria son oncle de narrer plus explicitement les choses. Celui-ci les conta au milieu de bordées de jurons explosifs, qui éclataient comme des projectiles – lesquels, malheureusement, ne pouvaient atteindre le Zambuco, abrité dans sa maison du quartier des Maltais.

Le voyez-vous, ce vieux garçon, arrivé à l'âge de quarante-six ans, marié à une demoiselle de quarante-sept, devenant une espèce d'Oriental, quelque chose comme un Antifer-Pacha !

Gildas Trégomain et Juhel, absolument interloqués, se regardaient en silence ; mais la même pensée, sans doute, leur traversait le cerveau.

« Enfoncés, les millions ! se disait le gabarier.

– Et plus d'obstacle à mon mariage avec ma chère Énogate ! » se disait Juhel.

En effet, que maître Antifer en passât par les exigences de Zambuco, qu'il consentît à devenir le beau-frère du banquier, cela était de tout point inadmissible. Il n'aurait pu se soumettre à cette fantaisie, quand même il se fût agi d'un milliard !...

Cependant le Malouin allait et venait d'une extrémité à l'autre du salon. Puis, il s'arrêtait, s'asseyait, s'approchait de son neveu et de son ami comme pour les dévisager bien en face, et détournait aussitôt les yeux. Le vrai est qu'il

faisait peine à voir, et si jamais Gildas Trégomain dut le croire à deux pas de perdre l'esprit, ce fut en ce moment. Aussi Juhel et lui se trouvèrent-ils tacitement d'accord de ne point le contrarier, quoi qu'il pût dire. Avec le temps cet esprit déséquilibré reviendrait à une saine entente de la situation. Il reprit enfin la parole, hachant ses phrases d'onomatopées furibondes :

« Cent millions... perdus par l'entêtement de ce coquin !... Est-ce qu'il ne mériterait pas d'être guillotiné... pendu... fusillé... poignardé... empoisonné... empalé tout à la fois !... Il se refuse à me donner sa latitude si je n'épouse pas... Épouser cette guenon maltaise... dont ne voudrait pas un singe de la Sénégambie !... Me voyez-vous le mari de cette demoiselle Talisma ? »

Certes non ! ses amis ne le voyaient pas, et l'introduction d'une pareille belle-sœur et tante au sein de l'honorable famille des Antifer, ç'eût été une de ces invraisemblables éventualités que personne n'eût voulu admettre.

« Dis donc... gabarier ?...

– Mon ami ?

– Est-ce que quelqu'un a le droit de laisser cent millions cachés au fond d'un trou, quand il n'aurait qu'un pas à faire pour les en retirer ?

– Je ne suis pas préparé à répondre à cette question ! répliqua évasivement le bon Trégomain.

– Ah ! tu n'es pas préparé !... s'écria maître Antifer, en jetant son chapeau dans un coin du salon. Eh bien !... es-tu préparé pour répondre à celle-ci ?...

– Laquelle ?...

– Si un individu chargeait un bateau – disons une gabare... une *Charmante-Amélie,* si tu veux... »

Gildas Trégomain sentait bien que la *Charmante-Amélie* allait passer un mauvais quart d'heure.

« ... S'il chargeait cette vieille carcasse de cent millions d'or, et s'il annonçait publiquement qu'il va la saborder en pleine mer afin de noyer ses millions, est-ce que tu crois que le gouvernement le laisserait agir à sa guise ?... Allons !... parle !

– Je ne le pense pas, mon ami.

– Et c'est pourtant ce que ce monstre de Zambuco a mis dans sa tête !... Il n'a qu'un mot à dire pour que ses millions et les miens soient retrouvés, et il s'obstine à se taire !

– Je ne connais pas de gueux plus abominable ! répliqua Gildas Trégomain, qui parvint à se donner l'accent de la colère.

– Voyons... Juhel ?...

– Mon oncle ?...

– Si nous le dénoncions aux autorités ?...

– Sans doute, c'est un dernier moyen...

– Oui... car les autorités peuvent faire ce qui est interdit à un particulier... Elles peuvent lui appliquer la question... le tenailler aux mamelles... lui rôtir les pattes à petit feu... et il faudra bien qu'il s'exécute !

– L'idée n'est pas mauvaise, mon oncle.

– Excellente, Juhel, et, pour avoir raison de cet horrible mercanti, j'aimerais mieux sacrifier ma part de trésor et l'abandonner à la fortune

publique...

– Ah ! voilà qui serait beau, noble, généreux ! s'écria le gabarier. Voilà qui serait digne d'un Français... d'un Malouin... d'un véritable Antifer... »

Sans doute, en émettant cette proposition, l'oncle de Juhel était allé plus loin qu'il ne voulait, car il lança un si terrible regard à Gildas Trégomain que le digne homme arrêta court son élan d'admiration.

« Cent millions !... cent millions !... répétait maître Antifer. Je le tuerai... ce Zambuco de malheur...

– Mon oncle !...

– Mon ami !... »

Et véritablement, en l'état d'exaspération où il se trouvait, on pouvait craindre que le Malouin ne risquât quelque mauvais coup... dont il n'eût pas été responsable, d'ailleurs, puisqu'il aurait agi dans un accès d'aliénation mentale.

Mais, lorsque Gildas Trégomain et Juhel tentèrent de le calmer, il les repoussa

violemment, les accusant de pactiser avec ses ennemis, de soutenir le Zambuco, de ne pas vouloir l'aider à l'écraser comme un cafard de soute aux provisions !

« Laissez-moi... laissez-moi ! » s'écria-t-il enfin.

Et, ramassant son chapeau, il fit claquer les portes, se précipita hors du salon.

Tous deux, s'imaginant que maître Antifer allait se rendre à la maison du banquier, résolurent de s'élancer sur ses traces afin de prévenir un malheur. Heureusement, ils se rassurèrent en le voyant prendre le grand escalier et remonter à sa chambre, où il s'enferma à double tour.

« C'est ce qu'il avait de mieux à faire ! conclut le gabarier en hochant la tête.

– Oui... le pauvre oncle ! » répondit Juhel.

Après une pareille scène, ils ne purent dîner que très sommairement, n'ayant plus appétit.

Le repas achevé, les deux amis quittèrent

l'hôtel, afin d'aller respirer le bon air sur les bords du Bahira. En sortant, ils rencontèrent Ben-Omar accompagné de Nazim. Y avait-il inconvénient à instruire le notaire de ce qui s'était passé ?... Non, sans doute. Et, lorsque celui-ci eut connaissance des conditions qu'imposait le banquier à maître Antifer :

« Il faut qu'il épouse mademoiselle Zambuco ! s'écria-t-il. Il n'a pas le droit de refuser... Non ! il n'a pas le droit ! »

C'était aussi l'avis de Saouk, qui, lui, n'eût pas hésité à contracter un mariage quelconque, si ce mariage eût dû lui apporter une pareille dot.

Gildas Trégomain et Juhel leur tournèrent le dos et suivirent, tout pensifs, l'allée de la Marine.

Une belle soirée, rafraîchie par la brise de mer, invitait à la promenade la population tunisienne. Le jeune capitaine et le gabarier se dirigèrent en flânant vers le mur d'enceinte, franchirent la porte, firent les cent pas au bord du lac, et finalement vinrent s'asseoir à une table du café Wina, où, tout en s'offrant un flacon de Manouba, ils purent causer à l'aise de la

situation. Pour eux, rien de plus simple à présent. Maître Antifer ne consentirait jamais à se soumettre aux injonctions du banquier Zambuco... Donc, nécessité de renoncer à découvrir l'îlot numéro deux... Donc, obligation de quitter Tunis sur le prochain paquebot... Donc, cette immense satisfaction de revenir en France par le plus court.

C'était évidemment la seule solution possible. On n'en serait pas plus malheureux pour rentrer à Saint-Malo sans rapporter le gros sac de Kamylk-Pacha. Aussi, pourquoi Son Excellence s'était-elle avisée de tant de manigances !

Vers neuf heures, Gildas Trégomain et Juhel reprirent le chemin de l'hôtel. Ils regagnèrent leur chambre, après s'être arrêtés un instant devant celle de leur oncle et ami. Celui-ci ne dormait pas. Il ne s'était même point couché. Il marchait à pas précipités, il parlait d'une voix haletante, et ces mots s'entrechoquaient dans sa bouche :

« Millions... millions... millions ! »

Le gabarier fit de la main ce geste qui indique qu'on a le cerveau en complet détraquement.

Puis, tous deux, se souhaitant la bonne nuit, se séparèrent très inquiets.

Le lendemain, Gildas Trégomain et Juhel se levèrent au petit jour. Le devoir ne leur commandait-il pas d'aller retrouver maître Antifer, d'examiner une dernière fois la situation telle qu'elle résultait du refus de Zambuco, de prendre enfin une détermination sans retard ? Et cette détermination, ne devait-elle pas aboutir au projet suivant : boucler ses malles et quitter Tunis ? Or, d'après les informations obtenues par le jeune capitaine, le paquebot, qui avait fait escale à la Goulette, devait appareiller le soir même pour Marseille. Qu'est-ce que Juhel n'aurait pas donné pour que son oncle fût déjà à bord, enfermé dans sa cabine, et à quelque vingtaine de milles du littoral africain !

Le gabarier et lui suivirent le couloir qui menait à la chambre de maître Antifer.

Ils frappèrent à la porte.

Pas de réponse.

Juhel frappa une seconde fois plus fort...

Même silence.

Est-ce que son oncle dormait de ce sommeil de marin qui résiste aux détonations des pièces de vingt-quatre ?... Ou plutôt, dans un moment de désespoir, d'un accès de fièvre chaude, est-ce qu'il aurait... ?

Descendre quatre à quatre l'escalier jusqu'à la loge du portier, Juhel l'eut fait en un instant, tandis que le gabarier, sentant ses jambes flageoler, se retenait à la rampe afin de ne pas rouler jusqu'en bas.

« Maître Antifer ?...

– Il est sorti de grand matin, répondit le portier à la demande que lui adressa le jeune capitaine.

– Et il n'a pas dit où il allait ?...

– Il ne l'a pas dit.

– Est-il donc retourné chez ce coquin de Zambuco ? s'écria Juhel, qui entraîna vivement Gildas Trégomain sur la place de la Marine.

– Mais... s'il y est... c'est donc qu'il consent...

murmura le gabarier en levant les bras au ciel.

– Ce n'est pas possible !... s'écria Juhel.

– Non ! ce n'est pas possible !... Le vois-tu revenant à Saint-Malo, dans sa maison de la rue des Hautes-Salles, flanqué de Mlle Talisma Zambuco, et ramenant à notre petite Énogate une tante maltaise ?...

– Une guenon... a dit mon oncle ! »

Et, au dernier degré de l'inquiétude, ils allèrent s'installer devant une table du café qui fait face à l'*Hôtel de France.* De là, ils pourraient guetter le retour de maître Antifer.

On dit que la nuit porte conseil, mais on ne dit pas que ce conseil soit toujours le bon. Ce qui n'était que trop vrai, c'est que, dès le point du jour, notre Malouin avait repris le chemin du quartier maltais, et atteint la maison du banquier en quelques minutes, comme s'il avait eu une meute de chiens enragés à ses trousses...

Zambuco, d'habitude, se levait avec le soleil et se couchait à la même heure que lui. Le banquier et l'astre radieux accomplissaient de conserve

leur course diurne. Le premier était donc sur son fauteuil, le bureau devant lui, le coffre derrière, lorsque maître Antifer fut introduit en sa présence.

« Bonjour, dit-il, en ajustant ses lunettes, pour mieux encadrer dans leur lentille la face de son visiteur.

– Est-ce toujours votre dernier mot ?... répondit immédiatement celui-ci pour entamer l'entretien.

– Mon dernier.

– Vous refusez de me livrer la lettre de Kamylk-Pacha, si je ne consens pas à épouser votre sœur ?...

– Je refuse.

– Alors j'épouserai...

– Je le savais bien ! Une femme qui vous apporte cinquante millions en dot !... Le fils de Rothschild aurait été trop heureux de devenir l'époux de Talisma...

– Soit... je serai trop heureux ! répondit maître Antifer avec une grimace qu'il n'essaya point de

dissimuler.

– Venez donc, beau-frère », répondit Zambuco.

Et il se leva comme s'il allait prendre l'escalier et monter à l'étage supérieur de la maison.

« Est-ce qu'elle est ici ?... » s'écria maître Antifer.

Et sa physionomie était bien celle du condamné au moment où on le réveille, et à qui le gardien de la prison vient de dire : Allons... du courage !... C'est pour aujourd'hui.

« Calmez votre impatience, mon bel amoureux ! répliqua le banquier. Oubliez-vous donc que Talisma est à Malte ?...

– Où allons-nous alors ?... répondit maître Antifer en poussant un soupir de soulagement.

– Au télégraphe.

– Afin de lui annoncer la nouvelle ?...

– Oui... et l'engager à nous rejoindre ici...

– Annoncez-lui la nouvelle, si vous le voulez,

monsieur Zambuco, mais je vous préviens que mon intention n'est pas d'attendre... ma future... à Tunis.

– Et pourquoi ?...

– Parce que vous et moi, nous n'avons pas de temps à perdre ! Est-ce que le plus pressé n'est pas de se mettre à la recherche de l'îlot dès que nous aurons connaissance de son gisement ?...

– Eh ! beau-frère, huit jours plus tôt, huit jours plus tard, qu'importe !

– Il importe beaucoup, au contraire, et vous devez avoir autant de hâte que moi d'entrer en possession de l'héritage de Kamylk-Pacha ! »

Oui... autant, à tout le moins, car ce banquier, avare et rapace, bien qu'il essayât de cacher son impatience sous une indifférence de commande, brûlait du désir d'encoffrer sa part des millions. Aussi se décida-t-il à donner raison à son interlocuteur.

« Soit, dit-il, je ne vous contrarierai point... Je ne ferai venir ma sœur qu'à notre retour... Mais il est convenable que je la prévienne du bonheur

qui l'attend.

– Oui... qui l'attend ! répondit Pierre-Servan-Malo, sans préciser autrement quel genre de bonheur il réservait à celle qui guettait depuis tant d'années l'époux de ses rêves !

– Seulement, reprit Zambuco, il faut me donner un engagement en règle.

– Écrivez-le, et je le signerai.

– Avec un dédit ?...

– D'accord. De combien... le dédit ?...

– Disons les cinquante millions que vous aurez touchés pour votre part...

– C'est entendu... et finissons-en ! » répondit maître Antifer, résigné à devenir le mari de Mlle Talisma Zambuco, puisqu'il ne pouvait échapper à ce bonheur.

Le banquier prit une feuille de papier blanc, et de sa grosse écriture, il libella en bonne et due forme l'engagement dont tous les termes furent minutieusement pesés. Il était stipulé que la part recueillie par maître Antifer en sa qualité de légataire de Kamylk-Pacha, reviendrait tout

entière à Mlle Talisma Zambuco, en cas que son fiancé refuserait de la prendre en légitime mariage, quinze jours après la découverte du trésor.

Et, de son nom, orné d'un paraphe à fioritures rageuses, Pierre-Servan-Malo signa l'engagement que le banquier serra dans un tiroir secret de son coffre-fort.

En même temps, il en tirait un papier jauni... C'était la lettre de Kamylk-Pacha, arrivée vingt ans avant.

De son côté, maître Antifer, après avoir extrait un portefeuille de sa poche, y prit un papier, non moins jauni sous la patine des années... C'était le document trouvé sur l'îlot numéro un.

Les voyez-vous ces deux héritiers, se regardant comme des duellistes qui vont lier le fer, leurs bras se tendant peu à peu, leurs doigts tremblant au contact de ces papiers qu'ils semblent livrer à regret ?... Quelle scène pour un observateur ! Cent millions qu'un même geste allait réunir en une seule famille !

« Votre lettre ?... dit maître Antifer.

– Votre document ? » répondit le banquier.

L'échange fut fait. Il était temps. Le cœur de ces deux hommes battait avec une telle violence qu'il eût fini par éclater.

Le document, indiquant qu'il devait être remis par un certain Antifer de Saint-Malo à un certain Zambuco de Tunis, portait cette longitude : 7° 23' à l'est du méridien de Paris.

La lettre, marquant que ledit Zambuco de Tunis recevrait un jour la visite dudit Antifer de Saint-Malo, portait cette latitude : 3° 17' sud.

Il suffisait maintenant de croiser ces deux lignes sur une carte pour relever le gisement de l'îlot numéro deux.

« Vous avez sans doute un atlas ? demanda le banquier.

– Un atlas et un neveu, répondit maître Antifer.

– Un neveu ?...

– Oui... un jeune capitaine au long cours, qui

se chargera de l'opération.

– Où est-il ce neveu ?...

– À l'*Hôtel de France.*

– Allons-y, beau-frère ! dit le banquier, en se coiffant d'un vieux chapeau à larges bords.

– Allons ! » répondit maître Antifer.

Tous deux se dirigèrent vers la place de la Marine. Arrivé devant le bureau de poste, Zambuco voulut y entrer afin d'expédier une dépêche à Malte.

Maître Antifer ne fit aucune objection. C'était le moins que Mlle Talisma Zambuco fût prévenue que sa main avait été sollicitée par un « officier de la marine française », et accordée par son frère, dans des conditions de fortune et de famille des plus acceptables.

Le télégramme payé et enregistré, nos deux personnages revinrent sur la place. Gildas Trégomain et Juhel, les ayant aperçus, s'empressèrent de les rejoindre aussitôt.

À leur vue, le premier mouvement de maître Antifer fut de détourner la tête. Mais il se raidit contre cette faiblesse inopportune, et présentant son compagnon d'une voix impérieuse.

« Le banquier Zambuco », dit-il.

Le banquier jeta aux compagnons de son futur beau-frère un regard en-dessous qui n'avait rien de sympathique.

Puis, maître Antifer ajouta, à l'adresse de Zambuco :

« Mon neveu Juhel... Gildas Trégomain, mon ami. »

Alors, sur un signe, tous le suivirent à l'hôtel, évitèrent en passant Ben-Omar et Nazim qu'ils n'eurent pas même l'air de connaître, montèrent l'escalier, entrèrent dans la chambre du Malouin, dont la porte fut soigneusement refermée.

Maître Antifer alla retirer de sa valise l'atlas apporté de Saint-Malo. Il l'ouvrit à la mappemonde planisphérique, et se retournant vers Juhel :

« Sept degrés vingt-trois minutes de longitude

est et trois degrés dix-sept minutes de latitude sud », dit-il.

Juhel ne put retenir un geste de dépit. Une latitude sud ?... Kamylk-Pacha les envoyait donc au-delà de l'Équateur ? Ah ! sa pauvre petite Énogate !... C'est à peine si Gildas Trégomain osait le regarder !

« Eh bien... qu'attends-tu ?... » lui demanda son oncle d'un ton tel que le jeune capitaine n'eut plus qu'à obéir.

Il prit son compas, et suivant de la pointe le septième méridien auquel il ajouta les vingt-trois minutes, il descendit jusqu'au cercle équatorial.

Parcourant alors le parallèle de 3° 17', il le traça jusqu'à son point d'intersection avec le méridien.

« Eh bien ?... réitéra maître Antifer, où sommes-nous ?

– Dans le golfe de Guinée.

– Et plus exactement ?...

– À la hauteur de l'État du Loango.

– Et plus exactement encore ?...

– Dans les parages de la baie Ma-Yumba...

– Demain matin, dit maître Antifer, nous prendrons la diligence pour Bône, et à Bône, nous prendrons le chemin de fer jusqu'à Oran. »

Ceci fut envoyé de ce ton habituel aux capitaines de vaisseau qui commandent un branle-bas, lorsque l'ennemi est en vue.

Puis, se retournant vers le banquier :

« Vous nous accompagnez, sans aucun doute ?...

– Sans aucun doute.

– Jusqu'au golfe de Guinée ?...

– Jusqu'au bout du monde, s'il le faut !

– Bien... soyez prêt pour le départ...

– Je le serai, beau-frère. »

Gildas Trégomain laissa échapper un involontaire « aïe ! » Devant cette qualification si nouvelle à ses oreilles, il était tellement abasourdi

qu'il ne put répondre au salut ironique dont le banquier l'honora en se retirant.

Et enfin, lorsque les trois Malouins se trouvèrent seuls dans la chambre :

« Ainsi... tu as consenti ?... dit Gildas Trégomain.

– Oui... gabarier !... Après ? »

Après ?... il n'y avait rien à objecter, et c'est pourquoi Gildas Trégomain et Juhel jugèrent à propos de se taire.

Deux heures plus tard, le banquier recevait un télégramme expédié de Malte.

Mlle Talisma Zambuco se disait la plus heureuse des filles en attendant d'être la plus heureuse des femmes !

V

Dans lequel Ben-Omar est à même de comparer les deux genres de locomotion, par la voie de terre et par la voie de mer

À cette époque, le réseau tunisien, qui se raccorde actuellement avec le réseau algérien, ne fonctionnait pas encore. Nos voyageurs comptaient prendre à Bône le railway qui desservait les provinces de Constantine, d'Alger et d'Oran.

Maître Antifer et ses compagnons avaient abandonné, au petit jour, la capitale de la Régence. Il va sans dire que le banquier Zambuco était des leurs, et que Ben-Omar, doublé de Nazim, n'avait pas manqué de se joindre à eux. Une véritable caravane de six personnes – lesquelles, cette fois, savaient où les entraînait cet irrésistible appétit de millions. Il n'y avait eu

aucune raison d'en faire mystère au notaire Ben-Omar, et, par conséquent, Saouk n'ignorait pas que l'expédition à la recherche de l'îlot numéro deux aurait pour théâtre ce large golfe de Guinée, qui renferme sous la hanche gauche de l'Afrique les parages du Loango.

« Une étape de belle longueur, avait dit Juhel à Ben-Omar, et libre à vous d'abandonner la partie, si vous redoutez les fatigues de ce nouveau voyage ! »

Et, en effet, d'Alger au Loango, que de centaines de milles à franchir par mer !

Cependant Ben-Omar n'avait pas hésité à partir, il est vrai que Saouk ne lui eût pas permis une hésitation. Et puis ce magnifique tantième qui miroitait à ses yeux...

Donc, ce 24 avril, maître Antifer entraînant Gildas Trégomain et Juhel, Saouk entraînant Ben-Omar, Zambuco s'entraînant lui-même, occupaient les diverses places de la diligence qui fait le service entre Tunis et Bône. Peut-être n'échangerait-on pas un seul mot, mais du moins on voyagerait ensemble.

N’oublions pas que, la veille, Juhel avait adressé une nouvelle lettre à Énogate. Dans quelques jours, la jeune fille et sa mère sauraient vers quel point du globe maître Antifer courait à la recherche de son fameux legs, maintenant entamé de cinquante pour cent. Ce n’était pas trop d’estimer à un mois environ la durée de cette seconde partie du voyage, et les fiancés ne devaient guère espérer de se revoir avant la mi-mai. Quel désespoir éprouverait Énogate en recevant cette lettre ! Et encore, si, au retour de Juhel, elle eût pu croire que toutes les difficultés seraient aplanies, que leur mariage s’accomplirait sans autres retards !... Hélas ! sur quoi compter avec un pareil oncle !

En ce qui concerne Gildas Trégomain, bornons-nous à faire observer que la destinée lui réservait de franchir l’Équateur. Lui, le gabarier de la Rance, naviguant à la surface de l’hémisphère méridional ! Que voulez-vous ? La vie comporte de ces choses tellement invraisemblables que l’excellent homme entendait ne plus s’étonner de rien – pas même si l’on trouvait au gisement indiqué, et dans les

entrailles de l'îlot numéro deux, les trois fameux barils de Kamylk-Pacha !

Cette préoccupation, d'ailleurs, ne l'empêcha point de jeter un regard curieux sur ce pays que traversait la diligence – lequel ne ressemblait guère aux plaines bretonnes, même à celles qui sont accidentées. Mais peut-être fut-il le seul de ces six voyageurs qui songeât à garder le souvenir des divers points de vue de cette campagne tunisienne.

Le véhicule, peu confortable, ne roulait pas vite. D'un relais à l'autre, ses trois chevaux se fatiguaient à trotter sur une route d'un profil capricieux, avec côtes d'une raideur alpestre, lacets brusques – surtout dans cette vallée fantaisiste de la Medjerda –, ruisseaux torrentueux, sans ponts, et dont l'eau atteignait le heurtequin des roues.

Le temps était beau, le ciel d'un bleu cru ou plutôt d'un bleu cuit, tant il s'échappait d'intense chaleur du foyer solaire.

Le Bardo, le palais du bey, qu'on entrevit sur la gauche, éclatait de blancheur, et il eût été

prudent de ne le regarder qu'à travers des lunettes fumées. De même d'autres palais, encorbeillés d'épais ficus et de poivriers semblables à des saules pleureurs, dont les branches retombaient jusqu'à terre. Çà et là, se groupaient des gourbis, drapés de toiles zébrées de rayures jaunes, sous lesquels apparaissaient des têtes de femmes arabes à la physionomie sérieuse, des frimousses hâlées d'enfants, non moins graves que leurs mères. Au loin dans les champs, sur les talus, entre les anfractuosités rocheuses, paissaient des troupeaux de moutons, cabriolaient des bandes de chèvres, noires comme des corbeaux.

Des oiseaux s'envolaient parfois au passage de la diligence, alors que le claquement du fouet cinglait l'air. Entre ces oiseaux, les perruches, très nombreuses, se distinguaient par leurs vives couleurs. Il y en avait par milliers, et si la nature leur avait appris à chanter, l'homme ne leur avait pas encore appris à parler. Donc, on voyageait au milieu d'un concert, non d'un babillage.

Les relais furent fréquents. Gildas Trégomain

et Juhel ne manquaient pas d'y descendre pour se dégourdir les jambes. Le banquier Zambuco les imitait quelquefois, mais ne causait guère avec ses compagnons de route.

« Voilà un bonhomme, remarqua le gabarier, qui me paraît aussi avide des millions du pacha que notre ami Antifer !

– En effet, monsieur Trégomain, et ces deux colégataires sont dignes l'un de l'autre ! »

Saouk, lorsqu'il mettait pied à terre, essayait toujours de surprendre quelque mot des conversations qu'il était censé ne pas comprendre. Quant à Ben-Omar il restait immobile en son coin, tout à cette idée qu'il serait obligé de naviguer, et, qu'après les courtes lames de la Méditerranée, il lui faudrait braver les longues houles de l'océan Atlantique !

Pierre-Servan-Malo ne démarrait pas de sa place, sa pensée se concentrant sur cet îlot numéro deux, ce roc perdu au milieu des brûlantes eaux africaines !

Ce jour-là, avant le coucher du soleil, apparut

un ensemble de mosquées, de marabouts, de dômes blancs, de minarets aigus : c'était la bourgade de Tabourka, cerclée d'un cadre de verdure, et qui conserve intact son aspect de ville tunisienne.

La diligence y vint faire halte pendant quelques heures. Les voyageurs trouvèrent au relais un hôtel ou plutôt une auberge, où leur fut servi un repas à peu près convenable. Quant à visiter la ville, inutile d'y songer. Des six, il n'y aurait eu que le gabarier, et peut-être Juhel à sa sollicitation, qui auraient pu avoir de ces idées-là. Du reste, maître Antifer leur intima, une fois pour toutes, l'ordre de ne point s'éloigner, par crainte de provoquer des retards – et ils se le tinrent pour dit.

À neuf heures du soir, reprise du voyage par une belle nuit scintillante. Ce n'est pourtant pas sans danger que les voitures se hasardent à travers ces campagnes désertes entre le coucher et le lever du soleil – dangers provenant du mauvais état des routes, dangers de rencontre possible avec des malfaiteurs de grand chemin,

Kroumirs ou autres, dangers d'être attaqués par des fauves, ce qui arrive quelquefois, Et, très distinctement, au milieu de cette ombre tranquille, à la lisière des bois épais que longeait la diligence, on entendit des rugissements de lions, des rauquements de panthères. Les chevaux s'ébrouaient alors, et il fallait toute l'adresse du conducteur pour les maîtriser. Quant au miaulement des hyènes, ces chats prétentieux, on ne s'en inquiétait même pas.

Enfin le zénith blanchit dès quatre heures du matin, et la campagne s'éclaira d'assez de lumière diffuse pour qu'on pût en ressaisir peu à peu les détails.

Toujours, un horizon très restreint, des collines grisâtres, largement ondulées, jetées sur le sol comme un manteau arabe. La vallée de la Medjerda sinuait à leur pied, avec sa rivière au courant jaune, tantôt calme, tantôt torrentueuse, entre les lauriers-roses et les eucalyptus en fleurs.

La contrée est d'un dessin plus tourmenté en cette portion de la Régence qui confine à la Kroumirie. Si le gabarier eût quelque peu voyagé

dans le Tyrol, n'était l'altitude plus modeste des montagnes, il aurait pu se croire au milieu des plus sauvages sites d'un territoire alpestre. Mais il n'était pas au Tyrol, il n'était plus en Europe, il s'en éloignait chaque jour davantage. Et alors, les coins de sa bouche se relevaient – ce qui rendait sa physionomie plus pensive –, et ses gros sourcils s'abaissaient, signe d'inquiétude.

Parfois, le jeune capitaine et lui se regardaient longuement, et ces regards, c'était toute une conversation, qui s'échangeait entre eux à la muette.

Ce matin-là, maître Antifer demanda à son neveu :

« Où arriverons-nous avant la nuit ?...

– Au relais de Gardimaou, mon oncle.

– Et quand serons-nous à Bône ?...

– Demain soir. »

Le sombre Malouin retomba dans son silence habituel, ou plutôt sa pensée s'égara à travers ce rêve ininterrompu, qui le promenait des parages du golfe d'Oman aux parages du golfe de Guinée.

Puis, elle se fixait sur l'unique point du sphéroïde terrestre qui pût l'intéresser. Et alors, il se disait que d'autres yeux que les siens s'attachaient à ce point – ceux du banquier Zambuco. En vérité, ces deux êtres de race si différente, d'habitudes si opposées, qui n'auraient jamais dû se rencontrer en ce monde, il semblait qu'ils n'eussent plus qu'une même âme, qu'ils fussent rivés l'un à l'autre comme deux forçats à la même chaîne, avec cette particularité que leur chaîne était d'or.

Cependant les forêts de ficus devenaient de plus en plus épaisses. Çà et là, moins rapprochés, des villages arabes émergeaient de cette verdure glauque dont les ricins teignent leurs fleurs et leurs feuilles. Parfois se développait une de ces surfaces non horizontales qu'on appelle « drèches » lorsqu'elles occupent les flancs d'une montagne. Ici se dressaient les gourbis, là paissaient les troupeaux, au bord d'un torrent dans le lit duquel se précipitaient les eaux riveraines. Puis surgissait une maison de relais – le plus souvent quelque misérable écurie, où logeaient en complète promiscuité les gens et les bêtes.

Le soir, on vint relayer à Gardimaou, ou plutôt à la cabane de bois qui, entourée de quelques autres, devait former, vingt ans plus tard, l'une des stations du chemin de fer de Bône à Tunis. Après une halte de deux heures – trop longues à coup sûr pour le dîner rudimentaire que fournit l'auberge –, la diligence se remit en route en suivant les méandres de la vallée, tantôt côtoyant la Medjerda, tantôt traversant des rios dont l'eau inondait la caisse où reposaient les pieds des voyageurs, gravissant des côtes si raides que l'attelage semblait n'y pouvoir suffire, dévalant les pentes avec une rapidité que les freins ne modéraient pas sans peine.

Le pays était magnifique, surtout aux environs de Moughtars. Toutefois, personne n'en put rien voir par cette nuit très obscure, embrouillée de longues brumes. Il y avait lieu, d'ailleurs, d'être irrésistiblement subjugué par le besoin de sommeil, après quarante-trois heures d'un voyage si cahoté.

Le jour commençait à poindre, lorsque maître

Antifer et ses compagnons arrivèrent à Soukharas, au bout d'un interminable lacet, jeté sur le flanc de la colline, qui relie la bourgade au thalweg de la vallée.

Un confortable hôtel – l'*Hôtel Thagaste* – tout près de la place de ce nom, offrit bon accueil aux voyageurs éreintés. Cette fois, les trois heures qu'ils y passèrent ne leur parurent pas trop longues, et certainement, elles leur auraient paru trop courtes s'ils avaient voulu visiter cette pittoresque Soukharas. Inutile d'ajouter que maître Antifer et le banquier Zambuco pestèrent contre le temps perdu à ce relais. Mais la voiture ne pouvait pas en repartir avant six heures du matin.

« Calme-toi, répétait Gildas Trégomain à son irritable compatriote. Nous serons à Bône à temps pour prendre le train demain matin...

– Et pourquoi, avec un peu plus de hâte, n'aurions-nous pas pris celui de ce soir ? riposta maître Antifer.

– Il n'y en a pas, mon oncle, observa Juhel.

– Qu'est-ce que cela fait !... Est-ce une raison pour rester en panne dans ce trou ?...

– Tiens, mon ami, dit le gabarier, voici un caillou que j'ai ramassé à ton intention... Le tien doit être usé depuis que tu le mâchonnes ! »

Et Gildas Trégomain remit à maître Antifer un joli gravier de la Medjerda, gros comme un pois vert, et qui ne tarda pas à grincer entre les dents du Malouin.

Le gabarier lui proposa alors de les accompagner, seulement jusqu'à la grande place. Il refusa net, et, tirant de sa valise l'atlas, il l'ouvrit à la carte d'Afrique, et se plongea dans les eaux du golfe de Guinée, au risque d'y noyer sa raison.

Gildas Trégomain et Juhel allèrent faire les cent pas sur la place Thagaste – vaste quadrilatère, planté de quelques arbres, bordé d'habitations d'aspect très oriental, de cafés déjà ouverts malgré l'heure matinale, et où affluaient les indigènes. Sous les premiers rayons du soleil,

les brumes s'étaient dissipées. Une belle journée, chaude et lumineuse, s'annonçait.

En se promenant, le gabarier était tout yeux et tout oreilles. Il essayait d'entendre les propos qui se tenaient çà et là, bien qu'il n'y dût rien comprendre ; il cherchait à voir ce qui se passait à l'intérieur de ces cafés, au fond de ces boutiques, quoiqu'il ne dût rien acheter dans les unes ni consommer dans les autres. Puisque la fantasque fortune l'avait lancé en cet invraisemblable voyage, c'était le moins qu'il rapportât quelques impressions durables.

Et il s'abandonnait à dire :

« Non, Juhel, il n'est pas permis de cheminer comme nous le faisons !... On ne s'arrête nulle part !... Trois heures à Soukharas... une nuit à Bône... puis deux jours de chemin de fer avec de courtes haltes aux stations !... Qu'est-ce que j'aurai vu de la Tunisie... et que verrai-je de l'Algérie ?...

– J'en conviens, monsieur Trégomain... Tout cela n'a pas le sens commun !... Mais interpellez là-dessus mon oncle, et vous verrez comme il

vous recevra !... Il ne s'agit pas d'un voyage d'agrément, mais d'un voyage d'affaires !... Et qui sait à quoi il doit aboutir ?...

– À une mystification, j'en ai bien peur ! répondit le gabarier.

– Oui, reprit Juhel, et pourquoi l'îlot numéro deux ne contiendrait-il pas un nouveau document qui nous renverrait à un îlot numéro trois !...

– Et à un îlot numéro quatre et à un îlot numéro cinq, et à tous les îlots des cinq parties du monde ! répliqua Gildas Trégomain en remuant de bas en haut sa bonne grosse tête.

– Et vous seriez capable d'y suivre mon oncle, monsieur Trégomain...

– Moi ?...

– Vous... oui... vous qui ne savez rien lui refuser !

– C'est vrai... Le pauvre homme me fait tant de peine, et je crains tellement pour sa caboche...

– Eh bien... moi, monsieur Trégomain, je suis bien décidé à m'en tenir à l'îlot numéro deux !... Est-ce qu'Énogate a besoin d'épouser un prince

et moi une princesse ?...

– Non certes ! D'ailleurs, maintenant qu'il faut partager le trésor avec ce crocodile de Zambuco, il n'est plus question que d'un duc pour elle et d'une duchesse pour toi...

– Ne riez pas, monsieur Trégomain !

– J'ai tort, mon garçon, car tout cela n'est pas pour rendre gai, et s'il y a lieu de prolonger les recherches...

– Prolonger ?... s'écria Juhel. Non !... Nous allons au golfe de Loango, soit ! Au-delà... jamais !... Je saurai bien forcer mon oncle à revenir à Saint-Malo !

– Et s'il refuse, l'entêté ?...

– S'il refuse ?... Je le laisserai courir tout seul... Je retournerai près d'Énogate... et comme elle sera majeure dans quelques mois, je l'épouserai, malgré vent et marée...

– Voyons, ne te monte pas la tête, mon cher enfant, et prends patience !... Tout s'arrangera, je l'espère !... Cela finira par ton mariage avec ma petite Énogate... et je danserai à votre noce le

rigodon nuptial !... Mais ne manquons pas la voiture et rentrons à l'hôtel... Si ce n'est être trop exigeant, je voudrais arriver à Bône avant qu'il fit nuit, de manière à voir un morceau de cette ville, car, des autres situées sur le parcours du chemin de fer, Constantine, Philippeville, qu'est-ce qu'on apercevra au passage ?... Enfin, si ce n'est pas possible, je me rattraperai avec Algerre... »

Gildas Trégomain disait : « Algerre... », on n'a jamais su pourquoi.

« Oui... Algerre... où nous demeurerons, quelques jours, je suppose...

– En effet, répondit Juhel, il ne se trouvera pas un bateau prêt à partir immédiatement pour la côte occidentale d'Afrique, et il sera nécessaire d'attendre.

– Nous attendrons... nous attendrons ! répliqua la gabarier, qui souriait à la pensée de visiter les merveilles de la capitale algérienne. Tu connais Algerre, Juhel ?...

– Oui, monsieur Trégomain.

– J'ai entendu dire à des marins que c'était très

beau, la ville en amphithéâtre, ses quais, ses places, son arsenal, son Jardin d'Essai, son Moustapha supérieur... sa Casbah... sa Casbah surtout...

– Très beau, monsieur Trégomain, répondit Juhel. Pourtant, je connais quelque chose de plus beau encore... c'est Saint-Malo...

– Et la maison de la rue des Hautes-Salles... et la jolie chambrette du premier étage... et la charmante fille qui l'habite ! Je suis certes de ton avis, mon garçon ! Enfin, puisque nous devons passer par Algerre, laisse-moi espérer que je pourrai visiter Algerre !... »

Tout en s'abandonnant à cet espoir, le gabarier, suivi de son jeune ami, se dirigeait vers l'*Hôtel Thagaste.* Il était temps. On attelait. Maître Antifer allait et venait, maugréant contre les retardataires, bien qu'ils ne fussent pas en retard.

Gildas Trégomain s'empressa de baisser la tête sous le regard fulgurant que lui lança son ami. Quelques instants plus tard, chacun avait repris sa place, et la diligence descendait les

rudes pentes de Soukharas.

Il était vraiment regrettable qu'il ne fût pas permis au gabarier d'explorer ce pays tunisien. Rien de plus pittoresque – des collines qui sont presque des montagnes, des ravins boisés qui devaient obliger le futur railway à des détours sans nombre. Puis, à travers l'opulente verdure, de larges roches trouant le sol ; çà et là, des douars, grouillants d'une population indigène, et dont, la nuit venue, on aurait distingué les grands feux, destinés à les défendre contre l'approche des bêtes féroces.

Gildas Trégomain racontait volontiers ce que le conducteur lui avait appris – car il causait avec ce brave homme toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion.

En une année, on ne tuait pas moins d'une quarantaine de lions au milieu de ces taillis, et, quant aux panthères, cela montait à plusieurs centaines, sans parler des bandes hurlantes de chacals. Comme on le pense, Saouk, qui était censé ne pas comprendre, restait indifférent à ces

terribles récits, et maître Antifer n'avait guère souci des panthères et des lions tunisiens. Y en eût-il par millions sur l'îlot numéro deux, il ne reculerait pas d'une semelle...

Mais, le banquier d'un côté, le notaire de l'autre, prêtaient l'oreille aux histoires de Gildas Trégomain. Si Zambuco fronçait parfois le sourcil en jetant des regards obliques à travers la portière, Ben-Omar, détournant les siens, se pelotonnait en son coin, tressaillant et pâlissant, lorsque quelque rauque hurlement retentissait sous les épais fourrés de la route.

« Eh, ma foi, dit le gabarier ce jour-là, je tiens du conducteur que la diligence a été dernièrement attaquée... Il a fallu faire le coup de feu contre ces fauves... Et même, la nuit précédente, on avait dû brûler la voiture, afin d'éloigner une troupe de panthères par l'éclat des flammes.

– Et les voyageurs ?... demanda Ben-Omar ?

– Les voyageurs furent forcés d'aller à pied jusqu'au relais, répondit Gildas Trégomain.

– À pied !... s'écria le notaire d'une voix

tremblotante. Moi... je ne pourrais jamais...

– Eh bien... vous resteriez en arrière, monsieur Omar, et nous ne vous attendrions pas, soyez-en sûr ! »

On le devine, cette réponse, peu charitable et peu rassurante, venait de maître Antifer. Il n'intervint pas autrement dans la conversation, et Ben-Omar eut à reconnaître que, décidément, soit sur terre, soit sur mer, il n'était pas fait pour les voyages.

Cependant la journée s'écoula sans que les fauves eussent autrement signalé leur présence que par de lointains hurlements. Mais, à son grand ennui, Gildas Trégomain dut se dire que la nuit serait déjà complète, lorsque la diligence atteindrait Bône.

En effet, il était sept heures du soir, quand elle passa, trois ou quatre kilomètres avant la ville, près d'Hippone – une localité célèbre, grâce au nom impérissable de saint Augustin, et curieuse par ses profondes citernes, où les vieilles Arabes se livrent à leurs incantations et leurs sortilèges. Quelque vingt ans plus tard, on aurait vu

apparaître les fondations de cette basilique et de cet hôpital que la main puissante du cardinal de Lavigerie devait faire jaillir des entrailles du sol.

Bref, une profonde obscurité enveloppait Bône, sa promenade littorale le long des remparts, son port oblong que termine une pointe sablonneuse à l'ouest, les massifs de verdure qui ombragent le quai du fond, la partie moderne de la ville avec sa large place, où s'élève maintenant la statue de M. Thiers en redingote de bronze, et enfin, sa Casbah, qui aurait pu donner au gabarier un avant-goût de la Casbah d'Algerre.

Avouons-le, la malchance poursuivait l'excellent homme, et il ne se consola qu'en songeant à prendre sa revanche dans la capitale de l'« Autre France ».

On fit choix d'un hôtel situé sur la place, puis on soupa, puis on se coucha dès dix heures, afin d'être prêts pour le train du lendemain matin. Et, cette nuit, paraît-il, éreintés par soixante heures de voiture, tous dormirent d'un profond sommeil – même le terrible Antifer !

VI

Dans lequel sont narrés les événements qui marquèrent le voyage en railway de Bône à Alger et, en paquebot, d'Alger à Dakar

Maître Antifer avait cru trouver un chemin de fer fonctionnant entre Bône et Alger : il était arrivé vingt ans trop tôt. Aussi, le lendemain, fut-il interloqué par la réponse qu'il reçut de l'hôtelier à ce sujet.

« Comment... Il n'y a pas de chemin de fer de Bône à Alger, s'écria-t-il en bondissant.

– Non, monsieur, mais il y en aura un dans quelques années... et si vous voulez attendre !... » dit le facétieux hôtelier.

Sans doute, Ben-Omar n'eût pas mieux demandé, puisqu'il faudrait probablement reprendre la mer pour éviter des retards. Mais

Pierre-Servan-Malo ne l'entendait pas ainsi.

« Y a-t-il un bateau en partance ? demanda-t-il d'une voix impérieuse.

– Oui... ce matin.

– Embarquons ! »

Et voilà comment, à six heures, maître Antifer quitta Bône sur un paquebot avec les cinq personnages dont son choix – pour deux d'entre eux, Gildas Trégomain, et Juhel – la nécessité pour les trois autres, Zambuco, Ben-Omar et Nazim, avaient fait ses compagnons de voyage.

Il n'y a pas lieu de s'appesantir sur les incidents de cette traversée de quelques centaines de kilomètres.

Certes, Gildas Trégomain eût de beaucoup préféré à cette navigation un trajet en wagon, ce qui lui eût permis de voir à travers les vitres ces territoires que le curieux chemin de fer allait desservir quelques années plus tard. Mais il comptait bien se dédommager à Alger. Si maître Antifer s'imaginait que l'on trouverait, dès l'arrivée, un bâtiment en partance pour la côte

occidentale de l'Afrique, il se trompait, et c'est alors qu'il aurait l'occasion d'exercer sa patience ! Pendant ce temps, que de délicieuses promenades aux environs, peut-être même jusqu'à Blida, au ruisseau des Singes ?... Que le gabarier ne dût rien gagner à la découverte du trésor, soit ! Du moins rapporterait-il une riche collection de souvenirs de son passage à la capitale algérienne.

Il était huit heures du soir, lorsque le paquebot, dont la marche était très rapide, vint mouiller dans le port d'Alger.

La nuit était encore sombre sous cette latitude, même dans la dernière semaine de mars, quoiqu'elle fût toute scintillante d'étoiles. La masse confuse de la ville s'estompait en noir vers le nord, arrondie par la bosse de la Casbah, cette Casbah tant désirée ! Tout ce que put observer Gildas Trégomain en sortant de la gare, c'est qu'il fallait gravir des escaliers aboutissant à un quai supporté par des arcades monumentales, que l'on suivit ce quai, en laissant à gauche un square brillant de lumières, où il ne lui aurait pas déplu

de s'arrêter, puis un ensemble de hautes maisons comprenant l'*Hôtel de l'Europe,* dans lequel maître Antifer et son groupe furent hospitalièrement accueillis.

Des chambres ayant été mises à leur disposition – celle de Gildas Trégomain contiguë à celle de Juhel –, les voyageurs y déposèrent leurs bagages, et redescendirent à la salle pour dîner. Cela les conduisit jusqu'à neuf heures, et, ma foi, puisque le temps ne manquerait pas en attendant le départ du paquebot, ce qu'il y avait de plus convenable, c'était de se coucher, de reposer ses membres dans un sommeil réparateur, afin d'être frais et dispos le lendemain pour commencer la série des promenades à travers la ville.

Toutefois, avant de prendre un repos que justifiait ce long parcours en chemin de fer – toute une journée bien algérienne, chaude et poussiéreuse –, Juhel voulut écrire à sa fiancée. Il le fit donc dès qu'il eût regagné sa chambre. La lettre partirait le lendemain, et, dans trois jours, on aurait là-bas de leurs nouvelles. D'ailleurs,

cette lettre ne dirait rien de très intéressant à Énogate, si ce n'est que Juhel enrageait sur place, et qu'il l'aimait de tout son cœur – ce qui n'était pas très nouveau non plus.

À propos, il convient de remarquer que, si Ben-Omar et Saouk réintégrèrent leur chambre, tandis que Gildas Trégomain et Juhel réintégraient la leur, maître Antifer et Zambuco, les deux beaux-frères – n'est-il pas permis de leur appliquer cette qualification familiale, scellée par un traité en règle ? – disparurent après le dîner, sans dire pour quelle raison ils quittaient l'hôtel. Cela ne laissa pas d'étonner le gabarier et le jeune capitaine, peut-être même d'inquiéter Saouk et Ben-Omar. Mais très probablement le Malouin n'aurait pas répondu si on l'eût interrogé à ce sujet.

Où allaient-ils, ainsi, ces deux héritiers ? L'envie les prenait-elle de courir les pittoresques quartiers d'Alger ? Était-ce par curiosité de voyageurs qu'ils voulaient déambuler le long des rues Bab-Azoum et autres, sur les quais, encore

animés par le va-et-vient des promeneurs ? Hypothèse invraisemblable, et que leurs compagnons n'auraient pu admettre.

« Alors... quoi ?... » dit Gildas Trégomain.

Ce que le jeune capitaine et les autres avaient d'ailleurs noté pendant le trajet en railway, c'est que maître Antifer s'était à plusieurs reprises départi de son mutisme pour s'entretenir à voix basse avec le banquier. Et, très certainement, Zambuco avait paru approuver ce que lui communiquait son interlocuteur. De quoi étaient-ils donc convenus tous les deux ?... Cette sortie tardive ne décelait-elle pas un plan combiné d'avance ?... Quel plan ?... Ne pouvait-on s'attendre aux plus étranges combinaisons avec deux compères de ce tempérament ?...

Cependant, après avoir serré la main de Juhel, le gabarier était rentré dans sa chambre. Là avant de se déshabiller, il ouvrit largement sa fenêtre, désireux de respirer un peu de ce bon air algérien. À la pâle clarté des étoiles, il entrevit un vaste espace, toute la rade jusqu'au cap Matifou, et sur laquelle brillaient des fanaux de navires, les uns

mouillés, les autres atterrissant avec la brise du soir. Puis le littoral s'illuminait des feux de la pêche aux flambeaux. Plus près, dans le port, chauffaient de sombres paquebots en partance dont les larges cheminées s'empanachaient d'étincelles.

Au-delà du cap Matifou, se développait la pleine mer, limitée par un horizon sur lequel de splendides constellations montaient comme un bouquet d'artifices.

La journée prochaine serait magnifique, si l'on s'en rapportait aux promesses de la nuit. Le soleil se lèverait radieusement, éteignant les dernières étoiles du matin.

« Quel plaisir, pensait Gildas Trégomain, de visiter cette noble ville d'Algerre, de s'y donner quelques jours de répit, après ce diabolique itinéraire depuis Mascate, et avant d'être bourlingué de nouveau jusqu'à l'îlot numéro deux !... J'ai entendu parler du restaurant Moïse, à la pointe Pescade ! Pourquoi n'irions-nous pas demain faire un bon dîner chez ce Moïse ?... »

En ce moment, un heurt violent retentit à la

porte de la chambre, comme dix heures venaient de sonner.

« Est-ce toi, Juhel ?... demanda Gildas Trégomain.

– Non... c'est moi, Antifer.

– Je vais t'ouvrir, mon ami.

– Inutile... Habille-toi, et boucle ta valise.

– Ma valise ?...

– Nous partons dans quarante minutes !

– Dans quarante minutes ?...

– Et ne te mets pas en retard... car les paquebots n'ont pas l'habitude d'attendre ! Je vais prévenir Juhel. »

Abasourdi du coup, le gabarier se demandait s'il ne rêvait pas... Non ! Il entendit l'appel frappé à la porte de Juhel, et la voix de son oncle qui lui ordonnait de se lever. Puis, les marches gémirent sous les pas qui redescendaient l'escalier.

Juhel, qui était en train d'écrire, ajouta une ligne à sa lettre, prévenant Énogate que tous

allaient quitter Alger le soir même. Voilà donc pourquoi Zambuco et maître Antifer étaient sortis... C'était afin de s'informer si quelque navire se préparait à partir pour la côte d'Afrique. Oui, par une bonne fortune inespérée ils avaient trouvé ledit paquebot faisant ses préparatifs d'appareillage, ils s'étaient empressés de retenir des places à bord, et alors, maître Antifer, sans se préoccuper en aucune façon des convenances d'autrui, était monté prévenir Gildas Trégomain et Juhel, tandis que le banquier avertissait Ben-Omar et Nazim.

Le gabarier se sentit tomber à un inexprimable désappointement, tout en préparant sa valise. Mais il n'y avait pas à discuter. Le chef avait parlé ; il fallait obéir.

Presque aussitôt, Juhel rejoignit Gildas Trégomain dans sa chambre, et lui dit :

« Vous ne vous attendiez pas ?...

– Non, mon garçon, répondit le gabarier, bien que je doive m'attendre à tout de la part de ton oncle ! Et moi, qui me promettais au moins quarante-huit heures de promenade à Algerre... Et

le port... et le Jardin d'Essai... et la Casbah !

– Que voulez-vous, monsieur Trégomain, c'est une véritable mauvaise chance que mon oncle ait rencontré un bâtiment prêt à prendre la mer !

– Oui... et je me révolterai à la fin ! s'écria le gabarier, qui se laissa aller à un mouvement de colère contre son ami.

– Hélas ! non, monsieur Trégomain, vous ne vous révolterez pas... ou, si vous vous y risquiez, il suffirait que mon oncle vous regardât d'une certaine façon, en roulant son caillou entre ses dents...

– Tu as raison, Juhel, répondit Gildas Trégomain, qui baissa la tête... j'obéirai... tu me connais bien !... C'est tout de même dommage... Et ce fin dîner que je comptais nous offrir chez Moïse, à la pointe Pescade !... »

Vains regrets ! Le pauvre homme, en exhalant un gros soupir, acheva ses préparatifs. Dix minutes après, Juhel et lui avaient trouvé maître Antifer, le banquier Zambuco, Ben-Omar et Nazim, dans le vestibule de l'hôtel.

Si on leur avait fait bon accueil à leur arrivée, on leur fit grise mine au départ. Le prix des chambres fut réglé cependant comme si elles avaient été occupées vingt-quatre heures. Juhel jeta sa lettre dans la boîte mise à la disposition des voyageurs. Puis, tous, suivant les quais, descendirent l'escalier qui aboutit au port, tandis que Gildas Trégomain entrevoyait pour la dernière fois, encore illuminée, la place du Gouvernement.

À une demi-encablure était mouillé un steamer, dont on entendait rugir la chaudière sous la pression de sa vapeur. Une fumée noire souillait le ciel étoilé. De violents coups de sifflet annonçaient que le paquebot ne tarderait pas à larguer ses amarres.

Une embarcation, se balançant aux marches du quai, attendait les passagers pour les mener à bord. Maître Antifer et ses compagnons s'y installèrent. En quelques coups d'aviron, ils eurent accosté. Avant même que Gildas Trégomain eût pu s'y reconnaître, il était conduit à la cabine qu'il devait partager avec Juhel.

Maître Antifer et Zambuco en occupaient une seconde, le notaire et Saouk une troisième.

Ce paquebot, le *Catalan,* appartenait à la Compagnie des Chargeurs Réunis de Marseille. Employé à un service régulier sur la côte occidentale de l'Afrique pour Saint-Louis et pour Dakar, il faisait les escales intermédiaires, quand il le fallait, soit pour prendre ou déposer des passagers, soit pour embarquer ou débarquer des marchandises. Assez convenablement aménagé, il marchait à une moyenne de dix à onze nœuds, très suffisante pour ce genre de navigation.

Un quart d'heure après l'arrivée de maître Antifer, un dernier coup de sifflet déchira l'air. Puis, ses amarres larguées, le *Catalan* s'ébranla, son hélice patouilla violemment, soulevant l'écume à la surface de l'eau ; il contourna les navires mouillés au large, longea les grands paquebots méditerranéens endormis à leur poste, suivit le chenal entre l'arsenal et la jetée, donna au large, et prit direction vers l'ouest.

Un vague amoncellement de maisons blanches apparut alors aux yeux du gabarier ; c'était la

Casbah dont il ne devait voir que la silhouette indécise. Un cap se montra à l'accore du littoral ; c'était la pointe Pescade, la pointe du restaurant Moïse où l'on confectionne de si succulentes bouillabaisses...

Et ce fut là tout ce que Gildas Trégomain emporta comme souvenirs de son passage à Algerre.

Inutile de mentionner que, dès la sortie du port, Ben-Omar, étendu sur la couchette de sa cabine, recommença à goûter les douceurs du mal de mer. Et, quand il songeait qu'après avoir été de sa personne au golfe de Guinée, il lui faudrait en revenir... Heureusement, ce serait la dernière traversée, cette fois !... Sur cet îlot numéro deux, il était assuré de toucher son fameux tantième !... Et encore, si l'un de ses compagnons eût éprouvé le même mal, si d'autres cœurs que le sien se fussent soulevés aux caprices de la houle... Non ! Pas un qui ressentit la moindre nausée... Il était seul à souffrir... Il n'avait même pas cette consolation si humaine de voir un de ses

semblables partager ses souffrances.

Les passagers du *Catalan* étaient en majorité des marins, qui regagnaient les ports de la côte, quelques Sénégalais et un certain nombre de soldats d'infanterie de marine, habitués aux éventualités de la navigation. Tous se rendaient à Dakar, où le steamer devait déposer ses marchandises. Il n'y aurait donc pas lieu de faire escale en route. Aussi, maître Antifer ne pouvait-il que s'applaudir de s'être précipité à bord du *Catalan.* Il est vrai, qu'une fois rendu à Dakar, on n'aurait pas atteint le but, et c'est même ce que lui fit observer Zambuco.

« D'accord, répondit-il, mais je n'ai jamais compté trouver un paquebot allant d'Alger au Loango, et, lorsque nous serons à Dakar, nous aviserons. »

En effet, il eût été difficile de procéder autrement. Il n'en restait pas moins que cette dernière partie du voyage présenterait sans doute de réels embarras. De là sérieux sujet de préoccupation pour les beaux-frères en expectative.

Pendant la nuit, le *Catalan* prolongea le littoral à la distance de deux à trois milles. Les feux de Tenez se montrèrent, puis ce fut à peine si l'on put distinguer la sombre masse du cap Blanc. Le lendemain, dans la matinée, on aperçut les hauteurs d'Oran, et une heure après, le paquebot doubla le promontoire au revers duquel s'arrondit la rade de Mers-el-Kébir.

Plus loin, c'est la côte marocaine qui se développe sur bâbord, avec son lointain profil de montagnes, dominant cette giboyeuse contrée du Riff. À l'horizon apparut Tétuan tout éclatante sous les rayons solaires, puis, à quelques milles dans l'ouest, Ceuta, campé sur son rocher, entre deux criques, comme un fort qui commande ce battant de porte de la Méditerranée dont l'autre battant est sous la clef de l'Angleterre. Enfin, au large du détroit, apparut l'immense Atlantique.

Les croupes boisées du littoral marocain se dessinèrent. Au-delà de Tanger, caché derrière une courbure de son golfe, des villas au milieu des arbres verts, plusieurs marabouts s'en détachant avec une vigueur crue qui éblouissait.

La mer était animée par nombre de bâtiments voiliers, attendant que le vent leur permit d'embouquer le détroit de Gibraltar.

Le *Catalan* n'avait pas de ces retards à craindre. Ni la brise, ni ce courant, reconnaissable à un singulier clapotis aux abords de l'entonnoir méditerranéen, ne pouvaient lutter contre sa puissante hélice, et, vers les neuf heures du soir, il battait de sa triple branche la mer atlantique.

Le gabarier et Juhel causaient sur la dunette, avant d'aller s'accorder quelques heures de repos. Tout naturellement, la même pensée leur vint à l'esprit, au moment où le *Catalan,* mettant le cap au sud-ouest, contournait l'extrême pointe de la terre d'Afrique – une pensée de regret.

« Oui, mon garçon, dit Gildas Trégomain, il eût été très préférable, au sortir du détroit, de venir sur tribord au lieu de venir sur bâbord ! Au moins nous ne tournerions pas les talons à la France...

– Et pour aller où ?... répondit Juhel.

– Au diable, j'en ai peur ! répliqua le gabarier. Que veux-tu, Juhel, mieux vaut endurer son mal en patience ! On revient de partout, même de chez le diable !... Dans quelques jours, nous serons à Dakar, et de Dakar au fond du golfe de Guinée...

– Qui sait si nous trouverons immédiatement à Dakar un moyen de transport ?... Il n'existe pas de service régulier au-delà... Nous pouvons être retardés pendant des semaines, et, si mon oncle s'imagine...

– Il se l'imagine, n'en doute pas !

– Qu'il lui sera facile d'atteindre son îlot numéro deux, il se trompe ! Savez-vous à quoi je pense, monsieur Trégomain ?

– Non, mon garçon, mais si tu veux me le dire...

– Eh bien, je pense que mon grand-père Thomas Antifer aurait dû laisser ce damné Kamylk sur les roches de Jaffa...

– Oh ! Juhel, ce pauvre homme...

– S'il l'y avait laissé, cet Égyptien n'aurait pu

léguer ses millions à son sauveteur, et, s'il ne lui avait pas légué ses millions, mon oncle ne serait pas à courir après, et Énogate serait ma femme !

– Ça, c'est vrai, répondit le gabarier. Mais si tu avais été là, toi, Juhel, tu aurais sauvé la vie à ce malheureux pacha, tout comme l'a fait ton grand-père ! – Tiens, ajouta-t-il en montrant un point brillant d'une vive lueur sur bâbord, et pour détourner la conversation, quel est ce feu ?

– C'est le feu du cap Spartel », répondit le jeune capitaine.

En effet, c'était ce phare qui, placé à l'extrémité ouest du continent africain, et entretenu aux frais des divers États de l'Europe, est le plus avancé de ceux dont les éclats se projettent à la surface des mers africaines.

Il n'y a pas lieu de raconter en détail cette traversée du *Catalan.* Le paquebot fut favorisé. Il trouva des vents de terre sur ces parages et put suivre le littoral à faible distance. La mer n'était soulevée que par la houle venue du large sans

lames déferlantes. Il fallait vraiment être le plus susceptible des Omars pour être malade par si beau temps. Toute la côte resta en vue, les hauteurs de Mékinez, de Mogador, le mont Thésat, qui domine cette région à une altitude de mille mètres, Taroudant, et le promontoire Juby où se ferme la frontière marocaine.

Gildas Trégomain n'eut point la satisfaction d'apercevoir les îles Canaries, car le *Catalan* passa à une cinquantaine de milles de Fuerteventura, la plus rapprochée du groupe ; mais il put saluer le cap Bojador, avant de franchir le tropique du Cancer.

Le cap Blanc fut relevé dans l'après-midi du 2 mai ; puis on entrevit Portendik le matin suivant, dès les premières lueurs de l'aube, et enfin les rivages du Sénégal se développèrent aux regards des voyageurs.

Ainsi qu'il a été dit, tous ses passagers étant à destination de Dakar, le *Catalan* n'eut point l'occasion de relâcher à Saint-Louis, qui est la capitale de cette colonie française.

Il semble, d'ailleurs, que Dakar ait une

importance maritime plus considérable que Saint-Louis. La plupart des transatlantiques qui desservent les lignes de Rio-de-Janeiro au Brésil et de Buenos-Ayres à la République-Argentine, y relâchent avant de se lancer à travers l'Océan. Très probablement, maître Antifer trouverait plus aisément à Dakar des moyens de transport pour gagner le Loango.

Enfin, le 5, vers les quatre heures du matin, le *Catalan* doubla ce fameux cap Vert, situé en même latitude que les îles de ce nom. Il tourna la presqu'île triangulaire, qui pend comme un pavillon à cette extrême pointe du continent africain sur l'Atlantique, et le port de Dakar apparut à l'angle inférieur de la péninsule, après une traversée de huit cents lieues depuis la regrettée Algerre de Gildas Trégomain.

Dakar est bien une terre française, puisque le Sénégal appartient à la France, mais que la France était loin !

VII

Qui rapporte différents propos et divers incidents depuis l'arrivée à Dakar jusqu'à l'arrivée au Loango

Jamais Gildas Trégomain n'aurait pu imaginer qu'un jour viendrait où il se promènerait avec Juhel sur les quais de Dakar, cette ancienne capitale de la République goréenne. C'est pourtant ce qu'il faisait ce jour-là, en visitant le port protégé par sa double jetée de roches granitiques, tandis que maître Antifer et le banquier Zambuco, aussi inséparables que l'étaient Ben-Omar et Saouk, se dirigeaient vers l'agence maritime française.

Une journée doit amplement suffire à voir la ville. Elle n'offre rien de très curieux – un assez beau jardin public, une citadelle qui sert de logement à la garnison, une certaine pointe de

Bel-Air, sur laquelle s'élève un établissement où l'administration interne les malades atteints de la fièvre jaune. Si nos voyageurs allaient être retenus plusieurs jours dans cet arrondissement, qui a Gorée pour chef-lieu et Dakar pour ville principale, ce laps de temps leur paraîtrait interminable.

Enfin, il faut faire contre fortune bon cœur, c'est ce que se répétaient Gildas Trégomain et Juhel. En attendant, ils flânaient sur les quais, ils remontaient les rues ensoleillées de la ville, convenablement entretenues par des condamnés sous la surveillance de quelques disciplinaires.

En réalité, ce qui devait les intéresser davantage, c'étaient ces bâtiments – ces morceaux d'elle-même que la France envoyait de Bordeaux à Rio-de-Janeiro, ces paquebots des Messageries impériales – ainsi s'appelaient-elles en 1862. Dakar n'était pas alors l'importante station qu'elle est devenue depuis cette époque, bien que le commerce du Sénégal se chiffrât déjà par vingt-cinq millions de francs, dont vingt millions avec nos nationaux. Elle ne possédait

que neuf mille habitants, population qui tend à s'accroître à la suite des travaux entrepris pour l'amélioration du port.

Par exemple, si le gabarier n'avait jamais fait connaissance avec les nègres Bambaras, rien ne lui serait plus facile maintenant. En effet, ces indigènes pullulent dans les rues de Dakar. Grâce à leur tempérament sec et nerveux, leur crâne épais, leur toison crépue, ils peuvent impunément supporter les ardeurs du soleil sénégalien. Quant à Gildas Trégomain, il avait cru devoir étendre sur sa tête son large mouchoir à carreaux, qui tant bien que mal lui tenait lieu d'ombrelle.

« Seigneur Dieu, qu'il fait chaud ! s'écria-t-il. Je ne suis vraiment pas fait pour vivre sous les Tropiques !

– Ce n'est rien encore, monsieur Trégomain, répondit Juhel, et, lorsque nous serons au fond du golfe de Guinée, à quelques degrés au-dessous de l'Équateur...

– Je fondrai, pour sûr, répliqua le gabarier, et je ne rapporterai au pays que ma peau et mes os ! D'ailleurs, ajouta-t-il avec son bon sourire, tandis

qu'il épongeait sa face suintant comme un alcarazas, il serait difficile de rapporter moins, n'est-ce pas ?

– Eh ! vous avez déjà maigri, monsieur Trégomain, fit observer le jeune capitaine.

– Tu trouves ?... Bah ! J'ai de la marge avant d'être réduit à l'état de squelette ! À mon avis, mieux vaut être maigre, quand on s'aventure dans des endroits où les gens se nourrissent de chair humaine. Est-ce qu'il y a des cannibales... du côté de la Guinée ?...

– Plus guère... je l'espère, du moins ! répondit Juhel.

– Eh bien, mon garçon, tâchons de ne point tenter les naturels par notre embonpoint ! Et puis, qui sait, après l'îlot numéro deux, s'il faut aller chercher un îlot numéro trois... dans des pays où l'on se mange en famille...

– Comme l'Australie ou les îles du Pacifique, monsieur Trégomain !

– Oui !... Là les habitants sont anthropophages !... »

Il aurait pu même dire « philantropophages », le digne gabarier, s'il eût été capable de forger ce mot, car, en ces pays-là, c'est par pure gourmandise que l'on dévore son semblable.

Mais, de penser que maître Antifer pousserait l'entêtement jusque-là, que la folie des millions pourrait le conduire en ces lointains parages, ce n'était pas admissible. Certainement, son neveu et son ami ne l'y suivraient pas, et l'empêcheraient même d'entreprendre une telle campagne, dussent-ils l'enfermer dans une maison d'aliénés.

Lorsque Gildas Trégomain et Juhel rentrèrent à l'hôtel, ils y retrouvèrent maître Antifer et le banquier.

L'agent français avait fait le meilleur accueil à son compatriote. Toutefois, quand celui-ci demanda s'il se trouvait à Dakar quelque navire en partance pour un des ports du Loango, il n'obtint qu'une réponse fort décourageante. Les paquebots qui font ce service sont très irréguliers, et, dans tous les cas, ne touchent à Dakar qu'une

fois par mois. Il existe bien un service hebdomadaire entre Sierra Léone et Grand-Bassam, mais de là au Loango il y a loin encore. Or, le premier paquebot ne devait pas arriver à Dakar avant huit jours. Quelle malencontreuse chance ! Une semaine à passer dans cette bourgade en rongeant son frein ! Et il faudrait qu'il fût d'un acier finement trempé, ce frein, pour résister aux dents de Pierre-Servan-Malo, qui broyaient maintenant un caillou par jour. Il est vrai, ce ne sont pas les cailloux qui manquent aux grèves du littoral africain, et maître Antifer pourrait y renouveler sa provision.

La vérité nous oblige à dire qu'une semaine à Dakar, c'est long, très long. Les promenades sur le port, les excursions jusqu'au marigot qui coule à l'est de la ville, n'offrent pas au touriste des distractions suffisantes pour l'occuper plus d'un jour. Aussi convenait-il de s'armer de cette patience qu'une heureuse philosophie peut seule donner. Mais, à l'exception de Gildas Trégomain, remarquablement doué sous ce rapport, ils n'étaient ni patients ni philosophes, l'irritable Malouin et les divers personnages qu'il entraînait

à sa suite. S'ils bénissaient Kamylk-Pacha de les avoir choisis pour héritiers, ils le maudissaient de la fantaisie qu'il avait eue d'enterrer son héritage si loin. C'était déjà trop d'être allés jusqu'au golfe d'Oman, et voilà qu'il fallait descendre jusqu'au golfe de Guinée ! Cet Égyptien n'aurait donc pu faire choix d'un honnête îlot, bien discret, sur les parages des mers européennes ? Est-ce qu'il ne s'en rencontre pas dans la Méditerranée, dans la Baltique, dans la mer Noire, dans la mer du Nord, au milieu des eaux riveraines de l'océan Atlantique, et très convenablement aménagés pour servir de coffres-forts ? Vraiment, le pacha s'était entouré d'un luxe de précautions exagéré ! Enfin, ce qui était était, et, à moins d'abandonner la partie... L'abandonner ?... Vous auriez été bien reçu, si vous en aviez fait la proposition à maître Antifer, au banquier Zambuco, et même au notaire, tenu en laisse par la poigne du violent Saouk !

Au surplus, le lien de sociabilité, qui rattachait les uns aux autres ces divers personnages, se relâchait visiblement. Il y avait trois groupes très distincts : le groupe Antifer-Zambuco, le groupe

Omar-Saouk, le groupe Juhel-Trégomain. Ils vivaient séparés, ne se voyaient qu'aux heures des repas, s'évitaient pendant les promenades, ne causaient jamais entre eux de la grande affaire. Ils se bornaient à des duos, qui semblaient ne jamais devoir se fondre en un sextuor final – lequel, d'ailleurs, n'eût pu être qu'une abominable cacophonie.

Premier groupe Juhel-Trégomain. On connaît le sujet habituel de ses entretiens : prolongation indéterminée du voyage, éloignement progressif des deux fiancés, crainte que tant de recherches et de fatigues n'aboutissent qu'à une mystification, état d'âme de leur oncle et ami, dont la surexcitation s'accroissait chaque jour et qui menaçait sa raison. Toutes causes de chagrin pour le gabarier et le jeune capitaine, résignés à ne point le contrarier et à le suivre jusqu'au bout.

Deuxième groupe Antifer-Zambuco. Quelle curieuse étude les deux futurs beaux-frères eussent offerte à l'examen d'un moraliste ! L'un, jusqu'alors de goûts simples, menant une existence tranquille dans sa tranquille province,

avec cette philosophie naturelle du marin qui a pris sa retraite, et maintenant en proie à la *sacra fames* de l'or, l'esprit détraqué devant ce mirage de millions qui éblouissent ses yeux ! L'autre, si riche déjà, mais n'ayant d'autre souci que d'entasser richesses sur richesses, s'exposant à tant de fatigues, à tant de dangers même, dans le but d'en grossir le tas !

« Huit jours à moisir au fond de ce trou, répétait maître Antifer, et qui sait si ce maudit paquebot n'aura pas de retard ?...

– Et encore, répondait le banquier, la mauvaise fortune veut-elle qu'il nous débarque à Loango, et, de là, il faudra remonter pendant une cinquantaine de lieues pour gagner la baie Ma-Yumba !

– Eh ! je m'inquiète bien de ce bout de chemin ! s'écriait l'irascible Malouin.

– Il y aura lieu de s'en inquiéter, cependant, faisait observer Zambuco.

– Bon !... plus tard... que diable !... On n'envoie pas l'ancre par le fond avant d'être au

mouillage ! Arrivons d'abord à Loango, et ensuite on avisera !

– Peut-être pourrait-on décider le capitaine du paquebot à relâcher au port de Ma-Yumba... Cette relâche l'écarterait peu de sa route ?

– Je doute qu'il y consente, par la raison que cela ne doit pas lui être permis.

– En lui offrant une indemnité convenable... pour ce détour, suggéra le banquier.

– Nous verrons, Zambuco, mais vous avez toujours l'esprit préoccupé de ce qui ne me préoccupe guère ! L'essentiel est d'arriver à Loango, d'où nous saurons bien gagner Ma-Yumba. Mille bombardes ! nous avons des jambes, et s'il l'avait fallu, s'il n'y avait pas eu d'autre moyen de quitter Dakar, je n'aurais pas hésité à prendre le chemin du littoral...

– À pied ?...

– À pied. »

Il en parlait à son aise, Pierre-Servan-Malo ! Et les dangers, les obstacles, les impossibilités

d'un tel cheminement ! Huit cents lieues à travers les territoires du Liberia, de la côte d'Ivoire, des Achantis, du Dahomey, du Grand-Bassam ! Non, et il devait s'estimer très heureux qu'en prenant passage à bord d'un paquebot, il pût éviter les périls du voyage ! Pas un de ceux qui l'auraient accompagné dans une pareille expédition n'en serait revenu ! Et Mlle Talisma Zambuco eût vainement attendu en sa maison de Malte le retour de son trop audacieux fiancé !

Ils devaient donc se résigner au paquebot, bien qu'il ne dût pas arriver avant une huitaine de jours. Mais qu'elles leur paraîtraient longues, ces heures passées à Dakar !

Tout autre était la conversation du couple Saouk-Omar. Non pas que le fils de Mourad fût moins impatient d'atteindre l'îlot et d'enlever le trésor de Kamylk-Pacha, non ! C'était sur la façon dont il en dépouillerait les deux colégataires à son profit, que se concentrait sa pensée, à l'extrême épouvante de Ben-Omar. Après avoir médité de faire le coup au retour de Sohar à Mascate avec l'aide de coquins à son

service, il essaierait, cette fois, de l'accomplir au retour de Ma-Yumba à Loango par des moyens identiques. Certainement ses chances seraient plus sérieuses. Parmi les indigènes de la province, ou chez ces agents interlopes des factoreries, il saurait recruter de ces gens capables de tout, même de verser le sang, et qui s'associeraient, moyennant finances, à sa criminelle opération.

Et c'est bien cette perspective dont s'effrayait le pusillanime Ben-Omar, sinon par un excès de délicatesse, du moins par la crainte d'être mêlé à quelque mauvaise affaire – ce qui ne lui laissait plus un instant de répit.

Et alors il essayait de timides observations. Il affirmait que maître Antifer et ses compagnons étaient hommes à vendre chèrement leur vie. Il insistait sur ce point que, tout en les payant bien, on ne pouvait compter sur les coquins qu'emploierait Saouk, qu'ils parleraient tôt ou tard, que l'attentat s'ébruiterait dans le pays, qu'on finissait toujours par savoir la vérité même au milieu de ces contrées sauvages, lorsqu'il

s'agissait des explorateurs massacrés sur les territoires les plus reculés de l'Afrique, qu'on ne pouvait jamais être assuré du secret... Il est visible que toute cette argumentation ne découlait pas de la criminalité de l'acte, mais de la peur qu'il fût découvert un jour – les seules raisons qui auraient pu arrêter un homme tel que Saouk.

Au fond, cela ne le touchait nullement... Il en avait vu et fait bien d'autres !... Et, jetant au notaire un de ces regards qui le glaçaient jusqu'à la moelle des os :

« Je ne connais qu'un imbécile, répondait-il, un seul qui serait capable de me trahir !

– Et qui donc, Excellence ?...

– Toi, Ben-Omar !

– Moi ?

– Oui, et prends garde, car je sais un moyen sûr d'obliger les gens à se taire ! »

Ben-Omar, tremblant de tous ses membres, baissait la tête. Un cadavre de plus sur la route de Ma-Yumba à Loango, ce n'était pas pour embarrasser Saouk, il le savait de reste.

Le paquebot attendu mouilla dans la matinée du 12 mai au port de Dakar. C'était le *Cintra,* un navire portugais, affecté au transport des voyageurs et des marchandises à destination de Saint-Paul-de-Loanda, l'importante colonie lusitanienne de l'Afrique tropicale. Il faisait régulièrement relâche à Loango, et, comme il partait le lendemain dès le jour levant, nos voyageurs se hâtèrent d'y retenir leurs places. Avec sa vitesse moyenne de neuf à dix milles, la traversée devait durer une semaine, pendant laquelle Ben-Omar s'attendait à tous les affres du mal de mer.

Le lendemain, ayant laissé à Dakar un certain nombre de passagers, le *Cintra* sortit du port par un beau temps, la brise venant de terre. Maître Antifer et le banquier poussèrent un immense soupir de satisfaction, comme si leurs poumons n'eussent pas fonctionné depuis une semaine. C'était leur dernière étape, avant de mettre le pied sur l'îlot numéro deux, et la main sur le trésor qu'il leur gardait fidèlement dans ses

entrailles. L'attraction que cet îlot exerçait sur eux semblait d'autant plus puissante qu'ils s'en approchaient davantage, conformément aux lois naturelles et en raison inverse du carré des distances. Et, à chaque tour d'hélice du *Cintra,* cette distance décroissait... décroissait...

Hélas ! elle s'accroissait au contraire pour Juhel. Il s'éloignait de plus en plus de cette France, de cette Bretagne où se désolait Énogate. Il lui avait écrit de Dakar dès son arrivée, il lui avait écrit la veille de son départ, et la pauvre fille ne tarderait pas à apprendre que son fiancé s'en allait encore plus loin d'elle... Et c'est à peine s'il pouvait assigner une date probable à son retour !

Tout d'abord, Saouk avait cherché à savoir si le *Cintra* devait débarquer des passagers à Loango. Parmi ces aventuriers, dont la conscience est réfractaire aux scrupules et aux remords, qui vont chercher fortune en ces régions reculées, peut-être en trouverait-il qui, connaissant le pays, seraient susceptibles de devenir ses complices ? Son Excellence fut déçue

de ce chef. Ce serait donc à Loango qu'il aurait à faire son choix de coquins. Par malheur, il ne parlait pas la langue portugaise que Ben-Omar ignorait également. Circonstance assez embarrassante, lorsqu'il s'agit de traiter des affaires délicates, pour lesquelles il est indispensable de s'exprimer avec une parfaite netteté. Du reste, maître Antifer, Zambuco, Gildas Trégomain et Juhel en étaient réduits à causer entre eux, personne à bord ne sachant le français.

Quelqu'un dont la surprise égala la satisfaction, il faut le reconnaître, ce fut le notaire Ben-Omar. Prétendre qu'il ne ressentît aucun malaise pendant cette traversée du *Cintra,* ce serait exagérer. Toutefois, ces grandes souffrances qu'il avait subies antérieurement lui furent épargnées. La navigation s'opérait dans des conditions excellentes, favorisée par un léger vent de terre. La mer restait calme le long du littoral que le *Cintra* longeait à deux ou trois milles, et c'est à peine si elle ressentait les houles du large.

Et même, ces conditions ne se modifièrent pas, lorsque le paquebot eut doublé le cap des Palmes, à l'extrême pointe du golfe de Guinée. En effet, ainsi que cela se produit souvent, la brise suivait le contour des côtes, et le golfe fut aussi propice que l'avait été l'Océan. Et, cependant, le *Cintra* dut perdre de vue les hauteurs du continent, en prenant direction sur Loango. On ne vit rien des territoires des Achantis ni du Dahomey, pas même la cime de ce mont Cameroun qui se dresse à une altitude de trois mille neuf cent soixante mètres par-delà l'île Fernando-Po, sur les confins de la Haute-Guinée.

Dans l'après-midi du 19 mai, Gildas Trégomain fut pris d'une certaine émotion. Juhel venait lui apprendre qu'il allait franchir l'Équateur. Enfin pour la première fois, pour la dernière sans doute, l'ex-patron de la *Charmante-Amélie* avait l'occasion de pénétrer dans l'hémisphère austral. Quelle aventure, lui, un marinier de la Rance ! Aussi fut-ce sans trop de regret qu'il remit aux matelots du *Cintra,* à

l'exemple des autres passagers, sa piastre de bienvenue en l'honneur du passage de la Ligne.

Le lendemain, au soleil levant, le *Cintra* se trouvait en latitude de la baie Ma-Yumba, à une distance de cent milles environ. Si le capitaine du paquebot eût consenti à se porter en cette direction, à relâcher dans ce port qui appartient à l'état de Loango, que de fatigues, que de dangers peut-être il aurait épargnés à maître Antifer et aux siens ! Cette relâche les eût dispensés d'un parcours extrêmement difficile à la lisière du littoral.

Aussi, poussé par son oncle, Juhel essaya-t-il de pressentir le capitaine du *Cintra* à ce sujet. Ce Portugais connaissait quelques mots de la langue anglaise, et quel est le marin qui n'est pas tant soit peu familiarisé avec l'idiome britannique ? Or, Juhel, on le sait, parlait couramment cette langue, et il en avait largement usé lors de ses rapports avec le prétendu interprète de Mascate. Il communiqua donc au capitaine la proposition de relâcher à Ma-Yumba. Ce détour n'allongerait la traversée que de quarante-huit heures environ...

On ne demanderait pas mieux que de payer le retard et les dépenses qu'il comporterait, consommation de combustible, nourriture de l'équipage, indemnité aux armateurs du *Cintra,* etc.

Le capitaine saisit-il la proposition que lui fit Juhel ? Oui, à n'en pas douter, surtout lorsqu'elle fut appuyée d'une démonstration sur la carte du golfe de Guinée. Entre marins, on se comprend d'un mot. Et, en vérité, rien n'eût été plus simple que de s'écarter vers l'est, afin de déposer cette demi-douzaine de passagers à Ma-Yumba, puisque ces passagers offraient une somme convenable.

Le capitaine refusa. Esclave des règlements du bord, il était frété pour Loango, il irait à Loango. De Loango, il devait aller à Saint-Paul-de-Loanda, il irait à Saint-Paul-de-Loanda – pas ailleurs, quand même on voudrait lui acheter son navire au poids de l'or. Telles furent les expressions dont il se servit, que Juhel comprit très exactement et qu'il traduisit à son oncle.

Colère terrible de celui-ci, accompagnée d'une bordée de mots malsonnants à l'adresse du capitaine. Rien n'y fit, et même, sans l'intervention de Gildas Trégomain et de Juhel, il est probable que maître Antifer, en état de rébellion, eût été flanqué à fond de cale pour le reste de la traversée.

Et voilà pourquoi, le surlendemain, dans la soirée du 21 mai, le *Cintra* stoppa devant les longs bancs de sable qui défendent la côte du Loango, débarqua avec sa chaloupe les passagers en question, puis repartit quelques heures après, en faisant route sur Saint-Paul, la capitale de la colonie portugaise.

VIII

Où il est démontré que certains passagers ne sont pas bons à embarquer à bord d'un boutre africain

Le lendemain, à l'abri d'un baobab, qui les défendait contre les torrents de feu du soleil, deux hommes s'entretenaient avec animation. En remontant la principale rue de Loango, où ils venaient de se rencontrer par le plus grand des hasards, ils s'étaient regardés, faisant mille gestes de surprise.

L'un avait dit :

« Toi... ici ?...

– Oui... moi ! » avait répondu l'autre.

Et, sur un signe du premier, qui était Saouk, le second, un Portugais du nom de Barroso, l'avait suivi hors de la ville.

Si Saouk ne parlait pas la langue de Barroso, Barroso parlait la langue de Son Excellence, ayant longtemps vécu en Égypte. Deux anciennes connaissances, on le voit. Barroso faisait partie de cette bande d'aventuriers qu'entretenait Saouk, lorsqu'il se livrait à des déprédations de toutes sortes, sans être trop inquiété par les agents du vice-roi, grâce à l'influence de Mourad, son père, le propre cousin de Kamylk-Pacha. Puis, la bande s'étant dispersée après quelques hauts faits auxquels il eût été impossible d'assurer l'impunité, Barroso avait disparu. De retour en Portugal, où ses aptitudes naturelles ne trouvèrent pas à s'exercer, il avait quitté Lisbonne pour venir travailler dans une factorerie du Loango. À cette époque, le commerce de la colonie, presque anéanti à la suite de l'abolition de la traite, se réduisait au transport de l'ivoire, de l'huile de palmes, des sacs d'arachides et des billes de bois d'acajou.

Actuellement, ce Portugais, qui avait navigué autrefois – âgé d'une cinquantaine d'années alors –, commandait un boutre de fort tonnage, le *Portalègre,* qui faisait le service de la côte au

compte des négociants du pays.

Ce Barroso, avec un passé tel que le sien, une conscience si parfaitement dépourvue de scrupules, une audace acquise au cours de ses anciens métiers, était juste l'homme qu'il fallait à Saouk pour mener à bonne fin ses criminelles machinations. Arrêtés au pied de ce baobab, dont les bras de vingt hommes n'eussent pas entouré le tronc – qu'était-ce auprès du fameux banian de Mascate ? – tous deux purent causer sans crainte d'être entendus, et de choses menaçantes pour la sécurité de maître Antifer et de ses compagnons.

Après que Saouk et Barroso se furent réciproquement raconté leur existence depuis l'année où le Portugais avait quitté l'Égypte, Son Excellence en vint au fait sans ambages. Par prudence, si Saouk se garda de faire connaître l'importance du trésor qu'il prétendait s'approprier, du moins amorça-t-il la cupidité de Barroso avec l'appât d'une somme considérable à gagner.

« Mais, ajouta-t-il, j'ai besoin pour me seconder d'un homme résolu... courageux...

– Vous me connaissez, Excellence, répondit le Portugais, et vous savez que je ne recule devant aucune besogne...

– Si tu n'es pas changé, Barroso...

– Je ne le suis pas.

– Sache donc qu'il y aura quatre hommes à faire disparaître, et peut-être un cinquième, si je juge convenable de me débarrasser d'un certain Ben-Omar dont je passe pour être le clerc sous le nom de Nazim.

– Un de plus, peu importe ! répondit Barroso.

– D'autant mieux que celui-là, il suffira de souffler dessus pour qu'il n'en soit plus jamais question.

– Et comment comptez-vous ?...

– Voici mon plan, répondit Saouk, après s'être bien assuré que personne ne pouvait l'entendre. Les gens dont il s'agit, trois Français, le Malouin Antifer, son ami et son neveu, puis un banquier tunisien, nommé Zambuco, viennent de débarquer à Loango, afin d'aller prendre possession d'un trésor déposé dans un des îlots

du golfe de Guinée.

– En quels parages ?... demanda vivement Barroso

– Les parages de la baie Ma-Yumba, répondit l'Égyptien. Leur intention est de remonter par terre jusqu'à cette bourgade, et j'ai pensé qu'il serait aisé de les attaquer, lorsqu'ils reviendraient à Loango avec leur trésor pour y attendre le passage du paquebot de Saint-Paul, qui doit les ramener à Dakar.

– Rien de plus facile, Excellence ! affirma Barroso. Je me fais fort de trouver une douzaine d'honnêtes aventuriers, toujours à l'affût d'une bonne affaire, et qui ne demanderont que de vous prêter assistance, moyennant un prix convenu... et convenable.

– Je n'en ai jamais douté, Barroso, et, sur ces territoires déserts, le coup ne peut manquer de réussir.

– Sans doute, Excellence, mais j'ai à vous proposer une combinaison plus avantageuse.

– Parle donc.

– Je commande ici un boutre de cent cinquante tonneaux, le *Portalègre,* qui transporte des marchandises d'un port à l'autre de la côte. Or, mon boutre doit précisément partir dans deux jours pour Baracka du Gabon, un peu au nord de Ma-Yumba.

– Eh ! s'écria Saouk, c'est là une circonstance dont il faut profiter ! Maître Antifer s'empressera de prendre passage à bord de ton boutre, afin d'éviter les fatigues et les dangers d'un voyage à pied sur le littoral. Tu nous débarqueras à Ma-Yumba, tu iras livrer tes marchandises au Gabon, et tu reviendras nous chercher... Et, pendant la traversée du retour à Loango...

– Entendu, Excellence.

– Combien as-tu d'hommes à bord ?...

– Douze.

– Dont tu es sûr ?...

– Comme de moi.

– Et que transportes-tu au Gabon ?...

– Une cargaison d'arachides, et, en outre, six éléphants achetés par une maison de Baracka, qui

doit les expédier à une ménagerie de Hollande.

– Tu ne parles pas le français, Barroso ?...

– Non, Excellence...

– Moi, n'oublie pas que je ne suis censé ni le parler ni le comprendre. Aussi chargerai-je Ben-Omar de te faire la proposition, et le Malouin n'hésitera pas à l'adopter. »

Ce n'était pas douteux, en effet, et il y avait lieu de craindre que les deux colégataires, dépouillés de leurs richesses, ne disparussent avec leurs compagnons pendant la navigation de retour à travers le golfe de Guinée.

Et qui aurait pu empêcher le crime ? Et qui pourrait en rechercher les auteurs ?

Le Loango n'est pas sous la domination portugaise comme le sont l'Angola et le Benguela. C'est un des royaumes indépendants de ce Congo – compris entre le fleuve Gabon, au nord, le fleuve Zaïre, au sud – qui devait bientôt appartenir à la France. Mais, à cette époque, depuis le cap Lopez jusqu'au Zaïre, les rois

indigènes reconnaissaient le souverain de Loango et lui payaient tribut généralement en esclaves : tels ceux de Cassange, Tomba Libolo, et certains vassaux régnant sur de petits territoires très divisés. La société est régulièrement constituée parmi ces nègres : en haut, le roi et sa famille, puis les princes-nés, c'est-à-dire issus d'une princesse qui seule peut leur transmettre la noblesse, puis les maris des princesses qui sont suzerains, puis les prêtres, les fétiches ou « yangas », dont le chef Chitomé est de vertu divine, enfin les courtiers, les marchands, les clients, c'est-à-dire le peuple.

Quant aux esclaves, il y en a beaucoup, il y en a trop. On ne les vend plus à l'étranger, il est vrai, et c'est une des conséquences de l'intervention européenne pour l'abolissement de la traite. Est-ce bien le souci de la dignité, de la liberté humaine, qui a provoqué cette abolition ? Tel n'était point l'avis de Gildas Trégomain, lequel se montra parfait connaisseur des hommes et des choses, quand, ce jour-là, il dit à Juhel :

« Si on n'avait pas inventé le sucre de

betteraves, et si l'on ne se servait que de sucre de canne pour sucrer son café, la traite s'exercerait encore et probablement s'exercerait toujours ! »

Mais, de ce que le roi du Loango est le roi d'un pays qui jouit de toute son indépendance, il ne s'ensuit pas que ses routes soient suffisamment surveillées et les voyageurs à l'abri de tout péril. Aussi eût-il été difficile de trouver un territoire plus favorable, ou une mer plus propice à un mauvais coup.

C'était bien ce dont se préoccupait Juhel – en ce qui concernait le territoire du moins. Si son oncle ne s'en inquiétait guère, déséquilibré comme il l'était, le jeune capitaine n'envisageait pas sans une sérieuse crainte ce cheminement de deux cents kilomètres le long du littoral jusqu'à la baie Ma-Yumba. Il crut devoir en prévenir le gabarier :

« Que veux-tu, mon garçon ? lui répondit Gildas Trégomain. Le vin est tiré, il faut le boire !

– En réalité, reprit Juhel, ce n'était qu'une promenade, cette excursion que nous avons faite de Mascate à Sohar, et encore étions-nous en

bonne compagnie !

– Voyons, Juhel, ne pourrait-on former à Loango une caravane d'indigènes ?...

– Je ne me fierais pas plus à ces moricauds qu'aux hyènes, panthères, léopards et lions de leur pays !

– Ah ! il y a de ces bêtes à foison ?...

– À foison, sans compter des lentas qui sont des vipères venimeuses, des cobras qui vous crachent leur écume à la figure et des boas de dix mètres...

– Un joli endroit, mon garçon ! Vrai, cet excellent pacha n'aurait pu en choisir un plus convenable ! Et tu affirmes que ces indigènes...

– Sont de médiocre intelligence, sans doute, comme tous les Congolais, mais ils en ont assez pour piller, voler, massacrer les fous qui s'aventurent sur cette abominable région... »

Ce bout de dialogue donne une très exacte idée des préoccupations de Juhel, partagées par Gildas Trégomain. Aussi, éprouvèrent-ils tous les deux un véritable soulagement, lorsque Saouk,

par l'intermédiaire de Ben-Omar, eut présenté le Portugais Barroso à maître Antifer et au banquier tunisien. Plus de longues étapes à travers ces contrées dangereuses, plus de fatigues sous ce climat excessif pendant un assez long voyage ! Comme Saouk n'avait rien dit de ses rapports antérieurs avec Barroso, comme Juhel ne pouvait soupçonner que ces deux coquins s'étaient connus autrefois, sa défiance ne fut point éveillée. L'essentiel, c'est que l'on ferait le trajet par mer jusqu'à la baie Ma-Yumba. Le temps était beau... On serait rendu en quarante-huit heures... Le boutre débarquerait ses passagers dans le port... il irait à Baracka... au retour il les rembarquerait avec le trésor... et tous regagneraient Loango d'où le prochain paquebot les ramènerait à Marseille... Non ! jamais la chance ne s'était si nettement déclarée en faveur de Pierre-Servan-Malo. Sans doute, il faudrait payer d'un bon prix le transport sur le boutre... Eh ! qu'importait ce prix !

Il y avait deux jours à passer à Loango[1], en

[1] C'est par Loango que l'on va maintenant à Brazzaville sur le fleuve Congo.

attendant que la demi-douzaine d'éléphants, expédiés de l'intérieur, fut rendue à bord du *Portalègre.* Aussi Gildas Trégomain et Juhel – le premier toujours désireux de s'instruire – s'amusèrent-ils à parcourir la bourgade, la « banza », comme on dit en langue congolaise.

Loango ou Bouala, la vieille cité, mesurant quatre mille cinq cents mètres de circuit, est bâtie au milieu d'un bois de palmiers. Elle ne se compose que d'un ensemble de factoreries, entourées de « chirubèques », sortes de cabanes faites de tiges de raphias et couvertes en feuilles de papyrus. Les comptoirs y sont portugais, espagnols, français, anglais, hollandais, allemands. Rien de plus mélangé, on le voit. Mais que de nouveau pour le gabarier ! Les Bretons des bords de la Rance ne ressemblent guère à ces indigènes demi-nus, armés d'arcs, de sabres de bois et de haches arrondies. Le roi de Loango, affublé d'un vieil uniforme ridicule, ne rappelle que de très loin le préfet d'Ille-et-Vilaine. Les bourgs entre Saint-Malo et Dinan ne possèdent

point de ces cases, abritées de cocotiers gigantesques. Enfin les Malouins ne sont pas polygames, comme ces paresseux de Congolais qui laissent tous les gros ouvrages à leurs femmes, et se couchent lorsque celles-ci sont malades. Seulement, les terres de la Bretagne ne valent pas les terres du Loango. Ici, il suffit de remuer le sol pour en obtenir de superbes récoltes, ce « manfrigo » ou millet dont les épis pèsent un kilogramme, ce « holcus » qui pousse sans culture, ce « luco » qui sert à la fabrication du pain, ce maïs, qui donne trois moissons par année, le riz, les patates, le manioc, le « tamba », espèce de panais, les « insatisfaits » ou lentilles, le tabac, des cannes à sucre dans les parties marécageuses, des vignes au voisinage du Zaïre, importées des Canaries et de Madère, des figues, des bananes, des oranges nommées « mambrochas », des citrons, des grenades, des « coudes », fruits en forme de pommes de pin qui contiennent une substance farineuse et fondante, des « neubanzams », sortes de noisettes très goûtées des nègres, et des ananas qui poussent naturellement sur les terrains déserts.

Et puis, quels arbres énormes – des mangliers, des sandals, des cèdres, des tamariniers, des palmiers, et nombre de ces baobabs d'où l'on tire un savon végétal et un marc de fruit, qui est très recherché des nègres !

Et quelle agglomération d'animaux, des cochons, des sangliers, des zèbres, des buffles, des chevreuils, des gazelles, des antilopes par troupes, des éléphants, des martres, des zibelines, des chacals, des onces, des porcs-épics, des écureuils volants, des chats sauvages, des chats-tigres, sans parler d'innombrables variétés de singes, chimpanzés et petites « moues » à queue longue et à figure bleuâtre, des autruches, des paons, des grives, des perdrix grises et rouges, des sauterelles comestibles, des abeilles, puis des moustiques, des « canzos », des satoles et des cousins plus qu'on n'en voudrait ! Étonnant pays, et à quelle intarissable source aurait puisé Gildas Trégomain, s'il avait eu le temps d'y étudier l'histoire naturelle !

On peut être certain que ni maître Antifer ni le banquier Zambuco n'auraient su dire si Loango

était peuplé de blancs ou de noirs. Non ! Leurs yeux regardaient ailleurs. Ils cherchaient au loin, plus au nord, un point imperceptible, un point unique au monde, une sorte d'énorme diamant aux éclats fascinateurs, pesant des milliers de carats et valant des millions de francs !... Ah ! qu'il leur tardait d'avoir mis le pied sur l'îlot numéro deux, terme définitif de leur aventureuse campagne !

Le 22 mai, au soleil levant, le boutre était prêt à partir. Les six éléphants, arrivés de la veille, avaient été embarqués avec les égards dus à de si grosses bêtes. Magnifiques animaux, à coup sûr, et qui n'auraient pas déparé le personnel d'un cirque Sam-Lockhart ! Il va de soi qu'ils avaient été placés à fond de cale, dans le sens de la largeur.

Peut-être n'était-ce pas très prudent qu'un navire de cent cinquante tonneaux seulement fût chargé de pareilles masses, ce qui pouvait compromettre son équilibre. Juhel le fit même observer au gabarier. Il est vrai, le boutre était assez large de bau, et tirait peu d'eau en vue de

lui faciliter les accostages sur les bas-fonds. Il mâtait deux mâts très écartés l'un de l'autre, portant des voiles carrées, car un bâtiment de ce genre ne marche bien que vent arrière, et s'il ne va pas vite, du moins est-il construit pour naviguer sans danger en vue des côtes.

Au surplus, le temps était favorable. Au Loango, ainsi qu'en tout ce territoire des Guinées, la saison des pluies, qui commence en septembre, finit en mai sous l'influence des vents venus du nord-ouest. En revanche, s'il fait beau de mai à septembre, quelle insoutenable chaleur, à peine tempérée par la rosée abondante des nuits ! Depuis leur débarquement, nos voyageurs, fondaient, maigrissaient à vue d'œil. Plus de trente-quatre degrés centigrades à l'ombre ! En ces pays-là, à en croire certains explorateurs peu dignes de foi, qui doivent être originaires des Bouches-du-Rhône ou de la Gascogne, les chiens sont obligés de sauter sans cesse, afin de ne pas se brûler les pattes sur un sol incandescent, et on trouve des sangliers tout cuits dans leur bauge ! Gildas Trégomain n'était pas éloigné d'accepter ces histoires pour vraies...

Le *Portalègre* mit à la voile vers huit heures du matin. Les passagers étaient au complet, hommes et éléphants. Toujours les groupements que l'on sait : maître Antifer et Zambuco, plus hypnotisés que jamais par cet îlot numéro deux, et de quel poids serait soulagée leur poitrine, lorsque le matelot de vigie le signalerait à l'horizon – Gildas Trégomain et Juhel, l'un oubliant les mers d'Afrique pour sa Manche bretonne et le port de Saint-Malo, l'autre n'ayant d'autre préoccupation que de se rafraîchir en aspirant la brise –, Saouk et Barroso, causant ensemble, et pourquoi s'en fût-on étonné, puisqu'ils parlaient la même langue, et que, grâce à leur rencontre, le boutre avait été mis à la disposition de maître Antifer.

Quant à l'équipage, il se composait d'une douzaine de gaillards plus ou moins portugais, d'aspect assez rébarbatif. Si l'oncle absorbé dans ses pensées, ne l'observa pas, le neveu en fit la remarque et communiqua son impression au gabarier. Celui-ci répondit que, par de telles températures, il est téméraire de juger les gens sur la mine. Après tout, il ne faut pas être

exigeant, quand il s'agit de l'équipage d'une embarcation africaine.

Avec les vents régnants, la traversée promettait d'être délicieuse le long du littoral. *Portentosa Africa !* aurait dit Gildas Trégomain, s'il eût connu la pompeuse épithète dont les Romains saluaient ce continent. En vérité, pour peu que leur esprit n'eût pas été ailleurs, maître Antifer et ses compagnons, en passant devant la factorerie Chillu, se seraient abandonnés à la juste admiration que méritent les beautés naturelles de cette côte. Seul entre tous, le gabarier regardait en homme qui veut rapporter, à tout le moins, quelque souvenir de son voyage. Et que pourrait-on imaginer de plus splendide que cette succession de forêts verdoyantes, étagées sur les premières ondulations du sol, dominées çà et là par les hauteurs de ces monts sublimes, les Strauch, noyés de brumes chaudes en leur profond recul ! De mille en mille, la grève s'échancre pour livrer passage à ces cours d'eau, sortis des bois touffus, et que ces chaleurs

tropicales ne parvenaient point à sécher. Il est vrai, toute cette eau ne va pas à la mer. De nombreux volatiles lui en volent quelques gouttes, des paons, des autruches, des pélicans, des plongeons dont les ébats animent ces paysages merveilleux. Là apparaissent des troupes de gracieuses antilopes, des bandes d'« empolangas » ou élans du Cap. Là se vautrent d'énormes mammifères capables d'avaler une tonne de cette eau limpide comme le gabarier en eût avalé un verre, des troupeaux d'hippopotames qui ressemblent de loin à des porcs roses, dont, paraît-il, la chair n'est pas dédaignée des indigènes.

Aussi, Gildas Trégomain de dire à maître Antifer, près duquel il se trouvait à l'avant du boutre :

« Hein, mon ami... des pieds d'hippopotame à la Sainte-Menehould... cela t'irait-il ? »

Pierre-Servan-Malo se contenta de hausser les épaules, en adressant au gabarier un de ces regards, hébétés, vagues... qui ne regardent pas.

« Il ne comprend même plus ! » murmura

Gildas Trégomain, dont le mouchoir faisait office d'éventail.

On apercevait aussi, à la lisière du littoral, des troupes de singes, cabriolant d'un arbre à l'autre, hurlant, grimaçant, lorsqu'un coup de barre rapprochait le *Portalègre* de la grève.

Notons que des volatiles, des hippopotames, des singes, ce n'étaient pas ces animaux qui auraient gêné nos voyageurs, s'ils eussent été contraints d'aller pédestrement de Loango à Ma-Yumba. Non, ce qui aurait constitué un danger plus sérieux, c'est la présence de ces panthères et de ces lions que l'on voyait bondir entre les taillis, fauves prodigieux de souplesse, dont la rencontre aurait été redoutable. Le soir venu, de rauques hurlements, des aboiements lugubres, éclataient au milieu de ce silence impressionnant qui se fait à la tombée de la nuit. Ce concert arrivait comme un mugissement de tempête jusqu'au boutre. Troublés, surexcités, les éléphants s'ébrouaient à fond de cale, répondaient par des grognements sauvages, et, en s'agitant, faisaient craquer la membrure du

Portalègre. Décidément, c'était une cargaison un peu inquiétante pour les passagers.

Quatre jours s'écoulèrent. Aucun incident ne vint rompre la monotonie de cette traversée. Le beau temps continuait à se maintenir. La mer était au calme blanc, si bien que Ben-Omar ne ressentait aucun malaise. Nul tangage, nul roulis, et, quoique lourdement lesté dans ses fonds, le *Portalègre* était presque insensible aux longues ondulations de la houle, qui venaient mourir en un léger ressac sur les grèves.

Pour sa part, le gabarier n'eût jamais imaginé qu'une navigation maritime pût aussi paisiblement s'accomplir.

« On se croirait à bord de la *Charmante-Amélie,* entre les rives de la Rance, dit-il à son jeune ami.

– Oui, objecta Juhel, avec cette différence qu'il n'y avait pas sur la *Charmante-Amélie* un capitaine comme ce Barroso et un passager comme ce Nazim, dont l'intimité avec le

Portugais me paraît de plus en plus suspecte.

– Eh ! que veux-tu qu'ils méditent et préméditent, mon garçon ? répondit Gildas Trégomain. Ce serait un peu tard, car nous devons être bien près du but ! »

En effet, au soleil levant, le 27 mai, après avoir doublé le cap Banda, le boutre ne se trouvait pas à vingt milles de Ma-Yumba. C'est ce que Juhel apprit par l'intermédiaire de Ben-Omar, qui l'apprit lui-même de Saouk, lequel, sur sa demande, avait interrogé Barroso...

On arriverait donc le soir même à ce petit port de l'État de Loango. Déjà, la côte s'échancrait derrière la pointe Matooti, dessinant une large baie au fond de laquelle se cache la bourgade. Si l'îlot numéro deux existait, s'il occupait la place indiquée par la dernière notice, c'était dans cette baie qu'il fallait en chercher le gisement.

Aussi maître Antifer et Zambuco appliquaient-ils incessamment les yeux à l'oculaire de leur longue-vue, dont ils avaient frotté et refrotté l'objectif...

Par malheur, le vent était léger, la brise presque mourante. Le boutre ne marchait pas vite – à peine deux nœuds en moyenne.

Vers une heure, la pointe Matooti fut doublée. Un cri de joie retentit à bord. Les deux futurs beaux-frères venaient d'apercevoir simultanément une série d'îlots au fond de la baie. À coup sûr, celui qu'ils cherchaient était l'un de cette série... Lequel ?... C'est ce que l'on établirait le lendemain par l'observation du soleil.

À cinq ou six milles à l'est, Ma-Yumba apparaissait sur sa flèche de sable, entre la mer et le marigot de Banya, avec ses factoreries, ses maisonnettes toutes lumineuses entre les arbres. Devant les grèves se mouvaient quelques barques de pêche, semblables à de gros oiseaux blancs.

Quel calme régnait à la surface de cette baie ! Un canot n'eût pas été plus tranquille à la surface d'un lac... que disons-nous ?... à la surface d'un étang, et même d'une immense jatte d'huile ! L'averse des rayons solaires, qui tombait à pic sur ces parages, embrasait l'espace. Gildas

Trégomain ruisselait comme la fontaine d'un parc royal, un jour de grandes eaux.

Le *Portalègre* approchait, cependant, grâce à quelques souffles intermittents, venus de l'ouest. Les îlots de la baie s'accusèrent plus nettement. On en comptait de six à sept, pareils à des corbeilles de verdure.

À six heures du soir, le boutre était par le travers de cet archipel. Maître Antifer et Zambuco se tenaient debout à l'avant. Saouk, s'oubliant un peu, ne pouvant maîtriser son impatience, justifiait par son attitude les soupçons de Juhel. Ces trois hommes dévoraient des yeux le premier de ces îlots. S'attendaient-ils donc à voir jaillir de ses flancs une gerbe de millions comme d'un cratère d'or ?...

Et, cependant, s'ils avaient su que l'îlot dans les entrailles duquel Kamylk-Pacha avait enfoui son trésor, ne se composait que de rochers stériles, de pierres dénudées, sans un arbre, sans un arbuste, nul doute qu'ils se fussent écriés désespérément :

« Non !... ce n'est pas encore celui-là ! »

Il est vrai, depuis 1831, c'est-à-dire pendant une période de trente et un ans, la nature avait eu le temps de recouvrir ledit îlot de verdoyants massifs...

Le *Portalègre* le ralliait paisiblement, de manière à en doubler la pointe nord, ses voiles à peine gonflées par les dernières brises du soir. Si le vent tombait absolument, force serait de mouiller pour attendre le lever du jour.

Mais, tout à coup, voici qu'un lamentable gémissement se fait entendre à côté du gabarier, qui s'était accoudé sur le bastingage de tribord. Gildas Trégomain se retourne... C'est Ben-Omar qui vient de pousser ce gémissement. Le notaire est pâle, il est livide, il a le cœur sur les lèvres, il a le mal de mer...

Quoi ! par ce temps si calme, sur cette baie endormie, sans une ride à sa surface ?...

Oui ! et qu'on ne s'étonne pas si le pauvre bonhomme est affreusement malade !

En effet, le boutre est pris d'un roulis

injustifiable, absurde, inadmissible. Successivement, il donne de bâbord à tribord une bande insensée.

L'équipage se précipite à l'avant, à l'arrière. Le capitaine Barroso accourt...

« Qu'est-ce donc ?... demande Juhel.

– Qu'y a-t-il ?... » demande le gabarier.

S'agit-il d'une éruption sous-marine, dont les secousses menacent de faire chavirer le *Portalègre ?...*

D'ailleurs, ni maître Antifer, ni Saouk n'ont l'air de s'en apercevoir.

« Ah !... les éléphants ! » s'écrie Juhel.

Oui ! ce sont les éléphants qui occasionnent ce roulis. Sous l'empire d'un caprice inexplicable, l'idée leur est venue de se porter alternativement et ensemble sur leurs pattes de derrière, puis sur leurs pattes de devant. Ils impriment au boutre un balancement formidable, qui paraît leur plaire, comme plaît à l'écureuil sa course giratoire dans sa cage tournante. Mais quels écureuils, ces

énormes pachydermes !

Le roulis augmente, les bastingages arrivent au ras de l'eau, le boutre risque d'emplir par bâbord ou par tribord...

Barroso et quelques hommes de l'équipage se précipitent dans la cale. Ils essaient de calmer les monstrueux animaux. Cris et coups, rien n'y fait. Les éléphants, brandissant leur trompe, dressant leurs oreilles, agitant leur queue, s'excitent de plus belle, et, de plus belle aussi, le *Portalègre* roule, roule, et l'eau embarque par-dessus le bord.

Ce ne fut pas long. En dix secondes, la mer eut envahi la cale, et le boutre coula par le fond, tandis que s'éteignaient dans l'abîme les cris de ces imprudentes bêtes !

IX

Dans lequel maître Antifer et Zambuco déclarent qu'ils ne quitteront pas, sans l'avoir visité, l'îlot qui leur sert de refuge

« Enfin... j'ai donc fait naufrage ! » pouvait dire le lendemain l'ex-patron de la *Charmante-Amélie.*

En effet, la veille au soir, après l'engloutissement du boutre par trente à quarante mètres de fond, l'îlot de la baie Ma-Yumba, vers lequel ils se dirigeaient la veille, servait de refuge aux naufragés du *Portalègre.* Personne n'avait péri en cette invraisemblable catastrophe. Nul ne manquait à l'appel, ni parmi les passagers, ni parmi l'équipage. Tous, s'aidant les uns les autres, maître Antifer soutenant le banquier Zambuco, Saouk soutenant Ben-Omar, n'avaient eu que quelques brassées à faire pour atteindre les

roches de l'îlot. Seuls, les éléphants avaient disparu au milieu d'un élément pour lequel la nature ne les a point créés. Ils s'étaient bel et bien noyés. Après tout, c'était leur faute. Il n'est pas permis de transformer un boutre en escarpolette.

Le premier cri de maître Antifer, en débarquant sur l'îlot, avait été :

« Et nos instruments ?... Et nos cartes ?... »

Par malheur – et c'était une perte irréparable – ni le sextant, ni le chronomètre, ni l'atlas, ni le bouquin de la *Connaissance des Temps* n'avaient pu être sauvés, le sinistre s'étant accompli en quelques secondes. Par bonheur, le banquier et le notaire d'une part, le gabarier de l'autre, portaient dans leur ceinture l'argent du voyage, et les naufragés ne devaient éprouver aucun embarras de ce chef.

Notons que Gildas Trégomain n'avait pas eu de difficulté à se soutenir sur l'eau, le poids du liquide déplacé par son volume étant supérieur à celui de son corps, et, rien qu'en obéissant aux ondulations de la houle, il était venu tranquillement s'échouer, comme un cétacé, sur

une grève de sable jaune.

Quant à se sécher, ce fut facile, et les vêtements, après avoir été exposés au soleil pendant une demi-heure, purent être repris en état de siccité parfaite.

Il y eut cependant une assez désagréable nuit à passer sous le couvert des arbres, chacun s'abandonnant à ses réflexions particulières. Que l'on fût arrivé aux parages où gisait l'îlot numéro deux, le dernier document l'indiquait avec trop de précision pour qu'il y eût doute à cet égard. Mais ce point mathématique où se croisait le parallèle 3° 17' sud, et le méridien 7° 23' est l'un noté sur la notice de l'îlot du golfe d'Oman, l'autre conservé dans le coffre du banquier tunisien, comment le déterminer, maintenant que Juhel, privé de sextant et chronomètre, ne pouvait plus prendre hauteur ?

Aussi chacun de ces personnages, suivant son caractère ou ses aspirations, se disait-il :

Zambuco : « C'est échouer au port ! »

Maître Antifer : « Je ne m'en irai pas sans

avoir fouillé tous les îlots de la baie Ma-Yumba, dussé-je y consacrer dix ans de ma vie ! »

Saouk : « Le coup si bien préparé, et qui manque par suite de cet absurde naufrage ! »

Barroso : « Et mes éléphants qui n'étaient pas assurés ! »

Ben-Omar : « Allah nous protège, mais voilà une prime qui m'aura coûté cher, en admettant que je la gagne ! »

Juhel : « Et, maintenant, rien ne m'empêchera de revenir en Europe près de ma chère Énogate ! »

Gildas Trégomain : « Ne jamais s'embarquer sur un boutre avec une cargaison d'éléphants facétieux ! »

On ne dormit guère cette nuit-là. Si les naufragés ne souffraient pas du froid, de quelle façon, le lendemain, à l'heure habituelle du déjeuner, répondraient-ils à leurs estomacs qui crieraient la faim ? À moins que ces arbres ne fussent des cocotiers chargés de fruits, et dont on

devrait se contenter, faute de mieux, jusqu'au moment où il serait possible de gagner Ma-Yumba ?... Oui, mais comment l'atteindre, cette bourgade, située au fond de la baie, puisqu'elle était distante de cinq à six milles ? Faire des signaux ?... Seraient-ils aperçu ?... Franchir ces six milles à la nage ?... Y avait-il parmi l'équipage du *Portalègre* un homme capable d'y réussir ?... Enfin, le jour venu, on aviserait.

Nulle apparence, d'ailleurs, que cet îlot fût habité – par des créatures humaines s'entend. Quant à certains êtres vivants, bruyants, incommodes, dangereux peut-être par leur nombre, il n'en manquait pas. Gildas Trégomain eut-il la pensée que tous les singes de la création s'étaient donné rendez-vous sur ce point ! Pour sûr, on se trouvait dans la capitale du royaume de Jocko... en Jockolie ?...

Aussi, bien que l'atmosphère fût calme, que le ressac battît à peine les grèves, les naufragés ne purent jouir d'une heure de tranquillité sur cet îlot. Le silence fut incessamment troublé, et il y eut impossibilité de dormir.

En effet, un tumulte singulier se produisait autour des arbres. On entendait comme le résonnement des tambours d'une troupe congolaise. Il se faisait des allées et venues rapides sous les ramures, entre les branches, avec des cris gutturaux de sentinelles enrouées. La nuit très obscure empêchait de rien voir.

Lorsque le jour reparut, on fut fixé. L'îlot servait de refuge à une tribu de quadrumanes, de ces grands chimpanzés, dont le Français du Chaillu a raconté les prouesses, alors qu'il leur donnait la chasse à l'intérieur des Guinées.

Et, ma foi, bien qu'ils eussent empêché son sommeil, Gildas Trégomain ne put qu'admirer ces magnifiques échantillons d'anthropoïdes. C'étaient précisément ces jockos de Buffon, qui sont capables d'exécuter certains travaux ordinairement réservés à l'intelligence et aux mains humaines, grands, forts, vigoureux, le prognathisme de la face peu accusé, les arcades sourcilières présentant une saillie presque normale. C'est en gonflant leur poitrine et en la

frottant avec vigueur qu'ils produisent ce bruit de tambours.

Au vrai, comment cette bande de singes – il y en avait bien une cinquantaine – avait élu domicile dans cet îlot, comment elle s'y était transportée de la terre ferme, comment elle y trouvait une nourriture suffisante, à d'autres d'expliquer cet état de choses. Du reste, ainsi que Juhel ne tarda pas à le reconnaître, l'îlot, mesurant deux milles de long sur un mille de large, était recouvert d'arbres des diverses essences communes à cette latitude tropicale. Nul doute que ces arbres ne produisissent des fruits comestibles, ce qui assurait la subsistance de la bande des quadrumanes. Or, en fait de fruits, de racines, de légumes, ce que des singes mangent, des hommes doivent pouvoir le manger. C'est ce dont Juhel, le gabarier et les matelots du *Portalègre* voulurent se rendre compte d'abord. Après un naufrage, après une nuit sans nourriture, il est permis d'avoir faim et de chercher à se satisfaire, si cela se peut.

Le sol produisait, à l'état sauvage il est vrai,

quantité de ces fruits et de ces racines.

Les dévorer crus n'est pas très régalant à moins qu'on ne possède un estomac de singe. Mais il n'est pas défendu de les faire cuire, si l'on est en mesure de se procurer du feu.

Or, n'est-ce donc pas, sinon facile, du moins possible, quand on a des allumettes de la régie française ? Par bonne chance, Nazim avait renouvelé sa provision à Loango, et l'étui de cuivre qui la renfermait n'avait point été mouillé à l'intérieur. Aussi, dès les premières lueurs de l'aube, un foyer de bois sec pétilla-t-il sous les arbres du campement.

Les naufragés s'étaient réunis autour de ce foyer. Maître Antifer et Zambuco ne décoléraient plus. Sans doute, la colère est nourrissante, puisqu'ils refusèrent de prendre leur part de ce déjeuner rudimentaire, auquel on avait joint quelques poignées de ces noisettes dont les Guinéens sont très friands.

Mais les chimpanzés s'en régalent aussi, et très probablement, ils ne voyaient pas d'un bon œil ces envahisseurs de leur îlot, ces étrangers qui

puisaient à même leurs réserves. Bientôt, les uns gambadant, les autres immobiles, tous s'abandonnant à forces grimaces, eurent formé un cercle autour de maître Antifer et de ses compagnons.

« Il faut prendre garde ! fit observer Juhel à son oncle. Ces singes sont de vigoureux gaillards, dix fois plus nombreux que nous, et nous sommes sans armes... »

Le Malouin se souciait bien de ces singes, vraiment !

« Tu as raison, mon garçon, dit le gabarier. Voilà des messieurs qui ne me paraissent pas connaître les lois de l'hospitalité, et leur attitude est menaçante...

– Est-ce qu'il y a quelque danger pour nous ? demanda Ben-Omar.

– Le danger d'être écharpé, tout simplement », répondit sérieusement Juhel.

Sur cette réponse, le notaire aurait bien voulu s'en aller, comme on dit... c'était impossible.

Cependant Barroso avait disposé ses hommes de manière à repousser toute agression. Puis, Saouk et lui se mirent à conférer à l'écart, tandis que Juhel les examinait.

Le sujet de leur conversation, on le devine. Saouk dissimulait mal son irritation à la pensée que ce naufrage imprévu avait fait échouer le plan convenu. Il fallait en imaginer un autre. Puisqu'on était arrivé sur les parages de l'îlot numéro deux, nul doute que le trésor de Kamylk-Pacha se trouvât sur l'un des îlots de la baie Ma-Yumba – celui-ci ou un autre. Eh bien, ce que Saouk comptait faire après s'être débarrassé du Français et de ses compagnons, il le ferait ultérieurement avec le concours de Barroso et de ses hommes... Rien à tenter en ce moment, d'ailleurs... Bien que le jeune capitaine n'eût plus d'instruments à sa disposition, les indications, fournies par la dernière notice, devaient lui permettre de se livrer à des recherches dont Saouk n'aurait pu se tirer.

Tout ceci fut clairement établi par ces deux coquins, si dignes de s'entendre. Il va de soi que

Barroso serait largement indemnisé par son complice des pertes qu'il venait de subir, et que la valeur du boutre, de sa cargaison, de ses pachydermes, lui serait intégralement remboursée.

L'essentiel était donc de gagner le plus tôt possible la bourgade de Ma-Yumba. Précisément, quelques barques de pêche venaient de se détacher de la côte. On les distinguait aisément. La plus rapprochée ne naviguait pas à trois milles de l'îlot. Le vent étant faible, elle n'arriverait guère avant trois ou quatre heures en vue du campement, d'où on lui ferait des signaux... La journée ne s'achèverait point sans que les naufragés du *Portalègre* fussent installés dans une des factoreries de la bourgade, où ils ne pouvaient rencontrer que bon accueil et franche hospitalité.

« Juhel... Juhel ?... »

Cet appel interrompit brusquement la conversation de Saouk et du Portugais.

C'était maître Antifer qui le proférait, et il fut suivi de ce second appel :

« Gildas... Gildas ? »

Le jeune capitaine et le gabarier, qui se tenaient sur la grève afin d'observer la manœuvre des barques de pêche, vinrent aussitôt rejoindre maître Antifer.

Le banquier Zambuco était avec lui, et Ben-Omar, sur un signe, s'approcha.

Laissant Barroso retourner vers ses hommes, Saouk gagna peu à peu du côté du groupe, de manière à pouvoir entendre ce qui allait se dire. Comme il était censé ne point comprendre le français, personne ne songerait à s'inquiéter de sa présence.

« Juhel, dit maître Antifer, écoute bien, car le moment est venu de prendre une détermination. »

Il parlait d'une voix saccadée, en homme qui est arrivé au paroxysme de l'irritabilité.

« Le dernier document porte que l'îlot numéro deux est situé dans la baie Ma-Yumba... Or... nous sommes dans la baie Ma-Yumba... Pas de doute à cela ?...

– Pas de doute, mon oncle.

– Mais nous n'avons plus ni sextant ni chronomètre... puisque ce maladroit de Trégomain, à qui j'avais eu la sottise de les confier, les a perdus...

– Mon ami... dit le gabarier.

– Je me serais plutôt noyé que de les laisser perdre ! répondit durement Pierre-Servan-Malo.

– Moi aussi ! ajouta le banquier.

– Vraiment... monsieur Zambuco ! riposta Gildas Trégomain avec un geste d'indignation.

– Enfin... ils sont perdus, poursuivit maître Antifer, et... faute de ces instruments, Juhel, il te serait impossible de déterminer le gisement de l'îlot numéro deux...

– Impossible, mon oncle, et, à mon avis, la seule détermination qui soit sage, c'est de se rendre à Ma-Yumba dans une de ces chaloupes, de retourner à Loango par terre, et d'embarquer sur le premier paquebot qui fera escale...

– Cela... jamais ! » répondit maître Antifer.

Et le banquier, comme un écho fidèle, répéta :

« Jamais ! »

Ben-Omar les regardait l'un après l'autre, remuant la tête à la façon des idiots, tandis que Saouk écoutait sans avoir l'air de comprendre.

« Oui... Juhel... nous irons à Ma-Yumba... mais nous y séjournerons au lieu de partir pour Loango... Nous y resterons le temps qui sera nécessaire – tu m'entends bien – pour visiter les îlots de la baie... tous...

– Quoi, mon oncle ?...

– Ils ne sont pas nombreux... cinq ou six... et fussent-ils cent, fussent-ils mille, que je les visiterais l'un après l'autre !

– Mon oncle... ce n'est pas raisonnable...

– Très raisonnable, Juhel ! C'est l'un d'eux qui renferme le trésor... Le document indique même l'orientation de la pointe où il a été enterré par Kamylk-Pacha...

– Que le diable emporte !... murmura Gildas Trégomain.

– Avec de la volonté, de la patience, reprit maître Antifer, nous finirons par découvrir

l'endroit qui est marqué d'un double K...

– Et si nous ne le trouvons pas, cet endroit ?... demanda Juhel.

– Ne dis pas cela, Juhel ! s'écria maître Antifer. Par le Dieu vivant, ne dis pas cela ! »

Et, dans un accès d'indescriptible fureur, ses dents broyèrent le caillou qui roulait entre ses mâchoires. Jamais il n'avait été plus près d'être frappé d'une congestion cérébrale.

Juhel ne crut pas devoir résister à pareil entêtement. Les recherches qui, selon lui, n'aboutiraient point, n'exigeraient pas plus d'une quinzaine de jours. Lorsque maître Antifer serait convaincu qu'il n'avait plus rien à espérer, il faudrait, bon gré mal gré, qu'il prît son parti de revenir en Europe. Aussi Juhel répondit-il :

« Soyons prêts à embarquer sur cette chaloupe de pêche, dès qu'elle aura atterri.

– Pas avant d'avoir visité cet îlot, répondit maître Antifer, car... enfin... pourquoi ne serait-ce pas celui-ci ? »

Observation logique, après tout. Qui sait si les

chercheurs de trésor n'étaient pas arrivés au but, si le hasard n'avait pas fait ce qu'ils ne pouvaient plus faire faute de sextant et de chronomètre ? Chance très invraisemblable, dira-t-on ? Soit ! Mais, à la suite de tant de contrariétés, de fatigues, de périls, pourquoi le Dieu de la fortune ne se serait-il pas montré favorable à ses opiniâtres adorateurs ?

Juhel ne risqua aucune objection et le mieux, en somme, était de ne point perdre de temps. Il fallait opérer la reconnaissance de l'îlot avant que la chaloupe de pêche l'eût accosté. Lorsqu'elle serait près des roches, il était à craindre que l'équipage du boutre ne voulût embarquer aussitôt, ayant hâte de se refaire substantiellement dans une des factoreries de Ma-Yumba. Comment obliger ces hommes à subir un retard dont on ne leur dirait pas la cause ? Quant à leur faire connaître l'existence du trésor, jamais, puisque c'eût été livrer le secret de Kamylk-Pacha !

Rien de plus juste, mais, au moment où maître Antifer et Zambuco, accompagnés de Juhel et de

Gildas Trégomain, du notaire et de Nazim, se disposeraient à quitter le campement, Barroso et ses gens n'en éprouveraient-ils pas quelque étonnement, et ne seraient-ils pas tentés de les suivre ?...

C'était une difficulté très sérieuse. En cas que le trésor fût découvert, quelle serait l'attitude de cet équipage s'il assistait à cette exhumation de trois barils, contenant des millions en or, diamants et autres pierres précieuses ? N'y avait-il pas de quoi pousser aux scènes de violence et de dilapidation un ramassis d'aventuriers qui ne valaient pas la corde pour les pendre ? Deux fois plus nombreux que le Malouin et ses compagnons, ils auraient vite fait de les maîtriser, de les maltraiter, de les massacrer ! À coup sûr, ce n'était pas leur capitaine qui essaierait de les contenir ! Il les exciterait plutôt, et saurait bien s'adjuger la part du lion dans cette affaire !

Mais obliger maître Antifer à n'agir qu'avec la plus extrême prudence, lui donner à comprendre que mieux valait perdre quelques jours, qu'il fallait d'abord gagner Ma-Yumba avec

l'équipage du *Portalègre,* y procéder à une installation quelconque, puis, le lendemain, revenir à l'îlot dans une barque frétée *ad hoc,* après s'être débarrassé de ces hommes à bon droit suspects, voilà qui n'était rien moins que facile... L'oncle de Juhel se refuserait à entendre raison... Jamais on ne pourrait le contraindre à partir, tant qu'il n'aurait pas visité l'îlot... Aucune considération ne l'arrêterait...

Il s'ensuit donc que le gabarier fut envoyé promener, et de la belle manière, lorsqu'il présenta ces très justes observations à son intraitable ami, lequel termina sa bordée par ces deux mots :

« En route !

– Je t'en prie...

– Reste, si tu le veux... Je n'ai pas besoin de toi...

– Un peu de prudence...

– Viens... Juhel. »

Et il fallut obéir.

Maître Antifer et Zambuco avaient quitté le campement. Gildas Trégomain et Juhel se mirent en mesure de les suivre. Toutefois les hommes du boutre ne se préparèrent point à leur emboîter le pas. Barroso lui-même ne parut pas vouloir s'inquiéter du motif pour lequel ses passagers quittaient la place.

À quoi tenait cette réserve ?...

À ceci : c'est que Saouk avait entendu tout cet entretien, et, ne voulant ni retarder ni empêcher les recherches, il n'avait eu qu'un mot à dire au capitaine portugais.

Barroso était donc revenu vers son équipage, auquel il avait donné l'ordre d'attendre en cet endroit l'arrivée des chaloupes de pêche, et de ne point s'écarter du campement.

Cela fait, sur un signe de Saouk, Ben-Omar se mit en marche, afin de rejoindre maître Antifer, qui ne pouvait s'étonner de voir le notaire flanqué de son clerc Nazim.

X

Dans lequel les nez de maître Antifer et du banquier Zambuco finissent par s'allonger démesurément

Il était à peu près huit heures du matin, à en juger par l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon – un « à peu près » dont il fallait se contenter, les montres des naufragés étant arrêtées pour cause d'immersion.

Si les hommes de Barroso n'avaient point suivi les chercheurs, il n'en fut pas ainsi des quadrumanes.

Une douzaine de ces chimpanzés se détacha de la bande, avec l'évidente intention de faire escorte aux intrus qui se permettaient d'explorer leur îlot.

Les autres étaient restés autour du campement.

Tout en marchant le gabarier lançait des regards obliques à ces farouches gardes du corps, qui lui répondaient par d'abominables grimaces, sans compter les gestes menaçants, accompagnés de cris rauques.

« Évidemment, pensait-il, ces bêtes conversent entre elles... Je regrette de ne pouvoir les comprendre... Il y aurait plaisir à causer dans leur langue ! »

Excellente occasion, en effet, de faire des observations philologiques, de s'assurer si, comme le prétend actuellement l'Américain Garner, les singes ont des signes vocaux qui leur servent à exprimer diverses notions, tels *whouw* pour la nourriture, *cheny* pour la boisson, *iegk* pour prendre garde, enfin, si, dans le langage simien, *a* et *o* manquent, si *i* est rare, si *e* et *ê* sont peu employés, si *u* et *ou* servent de voyelles fondamentales[1].

On ne l'a point oublié, le document trouvé sur

[1] M. Garner, naturaliste américain, est allé étudier sur place la langue simienne, et s'est imposé de vivre, pendant quelques mois dans les forêts de la Guinée, de la vie des singes.

l'îlot du golfe d'Oman, qui donnait les coordonnées de l'îlot de la baie Ma-Yumba, précisait l'endroit où il fallait chercher ce signe du double K indiquant la place du trésor.

Sur le premier îlot, c'était à l'amorce d'une pointe méridionale, d'après les instructions contenues dans la lettre de Kamylk-Pacha au père de maître Antifer, que les fouilles devaient être pratiquées et qu'elles l'avaient été.

Sur le deuxième îlot, le document indiquait, au contraire, que c'était l'une des pointes septentrionales, dont l'une des roches portait le monogramme.

Or, c'était dans la partie sud que les naufragés avaient débarqué après le naufrage. Il y avait donc lieu de se porter vers le nord – ce qui exigeait une marche d'environ deux milles.

Le groupe prit cette direction, maître Antifer et Zambuco en tête, Ben-Omar et Nazim en seconde ligne, Gildas Trégomain et Juhel à l'arrière-garde.

Que les deux héritiers fussent en avant du

groupe, cela ne saurait surprendre. Ils cheminaient d'un pas rapide, sans échanger une parole, et n'eussent permis à aucun de leurs compagnons de les devancer.

Le notaire lançait de temps à autre un regard inquiet sur Saouk. Il ne doutait pas que celui-ci n'eût préparé quelque mauvais coup, de concert avec le capitaine portugais. Une pensée ne le quittait pas, d'ailleurs. C'est que si le trésor échappait au Malouin, son tant pour cent risquait fort de prendre la même route. Une ou deux fois, il essaya de pressentir Saouk ; mais Saouk, l'œil sombre, la physionomie farouche, se sentant peut-être surveillé par Juhel, ne lui répondit pas.

En effet, la défiance de Juhel s'aggravait singulièrement à voir l'attitude de Ben-Omar vis-à-vis de Nazim. Même dans les études d'Alexandrie, il est inadmissible que ce soit le clerc qui commande et le notaire qui obéisse, et, à n'en pas douter, il en était ainsi de ces deux personnages.

Quant au gabarier, il ne s'occupait que des singes. Parfois, sa bonne et avenante figure

répondait à leurs grimaces, son œil se fermant, son nez se retroussant, ses lèvres s'arrondissant. Nanon et Énogate ne l'auraient pas reconnu, alors qu'il s'abandonnait à ces distorsions simiesques.

Énogate !... Ah ! la pauvre enfant ! Certes, en ce moment, elle pensait à son fiancé, puisqu'elle y pensait toujours ! Mais que, ce jour même, Juhel, réduit à l'état de naufragé, en fût à marcher au milieu d'une escorte de chimpanzés, jamais, non, jamais, elle n'eût pu imaginer cela !

Sous cette latitude et à cette époque de l'année, le soleil décrit un demi-cercle de l'est à l'ouest, en passant presque au zénith. Il en résulte que ce ne sont pas des rayons obliques, mais des rayons perpendiculaires qu'il projette sur ces territoires. Elle est donc bien nommée, la zone torride, cette zone où on est littéralement torréfié depuis l'aube jusqu'au crépuscule !

« Et ces farceurs-là qui n'ont pas l'air d'avoir chaud ! se disait le gabarier en observant la douzaine de quadrumanes qui se démenait pour évoluer sur les flancs du groupe. C'est à vous

donner envie d'être singe ! »

Peut-être, afin d'échapper à cette averse de rayons solaires, eût-il mieux valu cheminer à l'ombre des arbres ? Mais ces massifs, composés de troncs ramifiés très bas, semblaient être impénétrables. À moins d'être quadrumane – ainsi que Gildas Trégomain en manifestait le désir – et de pouvoir circuler entre les branches, il eût été à peu près impossible de s'y frayer un passage. Aussi était-ce le long du littoral que remontaient maître Antifer et ses compagnons, circulant autour des criques, évitant de hautes roches dressées çà et là comme des menhirs, trébuchant au milieu d'un invraisemblable éboulis de pierres, lorsqu'ils ne pouvaient suivre les grèves sablonneuses déjà recouvertes par la marée montante. N'est-ce pas là le difficile chemin, dur aux pieds, rude à la marche, qui conduit à la fortune ? Ils suaient sang et eau, et, qu'on en convienne, ce ne serait pas trop, s'ils devaient être finalement payés d'un millier de francs par chaque pas qui les rapprochait du but.

Une heure après avoir quitté le campement, on

n'avait franchi qu'un mille, soit la moitié de la distance à parcourir. De cet endroit, les pointes septentrionales de l'îlot étaient visibles. Trois ou quatre s'en détachaient. Quelle était la bonne ? À moins d'une chance exceptionnelle, ce ne serait probablement pas celle que l'on visiterait tout d'abord, et que de fatigues réservait cette recherche sous les feux de la méridienne !

Le gabarier était à bout.

« Reposons-nous un instant ! supplia-t-il.

– Pas une minute ! répondit maître Antifer.

– Mon oncle, fit observer Juhel, monsieur Trégomain est en pleine fusion...

– Eh bien, qu'il fonde !

– Merci, mon ami ! »

Et, sur cette réponse, Gildas Trégomain, qui ne voulait pas demeurer en arrière, se remit en marche. Mais, s'il arrivait au terme du voyage, ce serait métamorphosé en un ruisseau qui s'en irait en bouillonnant à travers les extrêmes roches de l'îlot.

Il fallut encore une demi-heure pour atteindre

la place d'où se détachaient les quatre pointes. Les difficultés furent alors plus grandes, et l'on put croire à des obstacles insurmontables. Quel indescriptible chaos d'énormes galets, de silex aux arêtes tranchantes, sur lesquelles une chute eût entraîné de graves blessures ! Vraiment, l'endroit avait été bien choisi, et Kamylk-Pacha avait eu la main heureuse pour cacher un trésor que lui eussent envié les rois de Bassora, de Bagdad et de Samarkand !

En cet endroit finissait la partie boisée de l'îlot. Il fut évident que MM. les chimpanzés n'avaient pas l'intention d'aller au-delà. Ces animaux ne quittent pas volontiers l'abri des arbres, et le fracas des lames mugissantes est sans attrait pour eux. Probablement, ce mot qui signifie « poésie », le naturaliste américain Garner aura quelque peine à le découvrir dans leur langue incomplète.

Lorsque l'escorte s'arrêta à la limite des arbres, ce ne fut pas sans avoir manifesté des intentions peu conciliantes, hostiles même, à l'égard de ces étrangers, en train de poursuivre

leur exploration jusqu'à l'extrémité de l'îlot. Quels hurlements féroces ils poussèrent ! Avec quelle violence ils se raclèrent la poitrine ! L'un d'eux ramassa des pierres, et les lança d'un bras vigoureux. Or, comme il fut imité par les autres, maître Antifer et ses compagnons ne risquaient rien moins que d'être lapidés. Et c'est probablement ce qui se fût produit, s'ils avaient eu l'imprudence de riposter, puisqu'ils n'égalaient leurs agresseurs ni en force ni en nombre.

« Ne répondons pas... ne répondons pas ! s'écria Juhel, en voyant Gildas Trégomain et Saouk ramasser des projectiles.

– Pourtant... fit le gabarier, dont le chapeau venait d'être enlevé d'un coup de pierre.

– Non, monsieur Trégomain, éloignons-nous, et nous serons en sûreté, puisque ces singes ne veulent pas aller plus loin ! »

C'était le meilleur parti à prendre. Une cinquantaine de pas plus loin, tous furent hors de portée des pierres.

Il était alors dix heures et demi. On voit quel temps avait nécessité cette marche de deux milles le long du littoral. Au nord, les pointes s'avançaient en mer de cent cinquante à deux cents mètres. Ce fut la plus longue dans la direction du nord-ouest que maître Antifer et Zambuco résolurent de visiter en premier lieu.

Rien d'aride comme cet entassement de roches, les unes solidement enchâssées par leur base dans un sol sablonneux, les autres éparses et roulées par les grands coups de mer pendant la mauvaise saison. Aucune trace de végétation, du reste, pas même de ces lichens qui veloutent les blocs humides. Nulle grappe de ces varechs si abondants sur les rivages des zones tempérées. Aussi, rien à craindre en ce qui concernait le monogramme de Kamylk-Pacha. Gravé trente et un ans avant sur un des rochers de cette pointe, on le retrouverait certainement intact.

Voici donc nos explorateurs recommençant des recherches identiques à celles qu'ils avaient faites sur l'îlot du golfe d'Oman. C'est à ne pas le

croire, mais les deux héritiers, dominés par leur passion, semblaient ne point souffrir des fatigues de cette pénible marche ni des ardeurs du soleil. De même Saouk, lequel, dans l'intérêt de son patron – eût-on pu penser qu'il agissait dans le sien ? – procédait avec un zèle infatigable.

Le notaire, lui, assis entre deux roches, ne bougeait pas, ne parlait pas. Si l'on découvrait le trésor, il serait toujours temps d'intervenir pour réclamer le tantième auquel il avait droit, étant présent, ainsi que le lui imposait sa qualité d'exécuteur testamentaire. Et, par Allah ! il ne serait pas trop payé, eu égard aux tribulations qu'il endurait depuis trois longs mois, aux dangers dont il ne s'était pas tiré sans peine !

Il va de soi que, sur l'ordre de Pierre-Servan-Malo, Juhel demeuré près de lui, se livrait méthodiquement sur le sol aux plus minutieux examens.

« Il n'est guère probable, se disait-il, que nous trouvions ici la niche aux millions. Premièrement, il faut que le trésor ait été enfoui sur cet îlot, et non sur un des autres îlots de la baie.

Deuxièmement, il faut que ce soit sur cette pointe. Troisièmement, il faut que nous découvrions, au milieu de cet amas de roches, celle qui porte le double K... Mais enfin, si toutes ces circonstances se rencontrent, si ce n'est pas quelque mystification de cet abominable pacha, si je mets la main sur le monogramme, est-ce qu'il ne serait pas raisonnable de n'en rien dire ?... Mon oncle renoncerait à cette déplorable idée de nous marier, moi, avec quelque duchesse, elle, ma chère Énogate, avec quelque duc en disponibilité !... Eh bien, non ! mon oncle ne se relèverait pas d'un coup pareil... Il perdrait la raison... J'aurais sur la conscience une mauvaise action... Il faut aller jusqu'au bout ! »

Et tandis que Juhel se livrait à ces réflexions, le gabarier, assis sur un quartier de roche, les bras ballants, les jambes pendantes, les joues ruisselantes, soufflait comme un phoque qui reparaît à la suite d'une immersion prolongée...

Cependant les investigations se poursuivaient sans donner aucun résultat. Maître Antifer, Zambuco, Juhel et Saouk regardaient, palpaient

ceux des blocs qui, grâce à leur disposition, à leur orientation, pouvaient porter le précieux monogramme. En vain deux fatigantes heures furent-elles consacrées à cette opération jusqu'à l'extrémité de la pointe. Rien... rien !... Et en effet, comment serait-il venu à l'idée de choisir une place exposée à l'usure du ressac ou aux violences des houles du large ? Non ! Aussi, après les recherches achevées sur cette pointe, faudrait-il les reprendre sur les autres !... Soit ! On les reprendrait... le lendemain... et maître Antifer recommencerait son travail sur un autre îlot s'il échouait sur celui-ci... Il n'abandonnerait pas son œuvre, non ! de par tous les saints qui figuraient à son acte de baptême !

Enfin, n'ayant trouvé aucun indice, le groupe remonta la pointe, examinant encore de-ci de-là les quartiers de roche épars sur le sable... Rien... rien !

À présent, il ne restait plus qu'à revenir, à s'embarquer dans l'une des chaloupes qui devaient avoir rallié le campement, à gagner la bourgade de Ma-Yumba, afin de se livrer à de

nouvelles opérations sur un autre îlot.

Lorsque maître Antifer, le banquier Zambuco, Juhel et Saouk furent de retour à la naissance de la pointe, ils aperçurent le gabarier et le notaire toujours à la même place.

Maître Antifer et Zambuco, sans prononcer une parole, se dirigèrent vers la lisière du bois, où les chimpanzés attendaient le moment de s'abandonner à quelques démonstrations hostiles.

Juhel rejoignit Gildas Trégomain.

« Eh bien ?... demanda celui-ci.

– Pas trace d'un double ni même d'un simple K !

– Alors... c'est à reprendre... ailleurs ?...

– Comme vous dites, monsieur Trégomain. Relevez-vous et revenons au campement...

– Me relever ?... J'y consens, si je le puis !... Voyons !... un peu d'aide, mon garçon ! »

Et ce ne fut pas trop du bras vigoureux de Juhel pour aider Gildas Trégomain à se remettre sur ses pieds.

Ben-Omar était déjà debout près de Saouk.

Maître Antifer et Zambuco marchaient à une vingtaine de pas en avant. Des gestes et des clameurs, les quadrumanes venaient de passer aux actes. Nombre de pierres commencèrent à voler, et il fallut se tenir sur la défensive.

Est-ce que, décidément, ces maudits singes voulaient empêcher maître Antifer et ses compagnons de rejoindre Barroso et l'équipage au campement ?...

Soudain, un cri se fait entendre. C'est Ben-Omar qui l'a poussé... A-t-il donc été atteint par une pierre en quelque partie sensible de sa personne ?...

Non !... ce n'est point un cri de douleur qui lui est échappé... c'est un cri de surprise – presque un cri de joie.

Tous se sont arrêtés. Le notaire, la bouche ouverte, les yeux plissés, tendait la main vers Gildas Trégomain...

« Là... là !... répète-t-il.

– Que signifie ?... demande Juhel. Est-ce que

vous devenez fou, monsieur Ben-Omar ?

– Non... là... le K... le double K ! » répond le notaire d'une voix étranglée par l'émotion.

À ces mots, maître Antifer et Zambuco se reportent rapidement en arrière.

« Le K... le double K ?... s'écrient-ils.

– Oui !

– Où ?... »

Et ils cherchent du regard la roche sur laquelle, à en croire Ben-Omar, est gravé le monogramme de Kamylk-Pacha. Rien... ils ne voient rien !

« Mais où... animal ?... répète le Malouin, d'un ton gros d'inquiétude et de fureur.

– Là ! » répéte une dernière fois le notaire.

Et sa main désigne le gabarier, qui vient de faire un demi-tour en haussant les épaules.

« Voyez... sur son dos ! » s'écrie Ben-Omar.

En effet, la vareuse de Gildas Trégomain laisse apparaître très visiblement le dessin d'un double K. Plus de doute, la roche contre laquelle

il était appuyé, portait le monogramme dont le dos du digne homme a conservé l'empreinte.

Maître Antifer bondit, il saisit le gabarier par le bras, il le somme de revenir à l'endroit où il s'est assis...

On les suit, et, moins d'une minute après, tous sont en présence d'un gros bloc à la surface duquel le monogramme tant cherché est encore parfaitement lisible.

Non seulement Gildas Trégomain s'était adossé contre la roche signée du double K, mais il s'était étendu à la place même où reposait le trésor...

Personne ne prononce une seule parole. On se met à l'ouvrage. Faute d'outils, la besogne ne laissera pas d'être difficile. De simples couteaux seront-ils suffisants pour creuser cette substance rocheuse ?... Oui... quand on devrait s'y briser les ongles, s'y user les doigts !...

Heureusement, les pierres, érodées sous l'action du temps, peuvent être disjointes sans trop de peine. Une heure de travail, et on aura

découvert les trois barils... Il n'y aura plus qu'à les transporter au campement, puis à Ma-Yumba... Il est vrai, ce transport sera probablement difficile, et comment pourrait-il s'effectuer à l'abri des soupçons ?...

Bah ! qui songeait à cela ?... Le trésor d'abord, le trésor exhumé de cette tombe où il est enterré depuis un tiers de siècle, et on avisera ensuite...

Maître Antifer travaillait de ses mains saignantes. Il n'aurait pas voulu abandonner à un autre cette jouissance de sentir, de palper les cercles de ces précieux barils...

« Enfin ! » s'écrie-t-il, au moment où son couteau vient de s'ébrécher sur une surface métallique...

Quel cri il pousse alors !... Dieu tout-puissant !... Ce n'est pas la joie, c'est la stupéfaction, c'est le désappointement qui se lisent sur son visage effrayant de pâleur...

À la place des barils indiqués dans le testament de Kamylk-Pacha, il n'y avait qu'une boîte de fer – une boîte semblable à celle qui

avait été recueillie sur l'îlot numéro un, portant le monogramme.

« Encore !... ne peut s'empêcher de crier Juhel.

– Ce n'était décidément qu'une mystification ! » murmure Gildas Trégomain.

La boîte a été retirée de la fosse, et maître Antifer l'ouvre violemment...

Un document apparaît, un vieux parchemin jauni par l'âge, sur lequel étaient tracées ces lignes que maître Antifer lut à haute voix.

« Longitude de l'îlot numéro trois : quinze degrés onze minutes est. Après avoir été relevée par les colégataires Antifer et Zambuco, cette longitude devra être portée et communiquée, en présence du notaire Ben-Omar, au sieur Tyrcomel, esquire, Édimbourg, Écosse, lequel possède la latitude de ce troisième îlot. »

Ainsi donc, ce n'est pas dans les parages de la baie Ma-Yumba que le trésor a été enfoui !... Il faut l'aller chercher sur un autre point du globe en combinant cette nouvelle longitude avec la

latitude dudit Tyrcomel d'Édimbourg !... Et ils ne seront plus deux à se partager l'héritage de Kamylk-Pacha, ils seront trois !

« Et pourquoi, s'écrie Juhel, de ce troisième îlot ne nous renverrait-on pas à vingt autres... à cent autres ?... Ah çà ! mon oncle, est-ce que vous serez assez entêté... assez... simple pour courir le monde entier ?...

– Sans compter, ajoute Gildas Trégomain, que si Kamylk-Pacha a institué des légataires par centaines, le legs ne vaudra plus la peine qu'on se dérange ! »

L'oncle regarde son ami et son neveu en dessous, brise son caillou d'un coup de mâchoire, et répond :

« Silence dans le rang !... Ce n'est pas fini ! »

Et reprenant le document, il en lit les dernières lignes ainsi conçues :

« Dès à présent, toutefois, pour prix de leur peine et pour les indemniser de leurs débours, les colégataires s'attribueront chacun un des deux diamants déposés dans cette boîte, et dont la

valeur est insignifiante, comparée à celle des autres pierres précieuses qu'ils sont appelés à recueillir... »

Zambuco s'est jeté sur la boîte qu'il arrache des mains de maître Antifer.

« Des diamants ! » s'écrie-t-il.

Et, en effet, il y a là deux cabochons magnifiques, pouvant valoir – le banquier s'y connaît – cent mille francs la paire.

« C'est toujours cela ! dit-il en prenant un des diamants, laissant l'autre à son cohéritier.

– Une goutte d'eau dans la mer ! » répond celui-ci, qui fourre le diamant dans son gousset et le document dans sa poche.

« Hé ! hé !... fait le gabarier en remuant la tête, cela devient plus sérieux que je ne pensais !... Faudra voir... faudra voir !... »

Mais Juhel se contente de lever les épaules. Quant à Saouk, il se ronge les poings à la pensée qu'il ne retrouvera jamais une occasion si favorable !

En ce qui concerne Ben-Omar, qui n'a pas eu

le plus petit brillant pour sa part, malgré l'intervention que lui impose une fois de plus cette dernière notice, les traits tirés, la figure décomposée, les bras mous, les genoux infléchis, il offre l'apparence d'un sac à demi vide qui va s'aplatir sur le sol.

Il est vrai, Saouk et lui ne sont plus maintenant dans les conditions où ils se trouvaient : 1° quand ils avaient quitté Saint-Malo, ignorant qu'ils allaient à Mascate ; 2° quand ils avaient quitté Mascate, ignorant qu'ils allaient à Loango. Emporté par un regrettable mouvement, maître Antifer a laissé échapper un secret qu'il aurait dû cacher rigoureusement. Tous ont entendu l'énoncé de cette nouvelle longitude : quinze degrés onze minutes est... Tous connaissent le nom du sieur Tyrcomel, esquire, demeurant à Édimbourg, Écosse...

On peut être certain, qu'à défaut de Ben-Omar, Saouk a déjà gravé ces chiffres et cette adresse dans sa mémoire, en attendant qu'il puisse les inscrire sur son carnet. Aussi maître Antifer et le banquier Zambuco auront-ils grand

soin de ne perdre de vue ni le notaire ni son clerc à moustaches, et ne se laisseront-ils pas devancer par eux dans la seconde capitale de la Grande-Bretagne.

Sans doute, il y avait lieu de croire que Saouk n'a pas compris, puisqu'il ne sait pas le français, mais il n'était pas douteux que Ben-Omar lui révélerait ce secret.

Et d'ailleurs, Juhel n'est pas sans avoir remarqué que Nazim n'a point dissimulé un sentiment de curiosité satisfaite, lorsque les chiffres de la longitude et le nom de Tyrcomel se sont si imprudemment échappés des lèvres de maître Antifer.

Après tout, qu'importe ! Ce serait insensé, à son avis, de se soumettre, une troisième fois, aux fantaisies posthumes de Kamylk-Pacha. Ce qu'il faut faire, c'est revenir à Loango et profiter du premier bâtiment de passage pour rentrer dans la bonne ville de Saint-Malo...

Telle est la sage et logique proposition que Juhel communique à son oncle.

« Jamais !... répond maître Antifer. Le pacha nous envoie en Écosse, nous irons en Écosse, et dusse-je consacrer le restant de ma vie à faire des recherches...

– Ma sœur Talisma vous aime trop pour ne pas vous attendre, fût-ce dix ans !... ajoute le banquier.

– Diable ! pense Gildas Trégomain. Cette demoiselle approcherait alors de la soixantaine ! »

Toutes observations sont inutiles. Maître Antifer a pris son parti. Il continuera de courir après le trésor. Et, pourtant, l'héritage du riche Égyptien sera réduit de la moitié au tiers pour chacun, grâce à la participation du sieur Tyrcomel !...

Eh bien, Énogate se contentera d'épouser un comte, et Juhel une comtesse !

XI

Dans lequel maître Antifer et ses compagnons assistent à un sermon du révérend Tyrcomel, qui n'est pas pour leur faire plaisir

« Oui, mes frères, oui, mes sœurs, la possession des richesses conduit fatalement au crime d'en abuser ! Elle est la principale, pour ne pas dire l'unique cause de tous les maux qui désolent ce bas monde ! L'appétit de l'or ne peut amener que les plus regrettables dérèglements de l'âme ! Imaginez une société dans laquelle il n'y aurait ni riches ni pauvres !... Que de malheurs, afflictions, chagrins, désordres, catastrophes, débâcles, désarrois, tribulations, sinistres, angoisses, calamités, infortunes, désenchantements, désespoirs, désolations, ruines, seraient épargnés aux humains ! »

Le loquace clergyman s'était élevé à la plus

haute éloquence, en entassant ce monceau de synonymes, à peine suffisants pour exprimer les diverses éventualités où s'engendrent les misères terrestres. Il aurait pu en lancer bien d'autres encore à la surface de ce torrent oratoire qu'il précipitait du haut de la chaire sur la tête de ses auditeurs. Il faut lui savoir gré d'avoir endigué sa faconde – sous ce rapport du moins.

C'était dans la soirée du 25 juin, à Tron Church, dont une portion fut démolie pour l'élargissement du carrefour de High Street, que le révérend Tyrcomel, de l'Église libre d'Écosse, prêchait ainsi devant un auditoire visiblement accablé de ses lourdes périodes. Après l'avoir entendu, nul doute que les fidèles n'allassent vider leur coffre-fort et jeter toutes les valeurs qu'il contenait dans les eaux du golfe de Forth, lequel arrose, à deux milles de là, les rives septentrionales du Mid-Lothian, le célèbre comté dont Édimbourg, cette Athènes du nord, s'enorgueillit d'être la capitale.

Il y avait déjà une heure que le révérend Tyrcomel prêchait sur ce sujet pour la plus

grande édification des ouailles de la paroisse. Il ne paraissait point las de parler, et on ne semblait point las de l'entendre. Dans ces conditions, quel motif un sermon aurait-il de jamais finir ? Celui-ci ne finit donc pas – en ce moment du moins – et le prédicateur reprit de la sorte :

« Mes frères et mes sœurs, l'Évangile a dit : *Beati pauperes spiritu,* profond axiome dont les mauvais plaisants, aussi irréligieux qu'ignorants, s'ingénient encore à changer le sens. Non ! Il ne s'agit pas de ceux qui sont « pauvres d'esprit », des imbéciles en un mot, mais de ceux qui se font « pauvres en esprit », et dédaignent ces abominables richesses, source de tant de mal dans les sociétés modernes. Aussi l'Évangile vous commande-t-il de n'éprouver envers la fortune que mésestime et mépris, et si, par malheur, vous êtes affligés des biens de ce monde, si l'argent s'entasse dans vos caisses, si l'or vous afflue à pleines mains, mes sœurs... »

Ici, une puissante image qui fait courir des frissons sous les mantelets des dames de l'attentif auditoire.

« ... Si les diamants, les pierres précieuses s'attachent à vos cous, à vos bras, à vos doigts, comme une éruption malsaine, si vous êtes parmi celles qu'on appelle les heureuses du jour, moi, je dis que vous en êtes les malheureuses, et j'ajoute que votre maladie doit être traitée par les moyens les plus énergiques, fût-ce le fer ou le feu ! »

On sentit un frémissement à travers l'assistance, comme si le bistouri du chirurgien eût fouillé ces plaies mises à nu par l'orateur.

Mais, ce qu'il y avait d'original dans le traitement qu'il prétendait appliquer à tous les pauvres gens affligés du météorisme des richesses, c'est qu'il leur ordonnait de s'en débarrasser matériellement – en d'autres termes, de les détruire. Il ne disait point : Distribuez votre fortune aux misérables ! Dépossédez-vous au profit de ceux qui ne possèdent point ! Non ! ce qu'il prêchait, c'était l'anéantissement de cet or, de ces diamants, de ces titres de propriétés, de ces actions industrielles ou commerciales, c'était leur complète disparition, dût-on les brûler ou les jeter à la mer.

Pour s'expliquer l'intransigeance de ces doctrines, il convient de connaître à quelle secte religieuse appartenait le fougueux Tyrcomel, esquire.

L'Écosse, divisée en un millier de paroisses, comprend des sessions ecclésiastiques, des synodes, une cour suprême, pour l'administration et l'exercice du culte national. Mais, en dehors de ce nombre déjà respectable, comme toutes les autres religions sont tolérées dans le Royaume-Uni, on compte quinze cents églises appartenant aux dissidents, quelle que soit leur dénomination, catholiques, baptistes, épiscopaux, méthodistes, etc. De ces quinze cents églises, plus de la moitié relève de l'Église libre d'Écosse – *Free Church of Scotland* – laquelle, vingt ans avant, venait de rompre ouvertement avec l'Église presbytérienne de la Grande-Bretagne. Et à quel propos ?... Uniquement, parce qu'elle ne la trouvait pas assez imprégnée du véritable esprit calviniste, disons assez puritaine.

Or, précisément, le révérend Tyrcomel

prêchait au nom de la plus farouche de ces sectes qui n'admettent aucun compromis avec les usages et les mœurs. Il se croyait envoyé par Dieu, lequel lui avait confié un des faisceaux de son tonnerre, afin qu'il en foudroyât les riches ou tout au moins leurs richesses, et, on le voit, il n'y allait pas de main morte.

C'était, au moral, une sorte d'illuminé, aussi sévère pour lui-même que pour les autres. C'était, au physique, un homme de cinquante ans, grand, maigre, figure émaciée, face glabre, une flamme dans le regard, la physionomie d'un apôtre, la voix pénétrante d'un frère prêcheur. Son entourage le disait inspiré du souffle du Très-Haut. Cependant, si les fidèles se pressaient à ses sermons, si on l'écoutait avec ardeur, il n'est pas prouvé qu'il eût jamais fait nombre de prosélytes, et peu ou point s'étaient jusqu'alors décidés à mettre ses doctrines en pratique par le dépouillement absolu des biens terrestres.

Aussi, le révérend Tyrcomel redoublait-il d'efforts, accumulant sur la tête de l'auditoire ces nuages chargés d'électricité d'où jaillissaient les

foudres de son éloquence.

Le sermon continua de plus belle, et les tropes, les métaphores, les antonymies, les épiphonèmes, pétris par une imagination fulgurante, y pullulèrent avec une incomparable audace. Mais si les têtes se courbaient, les poches n'éprouvaient guère, semble-t-il, le besoin de se vider dans les eaux du Forth.

Évidemment, l'assistance, qui remplissait la nef de Tron Church, ne perdait pas un mot du sermon de cet énergumène, et, si elle ne se hâtait point de se conformer à ses doctrines, ce n'était pas faute de l'avoir compris. Il convient cependant d'en excepter cinq auditeurs, ne connaissant rien de la langue anglaise et qui n'auraient pas su de quoi parlait le clergyman, si un sixième n'eût été capable de leur traduire en bon français les terribles vérités qui tombaient du haut de cette chaire sous forme d'averse évangélique.

Inutile d'ajouter, n'est-il pas vrai, que ces six individus étaient maître Antifer et le banquier Zambuco, le notaire Ben-Omar et Saouk, le

gabarier Gildas Trégomain et le jeune capitaine Juhel.

Nous les avions laissés sur l'îlot de la baie de Ma-Yumba, le 28 mai ; nous les retrouvons à Édimbourg, le 25 juin.

Que s'était-il passé entre ces deux dates ?

Très sommairement, le voici :

Après la découverte du second document, il n'y avait plus qu'à abandonner l'îlot aux singes, à profiter de la chaloupe qui, attirée par les signaux de l'équipage congolais, devait avoir accosté en face du campement. Maître Antifer et ses compagnons revinrent donc en suivant le littoral, escortés toujours de la bande de ces chimpanzés, acharnés à leurs démonstrations hostiles, hurlements, gestes de menaces et jets de pierre.

On arriva cependant sans dommage au campement. Deux mots dits par Saouk à Barroso firent comprendre à celui-ci que le coup était manqué. Impossible de voler leur trésor à des gens qui ne le rapportaient pas !

La chaloupe, amarrée au fond d'une petite crique, pouvait contenir tous les naufragés du *Portalègre*. Ils s'y embarquèrent, un peu les uns sur les autres. Comme il ne s'agissait que d'une traversée de six milles, il n'y avait pas lieu d'y regarder. Deux heures plus tard, la chaloupe mouillait à l'accore de cette langue de terre sur laquelle s'allonge la bourgade de Ma-Yumba. Nos personnages, sans distinction de nationalité, furent hospitalièrement accueillis dans une factorerie française. On s'occupa aussitôt de leur procurer des moyens de transport pour regagner Loango. Or, ayant pu se joindre à une troupe d'Européens qui se rendaient à la capitale, ils n'eurent rien à redouter en route ni de la part des fauves, ni de la part des indigènes. Mais quel climat dévorant, quelle chaleur insoutenable ! À l'arrivée, quoi que pût dire Juhel, le gabarier prétendit qu'il était réduit à l'état de squelette. Le digne homme exagérait, il est permis de le croire.

Par une de ces heureuses chances, dont maître Antifer n'était guère coutumier, ses compagnons et lui n'eurent point à séjourner longtemps à Loango. Un steamer espagnol, allant de Saint-

Paul-de-Loanda à Marseille, vint y relâcher deux jours après. La relâche, nécessitée par une légère réparation de machine, ne dura que vingt-quatre heures. Des places furent retenues sur ce steamer, grâce à l'argent sauvé du naufrage. Bref, à la date du 15 juin, maître Antifer et ses compagnons quittèrent enfin ces parages de l'Afrique occidentale, où ils avaient trouvé, avec deux diamants de grand prix, un document nouveau et une déception nouvelle. Quant au capitaine Barroso, Saouk s'était engagé à l'indemniser plus tard, dès qu'il aurait fait main basse sur les millions du pacha, et le Portugais dut se contenter de cette promesse.

Juhel ne tenta point de détourner son oncle de ses idées, bien qu'il eût toute raison de croire que la campagne finirait par quelque mystification pyramidale. Il est vrai, l'opinion du gabarier commençait à se modifier là-dessus. Ces deux diamants d'une valeur de cent mille francs chacun, contenus dans la boîte de l'îlot numéro deux, cela lui donnait à réfléchir.

« Puisque le pacha, se disait-il, nous a fait

cadeau de ces deux pierres précieuses, pourquoi les autres ne se trouveraient-elles pas sur l'îlot numéro trois ? »

Et, quand il raisonnait ainsi devant Juhel, qui haussait les épaules :

« On verra... on verra ! » répétait-il.

C'était bien l'avis de Pierre-Servan-Malo. Puisque le troisième colégataire, le possesseur de cette latitude du troisième îlot, habitait Édimbourg, il irait à Édimbourg, et il entendait bien ne point s'y laisser devancer par Zambuco et Ben-Omar, qui avaient connaissance de la longitude 15° 11' est, laquelle devait être communiquée au sieur Tyrcomel, esquire. Donc, on ne se séparerait pas, on gagnerait la capitale de l'Écosse par les voies les plus rapides, et le susnommé Tyrcomel recevrait la visite du groupe au complet. Sans doute, cette résolution n'était pas pour satisfaire Saouk. En possession du secret, maintenant, il aurait préféré agir isolément, avant tous autres, vis-à-vis du personnage désigné par le document, en obtenir le gisement du nouvel îlot, s'y rendre, y déterrer

les richesses de Kamylk-Pacha. Mais il aurait fallu partir seul, sans éveiller les soupçons, et il se sentait surveillé par Juhel. D'ailleurs, la traversée ne pouvait s'effectuer autrement qu'en commun jusqu'à Marseille. Or, comme maître Antifer comptait gagner par le plus court et dans le minimum de temps, en utilisant les railways de France et d'Angleterre, Saouk ne pouvait espérer prendre les devants. Il dut donc se résigner. L'affaire une fois tirée au clair avec le sieur Tyrcomel, peut-être le coup qui avait manqué à Loango et à Mascate, réussirait-il à Édimbourg ?

La traversée fut assez rapide, le steamer portugais n'ayant relâché dans aucun port du littoral. Qu'on ne s'étonne pas si Ben-Omar, en homme qui renoncerait difficilement à ses habitudes, fut malade vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et s'il débarqua à l'état de colis inconscient au quai de la Joliette.

Juhel avait préparé une longue lettre à l'adresse d'Énogate. Il lui faisait le récit de tout ce qui s'était passé au Loango. Il lui disait en

quelle nouvelle campagne allait les engager l'entêtement de leur oncle, et qui savait où les caprices du pacha menaçait de les envoyer dans l'avenir ? Il ajoutait qu'à son avis, maître Antifer était dans une disposition d'esprit à courir le monde comme un second Juif errant, et que cela ne cesserait que le jour où il serait devenu fou à lier – ce qui arriverait bien sûr, tant son excitation cérébrale, accrue par les dernières déconvenues, prenait des proportions alarmantes...

Tout cela était bien triste... Et leur mariage indéfiniment reculé... et leur bonheur... et leur amour..., etc.

Juhel eut tout juste le temps de mettre à la poste cette lettre désolée. On se jeta dans le rapide de Marseille à Paris, puis dans l'express de Paris à Calais, puis dans le bateau de Calais à Douvres, puis dans le train de Douvres à Londres, puis dans l'éclair de Londres à Édimbourg, tous les six, comme s'ils eussent été rivés à la même chaîne ! C'est ainsi que ce soir-là du 25 juin, dès qu'ils eurent retenu leurs chambres à *Gibb's Royal Hotel*, ils s'étaient mis à la recherche du

sieur Tyrcomel. Alors, grande surprise ! Le sieur Tyrcomel n'était rien moins qu'un clergyman. Et voilà comment, après s'être présentés à sa demeure, 17, North-Bridge Street – adresse qu'ils avaient pu se procurer sans peine, tant était populaire l'ardent contempteur des biens terrestres –, ils étaient venus le relancer à Tron Church pendant qu'il tonnait du haut de sa chaire.

Leur intention était de l'aborder à l'issue du sermon, de l'accompagner à son domicile, de le mettre au courant, de lui communiquer la dernière notice... Que diable ! un homme auquel on apporte un nombre respectable de millions ne se plaindrait pas d'avoir été dérangé mal à propos !

Cependant il y avait dans tout ceci quelque chose d'assez bizarre. Quels rapports avaient pu exister entre Kamylk-Pacha et ce clergyman écossais ? Le père de maître Antifer avait sauvé la vie de l'Égyptien... bien. Le banquier Zambuco l'avait aidé à sauver ses richesses... bien. De là, ce sentiment de reconnaissance qui leur avait valu d'être tous deux ses héritiers. Devait-on en

conclure que le révérend Tyrcomel possédait les mêmes droits à cette reconnaissance ? Oui, sans aucun doute. Mais en quelles conjonctures invraisemblables, un clergyman avait-il obligé d'une façon quelconque Kamylk-Pacha ?... Il fallait pourtant qu'il en eût été ainsi, puisque ce clergyman était détenteur de cette troisième latitude nécessaire à la découverte du troisième îlot...

« Le bon... cette fois ! » répétait invariablement maître Antifer, dont Gildas Trégomain se laissait aller à partager les espérances... et peut-être les illusions !

Cependant, lorsque nos coureurs de trésor aperçurent en chaire un homme dont l'âge ne dépassait pas la cinquantaine, ils durent s'aviser d'une autre explication. En effet, le révérend Tyrcomel ne pouvait avoir plus de vingt-cinq ans, lorsque Kamylk-Pacha fut enfermé dans la prison du Caire par ordre de Méhémet Ali, et il était difficile d'admettre qu'il eût été à même de lui rendre service auparavant. Était-ce donc un père, un grand-père, un oncle de ce Tyrcomel, dont

l'Égyptien avait été l'obligé ?...

Peu importait, d'ailleurs. L'essentiel était que le clergyman eût en sa possession la précieuse latitude, ainsi que l'indiquait le document de la baie Ma-Yumba, et la journée ne s'achèverait pas avant que l'on sût à quoi s'en tenir à cet égard.

Ils étaient donc là, dans Tron Church, en face de la chaire. Maître Antifer, Zambuco, Saouk, dévoraient des yeux le passionné prédicateur, ne comprenant pas un traître mot de ce qu'il disait, et Juhel ne pouvait en croire ses oreilles de ce qu'il entendait.

Le sermon continuait. Toujours la même thèse avec la même éloquence furibonde. Invite aux rois à jeter à la mer leurs listes civiles, invite aux reines à faire volatiliser les diamants de leurs parures, invite aux riches à détruire leurs richesses. Impossible, on en conviendra, de dire plus d'énormes sottises avec un prosélytisme plus intransigeant !

Et Juhel, stupéfait, de murmurer :

« Voilà bien une autre complication !... Décidément, mon oncle n'a pas pour lui la bonne chance !... Quoi ! c'est à un pareil énergumène que notre satané pacha l'adresse !... C'est à ce fougueux clergyman qu'il va demander les moyens de découvrir un trésor !... C'est à un homme qui n'aurait rien de plus pressé que de l'anéantir, s'il tombait jamais entre ses mains !... Allons ! voilà un obstacle que nous n'attendions pas – obstacle infranchissable cette fois, et qui pourrait bien mettre fin à la campagne que nous poursuivons. C'est à un refus péremptoire, à un refus sans réplique, que nous allons nous heurter, à un refus qui vaudra au révérend Tyrcomel une immense popularité ! Il y a là de quoi achever mon oncle, et sa raison n'y résistera pas !... Zambuco et lui, peut-être aussi ce Nazim, oseront tout pour arracher son secret à ce révérend... Ils sont capables de le torturer... de... Voyons ! à mon tour, je me laisse emballer... Eh bien ! qu'il le garde son secret, cet homme ! Je ne sais si, comme il le prétend, les millions ne font pas le bonheur ; mais, quoi qu'il en soit, de courir après ceux de l'Égyptien, cela menace de retarder

indéfiniment le mien !... Et, puisque jamais le Tyrcomel ne consentira à croiser sa latitude avec la longitude que nous avons acquise au prix de tant de peines, nous n'aurons plus qu'à revenir tranquillement en France, et...

– Lorsque Dieu commande, on doit obéir ! disait en ce moment le prédicateur.

– C'est aussi mon avis, pensa Juhel, et il faudra que mon oncle se soumette ! »

Mais le sermon ne finissait pas, et il n'y avait aucune raison pour qu'il ne durât pas l'éternité. Maître Antifer et le banquier donnaient de visibles marques d'impatience. Saouk rongeait sa moustache. Le notaire, du moment qu'il n'était plus sur le pont d'un navire, ne s'inquiétait de rien. Gildas Trégomain, la bouche bée, hochant la tête, l'oreille tendue, essayait de surprendre çà et là quelques mots qu'il cherchait vainement à traduire. Au fond, tous adressaient des regards interrogateurs au jeune capitaine, comme pour lui demander :

« Qu'est-ce que ce diable d'homme peut donc dire avec cette fougue inépuisable ? »

Et, lorsqu'il y avait lieu de croire que c'était fini, cela recommençait.

« Ah çà ! de quoi parle-t-il, Juhel ? s'écria maître Antifer d'une voix impatiente, qui provoqua les chuchotements de l'auditoire.

– Je vous le dirai, mon oncle.

– S'il se doutait des nouvelles que je lui apporte, ce prêchi-prêcha, il aurait vite fait de lâcher sa chaire pour recevoir notre visite...

– Hé... hé !... » fit Juhel d'un ton si singulier que le sourcil de maître Antifer se fronça d'une façon terrible.

Pourtant, tout doit finir en ce monde – même le sermon d'un clergyman de l'Église libre d'Écosse. On sentit que le révérend Tyrcomel arrivait à la péroraison. Son débit était plus haletant, ses gestes plus désordonnés, ses métaphores plus hardies, ses objurgations plus menaçantes. Il y eut un dernier coup de massue et un dernier coup de boutoir contre les détenteurs de fortunes, les possesseurs du vil métal, avec

injonction de le jeter dans la fournaise en ce monde, si l'on ne voulait pas y être précipité soi-même dans l'autre ! Et, alors, en un suprême mouvement oratoire, faisant allusion au nom même de cette église qui retentissait de ses périodes tonitruantes :

« Et comme en ce lieu, s'écria-t-il, où il y avait autrefois une balance publique, à laquelle on clouait les oreilles des notaires infidèles et autres malfaiteurs, ainsi dans la balance du jugement dernier, vous seriez pesés sans merci, et, sous le poids de votre or, le plateau s'abaissera jusqu'à l'enfer ! »

On ne pouvait terminer par une plus saisissante image.

Le révérend Tyrcomel fit un dernier geste de congé, qui eût été un geste de bénédiction du haut d'une chaire catholique. Puis, il disparut subitement.

Maître Antifer, Zambuco et Saouk s'étaient bien promis de l'attendre à la sortie de l'église, de le happer au vol, de l'interviewer *hic et nunc.* Est-ce qu'ils auraient pu patienter jusqu'au

lendemain, remettre à sept ou huit heures leur interrogatoire ? Est-ce qu'ils auraient supporté toute une nuit passée dans les affres de la curiosité ?... Non ! Ils se précipitèrent donc vers le porche central, bousculant les fidèles, qui protestaient contre une brutalité si inconvenante en pareil lieu !

Gildas Trégomain, Juhel et le notaire les suivirent, en y mettant des formes. Tous en furent pour leurs vains efforts. Sans doute, le révérend Tyrcomel, désireux de se dérober à l'ovation qui lui était due – seul résultat d'ailleurs de son sermon sur le mépris des richesses –, était sorti par une porte latérale de Tron Church.

Inutilement, Pierre-Servan-Malo et ses compagnons l'attendirent sur les marches du péristyle, le cherchèrent au milieu des fidèles, le demandèrent à l'un et à l'autre... Le clergyman n'avait pas laissé plus de traces à travers la foule que le poisson dans l'eau ou l'oiseau dans l'air.

Tous étaient là, se dépitant, se regardant, furieux comme si quelque génie malfaisant leur eût arraché une proie ardemment convoitée.

« Eh bien, 17, North-Bridge Street ! s'écria maître Antifer.

– Mais, mon oncle...

– Et, avant qu'il ne se couche, ajouta le banquier, nous saurons lui arracher...

– Mais, monsieur Zambuco...

– Pas d'observation, Juhel !

– Si... une observation, mon oncle.

– Et à propos de quoi ?... demanda maître Antifer, remonté au paroxysme de la colère.

– À propos de ce que ce Tyrcomel vient de prêcher.

– Eh ! qu'est-ce que cela peut nous faire ?...

– Beaucoup, mon oncle.

– Te moques-tu, Juhel ?

– Rien n'est plus sérieux, et j'ajouterai même rien de plus malheureux pour vous !

– Pour moi ?...

– Oui !... Écoutez ! »

Et Juhel fit connaître en quelques mots la

disposition d'esprit du révérend Tyrcomel, quelle thèse il avait soutenue dans son interminable sermon, comme quoi, enfin, s'il ne tenait qu'à lui, tous les milliards du monde entier ne tarderaient pas à être engloutis dans les profonds abîmes des océans !

Le banquier fut atterré – Saouk aussi, bien qu'il fût censé ne point comprendre. Et Gildas Trégomain d'esquisser une grimace de désappointement. Il est certain qu'une nouvelle tuile leur tombait de haut sur le crâne !

Et pourtant, ce ne fut point en homme accablé que maître Antifer répondit d'un ton profondément ironique à son neveu :

« Imbécile... imbécile... imbécile !... On ne prêche ces choses-là que lorsqu'on n'a pas le sou !... Laisse apparaître la trentaine de millions qui doivent lui revenir, et tu verras si ton Tyrcomel aura l'idée de les ficher à l'eau ! »

Évidemment, cette réponse témoignait d'une profonde connaissance du cœur humain. Quoi

qu'il en soit, il fut décidé que l'on renoncerait à relancer, ce soir-là, le révérend dans sa maison de North-Bridge Street, et nos six personnages regagnèrent en bon ordre *Gibb's Royal Hotel*.

XII

Dans lequel on voit qu'il n'est pas facile de faire dire à un clergyman ce qu'il a résolu de taire

La maison du révérend Tyrcomel était située dans le quartier de la Canongate, la plus célèbre des rues de l'ancienne ville, la « Vieille Enfumée », ainsi que la dénomment ses antiques parchemins. Cette maison confinait à celle de John Knox, dont la fenêtre s'ouvrit si souvent, vers le milieu du XVII^{e} siècle, pour permettre au fameux réformateur écossais de haranguer la foule. Ce rapprochement ou plutôt ce voisinage ne pouvait que plaire au révérend Tyrcomel. Lui aussi prétendait imposer ses réformes. Il est vrai, ce n'était pas du haut de sa fenêtre qu'il prêchait, et pour cause.

En effet, la fenêtre de la chambre qu'il occupait dans cette maison ne donnait pas sur la

rue. Elle dominait par derrière l'ancien ravin du Nord, sillonné des lignes du railway et transformé en jardin public. Si, d'un côté, cette fenêtre eût été au troisième étage, il n'en était pas ainsi du côté du ravin. La différence du niveau des sols la mettait au huitième, et de cette hauteur, comment se faire entendre ?

C'était, en somme, une triste et inconfortable maison, de celles qui sont desservies, par ces ruelles, sordides et malsaines, désignées sous l'appellation de « closes ». Tels sont, pour la plupart, les aboutissants de cette Canongate historique, qui, sous divers noms, remonte du château d'Holyrood au château d'Édimbourg, l'une des quatre forteresses de l'Écosse auxquelles le traité de l'Union impose l'obligation d'être toujours en état de défense.

Ce fut devant la porte de ladite maison que le lendemain, 26 juin, maître Antifer et le banquier Zambuco, accompagnés de Juhel, s'arrêtèrent, au moment où huit heures sonnaient à l'église voisine. Ben-Omar n'avait point été prié de se joindre à eux, sa présence étant inutile dans cette

première entrevue. Par conséquent, à son extrême dépit, Saouk n'était pas de la visite. Et si le clergyman livrait le secret de la latitude, il ne serait pas là pour en prendre connaissance – ce qui le mettrait dans l'impossibilité de devancer le Malouin à la recherche de l'îlot numéro trois.

Quant au gabarier, il était resté à *Gibb's Royal Hotel,* et, en attendant le retour des visiteurs, s'amusait à contempler les merveilles de Prince's Street et les prétentieuses élégances du monument de Walter Scott. En ce qui concerne Juhel, il n'avait pu se dispenser de suivre son oncle, tout au moins comme interprète. D'ailleurs, on imagine quelle hâte il éprouvait de savoir enfin où gisait ce nouvel îlot, et si la fantaisie de Kamylk-Pacha n'allait pas les envoyer se promener dans les mers du Nouveau Continent.

Ce qu'il convient de noter ici, c'est qu'en se voyant évincé, Saouk était entré dans une violente colère, et, comme d'habitude, sa fureur retomba sur Ben-Omar. À quel assaut de paroles malsonnantes, de menaces épouvantables,

l'infortuné notaire fut soumis après le départ des colégataires !

« Oui ! c'est de ta faute, s'écriait Saouk, en bouleversant les meubles de la chambre, et l'envie me prend de te faire payer cette maladresse à coups de rotin !

– Excellence, j'ai fait ce que j'ai pu...

– Non, tu ne l'as pas fait ! Il fallait t'imposer à ce méchant matelot, lui déclarer que ta présence était nécessaire, obligatoire, et, au moins, tu aurais été là... tu aurais appris et tu m'aurais appris ce qui intéresse le nouvel îlot... et peut-être m'eût-il été possible de l'atteindre avant les autres !... Que Mahomet t'étrangle ! Mes projets manqués une première fois à Mascate, une seconde fois à Ma-Yumba, et dire qu'ils vont l'être une troisième !... Et cela, parce que tu restes planté là sur ta patte, comme un vieil ibis empaillé...

– Je vous prie, Excellence...

– Et moi, je te jure que, si j'échoue, c'est sur ta peau que je me paierai de toutes ces

déconvenues ! »

La scène se continua de cette sorte, et elle devint si violente que le gabarier en surprit les éclats. Il alla même jusqu'à la porte de la chambre, et il fut heureux pour Saouk que sa colère se fût manifestée en langue égyptienne. S'il avait invectivé Ben-Omar en français, Gildas Trégomain aurait eu connaissance de ses abominables projets, il eût découvert quel personnage se cachait sous ce Nazim, et on eût traité ce personnage comme il le méritait.

Néanmoins, si cette situation ne lui fut pas révélée, il ne laissa pas d'être absolument interloqué de la violence avec laquelle Ben-Omar était malmené par son clerc, et combien cela justifiait les soupçons du jeune capitaine !

Après avoir franchi la porte de la maison du clergyman, maître Antifer, Zambuco et Juhel commencèrent à gravir les marches d'un escalier de bois, en s'aidant de la corde graisseuse pendue à la muraille. Jamais le gabarier, bien que débarrassé d'une partie de son embonpoint,

n'aurait pu s'élever par cette vis étroite et sombre.

Les visiteurs arrivèrent au palier du troisième étage, qui était le dernier de ce côté de la maison. Une petite porte en ogive s'évidait au fond, avec ce nom : Révérend Tyrcomel...

Maître Antifer poussa un vigoureux ouf ! de satisfaction. Puis, il frappa.

La réponse se fit attendre. Est-ce que le clergyman ne serait pas chez lui ?... Et de quel droit, s'il vous plaît ?... Un homme auquel on apporte des millions...

Second heurt, un peu plus fort.

Cette fois, léger bruit à l'intérieur de la chambre, et, si ce ne fut pas la porte, ce fut du moins un guichet qui s'ouvrit au-dessous du nom du révérend Tyrcomel.

À travers ce guichet parut une tête – celle du clergyman, très reconnaissable sous le chapeau de haute forme qui le coiffait.

« Que voulez-vous ?... demanda Tyrcomel, et le ton de sa voix indiquait bien qu'il n'aimait pas

à être dérangé.

– Nous désirons vous entretenir quelques instants, répondit Juhel en anglais.

– À quel propos ?...

– Il s'agit d'une affaire importante...

– Je n'ai point d'affaire... importante ou non.

– Ah çà ! ouvrira-t-il, ce révérend ? » s'écria maître Antifer, ennuyé de tant de façons.

Mais, dès qu'il l'eut entendu, le clergyman de lui répondre dans sa propre langue qu'il parlait comme si elle eût été la sienne :

« Vous êtes des Français ?...

– Des Français... » répondit Juhel.

Et, s'imaginant que cela faciliterait leur introduction près du clergyman, il ajouta :

« Des Français qui assistaient hier à votre sermon dans Tron Church...

– Et qui ont eu la pensée de se convertir à mes doctrines ?... répliqua vivement le clergyman.

– Peut-être, mon révérend...

– C'est lui, au contraire, qui va se convertir aux nôtres ! murmura maître Antifer. D'ailleurs, s'il préfère nous abandonner sa part... »

La porte s'était ouverte, et les soi-disant néophytes se trouvèrent en présence du révérend Tyrcomel.

Une seule pièce, éclairée au fond par la fenêtre qui donnait sur le ravin du Nord. Dans un coin, un lit de fer, garni d'une paillasse et d'une couverture, dans un autre, une table avec quelques ustensiles de toilette. Pour siège, un escabeau. Pour meuble, une armoire fermée, qui servait sans doute à serrer les vêtements. Sur un rayon, plusieurs livres entre lesquels apparaissait la Bible traditionnelle, ornée d'une reliure usée aux angles, et aussi divers papiers, plumes, écritoire. De rideaux, nulle part. Des murs nus, blanchis à la chaux. Sur la table de nuit, une lampe à coulisse, son abat-jour très abaissé. C'était à la fois une chambre à coucher et un cabinet de travail, réduits au strict nécessaire. Le clergyman prenait ses repas au dehors dans une

restauration du voisinage, et soyez sûr que ce ne devait pas être quelque cabaret à la mode.

Le révérend Tyrcomel, tout de noir habillé, étroitement serré sous les plis de sa longue lévite, dont le col laissait voir le liseré blanc de sa cravate, ôta son chapeau à l'entrée des étrangers, et, s'il ne leur offrit pas de s'asseoir, c'est qu'il ne pouvait mettre qu'un seul escabeau à leur disposition.

En vérité, si jamais millions devaient arriver à propos, n'était-ce pas dans cette cellule de cénobite, où l'on n'eût pas récolté trente shillings vaillants ?...

Maître Antifer et le banquier Zambuco se regardèrent. Comment allaient-ils commencer le feu ? Du moment que leur colégataire parlait le français, l'intervention de Juhel n'était plus nécessaire, et le jeune capitaine n'allait être qu'un simple spectateur. Il préférait cette situation, et ce ne fut pas sans un certain sentiment de curiosité qu'il se promit d'assister à cette bataille. Quel serait le vainqueur ?... Peut-être n'eût-il pas parié pour son oncle Antifer ?

Au début, celui-ci se sentit plus embarrassé qu'il ne l'aurait imaginé. Après ce qu'il savait de l'intransigeant clergyman, de ses opinions sur les biens de ce monde, il jugea à propos de procéder avec adresse, de prendre certains ménagements, de tâter le terrain, d'amener tout doucement le révérend Tyrcomel à communiquer cette lettre de Kamylk-Pacha qui devait être en sa possession, laquelle lettre renfermait, à n'en plus douter, les chiffres de la nouvelle et – espérons-le – dernière latitude.

C'était l'avis de Zambuco, qui n'avait cessé de chapitrer son futur beau-frère à ce sujet. Mais l'impétueux Malouin serait-il capable de se contenir, et, dans l'état mental où il se trouvait, n'allait-il pas s'emporter à la moindre résistance et briser les vitres ?

En tous les cas, ce ne fut pas lui qui prit d'abord la parole. Tandis que ses trois visiteurs formaient un groupe au fond de la chambre, le révérend Tyrcomel se plaça en face d'eux dans l'attitude du prêcheur. Persuadé que ces gens-là venaient de leur plein gré se soumettre à ses

doctrines, il ne songeait qu'à leur renouveler éloquemment ses principes.

« Mes frères, dit-il en joignant les mains dans un élan de reconnaissance, je remercie l'auteur de toutes choses de m'avoir départi ce don de persuasion, qui m'a permis de faire pénétrer jusqu'au fond de vos âmes le dédain de la fortune et le détachement des richesses terrestres... »

Il fallait voir la figure des deux héritiers à cette exorde !

« Mes frères, continua le clergyman, en détruisant les trésors que vous possédez...

– Que nous ne possédons pas encore ! fut tenté de s'écrier l'oncle de Juhel.

– ... Vous donnerez un admirable exemple, qui sera suivi de tous ceux dont l'esprit est capable de s'élever au-dessus des matérialités de la vie... »

Maître Antifer, par un brusque mouvement de la mâchoire, envoya son caillou d'une joue à l'autre, tandis que Zambuco semblait lui souffler :

« Est-ce que vous n'allez pas expliquer à ce bavard l'objet de notre visite ? »

Un signe affirmatif fut la réponse du Malouin qui se répétait à part lui :

« Non certes, je ne laisserai pas un pareil raseur nous recommencer son sermon d'hier ! »

Le révérend Tyrcomel, ouvrant alors ses bras comme pour y recevoir des pécheurs touchés par le repentir, dit d'une voix pleine d'onction :

« Vos noms, mes frères, afin que...

– Nos noms, monsieur Tyrcomel, interrompit maître Antifer, les voici, et nos qualités avec : moi, maître Antifer, Pierre-Servan-Malo, capitaine au cabotage à la retraite, – Juhel Antifer, mon neveu, capitaine au long cours, – monsieur Zambuco, banquier à Tunis... »

Le clergyman s'avança vers la table, afin d'inscrire ces noms, disant :

« Et, sans doute, vous m'apportez, pour en faire l'abandon, vos fortunes périssables... des millions peut-être ?...

– En effet, monsieur Tyrcomel, il s'agit de

millions, et lorsque vous aurez touché votre part, libre à vous de la détruire comme vous l'entendrez... Mais, en ce qui nous concerne, c'est autre chose... »

Allons ! voilà maître Antifer faisant fausse route. Juhel et Zambuco le comprirent bien, au changement qui s'opéra dans la physionomie du clergyman. Son front se rida, ses yeux se détournèrent à demi, ses bras qu'il avait largement ouverts, se refermèrent sur sa poitrine, comme se referme la porte d'un coffre-fort.

« De quoi donc s'agit-il, messieurs ?... demanda-t-il en reculant d'un pas.

– De quoi il s'agit ?... répondit maître Antifer. Tiens, Juhel, déroule-lui la chose, car je ne serais pas capable de mesurer mes paroles ! »

Et Juhel « déroula » la chose sans réticence. Il raconta tout ce qu'on savait de Kamylk-Pacha, les services rendus par son grand-oncle Thomas Antifer, les obligations contractées envers le banquier Zambuco, la visite à Saint-Malo de

l'exécuteur testamentaire Ben-Omar, notaire à Alexandrie, le voyage au golfe d'Oman, où gisait l'îlot numéro un, suivi du voyage à la baie Ma-Yumba, où gisait l'îlot numéro deux, la découverte du deuxième document qui renvoyait les deux colégataires à un troisième héritier, lequel n'était autre que le révérend Tyrcomel, esquire, d'Édimbourg, etc.

Tandis que Juhel parlait, le clergyman l'écoutait sans faire un mouvement, sans permettre à ses regards de s'allumer, à ses muscles de tressaillir. Une statue de marbre ou de bronze n'eût pas été plus immobile. Et, lorsque le jeune capitaine eut terminé son récit en demandant au révérend Tyrcomel s'il avait jamais eu des rapports avec Kamylk-Pacha :

« Non, répondit le clergyman.

– Mais votre père ?...

– Peut-être.

– Peut-être n'est pas une réponse, observa Juhel en calmant son oncle, qui tournait et retournait sur lui-même, comme s'il eût été piqué

d'une tarentule.

– C'est la seule qu'il me convienne de faire... répliqua sèchement le clergyman.

– Insistez, monsieur Juhel, insistez... dit le banquier.

– Dans toute la mesure du possible, monsieur Zambuco », répondit Juhel.

Et, s'adressant au révérend, dont l'attitude indiquait sa ferme volonté de se tenir sur une extrême réserve :

« Me sera-t-il permis de vous poser une question... une seule ? demanda-t-il.

– Oui... comme il m'est permis de n'y point répondre.

– Est-il à votre connaissance que votre père ait jamais été en Égypte ?...

– Non.

– Mais, si ce n'est en Égypte, en Syrie, du moins, et, pour mieux préciser, à Alep ?... »

Ne point oublier que c'est dans cette ville que Kamylk-Pacha avait résidé pendant un certain

nombre d'années avant de revenir au Caire.

Après un moment d'hésitation, le révérend Tyrcomel convint que son père avait habité Alep, où il était en rapport avec Kamylk-Pacha. Donc nul doute que ces rapports n'eussent fait de celui-ci l'obligé dudit Tyrcomel au même titre que Thomas Antifer et le banquier Zambuco.

« Je vous demanderai, maintenant, reprit Juhel, si votre père a reçu une lettre de Kamylk-Pacha...

– Oui.

– Une lettre dans laquelle il était question du gisement d'un îlot qui renfermait un trésor ?

– Oui.

– Et cette lettre ne contenait-elle pas la latitude de cet îlot ?...

– Oui.

– Et ne disait-elle pas qu'un jour un certain Antifer et un certain Zambuco viendraient lui rendre visite à ce sujet ?...

– Oui. »

Les « oui » du clergyman tombaient comme des coups de marteau, frappés de plus en plus fort.

« Eh bien, reprit Juhel, maître Antifer et le banquier Zambuco sont en votre présence, et si vous voulez leur communiquer la lettre du pacha, ils n'auront plus, après en avoir pris connaissance, qu'à se mettre en route afin de remplir les intentions du testateur dont, vous et eux, êtes les trois légataires. »

À mesure que parlait Juhel, maître Antifer faisait des efforts inouïs pour rester en place, tout rouge lorsque le sang lui montait à la tête, tout pâle quand il lui refluait au cœur.

Le clergyman laissa quelque peu attendre sa réponse, et finit par dire en pinçant les lèvres :

« Et lorsque vous serez rendus à l'endroit où gît ce trésor, quelles sont vos intentions ?...

– Le déterrer, pardieu ! s'écria maître Antifer.

– Et lorsque vous l'aurez déterré ?...

– Le partager en trois parts !

– Et de vos parts, quel usage ferez-vous ?...

– L'usage qui nous conviendra, monsieur le révérend ! »

Encore une regrettable répartie du Malouin, qui remit le clergyman à cheval sur son dada.

« C'est cela, messieurs ! répliqua-t-il, tandis que son regard lançait des flammes. Vous entendez profiter de ces richesses pour la satisfaction de vos instincts, de vos appétits, de vos passions, c'est-à-dire contribuer à grossir les iniquités de ce monde !...

– Permettez !... interrompit Zambuco.

– Non... je ne permets pas, et je vous enjoins de répondre à cette question : Si ce trésor tombe entre vos mains, vous engagez-vous à le détruire ?...

– Chacun fera de son legs ce qu'il jugera convenable », répliqua le banquier d'une façon évasive.

Pierre-Servan-Malo éclata.

« Il ne s'agit pas de tout cela, s'écria-t-il. Vous doutez-vous, monsieur le révérend, de la valeur

de ce trésor ?...

– Que m'importe !

– Elle est de cent millions de francs... cent millions... dont le tiers, soit trente-trois millions pour vous... »

Le clergyman haussa les épaules.

« Savez-vous bien, monsieur le révérend, reprit maître Antifer, qu'il vous est interdit de nous refuser la communication qui vous est imposée par le testateur ?...

– Vraiment !

– Savez-vous qu'on n'a pas plus le droit de laisser cent millions improductifs qu'on n'aurait le droit de les voler ?...

– Ce n'est pas mon avis.

– Savez-vous que si vous persistez dans votre refus, hurla maître Antifer, arrivé au dernier degré de la fureur, nous n'hésiterons pas à vous poursuivre devant la justice, à vous dénoncer comme un héritier indélicat, comme un malfaiteur...

– Comme un malfaiteur ! répéta le clergyman, qui se tenait, lui, dans une colère froide. En vérité, messieurs, votre audace n'a d'égale que votre sottise ! Vous croyez que je vais accepter de répandre ces cent millions à la surface de la terre, de fournir aux mortels de quoi se payer cent millions de péchés de plus, que je vais mentir à toutes mes doctrines et donner aux fidèles de l'*Église libre d'Écosse,* puritaine et intransigeante, le droit de me jeter ces cent millions à la face ? »

Disons-le, il était magnifique, le révérend Tyrcomel, sublime en cette éloquente explosion ! Juhel ne pouvait s'empêcher d'admirer cet énergumène, tandis que son oncle, au comble de la rage, était prêt à se jeter sur lui.

« Oui ou non, s'écria celui-ci, en s'avançant les poings fermés, oui ou non, voulez-vous nous communiquer la lettre du pacha ?

– Non. »

Maître Antifer écuma.

« Non ?... répéta-t-il.

– Non.

– Ah ! gueux !... Je saurai t'arracher cette lettre ! »

Juhel dut s'interposer pour éviter que son oncle en vînt à des voies de fait. Celui-ci le repoussa violemment... Il voulait étrangler le clergyman, qui restait aussi résolu qu'impassible... Il voulait fouiller cette chambre, fouiller cette armoire, fouiller ces papiers, et, il faut en convenir, les perquisitions n'eussent pas été longues. Mais il fut arrêté par cette simple et péremptoire réponse du révérend Tyrcomel :

« Inutile de chercher cette lettre...

– Et pourquoi ?... demanda le banquier Zambuco.

– Parce que je ne l'ai plus.

– Et qu'en avez-vous fait ?...

– Je l'ai brûlée.

– Au feu... il l'a jetée au feu ! vociféra maître Antifer. Le misérable !... Une lettre qui contenait un secret de cent millions, un secret qu'on ne pourra plus découvrir ! »

Et ce n'était que la vérité. Sans doute, afin de ne point être tenté d'en faire usage – un usage contraire à tous ses principes sociaux –, le révérend Tyrcomel avait brûlé cette lettre depuis plusieurs années déjà.

« Et maintenant... sortez ! » dit-il aux visiteurs en leur montrant la porte.

Maître Antifer avait été assommé du coup. Le document détruit... impossibilité de jamais reconstituer le gisement !... Il en était de même du banquier Zambuco, qui pleurait, lui, comme un enfant auquel on vient d'enlever son joujou !...

Juhel dut pousser les deux colégataires, dans l'escalier d'abord, dans la rue ensuite, et tous trois prirent la direction de *Gibb's Royal Hotel.*

Eux partis, le révérend Tyrcomel leva les bras vers le ciel, le remerciant de l'avoir choisi pour arrêter cette avalanche de péchés que cent millions eussent précipitée sur la terre !

XIII

À la fin duquel on verra disparaître le troisième rôle, autrement dit le « traître », de cette comico-tragique histoire

Tant d'émotions, de bouleversements, de transes, de troubles, de secousses, d'alternatives d'espoir et de désespoir, c'était décidément plus que n'en pouvait supporter maître Antifer. Les forces physiques et morales, même celles d'un capitaine au grand cabotage, ont des limites, qui ne sauraient être dépassées. Le trop éprouvé oncle de Juhel dut prendre le lit, dès qu'il eut été reconduit à l'hôtel. La fièvre le saisit – une fièvre violente avec délire, dont les suites pouvaient être fort graves. Quelles décevantes images obsédaient son cerveau, cette campagne interrompue juste au moment où elle allait aboutir, l'inutilité de nouvelles recherches, cet

énorme trésor dont on ne connaîtrait jamais la place, ce troisième îlot perdu en quelques parages ignorés, la seule pièce susceptible d'en donner la situation exacte, détruite, anéantie, brûlée par cet abominable clergyman, cette latitude que même la torture ne lui ferait pas indiquer, puisqu'il l'avait volontairement, criminellement oubliée !... Oui ! Il était à craindre que la raison très ébranlée du Malouin ne résistât pas à ce dernier coup, et le médecin, appelé en toute hâte, ne regarda pas comme impossible qu'il fût bientôt frappé d'aliénation mentale.

Dans tous les cas, les soins lui seraient prodigués. Son ami Gildas Trégomain et son neveu Juhel ne le quitteraient pas d'un instant, et, s'il se rétablissait, ils auraient droit à toute sa reconnaissance.

Dès sa rentrée à l'hôtel, Juhel avait mis Ben-Omar au courant, et, par lui, Saouk n'ignorait rien des refus du révérend Tyrcomel. Il est aisé d'imaginer à quel degré monta la colère du faux Nazim. Mais, cette fois, elle ne se révéla pas par des manifestations extérieures – nous entendons

ces actes de violence qui, invariablement, retombaient sur l'infortuné notaire. Tout se concentra en lui, et peut-être imagina-t-il que ce secret qui échappait à maître Antifer, il saurait l'obtenir et l'utiliser à son seul profit. C'est à ce résultat, d'ailleurs, que tendirent ses efforts, et l'on put observer qu'il ne se montra à l'hôtel ni ce jour-là ni les jours qui suivirent.

Quant au gabarier, après le récit de Juhel relatant la visite au clergyman, il avait dit :

« Je crois bien que l'affaire est enterrée maintenant... N'est-ce pas ton avis, mon garçon ?...

– En effet, monsieur Trégomain, et il me paraît impossible que l'on fasse parler un pareil têtu...

– Drôle, tout de même, ce révérend auquel on vient apporter des millions... et qui les refuse !

– Apporter des millions !... répliqua le jeune capitaine en secouant la tête.

– Tu n'y crois pas, Juhel ?... Tu as peut-être tort !...

– Comme vous avez changé, monsieur Trégomain !

– Dame... depuis la trouvaille des diamants ! Évidemment, je ne dis pas que les millions sont sur le troisième îlot, mais enfin, ils y seraient... Par malheur, puisque ce clergyman ne veut entendre à rien, on n'en connaîtra jamais le gisement !...

– Eh bien, non, monsieur Trégomain, et malgré les deux diamants de Ma-Yumba, rien ne m'ôtera de l'idée que ce pacha nous réservait une énorme mystification...

– Dans tous les cas, cela menace de coûter cher à ton pauvre oncle, Juhel. Le plus pressé, à cette heure, est de le tirer d'affaire ! Pourvu que sa tête y résiste ! Soignons-le comme le feraient des sœurs de charité, et, lorsque nous l'aurons remis sur pied, lorsqu'il aura la force de faire le voyage, je pense qu'il consentira à revenir en France... à reprendre sa tranquille vie d'autrefois...

– Ah ! monsieur Trégomain, que n'est-il dans la maison de la rue des Hautes-Salles ?...

– Et toi, près de notre petite Énogate, mon garçon !... À propos, penses-tu à lui écrire ?...

– Je lui écrirai aujourd'hui même, monsieur Trégomain, et, cette fois, je crois pouvoir lui annoncer notre retour définitif ! »

Quelques jours s'écoulèrent. L'état du malade ne s'était pas aggravé. Après avoir été très forte d'abord, la fièvre tendait à diminuer. Mais le médecin se montrait moins rassuré pour la raison du pauvre homme. Positivement, sa tête déménageait. Cependant il reconnaissait son ami Trégomain, son neveu Juhel, et aussi son futur beau-frère... Beau-frère ?... Entre nous, si une personne du sexe charmant risquait de rester indéfiniment fille, n'était-ce pas Mlle Talisma Zambuco, attardée sur les confins de la cinquantaine, et guettant non sans impatience, dans son gynécée de Malte, l'apparition de l'époux promis ?... Or, pas de trésor, pas de mari, puisque l'un était le complément de l'autre !

Il suit de là que ni le gabarier ni Juhel ne pouvaient quitter l'hôtel. Le malade réclamait

sans cesse leur présence. Il exigeait que jour et nuit ils fussent dans sa chambre, écoutant ses doléances, ses récriminations, et surtout les menaces qu'il proférait contre l'horrible clergyman. Il ne parlait de rien moins que de le poursuivre en justice, devant les cours de bourgs, devant les juges de paix ou les shérifs, jusque devant la cour criminelle supérieure, la cour de Justiciary qui siège à Édimbourg... Les juges sauraient bien l'obliger à parler... Il n'est pas permis de se taire, lorsque l'on peut, d'un mot, jeter dans la circulation du pays une somme de cent millions... Il doit y avoir des peines pour ce crime-là, les plus sévères, les plus terribles, et si le gibet de Tyburn ou autres ne sont pas destinés aux malfaiteurs de cette espèce, qui donc mériterait d'y être pendu... etc.

Et, du matin au soir, maître Antifer ne tarissait pas. À tour de rôle, Gildas Trégomain et Juhel se relayaient près de lui, à moins qu'une violente crise ne les obligeât à rester ensemble. Le malade voulait s'élancer hors de son lit, quitter sa chambre, courir chez le révérend Tyrcomel, lui casser la tête à coups de revolver, et il ne fallait

rien moins que la vigoureuse poigne du gabarier pour le contenir.

Aussi, bien qu'il eût le plus vif désir de visiter cette superbe cité d'Édimbourg, faite de pierres et de marbre, Gildas Trégomain fut-il contraint d'y renoncer. Plus tard, lorsque son ami serait en voie de guérison, ou tout au moins revenu au calme, il se dédommagerait... Il irait visiter le palais d'Holyrood, l'ancienne résidence des souverains d'Écosse, les appartements royaux, la chambre à coucher de Marie Stuart, telle qu'elle était au temps de l'infortunée reine... Il remonterait la Canongate jusqu'au Castle, si fièrement campé sur son roc de basalte, là où l'on voit encore la petite chambre dans laquelle vint au monde l'enfant qui devait être Jacques VI d'Écosse et Jacques I^{er} d'Angleterre. Il ferait l'ascension de cet « Arthur seat » qui ressemble à un lion couché, lorsqu'on le regarde du côté de l'ouest, et d'où la vue, à deux cent quarante-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, peut embrasser toute la ville, bosselée de collines comme la cité des Césars, jusqu'à Leith, qui est le véritable port d'Édimbourg sur la baie du Forth, jusqu'à la côte

de Fife, jusqu'aux pics du Ben Lomond, du Ben Ledi, des Lammermuir-Hills, jusqu'à la mer sans limites...

Que de beautés naturelles, que de merveilles dues à la main de l'homme, dont le gabarier, tout en regrettant ce trésor perdu par l'obstination du clergyman, brûlait de contempler les splendeurs, et qu'il ne pouvait visiter, cloué par le devoir au chevet de son impérieux malade !

C'est pourquoi l'excellent homme en était réduit à regarder par la fenêtre entrouverte de l'hôtel, le célèbre monument de Walter Scott, dont les pinacles gothiques s'élancent à près de deux cents pieds dans les airs, en attendant que ses niches soient toutes occupées par les cinquante-six héros nés de l'imagination du grand romancier écossais.

Puis, lorsque les yeux de Gildas Trégomain redescendaient la longue perspective de Prince's Street vers Calton-Hill, il guettait, un peu avant midi, cette grosse boule dorée, hissée au mât de l'Observatoire, et dont la chute indique le moment précis où le soleil franchit le méridien de

la capitale.

Que voulez-vous !... c'était toujours cela !

Cependant un bruit de nature à surchauffer la popularité déjà si considérable du révérend Tyrcomel, s'était répandu dans le quartier de la Canongate d'abord, dans la ville ensuite. On disait que le célèbre prédicateur, en homme qui conforme ses actes à ses doctrines, venait de refuser un legs d'une importance invraisemblable. On parlait de plusieurs millions, même de plusieurs centaines de millions qu'il voulait soustraire à l'avidité humaine. Peut-être le clergyman se prêtait-il à la propagation de ces bruits qui tournaient à son avantage, et dont il entendait bien ne pas garder le secret. Les journaux s'emparèrent du fait, ils le reproduisirent et il ne fut plus question que du trésor de Kamylk-Pacha enterré sous les roches d'un mystérieux îlot. Quant à l'indication de son gisement, à en croire les feuilles publiques que le révérend Tyrcomel ne démentit pas d'ailleurs, cela ne dépendait que de lui, quoique, en réalité,

l'intervention des deux autres légataires fût indispensable. Du reste, on ne connaissait pas tous les détails de cette affaire et le nom de maître Antifer n'était pas même prononcé. Il va de soi que, parmi ces journaux, les uns approuvaient la superbe attitude de l'un des docteurs de l'Église libre d'Écosse, tandis que d'autres la blâmaient, car enfin, ces millions mis à la disposition des indigents d'Édimbourg – et Dieu sait s'ils pullulent ! – auraient soulagé bien des infortunes au lieu de dormir dans leur trou, sans profit pour personne. Mais, du blâme comme de l'éloge, le révérend Tyrcomel n'avait cure, et il était résolu à n'en tenir aucun compte.

Il est facile d'imaginer ce que fut le succès du premier sermon qu'il prononça à Tron Church, au lendemain de ces révélations. Dans la soirée du 30 juin, les fidèles étaient accourus en foule. On s'écrasait littéralement à l'intérieur de cette église, trois fois trop petite, et sur le carrefour dont les rues s'ouvrent devant sa façade. Lorsque le prédicateur parut en chaire, il y eut un tonnerre d'applaudissements. On se serait cru au théâtre, à l'instant où le rideau se relève sur un artiste

rappelé par les hurrahs enthousiastes de la salle. Cent millions, deux cents millions, trois cents millions – on finirait par arriver au milliard –, voilà ce que représentait ce phénoménal Tyrcomel et ce dont il faisait fi ! Et il recommença son discours habituel, où l'on remarqua cette phrase, dont l'effet fut prodigieux :

« Un homme est là, qui, d'un seul mot pourrait faire sortir des entrailles du sol des millions par centaines, et, ce mot, il ne le dira pas ! »

Cette fois, et pour cause, maître Antifer et ses compagnons ne se trouvaient point parmi les assistants. Mais, derrière un des piliers de la nef, on aurait pu remarquer un auditeur de type étranger que personne ne connaissait, trente à trente-cinq ans au plus, cheveux et barbe noirs, traits durs, physionomie peu rassurante. Comprenait-il la langue que parlait le révérend Tyrcomel ? nous ne saurions l'affirmer. Quoi qu'il en soit, debout, dissimulé dans la pénombre, il dévisageait le prédicateur. Ses yeux, allumés de flammes, ne le perdaient pas de vue.

Cet homme garda cette attitude jusqu'à la fin du sermon, et, lorsque les dernières paroles eurent soulevé les applaudissements de l'auditoire, il s'ouvrit passage à travers la foule, afin de se rapprocher du clergyman. Voulait-il donc s'attacher à ses pas, l'accompagner hors de l'église, jusqu'à sa maison de la Canongate ? Cela n'est que trop certain, puisqu'il joua des coudes avec une incomparable vigueur sur les marches du porche.

Ce soir-là, le révérend Tyrcomel ne devait pas revenir seul à son domicile. Un millier de personnes lui faisait cortège, prêtes à le porter en triomphe. Le personnage susdit se tenait derrière lui, sans mêler ses cris à ceux de ces enthousiastes.

Lorsque le populaire orateur fut arrivé devant sa maison, il gravit une des marches extérieures, et adressa à ses fidèles quelques paroles qui provoquèrent une nouvelle salve de hurrahs et de hips ! Puis, il s'enfonça sous l'allée obscure, sans s'apercevoir qu'un intrus venait de l'y suivre.

La foule ne se dispersa que lentement en

faisant retentir la rue de ses tumultueuses clameurs.

Tandis que le révérend Tyrcomel montait l'étroit escalier qui conduisait à son troisième étage, l'inconnu le montait à pas sourds et si doucement qu'un chat n'eût pas frôlé plus légèrement les marches.

Le clergyman, arrivé au palier, entra dans sa chambre, et referma la porte.

L'autre s'arrêta sur le palier, se tapit dans un angle très obscur et attendit.

Que se passa-t-il ?...

Le lendemain, les locataires de la maison furent surpris de ne point voir le clergyman sortir à son heure habituelle, dès le lever du jour. On ne l'aperçut même pas de toute la matinée. Plusieurs personnes qui venaient lui rendre visite, frappèrent inutilement à sa porte.

Cela parut si suspect que, dans l'après-midi, un des voisins crut devoir faire une démarche au bureau de police. Le constable et ses agents se

transportèrent à la maison du clergyman, ils montèrent l'escalier, ils frappèrent à la porte, et, comme on ne leur répondait pas, ils l'enfoncèrent de ce coup d'épaule spécial que possèdent les officiers de la force publique.

Quel spectacle ! On avait évidemment crocheté la porte... on s'était introduit dans la chambre... on l'avait fouillée de fond en comble... L'armoire était ouverte et vidée des quelques vêtements qu'elle contenait et qu'on avait jetés à terre... La table était renversée... La lampe gisait dans un coin... Livres et papiers jonchaient le plancher... Et là, près du lit à demi démantibulé, la couverture écartée, solidement attaché, hermétiquement bâillonné, apparaissait le révérend Tyrcomel...

On se hâta de lui porter secours. À peine respirait-il sous son épais bâillon... Il avait totalement perdu connaissance... Depuis combien de temps ?... Lui seul pourrait le dire, s'il reprenait jamais ses esprits...

Il fallut le frictionner énergiquement sans que besoin eût été de le déshabiller, puisqu'il était

presque nu, sa chemise arrachée, sa poitrine et ses épaules à l'air.

Et, au moment où l'un des agents allait le frotter suivant les règles, le constable ne put retenir un cri de surprise. Ne venait-il pas d'apercevoir des lettres et des chiffres imprimés sur l'épaule gauche du révérend Tyrcomel ?...

En effet, un tatouage, très lisible encore, formait une inscription qui ressortait en couleur brune sur la peau blanche du clergyman... Et cette inscription était ainsi libellée :

77° 19' N.

On l'a compris, c'était la latitude tant cherchée !... Plus de doute, le père du clergyman, pour être certain de ne pas la perdre, l'avait inscrite sur l'épaule de son fils, jeune alors, comme il l'eût inscrite sur un calepin... Un calepin peut s'égarer, et non une épaule !... Voilà comment, et bien qu'il eût réellement brûlé la lettre de Kamylk-Pacha adressée à son père, le

révérend Tyrcomel possédait cette inscription si bizarrement placée – inscription qu'il n'avait jamais eu, d'ailleurs, la curiosité de lire, en s'aidant d'une glace.

Mais, certainement, il l'avait lue, le malfaiteur qui s'était introduit dans sa chambre pendant le sommeil du clergyman... Celui-ci avait surpris ce misérable, fouillant son armoire, consultant ses papiers... En vain avait-il voulu lutter... Après l'avoir lié et bâillonné, ce coquin s'était enfui, le laissant à demi étouffé...

Tels furent les détails que l'on apprit de la bouche même du révérend Tyrcomel, lorsque les soins qui lui furent donnés par un médecin, requis en toute hâte, l'eurent rappelé au sentiment des choses. Il raconta ce qui s'était passé... À son avis, cette agression n'avait eu pour but que de lui arracher le secret de l'îlot aux millions qu'il se refusait à livrer...

Quant à ce malfaiteur, il avait pu le voir alors qu'il se débattait contre lui. Il était donc à même de donner son signalement très exact. Et, à ce

propos, il parla de la visite qu'il avait reçue de deux Français et d'un Maltais, venus à Édimbourg pour le questionner au sujet du legs de Kamylk-Pacha.

C'était une indication pour le constable, qui commença immédiatement son enquête. Deux heures après, la police découvrait que les étrangers en question étaient descendus depuis quelques jours à *Gibb's Royal Hôtel*.

Et, ma foi, ce fut heureux pour maître Antifer, le banquier Zambuco, Gildas Trégomain, Juhel et Ben-Omar qu'ils pussent exciper d'un incontestable alibi. Le Malouin n'avait point abandonné son lit ; le jeune capitaine et le gabarier n'avaient point quitté sa chambre ; le banquier Zambuco et le notaire n'étaient pas un instant sortis de l'hôtel. Et d'ailleurs, aucun d'eux ne répondait au signalement donné par le clergyman.

Aussi, nos chercheurs de trésor ne furent-ils pas mis en état d'arrestation, et l'on sait si les prisons du Royaume-Uni relâchent volontiers les hôtes auxquels elles fournissent gratis le

logement et la nourriture !

Il est vrai, il y avait encore Saouk...

Eh bien, c'était Saouk l'auteur de cet attentat... C'était lui qui avait fait ce coup pour voler son secret au révérend Tyrcomel... Et, maintenant, grâce aux chiffres qu'il avait pu lire sur l'épaule du clergyman, il était le maître de la situation. Connaissant d'autre part la longitude indiquée sur la notice de l'îlot de la baie Ma-Yumba, il possédait les éléments nécessaires pour déterminer le gisement du troisième îlot.

Infortuné Antifer ! Il ne te manquait plus que ce dernier coup pour devenir fou à lier !

En effet, d'après le signalement reproduit par les journaux, maître Antifer, Zambuco, Gildas Trégomain et Juhel ne purent en douter : c'était bien à ce Nazim, à ce clerc de Ben-Omar, que le révérend Tyrcomel avait eu affaire. Aussi, lorsqu'ils apprirent qu'il avait disparu, ils tinrent pour établi : 1° qu'il avait pris connaissance des chiffres du tatouage ; 2° qu'il était parti pour le nouvel îlot afin d'entrer en possession de l'énorme trésor.

Le moins étonné de tous fut Juhel, dont on connaît les soupçons à l'endroit de Nazim, et, après lui, Gildas Trégomain auquel le jeune capitaine les avait fait partager. Quant à la colère de maître Antifer et de Zambuco, poussée aux dernières limites, elle trouva heureusement un exutoire dans la personne du notaire.

Il va de soi que Ben-Omar était plus certain que personne de la culpabilité de Saouk. Et comment aurait-il pu hésiter, étant au courant de ses intentions, le sachant homme à ne reculer devant rien – pas même devant un crime.

Quelle scène, entre toutes celles qu'avait subies le notaire ! Par ordre de maître Antifer, Juhel alla le chercher et l'introduisit dans la chambre du malade ! Malade, est-ce qu'on l'est jamais... est-ce que l'on peut continuer de l'être, en face d'une telle situation ? Et puis, comme l'avait déclaré le médecin, si maître Antifer était atteint d'une fièvre bilieuse, eh bien ! il se présentait là une belle occasion d'épancher sa bile et de guérir à la suite de cet épanchement !

Nous renonçons à décrire la manière dont fut

traité le malheureux Ben-Omar. Il dut reconnaître tout d'abord que l'acte attentatoire sur la personne du clergyman, le vol... oui, misérable Omar !... le vol était l'œuvre de Nazim !... Eh quoi !... Voilà comment ce tabellion choisissait les clercs de son étude ?... Voilà l'homme qu'il avait amené pour l'assister dans ses opérations d'exécuteur testamentaire ?... Voilà le coquin, le gueux, le sacripant, dont il n'avait pas craint d'imposer la présence à maître Antifer et à ses compagnons !... Et maintenant, cette canaille... oui ! cette canaille !... s'était enfuie... et elle possédait le gisement de l'îlot numéro trois... et elle s'emparerait des millions de Kamylk-Pacha... et il serait impossible de lui mettre la main dessus !... Allez donc courir après un bandit d'origine égyptienne, qui dispose de sommes folles pour garantir sa sécurité et assurer son impunité !...

« Ah !... Saouk !... Saouk ! »

Ce nom échappa au notaire abasourdi... Tous les soupçons de Juhel furent justifiés... Nazim n'était pas Nazim... C'était Saouk, le fils de

Mourad, déshérité par Kamylk-Pacha au profit des colégataires...

« Comment... c'était Saouk ? » s'écria Juhel.

Ben-Omar voulut revenir sur ce nom qui lui était échappé... Sa contenance, sa terreur, son abattement, démontrèrent trop visiblement que Juhel ne se trompait pas.

« Saouk ! » répéta maître Antifer, qui s'élança d'un bond hors de son lit.

Et, dans l'effort que fit sa mâchoire, quand il prononça ce nom abhorré, son caillou, filant comme une balle, vint frapper le notaire en pleine poitrine.

Et, si ce ne fut pas ce projectile qui le renversa sur le plancher, ce fut du moins un maître coup de pied – un coup de pied tel que jamais notaire d'Égypte ou d'ailleurs, n'en a reçu au bas des reins. Et Ben-Omar resta aussi aplati qu'on peut l'être, lorsque cela ne va pas jusqu'à l'écrasement total.

Ainsi, Nazim, c'était ce Saouk, qui avait juré

de s'emparer du trésor par tous les moyens, et dont maître Antifer devait redouter la criminelle intervention !...

Au surplus, après le déversement de cette variété de jurons maritimes que peut fournir le répertoire d'un capitaine au grand cabotage, maître Antifer éprouva un réel soulagement, et, lorsque Ben-Omar, les épaules basses, le ventre rentré, sortit de sa chambre pour s'aller enfermer dans la sienne, il se sentait déjà mieux. Hâtons-nous de dire que ce qui acheva de le remettre sur ses jambes, ce fut la nouvelle rapportée à quelques jours de là par un des journaux de la ville.

On sait de quoi les reporters et interviewers sont capables !... De tout, confessons-le. À cette époque, ils commençaient à intervenir dans les affaires publiques et privées avec un entrain, une perspicacité, une audace qui en ont fait les agents d'un nouveau pouvoir exécutif.

Or, il advint que l'un deux fut assez adroit pour obtenir communication du tatouage dont le père du révérend Tyrcomel avait illustré l'épaule

gauche de son fils. Il en fit faire un fac-similé, et ce fac-similé fut reproduit dans une feuille quotidienne dont le tirage, ce jour-là, monta de dix à cent mille.

Puis l'Écosse, puis la Grande-Bretagne, puis le Royaume-Uni, puis l'Europe, puis le monde entier, eurent connaissance de la fameuse latitude du troisième îlot : soixante-dix-sept degrés dix-neuf minutes nord.

En réalité, cela n'avançait pas beaucoup les curieux, et ils n'eussent pas été capables de résoudre ce qu'on appelait déjà « le problème du trésor », puisque, sur deux de ses éléments, il leur en manquait un... la longitude.

Mais, il la possédait cette longitude, lui, maître Antifer – tout comme Saouk du reste – et, lorsque Juhel lui apporta le journal en question, lorsqu'il eut pris connaissance du fac-similé, il rejeta ses draps, il se précipita hors de son lit... Il était guéri... guéri comme jamais aucun malade ne l'a été par les chirurgiens du Collège Royal, ou les docteurs de l'Université d'Édimbourg !

Le banquier Zambuco, Gildas Trégomain, le

jeune capitaine auraient en vain essayé de joindre leurs forces pour contenir maître Antifer. On dit qu'une ardente foi religieuse peut opérer de ces guérisons... Eh bien ! pourquoi la foi au Dieu de l'or ne serait-elle pas capable de pareils miracles ?

« Juhel, as-tu racheté un atlas ?...

– Oui, mon oncle.

– La longitude du troisième îlot donnée par le document de la baie Ma-Yumba est bien quinze degrés onze minutes est ?...

– Oui, mon oncle.

– La latitude tatouée sur l'épaule du clergyman est bien soixante-dix-sept degrés dix-neuf minutes nord ?

– Oui, mon oncle.

– Eh bien... cherche où est situé l'îlot numéro trois ? »

Juhel alla prendre l'atlas, l'ouvrit à la carte des mers septentrionales, releva exactement au compas le point d'intersection du parallèle et du méridien indiqués, et répondit :

« Spitzberg, extrémité sud de la grande île. »

Le Spitzberg ?... Comment... c'était dans les parages de cette terre hyperboréenne que Kamylk-Pacha avait été choisir l'îlot où gisaient ses diamants, ses pierres précieuses, son or... si c'était le dernier...

« En route, s'écria maître Antifer, et dès aujourd'hui, si nous trouvons un navire en partance !

– Mon oncle... s'écria Juhel.

– Il ne faut pas donner à ce misérable Saouk le temps de nous devancer !...

– Tu as raison, mon ami, dit le gabarier.

– En route ! » répéta impérieusement Pierre-Servan-Malo.

Puis il ajouta :

« Qu'on prévienne cet imbécile de notaire, puisque Kamylk-Pacha a voulu qu'il fût présent à la découverte du trésor ! »

Il n'y avait qu'à s'incliner devant la volonté de

maître Antifer, appuyée de la volonté du banquier Zambuco.

« Encore est-il heureux, dit le jeune capitaine, que ce farceur de pacha ne nous envoie pas aux antipodes ! »

XIV

Dans lequel maître Antifer recueille un nouveau document signé du monogramme de Kamylk-Pacha

Maître Antifer et ses quatre compagnons – Ben-Omar compris – n'avaient plus qu'à se rendre à Bergen, l'un des principaux ports de la Norvège occidentale...

Résolution aussitôt prise, aussitôt mise à exécution. Étant donné que Nazim, autrement dit Saouk, avait une avance de quatre à cinq jours, il ne fallait pas perdre une heure. La boule de midi n'était pas tombée à l'Observatoire d'Édimbourg que le tramway déposait nos cinq personnages à Leith, où ils espéraient trouver un steamer en partance, Bergen étant la première étape tout indiquée d'un itinéraire qui devait aboutir au Spitzberg.

La distance d'Édimbourg à ce port n'est que de quatre cents milles environ. De ce point, il serait facile de gagner rapidement le port le plus septentrional de la Norvège, Hammerfest, en prenant passage sur le steamer qui, pendant la belle saison, fait un service de touristes jusqu'au cap Nord.

De Bergen à Hammerfest, on ne compte guère plus de huit cents milles, et à peu près six cents d'Hammerfest à l'extrémité méridionale du Spitzberg, indiquée par le relèvement gravé sur l'épaule du révérend Tyrcomel. Pour franchir cette dernière étape, il serait nécessaire d'affréter un bateau en état de tenir la mer. Mais on était à une époque de l'année où les mauvais temps ne désolent pas encore les parages de l'océan Arctique.

Restait la question d'argent. Ce troisième voyage de recherches serait certainement très coûteux, surtout dans le parcours compris entre Hammerfest et le Spitzberg, puisqu'il faudrait noliser un bâtiment. La bourse de Gildas Trégomain commençait à s'épuiser, après tant de

frais depuis le départ de Saint-Malo. Très heureusement, la signature du banquier valait de l'or. Il y a de ces gens particulièrement favorisés de la fortune, qui peuvent plonger leurs mains dans n'importe quelles caisses de l'Europe. Zambuco était de ceux-là. Il mit son crédit à la disposition de son cohéritier. Les deux beaux-frères compteraient ensuite. Le trésor, et à défaut du trésor, le diamant de l'un n'était-il pas là pour lui permettre de rembourser à l'autre ce qu'il aurait avancé ?

Donc, avant de quitter Édimbourg, le banquier avait fait une visite très fructueuse à la Banque d'Écosse, où il trouva un excellent accueil. Ainsi lestés, nos voyageurs pouvaient aller au bout du monde, et qui sait s'ils n'y allaient point, du train dont marchaient les choses !

À Leith, situé à un mille et demi sur le golfe du Forth, il y a toujours nombre de bâtiments. S'en rencontrerait-il un qui fût en partance pour la côte norvégienne ?

Il y en avait un. Cette fois, la bonne chance semblait favoriser Pierre-Servan-Malo.

Si ledit bâtiment ne partait pas le jour même, il devait appareiller le surlendemain. C'était un simple navire de commerce, le steamer *Viken*, qui voulut bien prendre des passagers pour Bergen moyennant un bon prix. De là, nécessité d'attendre trente-six heures, pendant lesquelles l'oncle de Juhel rongea son frein à le briser entre ses dents. Il ne permit même pas à Gildas Trégomain et à Juhel d'aller flâner à Édimbourg – ce dont fut fort marri notre gabarier, bien que mis en appétit par les millions du pacha.

Enfin, le matin du 7 juillet, le *Viken* démarra du bassin des docks, emportant maître Antifer et ses compagnons, dont l'un succomba au premier coup de roulis – on devine lequel – dès que le bâtiment eut doublé le « pier », qui se projette d'un mille sur le golfe.

Bref, deux jours après, la traversée n'ayant point été mauvaise, le steamer eut connaissance des hautes terres de Norvège, et, vers trois heures du soir, il entra dans le port de Bergen.

Il va de soi qu'avant de quitter Édimbourg,

Juhel avait fait l'acquisition d'un sextant, d'un chronomètre, d'une *Connaissance des Temps*, destinés à remplacer les livres et instruments perdus lors du naufrage du *Portalègre* dans les parages de Ma-Yumba.

Évidemment, si l'on avait pu affréter à Leith un navire pour le Spitzberg, cela eût fait gagner du temps ; mais l'occasion ne s'était pas présentée.

Du reste, la patience de maître Antifer, plus que jamais obsédé par l'image de Saouk, ne fut pas mise à une trop rude épreuve en ce port. Le paquebot qui fait le service du cap Nord était attendu pour le surlendemain. Toutefois, ces trente-six heures lui parurent ultra-longues, ainsi qu'au banquier Zambuco. Ni l'un ni l'autre ne consentirent à quitter leur chambre de l'*Hôtel de Scandinavie.* D'ailleurs, il pleuvait, car, paraît-il, la pluie tombe trois jours sur trois à Bergen, qui occupe le fond d'une sorte de large cuvette, formée par les montagnes environnantes. Les Bergennois y sont faits.

Cela n'empêcha point le gabarier et Juhel

d'employer leurs loisirs à parcourir la ville. Maître Antifer, entièrement guéri de sa fièvre, ne leur avait pas imposé de demeurer près de lui. À quoi bon ? Pour ce concert de malédictions dont ils chargeraient ce misérable Saouk, qui les précédait sur le chemin du trésor, les deux colégataires se suffisaient...

Nous conviendrons que de n'avoir pu visiter la superbe Édimbourg, cela ne saurait être compensé par une promenade à travers les rues de Bergen, qui fut l'une des villes importantes de la Ligue Hanséatique. Ce n'est pas plus intéressant que ne l'est un immense marché aux poissons. Il est vrai, jamais Gildas Trégomain n'avait contemplé tant de barils de harengs, un tel déballage de ces morues pêchées aux îles Lofoten, un pareil stock de ces saumons, dont la consommation est si considérable en Norvège. Aussi quelle odeur caractéristique, non seulement aux environs du quai, accosté de quelques centaines de chaloupes, non seulement au voisinage de ces hautes maisons revêtues d'un robbage blanchâtre, où s'opère la répugnante manipulation poissonnière, mais dans les

magasins riches de bijoux anciens, de tapisseries antiques, de fourrures d'ours blancs et d'ours noirs, même jusqu'à l'intérieur du Musée, jusqu'aux villas éparses sur les deux bras du fiord, qu'une étroite langue de terre sépare d'un grand lac d'eau douce, bordé de pittoresques maisons de campagne !

Bref, Gildas Trégomain et Juhel avaient suffisamment arpenté la ville et ses environs, lorsque, dès les premières heures du 11 juillet, le paquebot vint faire escale à Bergen. À dix heures, il en repartit avec sa cargaison de touristes, désireux de contempler le soleil de minuit sur l'horizon du cap Nord.

Voilà un phénomène qui laisserait indifférent maître Antifer, et aussi le banquier Zambuco, et aussi le notaire Ben-Omar, étendu comme une morue vidée sur le cadre de sa cabine !

Une charmante traversée, cependant, que faisait là le *Viken* en longeant la côte norvégienne, ses fiords profonds, ses glaciers étincelants dont quelques-uns descendent jusqu'au niveau de la mer, ses montagnes

d'arrière-plan aux cimes perdues dans le flottement des vapeurs hyperboréennes.

Ce qui enrageait le plus maître Antifer, c'était les arrêts du paquebot, combinés de façon à satisfaire la curiosité des touristes ; c'était les escales aux endroits recommandés par les itinéraires. La pensée que Saouk devait avoir sur lui une avance de plusieurs jours, l'entretenait dans un état d'irritation très désagréable pour ceux qui l'approchaient. Les remontrances de Gildas Trégomain et de Juhel étaient inefficaces, et si le Malouin finit par mettre un terme à ses objurgations, c'est que le capitaine du paquebot le menaça d'un débarquement immédiat, en cas qu'il persisterait à troubler la tranquillité du bord.

Donc, malgré lui, maître Antifer dut relâcher à Drontheim, la vieille cité de Saint-Olaf, moins considérable que Bergen, mais plus intéressante peut-être.

On ne s'étonnera pas que maître Antifer et Zambuco eussent refusé de débarquer. Quant à Gildas Trégomain et Juhel, ils profitèrent de leurs loisirs pour explorer la ville.

À Drontheim, si les yeux des touristes ont lieu d'être satisfaits dans une certaine mesure, il n'en est pas ainsi de leurs pieds. C'est à croire que les rues ont été pavées en tessons de bouteilles, tant elles sont hérissées de pierres pointues.

« Les cordonniers doivent faire vite fortune en ce pays », observa très judicieusement le gabarier, qui s'essayait en vain à ne point compromettre ses semelles.

Les deux amis ne trouvèrent un sol acceptable que sous les voûtes de la cathédrale, où les souverains, dès qu'ils ont été couronnés rois de Suède à Stockholm, viennent se faire couronner rois de Norvège à Drontheim. Juhel remarqua que si ce monument, d'architecture romano-gothique, nécessitait de sérieuses réparations, il n'en a pas moins une réelle valeur historique.

Après avoir visité consciencieusement la cathédrale, puis le vaste cimetière qui l'entoure, après avoir suivi les rives de cette large Nid, dont les eaux, accrues ou décrues par le flot et le jusant, arrosent la ville entre les longues estacades de bois qui servent de quais, après

avoir, comme de juste, respiré les émanations ultra-salines du marché aux poissons, que Drontheim pourrait sans dommage changer contre celui de Bergen, après avoir traversé le marché aux légumes, presque uniquement approvisionné par les envois de l'Angleterre, enfin après s'être aventurés de l'autre côté de la Nid jusqu'au faubourg que domine une vieille citadelle, Gildas Trégomain et Juhel revinrent à bord, exténués. Une lettre adressée à Énogate, et qui contenait un aimable post-scriptum de la grosse main et de la grosse écriture du gabarier, fut mise le soir même à la poste pour Saint-Malo.

Le lendemain, au jour naissant, le *Viken* démarra, emportant quelques nouveaux passagers, et il reprit sa route vers les hautes latitudes. Toujours des arrêts, toujours des escales, dont pestait maître Antifer ! Au passage du cercle arctique, figuré par un fil tendu sur le pont du paquebot, il refusa de sauter par-dessus, tandis que Gildas Trégomain se conforma de bonne grâce à cette tradition. Enfin, en gagnant

vers le nord, le steamer évita le fameux Maëlstrom, dont les eaux mugissantes tournoient dans un remous gigantesque. Puis, ce furent les îles Lofoten, cet archipel si fréquenté des pêcheurs norvégiens, qui apparut à l'ouest, et le 17, le *Viken* vint jeter l'ancre dans le port de Tromsö.

Dire que pendant cette traversée, il avait plu seize heures sur vingt-quatre, ce ne serait juste que pour les chiffres. Mais le verbe « pleuvoir » est insuffisant à donner l'idée de pareils déluges. Dans tous les cas, ces cataractes n'étaient point pour déplaire à nos voyageurs. Cela prouvait que la température se tenait à un degré relativement élevé. Or, ce qu'il y avait de plus à craindre pour des gens qui cherchaient à gagner le soixantième-dix-septième parallèle, c'était la survenance des froids arctiques, qui auraient pu rendre très difficiles, et même impossibles les approches du Spitzberg. À cette époque de l'année, en juillet, il est déjà tard pour commencer une navigation en ces hauts parages. La mer peut se solidifier soudain sous l'influence d'une saute de vent. Et, pour peu que maître Antifer fût retenu à

Hammerfest jusqu'au moment où les premières glaces dérivent vers le sud, ne serait-il pas imprudent de les affronter sur une chaloupe de pêche ?

Aussi était-ce là une des préoccupations, et l'une des plus sérieuses craintes de Juhel.

« Et si la mer se prenait d'un coup ?... lui demanda un jour Gildas Trégomain.

– Si la mer se prenait, mon oncle serait homme à hiverner au cap Nord pour attendre la saison prochaine !

– Eh ! mon garçon, on ne peut pourtant pas abandonner des millions !... » répliqua le gabarier.

Décidément, il n'en démordait plus, l'ancien marinier de la Rance ! Que voulez-vous ! Les diamants de la baie Ma-Yumba ne lui sortaient plus de la tête !

Et pourtant, après avoir cuit sous le soleil du Loango, venir geler dans les glaciers de la Norvège septentrionale !... Satané pacha du diable !... Pourquoi s'était-il avisé d'enfouir son

trésor en des régions invraisemblables !

Le *Viken* ne relâcha que quelques heures à Tromsö, où les passagers purent pour la première fois se mettre en contact avec les indigènes de la Laponie. Puis, le matin du 21 juillet, il donna dans l'étroit fiord d'Hammerfest.

Là débarquèrent enfin maître Antifer et le banquier Zambuco, Gildas Trégomain et Juhel, et aussi Ben-Omar, encaqué comme poisson sec. Le lendemain, le *Viken* allait emporter les touristes jusqu'au cap Nord, la pointe la plus avancée de la Norvège septentrionale. Mais il se souciait bien du cap Nord, Pierre-Servan-Malo ! Ce n'est pas ce caillou géographiquement célèbre, qui pouvait rivaliser dans son esprit avec l'îlot numéro trois de la région spitzbergienne !

Comme il convient, on trouve un *Nord Polen Hotel* à Hammerfest, et c'est là que vinrent se loger le Malouin et sa suite.

Les voilà maintenant dans la ville qui se trouve à la limite des contrées habitables. Environ

deux mille habitants y occupent des maisons de bois, une trentaine de catholiques, le reste des protestants. Les Norvégiens sont des hommes de belle race, surtout les marins et les pêcheurs, malheureusement enclins à l'ivrognerie. Quant aux Lapons, ils sont petits – ce que l'on ne saurait reprocher à des Lapons – mais très laids de figure, avec leur immense bouche, leur nez de Kalmouk, leur teint jaunâtre, leur chevelure ébouriffée comme une crinière – très travailleurs et très industrieux, il faut le reconnaître.

Dès qu'ils eurent retenu leur chambre à *Nord Polen Hotel,* maître Antifer et ses compagnons, désireux de ne pas perdre une heure, allèrent à la recherche d'un bâtiment qui pût les transporter au Spitzberg. Ils se dirigèrent vers le port, alimenté par les eaux limpides d'une jolie rivière, contrebuté d'estacades sur lesquelles s'élèvent des maisons et des magasins – le tout empesté de l'odeur des sècheries voisines.

Hammerfest est par excellence la ville du poisson et de tous les produits qu'on peut tirer de la pêche. Les chiens en mangent, les bestiaux en

mangent, les moutons et les chèvres en mangent, et les centaines de bateaux, qui vont travailler sur ces parages miraculeux, en rapportent encore plus qu'on en peut manger. Ville singulière, en somme, cette Hammerfest, pluvieuse s'il en fût, éclairée par les longs jours de l'été, assombrie par les longues nuits de l'hiver, qu'illumine fréquemment le faisceau des aurores boréales d'une inexprimable magnificence !

À l'entrée du port, maître Antifer et ses compagnons s'arrêtèrent au pied d'une colonne de granit, coiffée d'un chapiteau de bronze aux armes norvégiennes, et surmontée d'un globe terrestre. Cette colonne, érigée sous le règne d'Oscar I^{er}, est commémorative des travaux qui furent entrepris pour la mesure du méridien entre les bouches du Danube et Hammerfest. De ce point, nos voyageurs se dirigèrent vers les estacades au bas desquelles s'amarrent les bateaux de tout gréement et de tout tonnage, qui se livrent à la grande et la petite pêche sur les eaux de la mer polaire.

Mais, demandera-t-on, comment vont-ils se

faire comprendre ?... Est-ce que l'un d'eux sait le norvégien ?... Non, mais Juhel savait l'anglais, et, grâce à cette langue cosmopolite, on a quelques chances d'être compris dans les pays scandinaves.

En effet, la journée ne s'était pas écoulée, que, moyennant un prix certainement excessif – pourquoi y aurait-on regardé ? – un bateau de pêche, le *Kroon,* jaugeant une centaine de tonneaux, commandé par le patron Olaf, monté par un équipage de onze hommes, était affrété pour le Spitzberg. Il devait y conduire ses passagers, il les y attendrait pendant leurs recherches, il chargerait les marchandises quelconques qu'il leur conviendrait d'embarquer, et il les ramènerait à Hammerfest.

Heureuse circonstance pour maître Antifer ! Il lui sembla que les atouts revenaient à son jeu. En outre, Juhel s'étant enquis si un étranger avait été vu à Hammerfest quelques jours auparavant, si personne ne s'était embarqué pour le Spitzberg... on avait répondu négativement à ces deux questions. Donc, il ne paraissait pas que Saouk –

oh ! ce misérable Omar ! – eût devancé les cohéritiers de Kamylk-Pacha, à moins qu'il ne se fût rendu à l'îlot numéro trois par une autre route... Mais y avait-il lieu de le supposer, puisque celle-ci est la plus directe ?

Le reste de la journée se passa en promenades. Maître Antifer et le banquier Zambuco étaient persuadés, cette fois, qu'ils touchaient au but.

Lorsque chacun alla se coucher vers onze heures du soir, il faisait encore jour, et le crépuscule ne devait s'éteindre que pour se rallumer presque aussitôt aux irradiations de l'aube.

À huit heures du matin, le *Kroon*, aidé d'une bonne brise du sud-est, sortait du port sous ses voiles en pointe, et mettait le cap au nord.

Environ six cents milles à franchir, cela demanderait au plus cinq jours, si le beau temps favorisait cette dernière traversée. Il n'y avait pas à redouter la rencontre des glaces en dérive vers le sud, ni que les abords du Spitzberg fussent

encombrés par les icefields en formation. La température se tenait à une moyenne normale, et les vents régnants rendaient improbable un brusque coup de gel. Le ciel, sillonné de nuages qui se résolvaient parfois en pluie, non en neige, ne présentait point un aspect inquiétant. Parfois, de belles éclaircies laissaient percer les rayons du soleil. Juhel pouvait donc espérer que le disque radieux serait visible, lorsque, le sextant à l'œil, il l'interrogerait pour fixer le gisement du troisième îlot.

Décidément, la bonne chance continuait, et rien n'autorisait à penser, après avoir conduit ses héritiers sur l'extrême limite de l'Europe, que Kamylk-Pacha aurait la fantaisie de les envoyer une quatrième fois à quelques milliers de lieux du Spitzberg.

Le *Kroon* avait toujours rapidement marché, le vent plein ses voiles. Le patron Olaf avouait n'avoir jamais fait de navigation plus heureuse. Aussi, dès quatre heures du matin, le 26 juillet, des hauteurs furent-elles signalées vers le nord, à l'horizon d'une mer libre de toutes glaces.

C'étaient les premières avancées du Spitzberg, et Olaf les connaissait bien pour avoir souvent pêché dans ces parages.

Un coin du globe assez peu visité, il y a quelque vingt ans, ce Spitzberg, mais qui tend peu à peu à compter dans le domaine du tourisme. Le temps n'est pas éloigné, sans doute, où l'on délivrera des billets d'aller et retour pour cette possession norvégienne, comme on en délivre actuellement pour le cap Nord – en attendant qu'on aille au pôle du même nom.

Ce que l'on savait alors, c'est que le Spitzberg est un archipel qui se prolonge jusqu'au quatre-vingtième parallèle. Il est composé de trois îles : le Spitzberg proprement dit, l'île du Sud-Est, l'île du Nord-Est. Appartient-il à l'Europe ou à l'Amérique ? Question d'un intérêt purement scientifique, et qu'il ne nous est pas permis de résoudre. Ce qu'il faut tenir pour certain, c'est que ce sont plus particulièrement les Anglais, les Danois, les Russes, dont les navires se livrent à la pêche de la baleine et à la chasse aux phoques. En somme, peu importait aux héritiers de

Kamylk-Pacha que cet archipel fût d'une nationalité ou d'une autre, du moment qu'il allait leur livrer les millions bien dus à leur courage et à leur ténacité.

Spitzberg, ce mot indique des îles hérissées de roches pointues, escarpées, difficiles d'accès. Si ce fut l'Anglais Willouhby qui le découvrit en 1553, ce furent les Hollandais Barentz et Cornélius qui le baptisèrent de ce nom. Non seulement cet archipel comprend trois îles principales, mais ces îles sont entourées d'îlots nombreux.

Après avoir pointé sur la carte la longitude 15° 11' est et la latitude 77° 19' nord du gisement indiqué, Juhel donna l'ordre au patron Olaf de rallier l'île du Sud-Est, la plus méridionale de l'archipel.

Le *Kroon* marcha rapidement sous une bonne brise, qui lui permit de porter plein. Les quatre à cinq milles qui l'en séparaient furent franchis en moins d'une heure.

Le *Kroon* mouilla à deux encablures d'un îlot, que dominait un haut promontoire abrupt, dressé à l'extrémité de l'île.

Il était alors midi et quart. Maître Antifer, Zambuco, Ben-Omar, Gildas Trégomain, Juhel embarquèrent dans la chaloupe du *Kroon* et se dirigèrent vers l'îlot.

Immense vol de mouettes, de guillemots et autres oiseaux polaires, qui s'enfuirent en jetant des cris assourdissants. Rapide débandade d'une troupe de phoques, lesquels se hâtèrent de céder la place à ces intrus, non sans protester par des vagissements lamentables.

Allons, le trésor était soigneusement gardé !

À peine sur l'îlot choisi par Kamylk-Pacha, faute de canon et de pavillon, maître Antifer par un vigoureux coup de pied, prit possession de ce sol millionarisé.

Quelle invraisemblable chance après tant de déboires ! On n'avait pas même eu à choisir au milieu de cet amas de roches ! Du premier coup les chercheurs avaient débarqué sur ce point du

globe où le riche Égyptien avait enfoui ses richesses !

L'îlot était désert, cela va sans dire. Pas une seule créature humaine à sa surface... Pas un seul de ces Esquimaux qui peuvent impunément habiter ces régions hyperboréennes... Du côté du large, pas un navire en vue... Rien que l'immensité de la mer arctique !

Maître Antifer et le banquier Zambuco ne pouvaient se contenir. Jusqu'au regard de poisson pâmé du notaire, qui s'allumait d'une petite flamme ! Gildas Trégomain, ému plus qu'il ne l'avait jamais été depuis le départ, le dos arrondi, les jambes écartées, n'était pas reconnaissable. Après tout, pourquoi n'aurait-il pas été heureux du bonheur de son ami ?...

Et, ce qui ajoutait encore aux joies de ce succès, c'est que le sol de cet îlot ne présentait aucune empreinte de pas. À coup sûr, personne n'y avait débarqué récemment. La terre, amollie par les pluies, eût conservé des vestiges. Donc, nul doute à l'égard de ce misérable Saouk. Le terrible fils de Mourad n'avait pu devancer les

légitimes propriétaires du trésor. Ou bien il avait été arrêté en route, ou bien il avait subi des retards qui rendraient ses recherches inutiles, s'il arrivait après maître Antifer.

Ainsi que l'avait indiqué le premier document pour le premier îlot, le deuxième disait que les investigations devaient se porter sur l'une des pointes méridionales. Le groupe se dirigea vers celle de ces pointes qui s'allongeait le plus en mer. Ses saillies, nettement dessinées, n'étaient ni hérissées de varechs, ni empâtées de neiges – ce qui faciliterait les recherches.

Lorsque la bonne fortune vous prend par la main, il n'y a qu'à se laisser conduire, et c'est ainsi que Pierre-Servan-Malo fut amené devant un roc, dressé comme une de ces stèles qui marquent le passage des navigateurs arctiques.

« Ici... ici ! » s'écria-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

On accourut... on regarda...

Sur la face antérieure de cette stèle apparaissait le monogramme de Kamylk-Pacha,

son double K, si profondément gravé que les morsures d'un climat polaire n'en avaient pu ronger les lignes.

Tous demeurèrent silencieux, et tous – il faut bien l'avouer – se découvrirent comme s'ils fussent arrivés devant la tombe d'un héros. Et, en vérité, si ce n'était qu'un simple trou, ce trou ne renfermait-il pas une centaine de millions ?... Mais n'insistons pas, pour l'honneur de la nature humaine !

On se mit à l'œuvre. Cette fois, pic et pioche eurent rapidement fait sauter les éclats de roche au pied même de la stèle. À chaque coup, on s'attendait à ce que le fer rencontrât les cercles métalliques d'un baril ou en brisât les douves...

Soudain un grincement se produisit sous la pointe du pic que maniait maître Antifer.

« Enfin ! » vociféra-t-il, en retirant le morceau de roche qui recouvrait la fosse au trésor.

Mais, à ce cri de joie succéda un cri de désespoir – un cri si violent qu'on l'eût entendu d'un kilomètre...

C'était le principal personnage de cette histoire qui l'avait jeté, après avoir laissé tomber son pic.

Dans ce trou il y avait une boîte – une boîte métallique, marquée du double K, une boîte semblable aux deux autres qu'avaient livrées les îlots du golfe d'Oman et de la baie Ma-Yumba !

« Encore ! » gémit le gabarier, en levant les bras vers le ciel.

C'était bien le mot de la situation... oui !... encore !... Et encore il serait nécessaire, sans doute, d'aller à la découverte d'un quatrième îlot...

Maître Antifer pris d'un accès de rage, ramassa son pic, et il en déchargea un si violent coup sur la boîte qu'elle se brisa...

Il s'en échappa un parchemin maculé, jauni, en fort mauvais état – ce qui était dû à l'infiltration des pluies et des neiges dans l'intérieur de cette boîte.

Cette fois, pas le moindre diamant qui fût destiné au révérend Tyrcomel, lequel n'avait pas

eu à subir les dépenses de ses colégataires. C'était heureux ! Un diamant à cet énergumène... qui se serait empressé de le réduire en vapeurs !

Mais revenons au parchemin ! S'en emparer, le déplier avec précaution, car il risquait de se déchirer, c'est ce que Juhel, qui seul avait gardé son sang-froid, eut fait en un instant.

Maître Antifer, menaçant le ciel de son poing, Zambuco, courbant la tête, Ben-Omar, affaissé, Gildas Trégomain, tout yeux et tout oreilles, gardaient un silence profond.

Le parchemin se composait d'une feuille unique, dont la partie supérieure n'avait pas été atteinte par l'humidité. Sur cette feuille, plusieurs lignes, écrites en français comme celles des précédentes notices, étaient assez lisibles.

Juhel put donc en donner lecture presque sans s'interrompre, et voici ce qu'elles disaient :

« Il y a trois hommes dont j'ai été l'obligé, et auxquels je veux laisser un témoignage de ma reconnaissance. Si j'ai déposé ces trois documents sur trois îlots différents, c'est que je

tenais à ce que ces trois hommes, mis successivement en rapport les uns avec les autres dans leurs voyages, fussent unis par un indissoluble lien d'amitié... »

En fait, il avait bien réussi, l'excellent pacha !

« D'ailleurs, s'ils ont éprouvé quelques peines et fatigues pour arriver à prendre possession de cette fortune, ils n'en auront jamais éprouvé autant que j'en ai eu à subir pour la leur conserver !

« Ces trois hommes sont : le Français Antifer, le Maltais Zambuco, l'Écossais Tyrcomel. À défaut d'eux, si la mort les a retirés de ce monde, leurs héritiers naturels jouiront des mêmes droits à mon héritage. Donc, en présence du notaire Ben-Omar, que j'ai nommé mon exécuteur testamentaire, cette boîte ayant été ouverte, et connaissance ayant été prise de ce document, *qui est le dernier,* les colégataires pourront aller droit au quatrième îlot, où les trois barils contenant l'or, les diamants et les pierres précieuses ont été enterrés par mes soins. »

Malgré la déconvenue qu'on éprouvait en

songeant à la nécessité d'un nouveau voyage, maître Antifer et les autres laissèrent échapper un soupir de soulagement. Enfin, ce quatrième îlot serait le dernier ! Il ne restait plus qu'à en connaître le gisement.

« Pour trouver cet îlot, continua Juhel, il suffit de mener... »

Malheureusement, la partie inférieure du parchemin avait été rongée. Les phrases étaient illisibles... La plupart des mots manquaient...

Et le jeune capitaine essayait en vain de les déchiffrer :

« Îlot... situé... loi... géométrique...

– Va donc... va donc ! » s'écria maître Antifer.

Mais Juhel ne pouvait continuer. Le bas du parchemin ne portait plus que des mots vagues qu'il cherchait vainement à relier entre eux... Quant aux chiffres de la latitude et de la longitude, il n'en restait pas trace...

Et Juhel de répéter la phrase commencée :

« Situé... loi... géométrique... »

Enfin il y avait un dernier mot – le mot pôle qu'il parvint à lire...

« Pôle ?... s'écria-t-il. Comment... ce serait au pôle Nord ?...

– À moins que ce ne soit au pôle Sud ! » murmura désespérément le gabarier.

Décidément, c'était bien la mystification prévue !... Le pôle, maintenant, le pôle !... Est-ce que jamais un être humain a pu mettre le pied au pôle ?...

Maître Antifer bondit sur son neveu, il lui arracha le document, il essaya de le lire à son tour, il ânonna encore les quelques mots à demi effacés...

Rien... rien qui permit de reconstituer les coordonnées du quatrième îlot... Il fallait renoncer à le jamais découvrir !...

Et, lorsque maître Antifer eut conscience que la partie était définitivement perdue, il fut frappé comme d'un coup de foudre et tomba raide sur le sol.

XV

Dans lequel on verra le doigt d'Énogate décrire une circonférence, et quelles furent les conséquences de cette innocente distraction

Le 12 août, la maison de la rue des Hautes-Salles, à Saint-Malo, était en joie. Deux fiancés l'avaient quittée le matin, vers dix heures, au milieu d'un nombreux concours d'amis et de connaissances, parés de leurs habits de fête.

La mairie avait d'abord fait bon accueil à ce cortège, l'église ensuite. Là, un charmant discours de l'adjoint préposé aux mariages, ici, un délicat sermon sur un de ces gracieux sujets que n'abordait jamais le révérend Tyrcomel. Puis, tout ce monde avait reconduit à leur domicile les deux fiancés, transformés en époux par la double cérémonie civile et religieuse.

Et, de peur que le lecteur s'y trompe, étant

données les invraisemblables difficultés qui avaient précédé leur mariage, nous dirons que les deux époux étaient Énogate et Juhel.

Ainsi donc Juhel n'avait épousé ni une princesse, ni une duchesse, ni une baronne ! Énogate n'avait épousé ni un prince, ni un duc, ni un baron ! Faute d'un nombre respectable de millions, les désirs de leur oncle ne s'étaient point réalisés. On est fondé à croire qu'ils n'en seraient pas moins heureux.

Sans compter les deux principaux intéressés, deux autres personnes rayonnaient de contentement : d'une part, Nanon, qui venait d'assurer le bonheur de sa fille, de l'autre, Gildas Trégomain, dont la belle redingote, le beau pantalon, le chapeau de soie et les gants blancs attestaient qu'il avait rempli les fonctions de témoin au profit de son jeune ami Juhel.

Très bien !... Et maître Antifer Pierre-Servan-Malo, pourquoi n'en parlez-vous pas ?

Parlons-en, et aussi de ceux qui furent associés à cette fatigante et désastreuse campagne, entreprise à la recherche d'un insaisissable trésor.

Une heure après la découverte de la dernière notice sur l'îlot numéro trois, et qui s'était terminée par un immense désappointement doublé d'un infini désespoir, les passagers du *Kroon* avaient regagné le bord. Maître Antifer y fut rapporté entre les bras des matelots qui avaient été requis pour cette besogne.

Tout ne donnait-il pas à croire que sa raison avait succombé dans cette dernière catastrophe ?... Oui, et pourtant ce malheur lui fut épargné, et peut-être aurait-il mieux valu qu'il eût à jamais perdu la conscience des choses de ce monde ! Du reste, son abattement était tel, son accablement si profond, que ni Gildas Trégomain ni Juhel ne purent lui arracher une parole.

Ce voyage de retour s'accomplit aussi rapidement que possible par mer et par terre. Le *Kroon* ramena ses passagers à Hammerfest ; puis le paquebot du cap Nord les débarqua à Bergen. Le chemin de fer de Drontheim à Christiania ne fonctionnant pas encore, ils durent se diriger par voiture vers la capitale de la Norvège. Un steamer les conduisit à Copenhague, et enfin, les

railways du Danemark, de l'Allemagne, de la Hollande, de la Belgique, de la France, les transportèrent à Paris d'abord, à Saint-Malo ensuite.

Ce fut à Paris que maître Antifer et le banquier Zambuco prirent congé, fort mécontents l'un de l'autre. Mlle Talisma Zambuco demeurerait probablement fille sa vie durant. En fin de compte, il était écrit là-haut que ce ne serait pas Pierre-Servan-Malo qui la retirerait de cette pénible situation, contre laquelle elle luttait depuis tant d'années. Inutile d'ajouter que tous les frais de voyage avancés par Zambuco, en ce qui concernait la part contributive de maître Antifer, lui furent remboursés, et cela faisait un chiffre assez rond, je vous prie de le croire. Mais la vente du diamant lui permit de mettre encore une jolie somme dans sa poche. Il n'y aurait rien à regretter de ce chef.

Quant au notaire Ben-Omar, il ne demanda pas son reste.

« Maintenant, allez au diable ! lui dit maître Antifer en manière d'adieu.

– Et tâchez de faire bon ménage avec lui ! » crut devoir ajouter Gildas Trégomain en guise de consolation.

Ben-Omar fila par le plus court dans la direction d'Alexandrie, jurant qu'on ne l'y prendrait plus à se lancer sur la piste des trésors !

Le lendemain, maître Antifer, Gildas Trégomain et Juhel étaient de retour à Saint-Malo. Et quel accueil reçurent-ils de leurs compatriotes ?... L'accueil fut assez sympathique, bien que certains mauvais plaisants n'eussent pas laissé de dauber ces étonnants voyageurs, revenus Gros-Jean comme devant – ou à peu près.

Nanon et Énogate n'eurent que d'affectueuses consolations pour leurs frère, oncle, cousin et ami. On s'embrassa à l'étouffade, et la maison reprit son train habituel.

C'est alors que maître Antifer, dans l'impossibilité de pouvoir constituer une dot de millionnaire à son neveu et à sa nièce, ne refusa plus son consentement à leur mariage – sous cette

forme aimable d'ailleurs :

« Pour Dieu, qu'ils fassent ce qui leur plaît, et qu'on me laisse tranquille ! »

Il fallut se contenter de cet acquiescement. On se livra aux préparatifs de la noce. Maître Antifer n'y prit aucune part. Il ne quittait guère sa chambre, où il broyait du noir et aussi un nombre incalculable de cailloux, toujours en proie à une sourde colère qui risquait d'éclater au moindre propos.

La cérémonie nuptiale s'accomplit sans qu'on eût pu le décider à y assister. Les sollicitations de Gildas Trégomain avaient été vaines, et il ne s'était pas gêné pour lui dire :

« Tu as tort, mon ami !

– Soit.

– Tu fais de la peine à ces enfants... Je te demande...

– Et moi je te prie de me ficher la paix, gabarier ! »

Enfin Énogate et Juhel furent mariés, et, au lieu de deux chambres dans la maison de la rue

des Hautes-Salles, ils n'en eurent plus qu'une seule. Lorsqu'ils la quittaient, c'était pour aller passer, avec Nanon, quelques bonnes heures chez le meilleur des hommes, leur ami Trégomain. Là, le plus souvent, on causait de maître Antifer, on s'affligeait de le voir dans cet état d'irritation et d'accablement. Il ne sortait plus, il ne frayait avec personne. Finies, les promenades quotidiennes sur les remparts ou sur les quais du port, la pipe à la bouche ! On eût dit qu'il avait honte de se montrer, après un si retentissant échec, et, au fond, il y avait de cela.

« J'ai peur que sa santé tourne à mal, disait Énogate, dont les beaux yeux s'attristaient, lorsqu'elle parlait de son oncle.

– J'en ai peur aussi, ma fille, répondait Nanon, et, chaque jour, je prie Dieu pour qu'il rende un peu de calme à mon frère !

– Abominable pacha ! s'écriait Juhel. Il avait bien besoin de venir jeter ses millions dans notre existence...

– Surtout des millions qu'on n'a pas trouvés ! répondait Gildas Trégomain. Et pourtant... ils

sont là... quelque part... et si on avait pu lire les dernières notices jusqu'au bout !... »

Un jour, le gabarier dit à Juhel :

« Sais-tu ce que je pense, mon garçon ?...

– Que pensez-vous, monsieur Trégomain ?

– C'est que ton oncle serait peut-être moins démonté, s'il avait appris en quel endroit gisait le trésor, quand bien même il n'aurait jamais dû mettre la main dessus !

– Peut-être avez-vous raison, monsieur Trégomain. Ce qui l'enrage, c'est d'avoir eu en main ce document où était indiqué le gisement de l'îlot numéro quatre, et de n'avoir pu en déchiffrer les lignes de la fin.

– Ç'aurait été définitif, cette fois ! répondit le gabarier. Le document était formel à cet égard...

– Du reste, mon oncle l'a gardé, il l'a toujours sous les yeux, il passe son temps à le lire et à le relire...

– En pure perte, mon garçon, et il faut bien, malheureusement, en prendre son parti !... Jamais on ne retrouvera le trésor de Kamylk-Pacha...

jamais ! »

C'était infiniment probable.

Mentionnons que, quelques jours après le mariage, on avait été informé de ce qui était arrivé à ce misérable Saouk. Si le coquin n'avait pu précéder maître Antifer et les autres au Spitzberg, c'est qu'il s'était laissé pincer à Glasgow, au moment où il s'embarquait pour les parages arctiques. On n'a point oublié le retentissement qu'avait eu l'affaire Tyrcomel, l'agression dont le révérend s'était tiré à grand-peine, et en quelles conditions les chiffres de la fameuse latitude avaient été lus sur son épaule. De là, vive émotion chez la police édimbourgeoise, et mesures prises pour s'assurer de la personne de l'agresseur, dont le clergyman avait pu donner un signalement très précis.

Or, le matin de l'attentat, sans même revenir à *Gibb's Royal Hotel,* Saouk s'était jeté dans le train de Glasgow. Dans ce port, il espérait trouver un navire à destination de Bergen ou de Drontheim. Au lieu de s'embarquer sur la côte est

de l'Écosse, comme l'avait fait maître Antifer, il partirait de la côte ouest. La route serait à peu près la même, et il comptait bien atteindre le but avant les légitimes héritiers de Kamylk-Pacha.

Par malheur pour lui, il dut attendre toute une semaine à Glasgow qu'il s'offrît un navire en partance, et, par bonheur pour la justice humaine, il fut reconnu au moment où il allait y prendre passage. Arrêté aussitôt, on le condamna à plusieurs années de prison – ce qui lui avait épargné un voyage au Spitzberg – voyage dont il n'eût tiré aucun profit, d'ailleurs.

La conclusion de cet ensemble de faits, depuis les premières explorations opérées au golfe d'Oman jusqu'aux dernières recherches pratiquées dans la mer Arctique, c'est que le trésor resterait certainement enfoui là où son malavisé propriétaire l'avait confié aux entrailles d'un îlot. De cela, il n'y aurait qu'un homme, un seul, à ne point s'en plaindre, et même à en remercier le ciel : ce serait le révérend Tyrcomel. Rien qu'à un franc la pièce, que de millions de péchés eussent été commis en ce bas monde, si

les richesses du pacha se fussent répandues sur la fragile humanité !

Cependant les jours s'écoulaient. Juhel et Énogate auraient joui d'un bonheur sans mélange, n'eût été l'état véritablement lamentable de leur oncle. D'autre part, le jeune capitaine ne voyait pas s'approcher sans un serrement de cœur le moment où il devrait quitter sa chère femme, sa famille, ses amis. La construction du trois-mâts-barque de la maison Le Baillif avançait, et l'on sait que le commandement en second de ce navire était réservé à Juhel. Belle et bonne position, à son âge. Six mois encore, et il aurait pris la mer pour un voyage aux Indes.

Juhel s'entretenait souvent de ces choses avec Énogate. La jeune femme se sentait toute triste à la pensée qu'il lui faudrait se séparer de son mari. Mais, dans les ports, les familles ne sont-elles pas accoutumées à ces séparations ? Énogate, ne voulant point exprimer ses plaintes à un point de vue personnel, mettait en cause l'oncle Antifer...

Ce serait un gros chagrin pour son neveu de l'abandonner en un pareil état, et qui sait s'il le retrouverait au retour ?...

Entre-temps, Juhel revenait sans cesse à ce document incomplet, aux dernières lignes presque illisibles du vieux parchemin. Oui !... dans ces lignes, existait un commencement de phrase, à laquelle il ne cessait de songer jusqu'à l'obsession.

C'était celle-ci : « Il suffit de mener... »

Mener... quoi ?...

Et puis ces mots : « îlot... situé... loi... géométrique... pôle... »

De quelle loi géométrique s'agissait-il ?... Rattachait-elle les divers îlots entre eux ?... Le pacha ne les avait-il donc pas choisis au hasard... ? N'était-ce pas une pure fantaisie qui l'avait successivement conduit au golfe d'Oman, à la baie Ma-Yumba, au Spitzberg ?... À moins que le riche Égyptien, porté, comme il a été dit, aux fantaisies mathématiques... n'eût voulu donner quelque problème à résoudre ?...

Quant au mot « pôle », pouvait-on admettre qu'il s'appliquait aux extrémités de l'axe de la terre ? Non, cent fois non !... Mais alors quelle signification lui attribuer ?...

Juhel se creusait la tête pour obtenir une solution quelconque, et n'y arrivait point.

« Pôle... pôle... là, peut-être, est le nœud ?... » se répétait-il.

Souvent, il en causait avec le gabarier, et Gildas Trégomain approuvait Juhel de s'acharner à ce casse-tête chinois... depuis qu'il ne mettait plus en doute l'existence des millions.

« Cependant, mon garçon, lui disait-il, il ne faudrait pas te rendre malade à chercher ce mot de rébus...

– Eh ! monsieur Trégomain, ce n'est pas pour moi, je vous assure !... Je me moque du trésor comme d'une poulie de rebut !... C'est pour mon oncle...

– Oui... pour ton oncle, Juhel !... Il est certain que c'est dur !... Avoir eu là... sous les yeux... ce document... et n'avoir pu... Ainsi... tu n'es pas sur

la trace ?...

– Non, monsieur Trégomain, et cependant, il y a le mot « géométrique », dans la phrase, et ce n'est pas sans raison que le document indique l'existence d'un rapport géométrique... Et puis, « il suffit de mener... » quoi ?...

– Voilà... quoi ?... répétait le gabarier.

– Et surtout ce mot pôle dont je ne parviens pas à comprendre le sens !...

– Quel malheur, mon garçon, que je n'entende goutte à tout cela !... J'aurais pu t'aider à gouverner droit. »

Deux mois s'écoulèrent. Rien de changé ni à l'état moral de maître Antifer, ni en ce qui concernait la solution du problème.

Un jour, le 15 octobre, avant le déjeuner, Énogate et Juhel étaient dans leur chambre. Il faisait un peu froid. Un bon feu flambait dans la cheminée.

La jeune femme, ses mains abandonnées aux mains de Juhel, le regardait silencieusement. En

le voyant si préoccupé, elle voulut donner un autre cours à ses pensées.

« Mon Juhel, lui dit-elle, tu m'as écrit souvent pendant ce malheureux voyage, qui nous a causé tant de peine ! Je relisais sans cesse tes lettres, et je les ai conservées précieusement...

– Elles ne nous rappellent plus que de tristes souvenirs, ma chérie...

– Oui... et pourtant j'ai tenu à les garder... Je les garderai toujours !... Mais, ces lettres, elles n'ont pu me dire tout ce qui vous était arrivé, et, ce voyage, tu ne me l'as jamais raconté en détail... Veux-tu me le raconter aujourd'hui ?...

– À quoi bon ?...

– Cela me fera plaisir !... Il me semble que je serai avec toi en bateau... en chemin de fer... en caravane...

– Ma mignonne, il faudrait une carte afin que je pusse t'indiquer point par point notre itinéraire...

– Eh bien, voici un globe terrestre... Est-ce que cela ne peut suffire ?...

– Parfaitement. »

Énogate alla prendre sur le secrétaire de Juhel une sphère montée sur un pied métallique, qu'elle posa sur la table devant la cheminée.

Juhel, voyant que cela ferait tant de plaisir à Énogate, s'assit près d'elle, tourna le globe du côté de l'Europe, et, du doigt, indiquant la ville de Saint-Malo. « En route ! » dit-il. Leurs deux têtes penchées se touchaient, et on ne sera pas surpris s'il y eut quelques baisers échangés entre les divers points du parcours.

D'un premier bond, Juhel sauta de la France à l'Égypte, où maître Antifer et ses compagnons avaient atteint Suez. Puis, son doigt franchit la mer Rouge, la mer des Indes, et vint se placer sur l'État de l'iman de Mascate.

« Ainsi... Mascate, c'est là... dit Énogate, et l'îlot numéro un en est tout près ?...

– Oui... un peu au large dans le golfe ! »

Puis, faisant tourner le globe, Juhel gagna Tunis, où l'on avait rejoint le banquier Zambuco. Il traversa toute la Méditerranée, il s'arrêta à

Dakar, il coupa l'Équateur, il descendit la côte africaine, et se fixa sur la baie Ma-Yumba.

« Là est l'îlot numéro deux ?... demanda Énogate.

– Oui, petite femme. »

Alors il fallut remonter le long de l'Afrique, sillonner l'Europe, faire halte à Édimbourg, où l'on avait pris contact avec le révérend Tyrcomel. Enfin, pointant vers le nord, les deux jeunes époux mirent le doigt sur les roches désertes du Spitzberg.

« Voici l'îlot numéro trois ?... s'écria Énogate.

– Oui, ma chérie, l'îlot numéro trois, où nous attendait la plus désagréable des déconvenues qui ont marqué cette stupide aventure ! »

Énogate était restée silencieuse, regardant la sphère...

« Mais pourquoi votre pacha a-t-il été choisir ces trois îlots-là... l'un après l'autre ?... demanda-t-elle.

– C'est bien ce que nous ne savons pas, et ce que nous ne saurons jamais, sans doute !

– Jamais ?...

– Et cependant ces trois îlots doivent être rattachés entre eux par une loi géométrique, si l'on s'en rapporte au dernier document... Et puis, il y a ce mot pôle qui me tracasse... »

Et, en parlant de la sorte, se répondant pour ainsi dire aux questions qu'il s'était tant de fois posées, Juhel devint rêveur. En ce moment, il semblait que toute la pénétration de son intelligence s'appliquât à résoudre enfin cet obscur problème.

Or, tandis qu'il demeurait songeur, Énogate, ayant rapproché le globe, s'amusait à parcourir du doigt l'itinéraire que lui avait indiqué Juhel. Son index s'était d'abord posé sur Mascate, puis en traçant une courbe, était revenu vers Ma-Yumba, puis en continuant la même courbe, était remontée vers le Spitzberg, puis la poursuivant encore, était revenue au point de départ.

« Tiens, dit-elle en souriant, cela fait un rond... Vous avez voyagé en rond...

– En rond ?...

– Oui... mon ami... une circonférence... un voyage circulaire...

– Circulaire ! » s'écrie Juhel.

Il s'est levé... Il fait quelques pas dans la chambre, répétant ce mot :

« Une circonférence... une circonférence !... »

Alors il retourne vers la table... il prend la sphère... À son tour il décrit du doigt la courbe de l'itinéraire sur le globe, et pousse un cri...

Énogate, effrayée, l'observe. Est-ce qu'il est devenu fou, lui aussi... comme son oncle ?... Elle le regarde, tremblante... les larmes aux yeux...

Enfin Juhel pousse un second cri.

« J'ai trouvé... j'ai trouvé !...

– Quoi ?

– L'îlot numéro quatre ! »

Bien sûr, le jeune capitaine n'a plus sa raison... L'îlot numéro quatre ?... C'est impossible !

« Monsieur Trégomain... monsieur Trégomain ! » crie Juhel, qui vient d'ouvrir la fenêtre et appelle son voisin...

Puis, il revient vers le globe, il l'interroge... On dirait qu'il cause avec cette boule de carton...

Une minute après, le gabarier est dans la chambre, et le jeune capitaine de lui lancer en pleine figure :

« J'ai trouvé...

– Qu'as-tu trouvé, mon garçon ?

– J'ai trouvé comment les trois îlots sont reliés géométriquement, et quelle est la place que doit occuper l'îlot numéro quatre...

– Est-il Dieu possible ! » réplique Gildas Trégomain.

Et, à voir l'attitude de Juhel, il se demande, comme Énogate, si le jeune capitaine n'est pas devenu fou.

– Non, répond Juhel, qui l'a compris, non... et j'ai bien toute ma raison !... Écoutez...

– J'écoute !

– Les trois îlots sont situés à la circonférence d'un même cercle. Eh bien, supposons-les tous les trois dans un même plan, réunissons-les deux à deux par une ligne droite – la ligne « qu'il suffit de mener », comme dit le document – et élevons une perpendiculaire au centre de chacune de ces deux lignes... Ces deux perpendiculaires se rencontreront au centre du cercle, et c'est à ce point central, à ce « pôle » puisqu'il s'agit d'une calotte sphérique, qu'est nécessairement situé l'îlot numéro quatre ! »

Très simple problème de géométrie, on le voit, et qu'une simple fantaisie de Kamylk-Pacha, d'accord avec le capitaine Zô, avait voulu mettre en pratique !... Et si cette solution n'était pas venue plus tôt à l'esprit de Juhel, c'est qu'il n'avait pas remarqué que les trois îlots occupaient trois points d'une même circonférence.

Et c'était le joli petit doigt d'Énogate qui venait de la tracer, cette trois fois bénie circonférence – ce qui avait résolu le problème...

« Pas possible ! répétait le gabarier.

– C'est comme cela, monsieur Trégomain, et regardez bien afin de vous convaincre ! »

Plaçant alors le globe devant le gabarier, il traça la circonférence sur laquelle étaient situés les trois îlots, en passant par les points suivants, que Kamylk-Pacha aurait tout aussi bien pu choisir : Mascate, détroit de Bab-el-Mandeb, Équateur, Ma-Yumba, îles du Cap Vert, Tropique du Cancer, cap Farewell au Groenland, île Sud-Est du Spitzberg, îles Amirauté, mer de Kara, Tobolsk en Sibérie, Hérat en Perse. Donc, si Juhel avait raison, l'îlot numéro quatre devait former le point central de cette circonférence, car, ce qui est vrai pour un cercle décrit sur un plan, est vrai aussi pour une calotte de sphère dont le pôle forme le centre.

Gildas Trégomain n'en revenait pas. Le jeune capitaine allait et venait, ne se possédant plus, embrassant le globe terrestre, mais embrassant aussi les deux joues d'Énogate, plus fraîches que ce cartonnage peinturluré, et répétant :

« C'est elle qui a trouvé cela, monsieur Trégomain... et sans elle... je n'aurais jamais eu

cette idée !... »

Et, tandis qu'il s'abandonne à la joie, voilà Gildas Trégomain qui se sent également pris d'une sorte de *delirium jubilans.* Ses jambes se jettent de côté, son buste se balance, ses bras s'arrondissent avec la grâce d'une sylphide qui pèserait deux cents kilos, et il roule de tribord sur bâbord, plus que ne l'a jamais fait la *Charmante-Amélie* entre les rives de la Rance, ou le *Portalègre* avec sa cargaison d'éléphants, répétant d'une voix formidable la chanson de Pierre-Servan-Malo :

J'ai la lon...

Lon la !

J'ai la gi...

Lon li !

J'ai la gi... j'ai la longitude !

Mais tout finit par se calmer ici-bas.

« Il faut prévenir mon oncle ! dit Énogate.

– Le prévenir ?... répliqua Gildas Trégomain, un peu surpris de cette proposition. Est-ce qu'il est prudent qu'il sache ?...

– Cela mérite réflexion ! » répondit Juhel.

On appela Nanon. La vieille Bretonne fut mise au courant en quelques mots, et, lorsque Juhel lui eut demandé ce qu'il convenait de faire vis-à-vis de son frère :

« Nous ne devons rien lui cacher, répliqua-t-elle.

– Mais si c'est encore une déception qui l'attend, observa Énogate, notre pauvre oncle pourra-t-il la supporter ?

– Une déception ?... s'écria le gabarier. Non, cette fois, non !...

– Le dernier document porte que le trésor est bien enterré dans l'îlot numéro quatre, ajouta Juhel, et l'îlot numéro quatre est situé au centre du cercle que nous avons parcouru, je l'affirme cette fois...

– Je vais chercher mon frère ! » se contenta de répondre Nanon.

Un instant après, maître Antifer arrivait dans la chambre de Juhel. Toujours le même, l'œil hagard, la physionomie sombre, le front chargé de soucis.

« Qu'y a-t-il ? »

Et il demanda cela de ce ton d'effarement sinistre, où l'on sentait couver une éternelle colère.

Juhel lui fit connaître ce qui s'était passé, comment le lien géométrique des trois îlots venait d'être découvert, et pour quelles raisons l'îlot numéro quatre devait nécessairement occuper le point central de cette circonférence.

À l'extrême surprise de tous, maître Antifer ne se laissa point aller à sa nervosité habituelle. Il ne sourcilla même pas. On eût dit qu'il s'attendait à cette communication, qu'elle devait se produire tôt ou tard, qu'elle n'avait rien que de très naturel.

« Où est ce point central, Juhel ? » se borna-t-il à dire.

Au fait, cette question ne laissait pas d'être des

plus intéressantes.

Juhel plaça le globe au milieu de la table. Une règle flexible et un tire-ligne à la main, comme s'il eût opéré sur une surface plane, il joignit par une ligne Mascate à Ma-Yumba, et par une seconde ligne Ma-Yumba au Spitzberg. Sur ces deux lignes, en leur milieu respectif, il éleva deux perpendiculaires, dont le croisement s'effectua précisément au centre du cercle.

Ce centre tombait dans la Méditerranée, entre la Sicile et le cap Bon, très voisin de l'île Pantelleria.

« Là... mon oncle... là ! » dit Juhel.

Et, après avoir relevé avec soin le méridien et le parallèle, il prononça d'une voix ferme :

« Trente-sept degrés vingt-six minutes de latitude nord, et dix degrés trente-trois minutes de longitude à l'est du méridien de Paris.

– Mais y a-t-il là un îlot ?... demanda Gildas Trégomain.

– Il doit y en avoir un, répondit Juhel.

– S’il y en a un... je te crois, gabarier, répliqua maître Antifer, je te crois !... Ah ! mille millions de milliards de milliasses de malheurs, il ne manquait plus que cela ! ! ! »

Et, sur ce juron, hurlé d’une voix formidable qui fit grelotter les vitres, il quitta la chambre d’Énogate, se renferma dans la sienne, et ne reparut plus de toute la journée.

XVI

Chapitre à consulter par ceux de nos petits-neveux qui vivront quelques centaines d'années après nous

S'il n'était pas définitivement fou, l'ex-capitaine au grand cabotage, que signifiait cette attitude, au moment où la véritable situation de l'îlot numéro quatre, celui qui contenait le trésor de Kamylk-Pacha, venait de lui être révélée ?

Pendant les jours suivants – complet et incompréhensible avatar – Pierre-Servan-Malo avait repris ses habitudes, ses promenades sur les remparts et sur le port, fumant sa pipe, broyant ses cailloux. Il n'était plus le même. Une sorte de sourire sardonique s'était stéréotypé sur ses lèvres. Il ne faisait aucune allusion au trésor, ni aux voyages passés, ni à une dernière expédition qui lui eût permis de mettre la main sur ces

millions tant cherchés !

Gildas Trégomain, Nanon, Énogate et Juhel n'en revenaient point. À chaque instant, ils s'attendaient à ce que maître Antifer leur criât « en route ! » et il ne le criait pas !...

« Qu'a-t-il ? demandait Nanon.

– On nous l'a changé ! répondait Juhel.

– C'est peut-être la peur d'épouser Mlle Talisma Zambuco ! faisait observer le gabarier. N'importe... Il n'est pas possible de laisser perdre tant de millions ! »

Bref, revirement absolu dans les idées de notre Malouin, et c'était maintenant Gildas Trégomain qui « jouait les Antifer ! » C'était lui que tourmentait à son tour l'appétit de l'or ! Il était logique, d'ailleurs. Comment, alors qu'on ne savait pas si on trouverait un îlot, on courait à sa recherche, et depuis que le gisement était connu, il n'était plus question de se mettre en route ?...

Le gabarier en parlait sans cesse à Juhel.

« À quoi bon ! » répondait le jeune capitaine.

Il en parlait à Nanon.

« Bah ! laissez donc ce trésor où il est ! »

Il en parlait à Énogate.

« Voyons, petite, trente-trois millions dans ta poche !...

– Tenez, monsieur Trégomain, voilà trente-trois baisers !... Cela vaut mieux. »

Enfin il se décida à poser la question à maître Antifer, et, quinze jours après la dernière scène :

« Ah çà... et l'îlot ?... lui dit-il.

– Quel îlot, gabarier ?

– L'îlot de la Méditerranée !... Il existe, je suppose ?...

– S'il existe, gabarier ?... Je suis plus certain de son existence que de la tienne et de la mienne !

– Alors pourquoi n'y allons-nous pas ?...

– Y aller, marin d'eau douce ?... Attendons pour cela qu'il nous ait poussé des nageoires ! »

Qu'est-ce que signifiait une pareille réponse ? Gildas Trégomain s'usait l'intellect à le vouloir comprendre. Mais il ne se décourageait pas !

Après tout, les trente-trois millions, ce n'était pas pour lui, c'était pour les enfants !... Des amoureux, ça ne songe pas à l'avenir !... Il fallait y songer pour eux !

Bref, il fit tant et tant, qu'un beau jour maître Antifer lui répliqua :

« Ainsi c'est toi qui demandes à partir ?...

– C'est moi, mon ami.

– Ton avis est qu'il le faut ?...

– Qu'il le faut... et plutôt aujourd'hui que demain !

– Soit... partons ! »

Et, de quel ton le Malouin prononça ce dernier mot !

Mais avant le départ, il convenait de prendre une résolution à l'égard du banquier Zambuco et du notaire Ben-Omar. Leur position de cohéritier et d'exécuteur testamentaire exigeait qu'ils fussent : 1° prévenus de la découverte de l'îlot numéro quatre ; 2° invités à se trouver tel jour audit îlot, l'un pour toucher sa part et l'autre son tantième.

Ce fut maître Antifer qui, peut-être plus encore que le gabarier, tint à ce que tout se passât régulièrement. Deux dépêches furent donc adressées à Tunis et à Alexandrie, donnant rendez-vous aux deux intéressés pour le 23 octobre, en Sicile, à Girgenti, la ville la plus voisine du gisement de ce dernier îlot, afin de prendre possession du trésor.

Quant au révérend Tyrcomel, son lot lui serait envoyé en temps et lieu, et libre à lui de jeter ses millions dans le Forth, s'il avait peur de s'y brûler les doigts !

Pour Saouk, il n'y avait pas lieu de s'en occuper. On ne lui devait rien, et il méritait d'achever tranquillement ses quelques années de prison dans les cachots du « jail » d'Édimbourg.

Le voyage décidé, personne ne s'étonnera que, cette fois, Gildas Trégomain tint absolument à en être. Ce qui eût paru plus étonnant, ce serait qu'Énogate n'en eût pas été. Ce n'est pas deux mois après son mariage que Juhel eût consenti à se séparer de sa femme et qu'Énogate aurait hésité à le suivre.

Que durerait cette nouvelle exploration ? Oh ! peu de temps, à coup sûr. On ne ferait qu'aller et venir. On ne courrait point à la recherche d'un cinquième document. Il était certain que Kamylk-Pacha n'avait pas ajouté d'autres maillons à la chaîne de ses îlots, suffisamment longue déjà. Non ! la notice était formelle, le trésor gisait sous une des roches de l'îlot numéro quatre, et cet îlot occupait mathématiquement la place relevée entre la côte de la Sicile et l'île Pantellaria.

« Seulement, il doit être d'assez mince importance, puisqu'il ne figure point sur les cartes ! fit observer Juhel.

– Probablement ! » répondit maître Antifer avec un ricanement à la Méphisto.

C'était incompréhensible !

On résolut d'abord d'utiliser les plus rapides moyens de communication, c'est-à-dire autant que faire se pourrait, les chemins de fer. Il existait déjà une ligne ininterrompue de rails à travers la France et l'Italie depuis Saint-Malo jusqu'à Naples. Nulle nécessité de regarder à la dépense, puisqu'on palperait une trentaine de

millions.

Le 16 octobre au matin, Nanon reçut les adieux des voyageurs, qui s'embarquèrent dans le premier train. À Paris, où ils ne s'arrêtèrent même pas, ils prirent le rapide de Paris-Lyon, ils franchirent la frontière franco-italienne, ils ne virent rien ni de Milan, ni de Florence, ni de Rome, et ils arrivèrent à Naples dans la soirée du 20 octobre. Gildas Trégomain était aussi confiant dans le résultat de cette nouvelle campagne qu'exténué par cent heures de trépidation continue sur un chemin de fer.

Dès le lendemain, en quittant l'*Hôtel Victoria.* maître Antifer et Gildas Trégomain, Juhel et Énogate arrêtèrent leur passage sur le bateau à vapeur qui fait le service de Palerme, et, après une jolie traversée d'un jour, ils débarquèrent dans la capitale de la Sicile.

Ne croyez point qu'il fut question d'en visiter les merveilles ! Cette fois, Gildas Trégomain ne songeait même pas à rapporter un fugitif souvenir de ce dernier voyage, ni à assister pieusement à

ces fameuses vêpres siciliennes dont il avait entendu parler. Non ! pour lui, dans sa pensée, Palerme n'était pas la cité célèbre dont s'emparèrent successivement les Normands, les Français, les Espagnols, les Anglais... C'était simplement le point de départ des voitures publiques, malles-poste ou diligences, qui vont deux fois par semaine à Corleone en neuf heures, et de Corleone à Girgenti, également deux fois pas semaine, en douze heures.

Or, c'était à Girgenti que nos voyageurs avaient affaire, et c'est dans cette ancienne Agrigente, située sur la côte méridionale de l'île, qu'ils avaient donné rendez-vous au banquier Zambuco et au notaire Ben-Omar.

Peut-être ce genre de locomotion expose-t-il à certains incidents ou accidents ? Les routes postales ne sont pas trop sûres. Il y a encore des brigands en Sicile, il y en aura toujours. Ils poussent là comme les oliviers ou les aloès.

Quoi qu'il en soit, la diligence partit le lendemain, et le voyage s'accomplit sans encombre. On atteignit Girgenti dans la soirée du

24 octobre, et si l'on n'était pas arrivé au but, du moins en était-on bien près...

Le banquier et le notaire se trouvaient au rendez-vous, l'un venu d'Alexandrie, l'autre venu de Tunis. Ô inextinguible soif de l'or, de quoi tu es capable !

En s'abordant, les deux cohéritiers n'échangèrent pas d'autre propos que ceux-ci :

« Sûr de l'îlot, cette fois ?...

– Sûr ! »

Mais de quel ton sarcastique avait répondu maître Antifer, et quel regard ironique dardait sa prunelle !

Trouver un bateau quelconque à Girgenti, cela ne pouvait être ni long ni difficile. Les pêcheurs ne manquent point dans ce port, ni même les caboteurs – balancelles, tartanes, felouques, speronares, ou tout autre échantillon de la marine méditerranéenne.

D'ailleurs, il ne s'agissait que d'une courte excursion en mer – quelque chose comme une promenade d'une quarantaine de milles, à l'ouest

de la côte. Avec un vent portant, en démarrant le soir même, le lendemain on serait sur le gisement assez à temps pour faire le point avant midi.

Le bateau fut nolisé. Il se nommait la *Providenza.* C'était une felouque d'une trentaine de tonneaux, commandée par un vieux loup de mer – *lupus maritimus* – lequel, depuis une cinquantaine d'années, fréquentait ces parages. Et s'il les connaissait ! À pouvoir naviguer les yeux fermés depuis la Sicile jusqu'à Malte, depuis Malte jusqu'au littoral tunisien !

« Il est parfaitement inutile de lui apprendre ce que nous allons faire, Juhel ! »

Et, cette recommandation du gabarier, Juhel l'estima fort prudente.

Le patron de la felouque avait nom Jacopo Grappa. Et décidément comme la chance s'était déclarée pour les héritiers de Kamylk-Pacha, ce Jacopo Grappa, s'il ne parlait pas le français, le baragouinait assez pour comprendre et être compris.

Et puis, autre bonheur – un bonheur insolent !

On était en octobre, presque dans la mauvaise saison... Il y avait mille raisons pour que le temps fût peu favorable... la mer grosse... le ciel couvert... Eh bien, non ! Le froid piquait déjà, l'air était sec, la brise soufflait de terre, et lorsque la *Providenza* mit dehors tout dessus, une magnifique lune déborda de ses rayons les hautes montagnes de la Sicile.

Jacopo Grappa n'avait pour équipage que cinq hommes – équipage qui s'entendait aux manœuvres de la felouque. Le léger bâtiment filait grand largue sur une nappe tranquille – si tranquille que Ben-Omar lui-même ne ressentit aucune atteinte du mal de mer. Jamais il n'avait été favorisé d'une navigation si exceptionnelle !

La nuit s'écoula sans incidents, et l'aurore du lendemain annonça une journée superbe.

Étonnant, ce Pierre-Servan-Malo ! Il se promenait sur le pont, les mains dans les poches, la pipe à la bouche, affectant une parfaite indifférence. À le voir ainsi, Gildas Trégomain, très surexcité, lui, n'en pouvait croire ses yeux. Il

avait pris place à l'avant. Énogate et Juhel étaient l'un près de l'autre. La jeune femme s'abandonnait au charme de cette traversée. Ah ! que ne pouvait-elle suivre son époux partout où l'entraîneraient les hasards de ses campagnes au long cours !

De temps en temps, Juhel se rapprochait du timonier, vérifiait la direction suivie, c'est-à-dire si la *Providenza* gardait bien le cap à l'ouest. En tenant compte de la vitesse, il estimait que, vers onze heures, la felouque devrait être rendue sur les parages tant désirés. Puis, il revenait près d'Énogate – ce qui lui valut plus d'une fois cette admonestation de Gildas Trégomain :

« Ne t'occupe pas tant de ta femme, Juhel, et un peu plus de notre affaire ! »

Maintenant, il disait « notre affaire ! » le gabarier ! Oh ! combien changé ! Mais n'était-ce pas dans l'intérêt de ces enfants ?

À dix heures, il n'y avait aucune apparence de terre. Et, de fait, en cette partie de la Méditerranée, entre la Sicile et le cap Bon, on ne rencontre d'autre île importante que Pantellaria.

Or, il ne s'agissait pas d'une île, il s'agissait d'un îlot, d'un simple îlot, et pas le moindre au large.

Et lorsque le banquier et le notaire regardaient maître Antifer, c'est à peine s'ils pouvaient apercevoir son œil fulgurant, sa bouche fendue jusqu'aux oreilles, à travers les tourbillons bleuâtres de sa pipe poussée à grand feu !

Jacopo Grappa ne comprenait rien à la direction qu'on donnait à la felouque. Ses passagers avaient-ils donc l'intention de rallier le littoral tunisien ? Peu lui importait, en somme. On le payait, d'un bon prix, pour aller dans l'ouest, et il irait tant qu'on ne lui commanderait pas de virer de bord.

« Donque, dit-il à Juhel, c'est toujours plous au couchant la route à souivre ?... »

– Oui.

– *Va bene !* »

Et il allait *bene.*

À dix heures un quart, Juhel, son sextant à la main, fit sa première observation ; il reconnut que la felouque était par 37° 30' de latitude nord, et

10° 33’ de longitude est.

Tandis qu’il opérait, maître Antifer le regardait obliquement en clignant de l’œil.

« Eh bien, Juhel ?...

– Mon oncle, nous sommes juste en longitude, et nous n’avons plus qu’à descendre de quelques milles dans le sud !

– Alors descendons, mon neveu, descendons !... Je crois même que nous ne descendrons jamais assez ! »

Comprenez donc un mot à ce que dit le plus extraordinaire des Malouins passés, présents et futurs !

La felouque laissa porter sur bâbord, afin de se rapprocher de Pantellaria.

Le vieux patron, l’œil plissé, la lèvre pincée, se perdait en conjectures. Aussi, comme Gildas Trégomain se trouvait près de lui, il ne put s’empêcher de lui demander à voix basse ce qu’il venait chercher dans ces parages.

« Notre mouchoir que nous avons perdu par ici ! répondit le gabarier, en homme que la

mauvaise humeur commence à gagner, si excellente que fût sa nature.

– *Va bene, signor !* »

À midi moins le quart, il n'y avait encore aucun amas de roches en vue. Et, cependant, la *Providenza* devait être sur le gisement de l'îlot numéro quatre...

Et rien... rien... si loin que la vue pouvait s'étendre !

Par le hauban de tribord, Juhel se hissa en tête du mât. De là, son regard embrassait un horizon de douze à quinze milles environ...

Rien... toujours rien !

Lorsqu'il redescendit sur le pont, Zambuco, flanqué du notaire, s'approcha et d'une voix inquiète :

« L'îlot quatre ?... demanda-t-il.

– Il n'est pas en vue !

– Es-tu bien sûr de ton point ?... ajouta maître Antifer d'un ton goguenard.

– Sûr, mon oncle !

– Alors, mon neveu, il faut croire que tu ne sais même plus faire une observation... »

Le jeune capitaine fut touché au vif, et comme la rougeur lui montait au front, Énogate le calma d'un geste suppliant.

Gildas Trégomain crut devoir intervenir, et s'adressant au vieux patron :

« Grappa ?... dit-il.

– À vos ordres.

– Nous sommes à la recherche d'un îlot...

– *Si, signor.*

– Est-ce qu'il n'y a pas un îlot dans ces parages ?...

– Oune îlot ?...

– Oui.

– Oune îlot que vous disez ?...

– Un îlot... on te demande un îlot ! répéta maître Antifer, qui haussa les épaules. Entends-tu... un joli petit îlot !... îlili... îlolot !... Est-ce que tu ne comprends pas ?...

– Faisez excouse, Excellence ! C'est bien oune îlot que vous cherchez ?...

– Oui... dit Gildas Trégomain. En existe-t-il un ?...

– Non, signor.

– Non ?...

– Non !... Mais il y en a ou oune... et même que je l'ai voue et que j'ai débarqué à sa sourface !

– Sa surface ?... répéta le gabarier.

– Mais il a disparou...

– Disparu ?... s'écria Juhel.

– Si, signor... depuis trente et oun ans... vienne la San Loucia !...

– Et quel était cet îlot ?... demanda Gildas Trégomain, en joignant les mains.

– Eh ! mille gabares, gabarier, s'écria maître Antifer, c'était l'îlot ou plutôt l'île Julia ! »

L'île Julia !... Quelle révélation se fit aussitôt dans l'esprit de Juhel.

Oui ! effectivement, l'île Julia, ou Ferdinandea, ou Hotham, ou Graham, ou Nerita – de quelque nom qu'il plaise de l'appeler –, cette île avait apparu à cette place le 28 juin 1831. Comment aurait-on pu douter de son existence ? Le capitaine napolitain Corrao était présent au moment où se manifestait l'éruption sous-marine qui l'avait produite. Le prince Pignatelli avait observé la colonne qui brillait au centre de l'île nouvellement née avec une lumière continue comme une gerbe de feu d'artifice. Le capitaine Irton et le docteur John Davy avaient été témoins de ce merveilleux phénomène. Durant deux mois, l'île, recouverte de scories et de sable chauds, fut praticable aux piétons. C'était le fond sous-marin qu'une force plutonique avait ramené par voie de soulèvement à la surface des eaux.

Puis, au mois de décembre 1831, le massif rocheux s'était rabaissé, l'île avait disparu, et cette portion de la mer n'en avait plus gardé aucune trace.

Or, ce fut durant ce laps de temps – si court – que la mauvaise chance conduisit Kamylk-Pacha

et le capitaine Zô en cette partie de la Méditerranée. Ils cherchaient un îlot inconnu, et, par le ciel ! il l'était bien celui qui venait de paraître en juin pour disparaître en décembre ! Et, maintenant, c'était à une centaine de mètres au fond de cet abîme que gisait le précieux trésor !... Ces millions que le révérend Tyrcomel aurait voulu engloutir, c'était la nature qui avait accompli cette œuvre moralisatrice, et il n'était plus à craindre qu'ils se répandissent jamais sur le monde !...

Et ce qu'il faut dire, c'est que maître Antifer le savait ! Lorsque Juhel, trois semaines avant, lui avait donné le gisement de l'îlot numéro quatre entre la Sicile et Pantellaria, il avait aussitôt reconnu qu'il s'agissait de l'île Julia. Alors qu'il était novice au commerce, il avait souvent parcouru ces parages, il n'ignorait rien du double phénomène qui s'y était produit en 1831, cette apparition et cette disparition d'un îlot éphémère, maintenant englouti à trois cents pieds de profondeur !... Ceci bien et dûment établi, après

un accès de colère, le plus terrible de toute son existence, il en avait pris son parti, il avait renoncé à jamais à s'approprier le trésor de Kamylk-Pacha !... Et voilà pourquoi il ne parlait plus d'une dernière campagne de recherches. Et, s'il y avait consenti sous la pression de Gildas Trégomain, s'il s'était lancé dans les dépenses d'un nouveau voyage, c'était uniquement par amour-propre, c'était parce qu'il tenait à ne pas avoir été le plus mystifié dans cette affaire... Et, s'il avait fixé rendez-vous à Girgenti au banquier Zambuco et au notaire Ben-Omar, c'était pour leur donner la leçon que méritait leur duplicité envers lui...

Donc, se retournant vers le banquier maltais et le notaire égyptien :

« Oui ! s'écria-t-il, les millions sont là... sous nos pieds, et si vous voulez en avoir votre part, il n'y a qu'un plongeon à faire !... Allons ! à l'eau, Zambuco !... À l'eau, Ben-Omar ! »

Et si jamais ces deux personnages regrettèrent de s'être rendus à la mystifiante invitation de

maître Antifer, ce fut bien en ce moment où l'intraitable Malouin les accablait de ses sarcasmes, oubliant qu'il s'était montré aussi avide qu'eux dans cette chasse au trésor !...

« Maintenant, cap à l'est ! s'écria Pierre-Servan-Malo, et en route pour le pays !

– Où nous vivrons si heureux... dit Juhel.

– Même sans les millions du pacha ! dit Énogate.

– Dame !... puisqu'il faut s'en passer ! » ajouta Gildas Trégomain d'un ton de résignation comique.

Mais, auparavant, le jeune capitaine – par curiosité – voulut faire jeter la sonde à cette place...

Jacopo Grappa obéit en hochant la tête, et, lorsque la corde fut déroulée de trois cents à trois cent cinquante pieds, le plomb heurta une masse résistante...

C'était l'île Julia... C'était l'îlot numéro quatre, perdu à cette profondeur !

Sur l'ordre de Juhel, la felouque vira de bord.

Le vent étant contraire, elle dut louvoyer toute la nuit en regagnant le port – ce qui valut à l'infortuné Ben-Omar dix-huit dernières heures de mal de mer.

La matinée était donc avancée, quand la *Providenza* vint s'amarrer au quai de Girgenti, après cette infructueuse exploration.

Mais, au moment où les passagers allaient prendre congé du vieux patron, celui-ci, s'approchant de maître Antifer, lui dit :

« Excellence ?...

– Que veux-tu ?...

– J'ai oune chose à vous dire...

– Parle... mon ami... parle...

– Eh ! signor, tout espoir n'est pas perdou !... »

Pierre-Servan-Malo se redressa, et ce fut comme un éclair de suprême convoitise qui illumina son regard.

« Tout espoir ?... répondit-il.

– Oui... Excellence !... L'île Joulia a disparou depouis la fin de l'an mil houit cent trente-un, mais...

– Mais...

– Elle remonte depouis l'année mil houit cent cinquante...

– Comme mon baromètre quand il doit faire beau ! s'écria maître Antifer en poussant un formidable éclat de rire. Par malheur, lorsque l'île Julia reparaîtra avec ses millions... nos millions !... nous ne serons plus là – pas même toi, gabarier, quand tu devrais mourir plusieurs fois centenaire !...

– Ce qui n'est guère probable ! » répliqua l'ex-patron de la *Charmante-Amélie.*

Et cela est vrai, paraît-il, ce que venait de dire le vieux marin. L'île Julia remonte peu à peu à la surface de la Méditerranée...

Aussi, quelques siècles plus tard, peut-être aurait-il été possible de donner un tout autre

dénouement à ces mirifiques aventures de maître Antifer !